

# **Everglades 01- La griffe de l'assassin**

**Graham, Heather**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

HEATHER GRAHAM

La  
griffe  
de  
l'assassin



HEATHER GRAHAM

La  
griffe  
de l'assassin



HEATHER GRAHAM

**La griffe de l'assassin**

# Résumé

*Au cœur des Everglades, en Floride, la découverte d'un cadavre atrocement mutilé ravive de douloureux souvenirs pour l'inspecteur Jake Dilessio : cinq ans plus tôt, sa coéquipière avait trouvé la mort au cours d'une enquête portant sur des crimes similaires. Persuadé jusqu'alors de la culpabilité de Peter Bordon, le chef d'une secte locale, Jake se prend soudain à douter : est-il confronté à un copieur... ou a-t-il envoyé un innocent derrière les barreaux ?*

*Au même moment, une jeune policière, Ashley Montague, s'intéresse au mystérieux accident de voiture qui a failli coûter la vie à l'un de ses amis journalistes. A ses yeux, il est impossible que la drogue soit à l'origine du drame, comme le prétend la police. Mais pour comprendre ce qui s'est passé, elle a besoin d'aide – une aide que seul un inspecteur chevronné comme Dilessio peut lui apporter...*

*Jake et elle l'ignorent encore, mais l'un et l'autre viennent en réalité de s'attaquer à une même affaire. Une affaire aux ramifications bien plus étendues qu'ils ne l'imaginent, et qui pourrait valoir à Ashley de connaître le même sort que l'ancienne coéquipière de Jake...*

# Prologue

Elle ouvrit les yeux et, reprenant brutalement conscience et de l'endroit où elle se trouvait, et de la présence de l'homme à son côté, regarda fixement dans le noir. Les événements des dernières heures défilèrent dans son esprit et son cœur se serra. N'avait-elle pas commis une erreur — une erreur qui pouvait se révéler fatale ? Pris un risque énorme en s'aventurant ici toute seule ? Pourvu qu'elle n'ait pas foncé tête baissée dans un piège !

Elle tendit l'oreille et écouta la respiration profonde et régulière de l'homme auprès d'elle. Il dormait. Si elle voulait sortir d'ici, c'était maintenant ou jamais. Elle aurait bien le temps, plus tard, de réfléchir aux erreurs qu'elle avait pu faire ou même aux conséquences de ses actes.

Elle roula tout doucement sur le côté et se redressa. Puis, toujours avec d'infinies précautions, elle s'habilla.

— Tu vas quelque part ?

Elle se tourna dans le clair de lune. Il s'était soulevé sur un coude et la regardait.

Elle rit, retourna près du lit et se pencha pour embrasser son front.

— Quelle nuit ! murmura-t-elle. Fantastique ! Mais là, j'ai une terrible envie de glace. Et il me faut un café. J'ai la tête dans le brouillard.

Ses habitudes nocturnes ne devraient pas l'étonner ; après tout, elle était venue jusqu'ici — elle s'était introduite dans l'autre sacré.

— Je suis sûr qu'il y a de la glace dans le congélateur, dit-il. Et on a toujours du café.

— Ah, mais c'est que je ne veux pas n'importe quelle glace. J'ai envie de ce nouveau parfum qu'ils servent chez Denny's. Je ne sais pas comment je pourrais survivre sans Denny's. Non seulement leurs glaces sont fabuleuses, mais ils sont ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je crois que je me sens un peu mal à l'aise, aussi, tu sais... Me retrouver ici, avec toi...

Elle enfila ses mocassins et alla prendre son sac, songeant furtivement qu'il paraissait bien léger.

— Je suis désolé, dit l'homme, mais tu ne vas nulle part.

Il se leva dans la pénombre et elle le jaugea rapidement, se gardant bien de sous-estimer sa force. Il prenait grand soin de lui et veillait scrupuleusement à se maintenir en forme — une passion parmi les quelques autres qui

gouvernaient sa vie.

— J'ai juste envie de manger une glace, fit-elle.

Il marcha vers elle. Ses traits ne reflétaient aucune colère, plutôt une sorte de tristesse.

— Ce que tu peux être menteuse ! Tu as ce que tu voulais, ce que tu es vraiment venue chercher, ici. Et tu penses que je vais te laisser partir ?

Elle tâta son sac. L'homme secoua la tête.

— Il n'est plus là, dit-il en avançant d'un pas.

En effet, le revolver avait disparu. Cette information fit souffler dans l'esprit de la jeune femme un vent de panique, et une voix lui cria de prendre ses jambes à son cou. *Tire-toi !*

— Que vas-tu me faire ? demanda-t-elle.

— Je n'ai vraiment pas envie de te faire du mal, tu sais.

Le salaud. Il ne voulait pas lui faire du mal. Juste la tuer.

Il fit encore un pas en avant et elle se servit de son sac comme d'une arme, l'abattant de toutes ses forces sur son crâne, avant de lui assener un coup de genou bien placé. Il laissa échapper un râle de douleur et se plia en deux.

Aussitôt, elle se jeta vers la porte, jaillit hors de la chambre, et traversa la maison à toute allure vers l'entrée. Soudain, elle se figea, stupéfaite, les yeux rivés sur l'homme qui lui bloquait le passage en souriant — le dernier homme qu'elle aurait imaginé trouver en ces lieux !

Puis tout devint clair. C'était lui qui l'avait donnée, lui qui avait révélé sa véritable identité.

— Espèce de sale... traître ! parvint-elle à murmurer.

— Traître, peut-être, mais riche, maintenant.

Mesurant pleinement la gravité de la situation dans laquelle

elle s'était fourrée, la jeune femme sentit la bile monter au fond de sa gorge. Aucun mot n'aurait pu décrire l'étendue et la profondeur du dégoût, de la rage qu'elle éprouvait. En même temps, son instinct de survie lui criait de se battre pour sauver sa peau.

Elle bifurqua sur sa droite, dans une pièce qui devait être le living-room. Le traître la suivit et elle parvint, en sautant pardessus le canapé, à retourner vers le couloir et à se ruer vers la porte d'entrée. Elle se cassa les ongles sur la serrure et bondit au-dehors.

Il n'y avait pas d'alarme. Forcément. Les alarmes alertent... la police.

Au comble de l'affolement, elle continua de courir droit devant elle. Déjà, elle

entendait des cris dans la maison.

Elle n'avait pas le temps d'aller jusqu'au garage pour y prendre sa voiture. Mieux valait profiter des quelques secondes d'avance qu'elle avait sur ses poursuivants pour tenter d'atteindre la route. Avec un peu de chance, un automobiliste matinal passerait par là.

Le bruit de sa respiration bourdonnait dans ses tympans, rauque et assourdissant. Elle avait les poumons en feu, mais elle avançait toujours, aussi vite que ses membres le lui permettaient, propulsée par l'adrénaline et le désir de vivre.

Son seul espoir était de trouver de l'aide avant qu'ils ne la rattrapent.

Elle déglutit péniblement, ignorant la douleur dans sa poitrine. Finalement, elle arriva sur la route, ses pieds battant le pavé. Dieu, qu'il faisait noir en rase campagne ! Elle avait grandi en ville, là où il y a toujours de la lumière, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. Mais ici...

Tout à coup, des phares apparurent au-devant d'elle, aveuglants. Une voiture ! Une voiture roulait sur la route au moment précis où elle avait désespérément besoin d'aide. Elle trébucha et s'arrêta, étourdie par la pensée du miracle qui était en train de se produire. Elle courut jusqu'à la portière du passager.

— Dieu merci ! s'écria-t-elle, l'ouvrant à la volée.

Au même instant, elle perçut quelque chose de dur contre ses côtes. Un chuchotement résonna à son oreille.

— Tout est fini.

Elle se figea et son regard se posa sur le conducteur de la voiture. Il lui sourit.

Elle connaissait ce visage.

Son cœur chavira et elle se mit à prier intérieurement, implorant le pardon pour tous ses péchés. Elle avait toujours été bouffie d'orgueil, beaucoup trop sûre d'elle. Oui, Seigneur, beaucoup trop orgueilleuse. Déterminée à découvrir la vérité, elle avait voulu la gloire, aussi.

*La gloire* / Il y avait de quoi rire, à présent.

Comment une femme de sa trempe pouvait-elle avoir aussi peur ?

« Ne panique pas, se dit-elle. Ne renonce pas non plus. Réfléchis. Rappelle-toi tous les trucs de psychologie que tu as appris... »

— Allons-y, dit froidement l'homme qui pressait un revolver dans son dos.

— Vous n'avez qu'à me tuer, ici et maintenant.

— Je le pourrais. Mais je crois que tu vas faire ce que je te dis de faire. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, pas vrai ? L'espoir d'arriver à retourner la



situation. Allez, monte dans la voiture. Lentement. Surtout pas de geste brusque.

Elle obéit. Car il avait raison, bien sûr. Elle lutterait jusqu'à la dernière seconde, jusqu'à son dernier souffle. Elle s'engouffra dans l'habitacle, à côté du chauffeur, et l'homme se glissa sur la banquette arrière, sans cesser de la tenir en joue.

Quel était leur plan ? Comment s'y prendraient-ils pour effacer toute trace de sa présence ici, toute trace du fait qu'elle avait passé la nuit avec lui ?

Ils revinrent vers la maison. La porte du garage s'ouvrit et la voiture stoppa. L'homme armé la força à descendre et à marcher juste devant lui.

— Encore une promenade en voiture, dit-il.

Elle tourna la tête vers lui et il sourit lugubrement.

— La dernière, j'en ai peur.

Ils marchèrent jusqu'à l'automobile de la jeune femme et elle dut s'installer au volant. Son assaillant armé prit place à côté d'elle, tandis que le deuxième s'affalait sur la banquette arrière.

Elle tourna la clé de contact. Il fallait qu'elle parle. Parler afin qu'ils ne sachent pas à quel point elle était terrifiée — afin d'oublier elle-même sa terreur.

— Vous êtes vraiment les pires des salopards ! Tout cela n'avait strictement rien à voir avec la religion. Vous vous êtes servis de ces pauvres gens, vous leur avez promis le salut éternel...

— Eh oui ! dit l'homme derrière elle. Et tu nous as percés à jour. Tu es futée. Drôlement futée. Pas assez, cependant, pour deviner que l'arbre cachait une forêt.

Elle jeta un coup d'œil dans le rétroviseur, s'efforçant de reconstituer le puzzle, encore choquée par la découverte qu'elle venait de faire. Comment n'avait-elle pas deviné ? Mais comment aurait-elle pu ? Personne n'avait compris la vérité, tout simplement parce qu'il n'y avait pas de raison de porter le moindre soupçon sur un homme aussi tranquille — quelqu'un d'apparemment aussi convenable.

Ignorant les frissons qui parcouraient sa colonne vertébrale, elle répliqua, sur un ton impatient et autoritaire :

— Vous pouvez encore vous tirer de là sans risquer la peine de mort, vous savez. Conduisez-moi directement à la police. Avouez toute la vérité. Vous aurez une chance de négocier votre peine.

— On ne peut pas te laisser partir, dit l'homme assis à côté d'elle, d'une voix étrangement douce. Je suis navré.

Et subitement, elle sut qu'il n'avait pas envie de lui faire du mal, en effet. Ce qui se passait ne le réjouissait pas. Surtout, elle comprit, en une fraction de seconde, qu'il n'était pas maître de la situation ; ce n'était pas lui qui tirait les ficelles.

— S'il m'arrive quelque chose, vous ne vous en sortirez jamais. Dilessio ne vous lâchera pas d'une semelle tant qu'il aura un souffle de vie.

— Dilessio ne pourra jamais rien prouver ! s'exclama l'homme sur la banquette arrière, sur un ton vibrant de fureur.

— Il faudrait d'abord qu'ils te retrouvent, ajouta l'autre, avec la même douceur.

Lui aussi avait peur, se dit la jeune femme.

Et elle n'avait pas réussi à découvrir tous les dessous de cette sordide affaire.

Il était trop tard, maintenant.

Dire qu'elle s'était crue si maligne !

Elle pria de nouveau, suppliant Dieu de ne pas la rejeter en dépit de ses nombreux péchés.

Puis elle pensa qu'il lui restait un dernier recours : faire une sortie de route et se tuer — et eux avec elle.

Elle joignait le geste à la pensée lorsqu'une main s'abattit sur le volant, lui écrasant les doigts. La douleur fut si forte qu'elle en oublia tout. Le véhicule ralentit, puis s'arrêta.

— Ça ira, dit l'homme à l'arrière.

L'esprit encore engourdi par la souffrance, la jeune femme s'efforça de réfléchir au moyen de se sortir de là. Hélas...

Un mouvement brutal, venu de l'arrière, envoya sa tête cogné durement contre le pare-brise. Alors même que la souffrance s'éloignait, comme se dissolvant dans le néant, elle entendit une voix — aussi douce que l'oubli qui l'envahissait.

— Je n'ai jamais voulu te faire de mal. Je suis tellement désolé. Sincèrement... désolé. *Seigneur, pardonne-moi.*

La prière emplit son esprit, ardente et lumineuse, telle la flamme d'un cierge... Et plus rien.

# 1.

## *Cinq ans plus tard*

Ce n'était, à proprement parler, la faute de personne, se dit Ashley. Seulement, il l'avait fait sursauter. Ou plutôt — allez, elle pouvait bien se l'avouer — il lui avait fait peur. Et elle avait horreur d'avoir peur, surtout pour des choses aussi ridicules. Cela ne collait pas du tout avec le métier qu'elle avait choisi d'exercer.

Mais aussi, il n'était pas 6 heures du matin ! Il y avait bien quelques vieux compères qui parfois venaient frapper à la porte de Nick de bon matin, sachant que ce dernier se levait tôt, mais elle ne s'attendait pas à entrer en collision avec l'un d'eux alors que le soleil n'avait même pas entamé sa montée dans le ciel.

Il faisait encore noir. Pour certaines personnes, c'était pratiquement le milieu de la nuit !

Pour couronner le tout, elle avait l'oreille collée à son portable. Quand la sonnerie avait retenti, elle avait aussitôt répondu, certaine que Karen, ou Jan, l'appelait pour s'assurer qu'elle était bien levée et prête à partir. Elle avait coincé le combiné entre l'oreille et l'épaule, un mug de café dans une main, son sac de voyage et ses clés dans l'autre. Ce n'était ni Karen ni Jan, cependant, mais Len Green, un ami qui, depuis quelque temps, travaillait dans la police de Miami, et qui veillait sur elle et sur ses progrès avec la sollicitude d'une mère poule. Il savait qu'elle devait partir tôt, ce matin, et voulait lui souhaiter un bon week-end et s'assurer qu'elle n'avait pas une panne d'oreiller. Ashley avait ri, l'avait remercié, puis lui avait déclaré, feignant l'indignation, qu'elle n'avait jamais de panne d'oreiller. Il avait ajouté qu'il allait peut-être monter à Orlando avec des amis, lui aussi, ce soir-là : il l'appellerait. Elle avait coupé la communication au moment où elle ouvrait la porte.

Elle n'avait pas entendu frapper. Les mains encombrées, elle tira sur le verrou, puis sur le battant, et, sortant à toute allure... percuta la silhouette massive de l'homme qui se tenait sur le seuil.

Elle étrangla un grand cri, et son sac de voyage tomba sur le pied de l'inconnu. Une des boîtes en fer-blanc pleines de cookies qu'elle tenait contre elle s'envola au milieu des éclaboussures de café.

— Merde !

— Merde !

Il portait une chemise en jean à manches courtes, ouverte, et le café lui brûla la peau. Ashley trébucha, puis recula vivement quand l'homme fit mine de l'aider à se rétablir. Mais il n'avait pas l'air menaçant.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Ashley.

— Ouais ! Qu'est-ce que c'est que ça ? répéta-t-il en essuyant son torse maculé de café. Je cherche Nick.

— A cette heure ?

— Je vous demande pardon, mais c'est lui qui m'a donné rendez-vous « à cette heure ».

Il n'avait pas l'air content. Un ami de Nick, vraiment ? Ashley recula encore pour mieux le regarder. Possible. Elle l'avait déjà vu. Pas très souvent. Il ne faisait pas partie des types qui s'asseyaient au bar et racontaient leur vie en regardant les matchs à la télévision, le dimanche après-midi. Il était plutôt du genre discret. Avec des vêtements différents, il aurait pu passer pour Heathcliff en train d'arpenter la lande. Grand — un bon mètre quatre-vingt-dix —, la trentaine, avec des cheveux noirs, des yeux sombres et des traits bien dessinés, il avait le style sportif et énergique qu'arboraient la plupart des gens, dans les environs de la marina. Il était facile de voir qu'il était musclé, avec son short et sa chemise ouverte ; sans doute l'avait-il enfilée rapidement pour se rendre dans un restaurant où les chemises et les souliers étaient obligatoires, conformément aux lois de l'Etat de Floride.

— Vous auriez pu frapper, dit-elle avec humeur.

— C'est ce que j'allais faire, figurez-vous, mais j'ai été attaqué par une gerbe de café volant !

Il avait l'air de s'attendre à des excuses. Et puis quoi encore ? D'ailleurs, elle avait du café sur tous ses vêtements, elle aussi.

— Et zut ! grogna-t-elle en remarquant que les gâteaux éparpillés par terre attiraient déjà les oiseaux. Regardez, tous mes cookies sont perdus.

— Vos cookies sont perdus ? répéta-t-il d'un air incrédule, comme si cela ne pouvait pas avoir la moindre importance.

Mais c'était important. Les cookies étaient un cadeau de Sharon. Elle avait laissé les deux boîtes en fer-blanc sur le comptoir de la cuisine, avec un petit mot leur souhaitant un « super week-end ».

— Des cookies faits maison, reprit Ashley, agacée. Et j'ai perdu mes clés. Je suis en retard, et maintenant, il faut que je me change. A titre d'information, je vous rappelle que nous ouvrons à 11 heures du matin... Enfin, Nick est réveillé. Je vais lui dire que vous êtes là.

— Vous avez omis un détail important, dans votre petit compte rendu de la

situation.

— Ah bon ? Lequel ?

— Vous m'avez brûlé avec votre café. Je pourrais exiger des dommages et intérêts.

— A quoi je répondrais qu'en cherchant à entrer sans façons dans *ma* maison, *vous* m'avez fait renverser mon café. Et que ma chemise est fichue.

— Et n'oublions pas vos cookies.

— Et mes cookies. Alors allez-y : portez plainte.

Elle rentra dans la maison et lui claqua la porte au nez.

— Nick, il y a quelqu'un qui te demande, cria-t-elle à l'intention de son oncle.

Sans attendre de réponse, elle traversa les quartiers privés qui jouxtaient le restaurant, en direction de sa chambre. Elle se changea rapidement et refit le chemin en sens inverse. Apparemment, Nick l'avait entendue, car l'inconnu se tenait dans la cuisine, à présent, et les deux hommes bavardaient tranquillement devant des cafés, comme de vieux copains. Ils s'interrompirent pour la regarder passer.

— Ashley..., commença Nick.

— Où est Sharon ? l'interrompt la jeune femme. Je voulais la remercier pour les cookies, ajouta-t-elle en regardant fixement le nouveau venu.

Elle le voyait mieux, maintenant : un dur à cuire, avec un corps d'athlète, un beau visage et un air tranquille, puissant, sûr de lui.

Ashley détacha son regard du play-boy et le reporta sur son oncle.

— Sharon n'est pas restée, hier soir, lui répondit celui-ci. Elle voulait potasser certains dossiers, pour ce matin. Ashley, si tu as une seconde...

— Désolée ! le coupa de nouveau la jeune femme. Si j'attends, je vais me retrouver coincée au milieu des embouteillages. Il faut que j'y aille. A plus.

— Sois prudente sur la route.

— Mais oui. Tu sais bien que je suis toujours prudente.

Elle l'embrassa sur la joue.

— Salut.

Une fois dehors, elle ramassa ses affaires, à l'exception des cookies dont se régalaient déjà une demi-douzaine de mouettes.

Elle arriva devant chez Karen avec un bon quart d'heure de retard, et devant chez Jan près de vingt-cinq minutes après l'heure convenue. Mais une fois

qu'elles furent réunies dans la voiture, Ashley sentit son irritation et sa colère fondre comme neige au soleil. Elles avaient encore une vingtaine de minutes d'avance sur l'heure de pointe et puis ses deux amies étaient d'humeur solaire, tout à la joie de partir pour un long week-end de trois jours, entre copines. Il restait encore des gâteaux dans la boîte en fer-blanc et Jan ne tarda pas à piocher dedans.

— Hé, passe à ton voisin ! lui dit Karen.

— Pardon, mais tu as le plaisir d'être assise à l'avant, à côté de notre flic en jupons, alors à moi les gâteaux, repartit Jan en souriant et en lui passant la boîte.

Karen en offrit d'abord à Ashley. Celle-ci secoua la tête, sans quitter la route des yeux.

— Non, merci.

Elle roulait à bonne allure le long de la nationale 95.

— C'est comme ça qu'Ashley garde la ligne, commenta Jan. Elle sait dire « non, merci » comme personne.

— C'est parce qu'elle va être flic, fit Karen.

Ashley pouffa de rire.

— Dis plutôt : c'est parce qu'elle s'est gavée au petit déj.

— Tu penses que ce sont des cookies diététiques ? s'enquit Karen avec espoir.

— Aucune chance, répondit Jan. Aucun aliment diététique n'a aussi bon goût. Mais on va brûler nos calories, va. A peine arrivées, on file à la piscine nager comme des bêtes, et après, on ira marcher.

— Et on aura tellement faim qu'on se jettera ensuite sur toutes les cochonneries possibles et imaginables, marmonna Karen. Ashley, t'étais obligée d'amener ces gâteaux ?

— Si je ne l'avais pas fait, on se serait arrêtées en route et on aurait commandé des trucs bien gras dans une cafétéria de station-service, argua celle-ci. Ne vous plaignez pas. La boîte était pleine.

— T'as mangé le reste ?

— Non, seulement quelques-uns. J'ai tout fait tomber en sortant, ce matin. En fait, je suis entrée en collision avec un type qui cherchait Nick, et la boîte a volé. Les oiseaux du coin étaient drôlement contents.

— Va falloir s'arrêter, de toute façon, dit Karen. Je prendrais bien un café avec les cookies. En attendant, je n'avale plus une seule bouchée.

- Du lait, ce serait encore mieux, dit Jan.
- Non, le lait c'est pour accompagner les céréales. Avec les cookies au chocolat, on boit du café.
- J'avais du café, marmonna Ashley.
- Tu l'as fait tomber aussi ?
- Ouais.

Ahsley sourit à Jan, dans le rétroviseur.

- Pour tout dire, je l'ai renversé sur le type en question. Et sur moi. J'ai dû me changer. C'est pour ça que j'étais à la bourre.
- C'était qui ? Un ami de Nick ? Il était fâché ?
- Beau gosse ou vieux schnock ? renchérit Karen.
- Je ne pense pas que ce soit un bon ami de Nick, mais je l'avais déjà vu. Quant à être fâché, en effet, il l'était. Mais c'était sa faute.
- Tu as renversé du café sur lui et c'était sa faute ? s'exclama Jan.
- Forcément. Il était sur le pas de la porte, quand je suis sortie. Tu t'attends à trouver un grand type planté dans l'encadrement de la porte avant 6 heures du matin, toi ?
- Moi non, mais toi, tu devrais peut-être, répliqua Karen. Avec tous les retraités qui vivent à bord de leurs bateaux, dans la marina, et qui savent que Nick se lève tôt et que son café est cent fois meilleur que le leur...
- Alors tu as commencé ta journée en brûlant un pauvre retraité ? fit Jan. Ça ne te ressemble pas.
- J'espère que tu n'as pas provoqué l'arrêt d'un stimulateur cardiaque.
- Ça m'étonnerait qu'il ait un stimulateur cardiaque.
- Tu veux dire que ce n'est pas un vieux schnock ? fit Jan, se redressant d'un air intéressé.
- Plutôt un jeune crétin, maugréa Ashley.
- Mignon ou pas ? demanda Karen. Tu n'as toujours pas répondu.

Ashley hésita. Elle ne prêtait pas énormément d'attention aux nombreux clients qui fréquentaient le bar-restaurant de Nick et elle n'aidait pas à faire le service autant que par le passé, non plus. Mais elle était observatrice et, parce qu'elle aimait beaucoup dessiner, elle s'attachait particulièrement aux visages. A posteriori, elle trouvait étonnant que celui de l'inconnu de ce matin ne l'ait pas frappée davantage, les quelques fois où il lui était arrivé de le voir.

- « Mignon » n'est pas le terme qui convient, dit-elle finalement.

— Dommage, fit Jan avec un soupir. J'espérais déjà qu'on allait pouvoir se rincer l'œil, un peu.

Ashley garda le silence.

— Mais elle n'a pas dit qu'il était moche, observa Karen.

— Ce n'est pas le genre d'homme auquel je voudrais m'intéresser trop, lâcha Ashley.

— Pourquoi ? Parce qu'il s'est montré impoli ? J'ai l'impression que tu n'étais pas d'humeur très courtoise, toi non plus, dit Jan.

— Je n'ai pas été discourtoise, protesta Ashley avant de secouer la tête et d'ajouter : Bon, si, peut-être un peu. Mais j'étais pressée et il m'a fait sursauter si fort... Il m'a fait peur, même, l'espace d'une seconde. Il est tellement... sombre.

— Sombre ? Comment ça ? Hispano ? Latino ? Afro-Américain ? demanda Karen, intriguée.

— Non, je veux dire... intense.

— Intense, répéta Karen.

— Oui, enfin, il est... foncé, aussi. Cheveux noirs, yeux noirs, bronzé. Il doit aimer les bateaux, ou l'eau, ou le soleil.

— Hm. Ténébreux, quoi !

— Bien foutu ? s'enquit Karen.

— Ouais, il m'a semblé.

— Je crois que je vais traîner un peu plus souvent du côté de *Chez Nick*, déclara Karen avec un hochement vigoureux de la tête.

— Parce que tu trouves que tu as encore besoin de rencontrer des hommes ? se récria Jan.

— Evidemment. Qui crois-tu que je rencontre, dans mon école primaire ? C'est facile, pour toi. Tu n'as qu'à te tenir devant des hordes de spectateurs, moulée dans des robes incroyables, et chanter. C'est toi qui n'as pas besoin de rencontrer d'autres hommes.

— Les rencontrer, c'est facile. Ils sont partout. C'est trouver le bon qui est difficile, dit Jan.

— Eh bien, oubliez *Chez Nick*, dans ce cas ! intervint Ashley. Tous les pysy déconseillent formellement de chercher l'homme de sa vie dans les bars. On est censées le rencontrer au bowling ou dans des endroits comme ça.

— J'ai horreur du bowling, grimaça Karen.

— Ouais, dans ce cas, forcément, fit Jan, morose. Ah, nous formons un joli



trio ! Si vous voulez maîtriser l'art de ne pas sortir

avec des garçons, appelez-nous ! On vous dira aussi comment résoudre les problèmes majeurs de ce monde.

— Hé, je résous les problèmes de gamins de six à dix ans au quotidien, dit Karen. J'ai pour responsabilité de façonner l'esprit et la moralité des futurs électeurs d'un pays qui a bien besoin d'une brillante nouvelle génération. Et Ashley passe ses journées à apprendre comment neutraliser les méchants de ce monde. Alors, ce week-end, on devrait laisser tous ces trucs derrière nous et nous inquiéter des sujets sérieux qui viennent juste après — à savoir notre bronzage et la taille de nos fesses.

— Ne plaçons pas la barre trop haut, lança Jan. Si on peut dénicher quelques inconnus propres sur eux, capables d'avoir une conversation à peu près intelligente et ne rechignant pas à faire trois pas sur une piste de danse, on pourra se dire que le week-end est un triomphe sur le plan social. Il me faut un cookie.

— Ouais, moi aussi, enchaîna Karen. Pas sûre de pouvoir attendre la pause-café, tout compte fait.

Du coin de l'œil, Ashley vit que son amie mordait un atome de gâteau et le mâchait consciencieusement, comme pour mieux le savourer. Méthode à laquelle Karen devait une silhouette quasiment parfaite. Elle mangeait de tout, mais avec un art consommé du grignotage. Un seul petit gâteau pouvait l'occuper une heure entière. Elle était petite, avec d'immenses yeux bleus et de longs cheveux platine hérités, comme son nom de famille, Ericson, de lointains ascendants nordiques. Jan, elle, était très grande et très brune, avec des yeux foncés et un tempérament impétueux conforme à ses origines latino-américaines. Ashley les comparait toujours à une rose blanche et une rose rouge. Elle-même était de taille moyenne, rousse aux yeux verts, comme bon nombre d'ancêtres écossais de sa famille maternelle. Du côté de son père, on trouvait des Français, et aussi un peu de sang Cherokee ou Séminole. Ce mélange lui valait quelque tache de rousseur sur le nez, mais un teint qui bronzait plutôt joliment et surtout sans virer d'abord au rouge écrevisse. Les deux autres l'avaient surnommée « l'épine au milieu des deux roses ». Amies depuis l'école primaire, elles avaient toujours partagé leurs rêves, leurs succès et leurs peines de cœur. Ce week-end était un moment qu'elles avaient attendu avec impatience, depuis que la vie d'adulte les avait orientées dans des directions différentes. Karen enseignait, tout en étudiant pour décrocher sa maîtrise. Jan était chanteuse, et bien qu'elle doutât d'être un jour une superstar, sa carrière évoluait de façon encourageante. Elle et son accompagnatrice assuraient des premières parties à travers tout le pays, et, comme le disait Jan, l'important était qu'elle puisse écrire ses chansons et les interpréter. Quant à Ashley, elle entamait son troisième mois à l'académie de police et elle s'était jetée à corps perdu dans ses cours, leur sacrifiant tout son temps et toute son

énergie.

— Tu crois que Sharon et ton oncle Nick vont se marier ? demanda Jan en se penchant en avant.

Sharon Dupré, qui avait confectionné les fameux cookies, sortait avec Nick depuis près d'un an.

— Peut-être, répondit Ashley. Qui sait ? Nick est un véritable célibataire endurci, fana de pêche et mordu du travail, mais du moment que Sharon respecte ça, rien ne dit qu'il n'aura pas envie de se marier.

— Nick devra respecter les horaires d'agent immobilier de Sharon, aussi.

— Oh, cela n'a pas l'air de le déranger outre mesure. Tant qu'on le laisse vivre à sa façon, il est trop content de laisser vivre les autres à la leur.

Et elle savait cela mieux que personne, ayant grandi avec lui. Elle était souvent triste, à la pensée qu'elle ne se rappelait pratiquement pas ses parents. Ils étaient morts dans un accident de voiture, lorsqu'elle avait trois ans, et Nick avait joué le rôle de son père et de sa mère avec amour et tendresse. Ashley l'adorait, et elle ne souhaitait rien de plus, pour lui, que le genre d'existence tranquille et décontractée qu'il affectionnait. Lui seul pouvait décider si un mariage avec Sharon entraînait désormais dans l'équation.

— Karen, regarde cette pub, fit Jan, tout à coup, montrant le magazine qu'elle venait d'ouvrir. Ce pantalon est fabuleux ! Tu crois qu'il tomberait bien sur quelqu'un qui a de grosses cuisses ?

— C'est vrai, il est génial, ce pantalon, approuva Karen.

Jan lui donna un coup de magazine sur le bras, simulant la colère.

— Tu es censée me dire que mes cuisses ne sont pas grosses !

— Pardon. Tes cuisses ne sont pas grosses. Un pantalon pareil m'irait bien, à moi, avec ma taille de naine et mes fesses trop rondes.

— Ouais. Un futil comme ça peut aller à tout le monde.

— Tu es censée me dire que mes fesses ne sont pas trop rondes.

— Tu parles ! Je suis jalouse, moi qui n'ai que des cuisses, et pas de fesses, s'exclama Jan — avant de changer brusquement de sujet. Ashley, pourquoi n'es-tu pas entrée dans la police de

Coral Gables, ou même celle de Miami Sud, plutôt que celle de Miami Métro ? Il y a des mecs supermignons, à Coral Gables. Et ils sont sympas.

— Ouais, alors que Miami Métro regorge d'abrutis, acquiesça Karen.

Ashley arqua les sourcils et coula un regard vers Karen.

— Tu dis ça parce que l'un d'eux t'a collé une contredanse sacrément salée.

Moi, c'est Miami Métro qui m'intéressait.

Le comté de Miami-Dade était composé de plus de deux douzaines de petites villes, villages et municipalités. Certains avaient leur propre police, avec des départements qui géraient tout, des infractions mineures aux meurtres, tandis que les autres dépendaient de la police de Miami, qui couvrait l'ensemble du comté pour les brigades homicides et le département médico-légal.

— Il y a de bons flics et même des flics mignons partout, dans la police.

— D'ailleurs, tu roulais trop vite, quand tu as pris cette contravention, intervint Jan. Ashley en est encore toute hérissée ! Tu vas devoir faire gaffe, quand elle sera en patrouille. Elle n'aura qu'à se garer près de chez toi et attendre que tu quittes l'allée à toute allure.

— Je ne roule pas si vite, protesta Karen. Et regarde, Ashley aussi va au-delà de la vitesse autorisée.

— Dix kilomètres au-dessus de la limite, Karen. Et tais-toi un peu ou on va rouler au pas jusqu'à Orlando.

Ashley se mit à freiner.

— Qu'est-ce que je te disais ! geignit Jan.

— Non, non, il se passe quelque chose, là-bas, dit Ashley, les sourcils froncés.

Les voitures devant elles freinaient toutes brusquement. Derrière, deux véhicules manquèrent percuter la glissière de sécurité.

Elles étaient presque arrivées à l'autoroute à péage et la route comptait cinq voies dans leur sens, et cinq dans l'autre, avec la rampe d'accès à l'autoroute, un peu plus loin, et aussi la sortie pour la voie express est-ouest. La circulation matinale, fluide jusqu'alors, venait de se transformer en un gigantesque embouteillage.

— Que se passe-t-il ? marmonna Ashley.

Roulant au pas, elle vit deux véhicules qui paraissaient avoir été mêlés à un accident. Elle était juste une recrue de l'académie de police, de surcroît en congé, mais si aucun officier ne se trouvait sur les lieux, elle serait dans l'obligation de s'arrêter jusqu'à ce que quelqu'un, de garde, survienne.

— Il y a une voiture de police là-bas, dit Karen, comme si elle avait lu dans ses pensées.

L'accident s'était produit sur la voie la plus à gauche, et quelle qu'en soit la cause, elles l'avaient probablement manqué de quelques minutes à peine : les voies n'étaient pas encore bloquées. Les conducteurs des deux voitures étaient descendus. L'un était assis sur la glissière de sécurité, le visage enfoui dans ses mains, et l'autre se tenait debout près de son véhicule, les yeux perdus

dans le vague. Tous deux semblaient indemnes.

Il y avait un blessé, pourtant.

Ashley le découvrit quelques secondes plus tard, comme elle avançait toujours au pas, et ne put retenir une exclamation désolée.

L'homme était allongé sur la route, nu à l'exception d'un slip blanc, le visage contre le bitume, la tête déviée sur le côté.

L'air mort.

Avant d'être admise à l'académie de police, Ashley avait passé divers examens, et visionné des vidéos montrant toutes les horreurs qu'un policier est appelé à voir, à un moment ou un autre de sa carrière. Pour autant, la vision de cet homme étalé de tout son long sur la route, simplement vêtu d'un slip, ne lui parut pas moins choquante ou terrible.

— Seigneur, murmura Karen.

— Quoi ? fit Jan.

Les mains collées au volant, Ashley détaillait la scène : les environs immédiats, pour commencer, avec la position des deux véhicules ; puis le flic qui venait d'arriver dans sa voiture de patrouille ; le corps, la tête tordue, et le sang, qui paraissait irréel, sur la chair de l'homme et sur l'asphalte. De l'autre côté de la glissière de sécurité, les voitures ralentissaient dans des crissemments de pneus. Enfin, plus loin encore, une silhouette, debout, scrutait le trafic, comme quelqu'un qui attend que le feu passe au rouge.

Ashley dépassa le corps, mais l'image demeura gravée dans son esprit, aussi claire qu'une photographie, tandis que le reste se brouillait, les voitures qui roulaient en sens inverse se transformant en un kaléidoscope de couleurs, avec la silhouette, au loin, qui regardait la scène...

Quelqu'un sans visage. Tout en noir. La tête couverte d'une sorte de cagoule. Homme ? Femme ? Elle l'ignorait. Un ami de l'homme qui avait été renversé ?

— Alors, qu'est-ce qui se passe ? demanda encore Jan, depuis la banquette arrière du coupé.

— Il y a un corps sur la chaussée, expliqua Karen.

— Un corps ? s'écria Jan, se retournant pour regarder par la lunette arrière.

Mais elles étaient loin, maintenant.

— Je devrais peut-être faire demi-tour, marmonna Ashley.

— Ouais ! En plein milieu de la voie express, c'est une très bonne idée, riposta Jan.

— Il y a déjà un flic sur place, Ashley, intervint Karen. Tu l'embarrasserais

plus qu'autre chose. Il a déjà fort à faire, avec l'accident et la circulation...

Karen avait raison, bien sûr. Le temps de quitter la voie express et de revenir sur les lieux de l'accident, une ambulance serait sans doute déjà arrivée — et d'autres flics, aussi, mieux à même qu'elle de gérer la situation.

— Oublie ce que tu as vu, reprit Karen sur un ton sévère. S'il te plaît, Ashley. A quand remonte la dernière fois que nous sommes parties ainsi, toutes les trois ? D'ailleurs, il y a des accidents tous les jours de l'année, sur cette route. Et des accidents mortels aussi, crois-moi. C'est la triste réalité. Tu es en congé — et même pas sortie de l'académie ! Si tu prends tous les incidents à cœur, comme ça, tu deviendras un très mauvais flic. Tu ne peux pas permettre que cela te touche à ce point-là. Tu dois garder la tête froide.

Là encore, Karen avait entièrement raison.

— Je n'ai même pas vu le corps, dit Jan.

— Tu as de la chance, murmura Karen, déglutissant péniblement.

Bien qu'elle s'en défendît, elle aussi avait été affectée par la scène. Ashley se sentit quelque peu rassérénée.

— Des accidents de ce genre se produisent chaque jour, insista Karen. Les gens meurent et cela ne va pas cesser.

Ashley lui jeta un bref regard en biais.

— Ils ne meurent pas en slip sur la voie express tous les jours, dit-elle.

— Il était dans une des voitures ? s'enquit Jan.

— Possible, répondit Karen. Mais comment a-t-il atterri sur le bitume ?

— Il était peut-être dans le siège du passager et il aura été éjecté... ?

— En caleçon ? s'étonna Ashley.

— Hé, on est dans le sud de la Floride ! répondit Jan. Va passer un peu de temps dans les clubs de South Beach et tu verras. Il aurait aussi bien pu faire de la bagnole en costume d'Adam, va savoir !

— Je ne pense pas qu'il était dans une des voitures, reprit Ashley, se rappelant la position des véhicules et celle du corps sur la chaussée.

— Ils en parlent peut-être à la radio, dit Karen, quittant la chaîne de rock qu'elles écoutaient pour chercher la station qui donnait des informations vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Le commentateur finit de parler des derniers événements à Washington, puis passa l'antenne pour un bulletin sur la circulation locale.

— Un accident vient d'être signalé sur la nationale 95, en direction du nord, dit une plaisante voix féminine. Un piéton a été renversé. Les deux voies de

gauche ont été fermées, alors faites attention et ralentissez en arrivant du côté de l'échangeur de l'autoroute à péage. Les automobilistes qui roulent de North Dade et de Broward vers le sud, en direction du centre de Miami, attention aux ralentissements. La circulation sur l'autoroute est encore fluide, mais au sud, un autre accident est à déplorer sur la sortie de Palmetto, en direction de Miller Drive.

Le bulletin prit fin et un autre présentateur délivra la météo des plages.

Entre-temps, elles venaient d'atteindre l'entrée de l'autoroute. Ashley jeta les pièces dans le panier et s'engouffra dans le flot de la circulation, sentant le regard de Karen posé sur elle.

— On va oublier tout ça et bien s'amuser, d'accord ? dit fermement cette dernière.

Ashley hocha la tête et garda le silence. Mais au bout d'un moment, n'y tenant plus, elle reprit :

— C'est bizarre, tout de même. Qu'est-ce que ce type fabriquait au beau milieu de la route en sous-vêtement ?

— Il était peut-être drogué, hasarda Jan.

— Sûrement, acquiesça Karen. Pourquoi, sinon, quelqu'un essaierait-il de traverser une route à dix voies, qu'il soit vêtu de la tête aux pieds ou à moitié nu ?

— Tu auras sûrement accès à des informations, quand tu retourneras à l'académie de police, lundi, fit Jan à l'intention d'Ashley. Il y aura bien quelqu'un pour te renseigner.

— Oui, tu as raison.

— D'ici là, il n'y a rien que tu puisses faire, renchérit Karen.

— Si.

— Ah bon ? Et quoi donc ?

— M'arrêter à la première station-service, m'offrir un double cappuccino et un sandwich bien gras, et arrêter de trembler comme une feuille, repartit Ashley.

— A la bonne heure ! dit Jan. Je vote pour ça. Mais je me contenterai de café et de ces fabuleux cookies.

Une station-service apparut peu de temps après. Le moral était encore bas, mais elles s'efforcèrent de retrouver leur bonne humeur du départ. Tandis qu'Ashley et Jan faisaient la queue à la caisse de la cafétéria, Karen prit des brochures sur Orlando et sa multitude d'attractions. Quand elles furent assises à une table, Jan se jeta sur le dépliant des *Nuits arabes*.

— Je n'y suis encore jamais allée, dit-elle. J'avais adoré le spectacle sur le Moyen Age — et dans celui-ci il y a des chevaux, aussi.

— Et des *hommes* ! enchaîna Karen avec gourmandise. Mais je croyais qu'on allait danser ? Vous savez, à Pleasure Island, ou dans un endroit comme ça...

— On peut aller danser un soir et, le deuxième soir, admirer de beaux cavaliers, répondit Jan.

Ashley écoutait à peine. Elle avait sorti un crayon de son sac et elle faisait un croquis sur sa serviette en papier.

Une main tomba sur la sienne, interrompant le mouvement du crayon. Elle leva les yeux et croisa le regard de Karen.

— C'est glaçant, murmura cette dernière. C'est tellement proche de ce qu'on a vu.

Jan attrapa la serviette en papier vers elle et frissonna.

— Ashley, il faut que tu oublies cet accident.

Elle considéra le croquis de nouveau.

— Heureusement que j'étais trop occupée à admirer un pantalon qui irait bien à des nanas qui ont des grosses cuisses, reprit-elle en forçant un sourire sur ses lèvres. Ce dessin suffirait à me hanter.

Ashley froissa la serviette en papier dans sa main.

— Désolée, murmura-t-elle d'un air coupable.

Ses amies avaient raison. Elle ne pouvait rien faire. Et puis, elle était destinée à voir des choses bien plus horribles, au cours de sa carrière de Hic.

— Tu n'as pas entièrement renoncé au dessin, j'espère ? reprit Jan. Tu es tellement douée. Vraiment. Je n'ai jamais vu quelqu'un faire des croquis aussi criants de vérité que les tiens.

— Non, bien sûr. Je ne renoncerai jamais. J'adore dessiner. C'est juste que...

— Elle aime bien l'idée de toucher un salaire à la fin du mois, acheva Karen.

— Tu aurais pu gagner ta vie en tant qu'artiste, dit Jan. J'en suis sûre.

— Les écoles de beaux-arts coûtent trop cher, dit Ashley.

— Mais tu avais une bourse ! La seule raison pour laquelle tu l'as refusée, c'est que tu craignais que Nick soit forcé de se saigner aux quatre veines pour te permettre d'aller vivre à Manhattan, déclara Karen.

— C'est vrai, admit Ashley, un peu sur la défensive.

Une prestigieuse école de beaux-arts de Manhattan avait offert de payer une grosse partie de ses études, mais il fallait encore vivre à New York, se loger, payer les fournitures et le matériel. C'était trop. Elle aurait pu trouver un travail à temps partiel, mais cela n'aurait sans doute pas suffi. Nick aurait voulu participer, et avec les difficultés qu'il rencontrait déjà, dues à la baisse du tourisme, il aurait pris le risque de sombrer dans la banqueroute.

— Ecoutez, poursuivit-elle, j'adore le dessin, mais j'ai toujours voulu être Hic. Rappelez-vous que mon père l'était.

— Aucune de nous ne s'en souvient vraiment, dit Karen. C'était il y a tellement longtemps.

— Je me rappelle que j'adorais mes parents et que j'admirais mon père, répondit Ashley. Et le travail de la police est fascinant.

— Ouais, super fascinant ! s'exclama Jan. Tu vas passer tes journées dans une voiture de patrouille, à essayer d'appréhender des automobilistes qui roulent trop vite — comme Karen.

— Merci, Jan, merci, grommela l'intéressée.

— Je vous assure que je fais exactement ce que j'ai envie de faire, s'obstina Ashley.

— Bon, alors, on va voir les chevaux ou on va danser, ce soir ? lança Karen.

— Tirons à pile ou face, décida Ashley. On se débrouillera pour faire l'un et l'autre, de toute façon.

— Tu veux que je conduise ? proposa Karen.

— Grand Dieu, non ! se récria Jan. Elle va t'arrêter... ou, pire, passer son temps à te sermonner depuis le siège du passager. Dis-moi, peux-tu donner une contravention à quelqu'un qui est assis à côté de toi, au volant de ta propre voiture ?

— Jan, si tu continues, je vais t'étrangler, gronda Karen. Assez pour que ta jolie petite voix de rossignol se transforme en voix d'alligator !

— Hé ! Tu as entendu ça ? Elle me menace !

— Vous avez fini, toutes les deux ? dit Ashley avec un sourire.

— Non, sérieusement, tu veux que je prenne le volant ? demanda Karen.

— Non, ça va, répondit Ashley, secouant la tête.

Elle était parfaitement capable de conduire...

Quand bien même la vision du corps sur la route, elle l'aurait juré, resterait gravée à jamais dans son esprit.





## 2.

Lorsque Sharon Dupré revint, Nick lavait des verres derrière le bar. Elle se hâta, craignant qu'il ne lui demande d'où elle venait. Ce n'était pas dans ses habitudes, mais elle avait promis de leur prêter main-forte, durant le service du déjeuner, et elle était en retard.

Nick ne posa aucune question, cependant, se contentant de lever les yeux vers elle et de lui sourire. Rien d'étonnant à cela, dans le fond. Nick n'était ni du genre jaloux, ni du genre inquisiteur. Si elle ne se plaisait pas en sa compagnie, il serait le premier à lui conseiller de partir. Mais si elle était heureuse, alors tant mieux.

— Salut, dit-il. Bonne journée ?

— Super, répondit-elle.

— Tu as vendu quelque chose ?

— Non. J'ai fait visiter deux maisons très chères, mais je n'ai pas d'offre, pour le moment.

— Faut le temps.

— Ashley a-t-elle appelé ? Elles sont bien arrivées à l'hôtel ?

Nick secoua la tête.

— Elle ne téléphonera pas aujourd'hui, à moins d'un problème. Sans doute demain. En tout cas, elle a adoré tes cookies.

— Tant mieux.

Sharon posa son sac derrière le bar et embrassa Nick, s'efforçant de dominer sa nervosité. Cela ne lui ressemblait pas. Elle n'était jamais mal à l'aise, comme ça, bien au contraire : elle faisait partie de ces femmes qui, en toute occasion, maîtrisent parfaitement et leurs émotions et la situation.

Elle fit mine de se dégager, mais Nick de nouveau l'attira contre lui et l'embrassa, de manière beaucoup plus appuyée et suggestive. Quand il la libéra, elle rougit.

— Sandy Reilly vient d'arriver et il nous regarde fixement, dit-elle.

— Sandy est vieux comme Mathusalem et nous réveillons en lui des souvenirs d'aventures et de prouesses érotiques, répliqua Nick.

— Du calme, les tourtereaux ! lança ledit Sandy. Est-ce qu'il y a moyen de se faire servir, dans cette taverne ? J'ai beau être vieux comme Mathusalem, je jouis d'une ouïe parfaite et il me faut une bière, vire.

Sharon et Nick se séparèrent en riant.

— Et une bière, une ! fit Nick. Aux frais de la maison, Sandy !

— Que Dieu soit loué pour les bonnes choses de ce monde, dit Sandy en hochant sa tête chenue. Une bien fraîche, s'il te plaît.

— Tu as l'air exaspéré autant qu'assoiffé, Sandy.

— En effet. Je sais maintenant pourquoi je passe ma vie sur mon bateau. Cette circulation, quel fléau !

— Pire que d'habitude ?

— Ça oui, alors ! A croire que tous les cinglés de la terre sont de sortie, aujourd'hui. Je devais juste payer deux trois factures, et ça m'a pris un temps fou... Il va se passer un moment avant que je ne reprenne la barre. Envoie la mousse, Nick. Envoie la mousse.

Sous l'eau, Jake Dilessio entendait le bruit de la raclette contre le bateau — un bruit étrange, qui tenait davantage du frottement que du grattement. Il acheva de détacher de la coque les dernières bernacles au moment où ses poumons menaçaient d'exploser et remonta rapidement à la surface. Puis, attrapant l'échelle du *Gwendolyn*, il avala un grand bol d'air tout en ôtant son masque. Dégoulinant, il gravit les marches et posa le pied sur le pont.

Il sentit le mouvement avant même que son assaillant ne l'attaque. Alerté par la tension, des années d'entraînement et une poussée d'adrénaline, il s'écarta vivement, puis bondit en avant. Par chance, son poing atterrit directement sur la mâchoire de son mystérieux agresseur.

A sa grande stupéfaction, l'homme, vêtu d'une chemise blanche, d'un pantalon bleu marine et de mocassins de cuir, demeura à terre et un sanglot lui échappa, tandis qu'il se frottait la joue.

— Merde ! grommela Jake. Brian ?

— Vous couchiez avec elle, dit ce dernier.

Jake se pencha pour l'aider à se remettre sur pied. Presque aussi grand que lui, mince, bien bâti et séduisant, yeux bleus et cheveux blonds comme tout surfeur qui se respecte, c'était le genre d'homme que les femmes jugent irrésistible. Mais à cet instant, ses yeux étaient cerclés de rouge et gonflés d'avoir pleuré, et sa joue enflait déjà, dérangeant l'ordre classique de ses traits.

— Brian, que fichez-vous ici ? fit Jake sans colère. Venez, entrons, je vais vous donner de la glace pour votre mâchoire.

Brian Lassiter fit d'abord mine de se dégager. Finalement, il suivit Jake à l'intérieur du bateau.

La conception du *Gwendolyn* se voulait très fonctionnelle. Dans un large espace à mi-chemin entre le living-room, la cuisine et la salle à manger, une volée de marches descendait vers une cabine, à l'arrière, et une autre montait vers la cabine principale, à l'avant.

Jake installa Brian sur un tabouret de bar et ouvrit le congélateur pour en sortir des glaçons. Il les enveloppa dans un torchon et, rejoignant son visiteur, le lui tendit.

— Tenez, ça vous soulagera. Je vais préparer du café.

— Je n'ai pas besoin de café.

— C'est ça !

— Comme s'il ne vous était jamais arrivé de boire quelques verres de trop.

— Il m'est arrivé trop souvent de boire quelques verres de trop. Et de me comporter aussi bêtement que vous, à l'instant. Tout de même, me sauter dessus, comme ça, par-derrière... J'aurais pu vous tuer.

— Je voulais juste vous cogner, au moins une fois, répliqua Brian, avant d'ajouter, d'une voix qui se brisa : vous couchiez avec elle.

Jake s'affairait autour de la cafetière. Il poussa le bouton de la machine d'un geste sec et se retourna.

— Je ne couchais pas avec elle.

— Vous mentez. De toute façon, vous ne me direz jamais la vérité, maintenant que Nancy est morte.

— En effet, acquiesça Jake. Nancy est morte.

— Oui... Comme je n'aurai jamais la preuve de votre liaison, pourquoi avouer ?

Jake ravala son agacement.

— Je pense que nous nous rappelons très bien l'enquête du coroner, l'un comme l'autre. Ce fut une vilaine, une sale affaire. Mais elle a prouvé au moins une chose, Brian : elle n'était pas avec moi, cette dernière nuit.

Elle avait eu un « rapport sexuel librement consenti avec un homme » — selon les termes du médecin légiste —, et des tests auxquels Jake avait offert de se prêter avaient prouvé qu'il n'était pas cet homme-là.

— Elle ne se trouvait pas avec moi non plus ! riposta Brian avec amertume. D'ailleurs, même si elle n'était pas avec vous cette nuit-là, elle vous aimait.

— Nous étions amis.

— Ouais, c'est ça.

Brian garda le silence un moment.

— Vous continuez de me juger responsable, reprit-il.

— Je n'ai jamais dit ça.

— Vous ne l'avez jamais dit ? Ha ! Chaque fois que vous me regardiez, pendant l'enquête, vous m'accusiez du regard.

Brian avait vraiment beaucoup bu. Jake le comprenait. Lui aussi éprouvait parfois le besoin presque irrésistible de se noyer momentanément dans l'alcool.

— Brian, vous vous trompez. Vous n' imaginez pas à quel point vous vous trompez.

— Un accident, qu'ils ont dit. Vous n'avez jamais cru, vous, qu'il s'agissait d'un accident.

— Brian, je pense que vous avez le défaut d'agir parfois comme un crétin, mais je ne vous ai jamais soupçonné d'avoir causé la mort de votre femme, d'accord ?

— Je ne l'ai jamais poussée à faire quoi que ce soit, mec. Je ne l'ai jamais forcée à prendre de la drogue, et quand nous, étions ensemble, nous ne nous sommes jamais soûlés non plus.

— Brian, vous tenez des propos complètement incohérents. Personne n'a jamais insinué que vous l'aviez forcée à faire quoi que ce soit. Vous vous êtes comporté comme un imbécile et elle vous en voulait très fort, ça c'est sûr. Mais elle vous aimait. Compris ? Merde, Brian, cela remonte à longtemps. Pourquoi ramener ça sur le tapis ?

— Pourquoi ? Comment pouvez-vous avoir oublié ?

Jake regarda fixement son interlocuteur. Il n'avait pas oublié.

— Son anniversaire, murmura-t-il en déglutissant péniblement.

— Ouais ! Elle aurait eu trente ans, aujourd'hui. Trente ans. Putain ! Elle avait vingt-cinq ans.

Jake s'appuya contre le comptoir. Son cœur saignait.

— Oui, et il n'y a strictement rien que nous puissions faire, ni vous ni moi. Elle est morte depuis près de cinq ans, Brian. Et si je ne me trompe pas, vous vivez avec une hôtesse de l'air depuis deux ans.

— Ouais, je vis avec une hôtesse de l'air, admit Brian.

Il secoua la tête et reprit :

— Une gentille fille. Je devrais l'épouser. Mais chaque fois que je l'envisage

un peu sérieusement, je...

Il s'interrompit et son visage se chiffonna encore plus.

— Je me demande si Nancy va continuer à vivre avec moi pour toujours, comme ça, si je vais continuer à me réveiller en sursaut, la nuit, avec l'impression qu'elle me regarde fixement, quelle se demande si... Et merde !

Le café était prêt. Jake se tourna et remplit une tasse. Brian ne pouvait pas deviner combien ses sentiments étaient partagés. Jake aussi avait l'impression que Nancy le hantait toujours, après toutes ces années.

Il posa le café devant son invité.

— Brian, rien ne la fera revenir. Reprenez-vous, voyons. Cinq ans ont passé. Et personne ne pense que vous l'avez tuée.

— Non, pas que je l'ai tuée, mais que je l'ai amenée à se suicider.

— Elle ne s'est pas suicidée. Vous le savez, et moi aussi, je le sais.

Brian baissa la tête et inspira profondément.

— Savez-vous aussi, Jake, qu'il y a, là-dehors, des gens qui vous jugent comme une grosse merde, et non comme le puissant je-sais-tout que vous donnez toujours l'impression d'être, dans la presse ?

— Les gens pensent ce qu'ils veulent, Brian, je n'y peux rien, répondit Jake très posément.

— Ouais, c'est sûr. Si vous foutiez en tôle tous ceux qui vous prennent pour une grosse merde, ça ferait du monde, hein ?

— Brian, buvez votre café, et rassurez-moi en me disant que vous n'êtes pas venu jusqu'ici au volant de votre voiture.

— Pourquoi, vous allez m'arrêter ? rétorqua Brian d'un air belliqueux.

— Non, juste prier pour que vous ne croisie personne en chemin.

Brian baissa de nouveau la tête.

— Je n'ai pas conduit. J'ai pris quelques verres dans un bar, en ville, et un copain m'a déposé chez Nick. Je me suis installé sur la terrasse et j'ai encore vidé quelques bières.

— Tant mieux. Allez, terminez ça, et je vous reconduis chez vous.

Brian le considéra d'un regard lourd.

— Il y a un truc que je ne comprends pas. Je sais que Nancy vous racontait plein de trucs. Avec tout ce qu'elle a dû vous dire sur mon compte, comment se fait-il que vous ne me fassiez pas la peau ?

— Je suis flic. Ça ferait désordre, si je vous tuais. Le meurtre est illégal.

Brian voulut forcer un sourire mais ne parvint à produire qu'une grimace.

— Vous pourriez me casser la figure. Légitime défense. Après tout, je vous en ai donné l'occasion, une fois ou deux. Pourquoi ne le faites-vous pas ? Vous vous sentiriez coupable ?

— Non.

— Alors... ?

— Elle vous aimait. Et moi, je l'aimais, elle.

Brian écarquilla les yeux, et Jake ajouta aussitôt :

— Je n'ai pas dit que j'avais couché avec elle. Seulement que je l'aimais. Et elle a toujours pensé que, dans le fond, vous étiez un type bien. Je ne sais pas d'où elle tirait cette certitude, mais elle vous connaissait mieux que moi. Allez, finissez ce café, que je vous ramène chez vous.

Brian le regardait toujours fixement... Puis il hocha la tête, but son café et se rendit dans les toilettes. Jake entendit couler le robinet. Sans doute se passait-il de l'eau sur le visage.

— J'ai laissé ma veste chez Nick, déclara-t-il en revenant.

— On va passer la prendre, fit Jake, qui avait eu le temps d'enfiler des vêtements secs.

Nick était derrière le bar avec Sharon, sa compagne depuis près d'un an. C'était Nick lui-même qui en avait parlé à Jake, comme s'il était encore un peu étonné d'être ainsi tombé amoureux, à son âge. Sharon tolérait ses horaires de restaurateur. Non seulement elle les tolérait, mais elle-même travaillait plus que la moyenne, avec son métier d'agent immobilier. Il lui arrivait de faire des journées de quinze, seize heures, puis de ne pas travailler ou à peine pendant plusieurs jours. Elle s'intéressait à la politique, aussi, et avait apparemment l'intention de briguer un poste à la mairie.

Jake ne les aurait jamais imaginés ensemble, mais après tout, que savait-il de ces choses ?

Nick arquait les sourcils en le voyant entrer avec Brian.

— Tout va bien ? s'enquit-il d'un air vaguement inquiet.

— Tout va bien, répondit Jake.

— « Tout va très bien, Madame la marquise », renchérit Brian.

— Vous n'êtes pas venu boire encore ? s'enquit Sharon, s'adressant à ce dernier.

— Je reconduis Brian chez lui, expliqua Jake. Il a laissé sa veste ici. Nous sommes passés la chercher.

Nick opina simplement du chef et les deux hommes ressortirent quelques instants plus tard. Durant le trajet, Jake ne dit pratiquement rien et Brian ne parla que pour lui indiquer le chemin. L'hôtesse de l'air s'appelait Norma et elle ouvrit rapidement la porte, l'air anxieux— Brian ayant passé un moment à essayer de faire tourner la clé dans la serrure.

Elle ne ressemblait en rien à Nancy. Petite et blonde, elle semblait très douce, et Jake se rappela l'avoir vue sur un vol intérieur, un jour qu'il se rendait dans le nord de l'Etat. Norma eut un rire et répondit qu'elle se souvenait de lui, aussi.

— Sans déconner ? marmonna Brian.

Jake serra les dents et résista à l'envie de lui en coller une autre.

— Je vais le coucher, dit-il.

— C'est la première porte, à l'étage, dit Norma. Je vais chercher de l'aspirine et un verre d'eau. Cela devrait lui faire du bien. Est-ce qu'il est tombé ?

Jake fit mine de ne pas avoir entendu la question. Brian s'appuyait pesamment sur lui et il rata la première marche de l'escalier. Jake le souleva contre lui pour monter plus vite.

— Est-ce que je suis tombé ? répéta Brian avec un ricanement amer, comme ils arrivaient à l'étage. Ouais ! Sur votre poing, pas vrai ?

— Brian, arrêtez de vous flageller, pour l'amour du ciel !

Jake le lâcha sur le lit et le débarrassa de ses souliers. Il s'apprêtait à quitter la pièce lorsque la voix de Brian l'arrêta sur le seuil.

— Alors vous connaissez Norma ?

— Je l'aie vue à bord d'un avion une fois, Brian.

— Je parie qu'elle préférerait coucher avec vous, aussi.

— Arrêtez un peu de faire chier le monde, répliqua Jake. Vous avez une chance inouïe. Vous avez eu une femme formidable et apparemment, cette fille vous aime aussi. La vie vous offre une seconde chance. Saisissez-la, au lieu de faire le con !

— Et vous, elle vous traite comment, la vie ? lança la voix de Brian, dans son dos. Il y a eu l'assistante du District Attorney. Une vraie beauté. Combien de temps ça a duré ? Trois mois ? Et puis j'ai entendu parler d'une serveuse, chez Hooters. Un corps à se damner. Une dizaine de rendez-vous, peut-être ? Vous aussi, vous continuez de pleurer après Nancy, pas vrai ?

— Brian, cuvez votre alcool. Cinq ans ont passé. C'est long.

Jake dévala les marches au moment où Norma s'apprêtait à les monter.



— Merci de l'avoir ramené, dit la jeune femme.

— Pas de problème.

— Il a fait la même chose, l'année dernière. C'est l'anniversaire de sa femme... C'est tout ce qu'il me dit. J'ai su, peu de temps après l'avoir rencontré, qu'elle était morte dans un accident tragique, bien sûr. Il devait beaucoup l'aimer... En tout cas, merci encore. Un homme qui a vécu une épreuve pareille a besoin d'aide, de temps à autre. Vous voulez un café, avant de repartir ?

— Non, merci.

— C'est vrai que je me souviens vous avoir vu sur un vol. Vous êtes flic, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet.

— Alors, vous la connaissiez ?

— J'étais son coéquipier.

Jake ne dit rien de plus et quitta l'appartement. En arrivant sur son bateau, il vit que Nick et Sharon lui avaient laissé un plat de pâtes aux crevettes soigneusement enveloppé d'un film plastique.

Il se jeta dessus, s'avisant brusquement qu'il avait une faim de loup. Si le long week-end lui avait permis de bénéficier d'une journée supplémentaire de congé, l'installation du bateau dans la marina lui avait pris presque tout son temps.

Il se coucha, épuisé, mais le sommeil se fit attendre. Nancy aurait eu trente ans, aujourd'hui. Mince !

Dormir sur un bateau présentait l'avantage de se faire bercer doucement par les vagues. Et puis, il y avait le bon air de l'océan. Cela suffisait, généralement, à calmer ses tensions.

Pas ce soir.

Jake se tourna et se retourna dans son lit.

Il aurait peut-être dû éviter de rester seul, ce soir...

Les dernières paroles de Brian lui trottaient dans la tête.

L'assistante du District Attorney.

La serveuse.

Oui, il avait connu des femmes, ces dernières années. Mais il n'avait jamais réussi à s'investir réellement dans ces relations.

C'est vrai qu'il avait été amoureux de Nancy. Et maintenant, elle était comme un fantôme dans sa vie. Un souvenir. Une odeur. Parfois, il avait même

l'impression d'entendre son rire.

Il lui comparait toutes les femmes qu'il rencontrait. C'était plus fort que lui. Et aucune, jusqu'à maintenant, n'avait soutenu la comparaison.

Il finit par s'endormir, aux environs de 2 heures du matin — pour se réveiller un peu plus tard, trempé de sueur. Toujours le même cauchemar. Il était dans l'eau claire de l'océan, par une superbe journée ensoleillée. La lumière perçait la surface... Tout à coup, des nuages obscurcissaient tout. L'eau devenait trouble,

une eau de canal, et il essayait de reculer, sachant ce qu'il allait voir. Puis, il entendait sa voix...

Il se leva, alla prendre une bière dans le réfrigérateur et sortit sur le pont. Il avait besoin de sentir la brise nocturne. Il avala la bière pratiquement cul sec.

Il n'était pas plus guéri que Brian...

Nancy pouvait se montrer si féminine, si belle — d'une beauté presque tragique —, lorsqu'elle se confiait à lui... Puis elle redevenait dure, inexpugnable. Aucune situation ne lui faisait peur et elle était aussi capable et aussi douée que n'importe lequel des hommes, dans la police. Elle était sa coéquipière. Elle n'avait pas le droit de lui cacher quoi que ce soit. Si elle avait su quelque chose, si elle avait eu le moindre doute, elle lui en aurait parlé. En revanche, elle s'était peut-être trouvée, brutalement, à même d'apprendre des faits compromettants pour certaines personnes...

Que faisait-elle, durant les moments qui avaient précédé sa mort ? Il l'ignorait totalement, alors qu'elle aurait dû le lui dire. Elle était morte dans sa voiture et on avait trouvé des traces d'alcool et de drogue dans son sang. Une mort accidentelle, d'après les rapports de la police et du médecin légiste. Elle avait perdu le contrôle du véhicule. Aucun indice, rien qui permette de supposer autre chose. Malgré tout, l'enquête avait révélé tous les problèmes qu'elle connaissait, dans sa vie privée : son mariage qui battait de l'aile, son amitié — équivoque ? — avec Jake...

Lequel n'avait jamais cru à la thèse de l'accident. Absurde ! Nancy ne buvait pas, et elle se droguait encore moins. A vingt- cinq ans, grande, très brune, elle avait un corps élancé qu'elle soumettait à un régime d'exercices intensifs. Elle irradiait la force, la jeunesse et la confiance en elle.

Une image se faufila dans l'esprit de Jake, par une association aussi bizarre qu'inattendue. Oui, il s'avisait inopinément qu'il avait croisé, ce matin-là, une jeune femme dotée du même genre d'assurance insolente que Nancy : la nièce de Nick, avec qui il était entré en collision, aux aurores. Cette dernière était moins grande, et rousse, mais elle avait manifestement la même capacité que Nancy à prendre position, envers et contre tout, sans s'effaroucher et sans mâcher ses mots. Comme Nancy, elle ne reculait pas, allant même fermement

au-devant de l'obstacle, sans que cela porte la moindre atteinte au magnétisme qu'elle dégageait.

Ce n'était pas la première fois qu'il voyait la jeune femme. Autrefois, elle travaillait souvent au bar-restaurant. Mais elle était différente, à l'époque — une adolescente encore en pleine croissance, maigre, tout en jambes, avec une tignasse de cheveux roux et de grands yeux verts. Elle avait toujours l'air de courir quelque part.

Plusieurs années avaient passé, des années durant lesquelles Jake n'avait fait que de rares apparitions chez Nick, même s'il avait demandé un espace pour son bateau dans la marina — celui-là même dans lequel il venait de s'installer.

La jeune fille avait beaucoup changé. Elle n'était plus maigre et tout en jambes, et ses cheveux roux vibraient d'une belle couleur chaude, sensuelle. Bref, elle était devenue tout à fait séduisante... Mais c'était sa voix, plus encore que tout le reste, qui avait frappé Jake : indignée, froide, distante. Sa voix et ses yeux, qui avaient le pouvoir de perforer celui qu'ils fixaient avec un air de totale condamnation.

Elle était à l'académie de police. Nick le lui avait dit. Elle allait donc faire partie de la police. Super. *Avec ce je-ne-sais-quoi qui rappelait tellement Nancy...*

Jake frissonna de la tête aux pieds. Pourvu qu'elle ne soit pas *trop* comme Nancy — une femme trop sûre d'elle, trop déterminée. Une femme qui n'avait pas le bon sens d'avoir un peu peur...

Il secoua soudain la tête. Ses pensées prenaient un cours aberrant. Il l'avait à peine croisée ! Que savait-il d'elle, pour la comparer à Nancy ? Rien du tout. Peut-être cette étrange association d'idées s'était-elle faite dans son esprit parce que c'était l'anniversaire de Nancy...

Il éprouva un brusque sentiment de sympathie et même d'empathie pour Brian, et se dit qu'il avait envie d'une autre bière. Ou plutôt non : d'un scotch. Après tout, il n'irait nulle part, ce soir.

Il revint à l'intérieur du bateau et se servit un double scotch. Cette nuit, au moins, il dormirait bien.

Ashley, Karen et Jan étaient arrivées à l'hôtel sans autre incident. Elles avaient pris leur chambre et passé l'après-midi à siroter des cocktails au bord de la piscine. Entre deux plongeurs, la décision avait été prise de consacrer la soirée au spectacle. Elles iraient danser le lendemain.

Les chevaux étaient magnifiques et elles avaient adoré le show. En sortant, Ashley trouva un message sur son portable. Len était effectivement monté à Orlando avec ses amis pompiers, et ils étaient dans un club de swing.

— Des pompiers ? s'exclama Karen d'un air gourmand.

— Ils ne sont pas tous costauds et beaux, tu sais, déclara Jan.

— On peut quand même aller vérifier. Ça ne coûte rien.

Décision fut donc prise de rejoindre Len.

Il était bien là avec deux amis. Grand et bâti comme un roc, il avait confié à Ashley, un jour, qu'il avait commencé à travailler sa musculature au moment où il avait résolu d'entrer dans la police. Blond cendré, des yeux clairs et quelques taches de rousseur, il avait trente et un ans et un gros faible pour Ashley. Celle-ci le savait, mais ne partageait pas cette attirance. Et comme elle pouvait difficilement lui expliquer qu'il ne lui plaisait pas vraiment, elle avait trouvé la parade en soutenant qu'en dehors de ses cours à l'académie de police et du dessin, rien ne comptait pour elle.

Il paraissait avoir accepté les raisons de la jeune femme, et il lui arrivait même de chercher à la faire rire en lui racontant ses rendez-vous désastreux et ses tâtonnements dans sa quête de la femme idéale.

Ses deux compagnons, Kyle Avery et Mario Menendez, correspondaient tous deux à l'archétype du jeune pompier rude et fort.

— Ashley, tu as bon goût, commenta Karen. Il est à croquer.

— Lequel ? demanda Ashley.

Karen observa un temps d'arrêt.

— En fait, ils sont tous à croquer. Mais surtout ton ami, Len. Je ne comprends pas pourquoi tu ne lui mets pas illico presto le grappin dessus.

— Il manque quelque chose.

— Quoi donc ? Il m'a l'air d'avoir tout ce qu'il faut là où il faut.

— Eh bien, vas-y. Fonce.

Karen secoua la tête.

— Non. Ce serait trop bizarre. Il a le béguin pour toi.

— C'est un ami, Karen. Si tu le rends heureux, tu me rendras heureuse par la même occasion.

— Allez, les pipelettes ! s'écria Jan. On est dans une boîte de nuit, pas sur un divan de psy. La piste nous appelle !

Après quelques heures passées à danser et à changer de partenaires, Karen déclara qu'elle était épuisée. Le trio fila vers les toilettes pour dames, pendant que les messieurs commandaient à boire.

— Ashley, je suis en train de flirter comme une malade avec ton copain et je m'amuse comme une petite folle, mais franchement, tu n'as pas l'air de t'intéresser à qui que ce soit, fit Karen.

Ashley poussa un soupir.

— Je suis à l'académie de police et cela me pompe pratiquement tout mon temps et toute mon énergie. Ce qui reste est pour Nick — il a bien besoin d'un coup de main, de temps en temps. Je n'ai pas envie d'une relation. D'ailleurs, il se fait tard. Je crois que je vais rentrer me coucher.

— Allons, il n'est pas si tard. Et qui te parle d'avoir une relation sérieuse ? Tu ne peux pas t'amuser un peu ? Je suis institutrice et je passe mes journées avec des enfants, à leur apprendre l'alphabet, les chiffres, à se laver les mains et à se moucher. Il y a presque un an que je n'ai pas eu ce que j'appellerais un vrai petit ami — et le dernier ne me manque pas une seule seconde, c'est le moins qu'on puisse dire. Cela dit, la compagnie d'un homme me manque. En fait, ce qui me manque, c'est le sexe. Tu n'as donc jamais envie de t'envoyer en l'air, comme ça, juste pour le plaisir ?

— Karen, le sexe, c'est super, mais tu ne veux pas apprendre à le connaître un peu, d'abord ?

— Bof ! intervint Jan en vérifiant son rouge à lèvres. Parfois, les types sont drôlement mieux avant qu'on apprenne à les connaître.

— Il habite à Miami, comme nous. Elle devrait prendre son temps, insista Ashley.

— La Mère supérieure a parlé, déclara Karen. O.K., ne mettons pas la charrue avant les bœufs. Il m'a demandé mon numéro de téléphone et j'ai bien l'intention de le lui donner. On verra bien s'il appelle. Si ça se trouve, à peine sorti d'ici, il va recommencer à ne s'intéresser qu'à Ashley.

— Karen, nous sommes copains. Rien de plus.

— J'espère bien. Et j'espère aussi qu'il va m'appeler. Il a un boulot respectable et il est supersympa. Il boit, mais pas trop, et il danse le swing. Je t'interdis de rentrer maintenant. Et sois gentille.

— Comment ça, sois gentille ? C'est mon ami. Je suis toujours gentille.

Karen eut un soupir d'impatience.

— Je veux parler des autres. Sois gentille avec les trois. Jan ne l'admettra jamais, mais elle a sorti toute sa panoplie de charmes pour Kyle, alors sois sympa avec Mario. Sinon, il risque de s'ennuyer, de vouloir partir, et la soirée sera fichue.

Elle passa une main dans ses cheveux et secoua la tête d'un air rêveur, avant de reprendre :

— Tout de même, je ne pige pas. Tu n'as donc pas vu les fesses qu'il a ? Elles sont fantastiques !

Ashley la regarda et leva les yeux au ciel.

— Non, j'avoue n'avoir jamais accordé une attention particulière à ses fesses, mais si tu dis quelles sont fantastiques, je te crois sur parole.

Karen prit Jan à témoin :

— Elle est folle.

— Non, je la comprends tout à fait, répondit Jan. Soit l'attirance est là, soit elle n'existe pas. Ça ne s'explique pas. Alors arrête un peu de culpabiliser et de tâter le terrain pour t'assurer qu'Ashley ne s'intéresse pas à lui. Ça ne fait pas l'ombre d'un doute. Bon, on ne va pas passer la soirée dans les toilettes...

— Tu as raison. Allons les rejoindre. Et toi, Ashley, parle un peu à Mario. Tu n'as qu'à discuter boutique, s'il le faut.

— Je suis à l'académie de police, pas chez les pompiers.

— C'est pratiquement la même chose, fit Karen avec un haussement d'épaules.

Ashley découvrit qu'elle était capable d'avoir une conversation agréable avec Mario, qui était le plus timide et le plus réservé des trois. Il était marié, et s'il avait accepté de sortir avec ses amis, c'était parce que sa femme séjournait chez ses parents dans le Connecticut. Il eut l'air presque soulagé de pouvoir parler de son mariage.

Puis, de fil en aiguille, Ashley en vint à lui raconter l'accident sur la route, ce matin-là, et Mario évoqua les appels auxquels ils avaient répondu, sur cette même nationale 95 — certains dramatiques, d'autres juste insolites. Quand les autres les rejoignirent, après quelques danses, Ashley répéta l'histoire pour le compte de Len, songeant qu'il serait peut-être intéressé, puisque l'accident s'était produit dans son secteur.

— Malheureusement, tu vas être amenée à assister à des scènes de ce genre de plus en plus souvent, commenta ce dernier quand elle eut terminé.

— Nous avons décidé de ne plus penser à cet accident, marmonna Karen en regardant Ashley — laquelle ne s'était même pas aperçue qu'elle avait sorti un crayon et ébauchait de nouveau la scène sur une serviette en papier. Ashley est une artiste, ajouta-t-elle en retournant le carré de papier.

— Elle est très douée, renchérit Jan. Dessine un visage, Ashley. Fais le portrait de Kyle.

Ashley obéit et croqua aussitôt le pompier. Les autres se levèrent pour se grouper autour d'elle, regardant par-dessus son épaule.

— Bravo ! dit Kyle d'un air impressionné. C'est excellent, en effet. Signe-le. Je veux le garder.

— Tu fais le mien, aussi ? s'enquit Mario.

- Et ceux de Karen et de Jan ? demanda Len, lorsque Ashley eut terminé.
- Je les ai dessinées des douzaines de fois.
- Mais on aimerait peut-être les garder, dit Len.
- D'accord, acquiesça Ashley.

La chose faite, Kyle secoua la tête.

— Len me dit que tu vas être flic ? C'est super, bien sûr, mais... tu as tellement de talent...

— Elle a une mémoire photographique, aussi. Dessine une personne que tu as croisée, aujourd'hui, dit Jan.

— Pas la scène sur la route, fit Karen en posant la main sur celle d'Ashley.

Celle-ci eut un haussement d'épaules.

— D'accord.

— Vas-y, je m'occupe de l'addition, pendant ce temps-là, dit Len.

— Hé, Len, ce n'est pas nécessaire, dit Ashley.

— Allons, tu m'as invité à dîner assez souvent, chez Nick.

— Ce qui signifie que c'est mon oncle qui t'a nourri, pas moi.

— C'est pareil. Et puis, on ne discute pas avec un représentant de la loi, conclut Len avant de s'éloigner vers le bar.

Ashley le suivit des yeux, fit la moue, et posa son crayon sur la serviette. Elle hésita, et se remit à dessiner. Elle fut elle-même surprise de voir ce qui se mit à apparaître sur le papier : des traits forts, comme taillés à coups de serpe, des cheveux noirs, des yeux sombres, une mâchoire carrée, des pommettes hautes et larges, et la bouche, comme pincée... mais une belle bouche malgré tout...

— Ouah ! C'est qui ? demanda Karen.

— Le type sur qui j'ai renversé mon café, ce matin.

— Beau mec !

— Vous voyez ce que je disais ? fit Jan d'un air ravi. Une vraie mémoire photographique.

— Pas vraiment. Mais j'aime dessiner les visages. J'ai toujours adoré ça.

Kyle émit un petit sifflement admiratif et Ashley étudia son dessin de nouveau, éprouvant un drôle de pincement intérieur. *Beau mec*. C'est vrai, qu'il était beau. Une vraie masse d'agressivité et de testostérone ambulante, mais... il avait quelque chose. Puissance ? Force ? Sensualité ? Peut-être un mélange de tout cela. En tout cas, il exsudait une sorte de magnétisme animal.

Précisément le genre de chose que Len n'avait pas, du moins à ses yeux, songea Ashley, se remémorant brusquement les paroles de Karen, dans les toilettes.

*Tu n'as donc jamais envie de t'envoyer en l'air, comme ça, juste pour le plaisir ?*

Elle regarda encore son croquis. Un type comme lui devait s'adonner à ce genre de sport plus souvent qu'à son tour...

Le genre d'homme à éviter à tout prix.

Bah ! avec un peu de chance, elle ne le reverrait probablement plus. Il avait beau connaître Nick et fréquenter le bar-restaurant, il n'était pas un habitué, et des tas de clients allaient et venaient à longueur de temps.

— Tu es vraiment douée, reprit Kyle, interrompant le fil de ses pensées. Tu ne devrais pas gâcher un talent pareil.

Ashley inspira profondément, presque soulagée de revenir dans le présent.

— Merci, dit-elle en froissant la serviette en papier.

— Hé, tu l'as détruit ! s'offusqua Mario.

— Elle n'aime pas beaucoup ce type, dit Jan avec un petit sourire en coin.

Len revint vers eux et ils quittèrent la boîte de nuit. Mario et Kyle étaient d'astreinte, le lendemain après-midi, et les trois amis devaient retourner sur Miami, ce que Len ne manqua pas de regretter.

Kyle et Jan et Len et Karen échangèrent leurs numéros de téléphone, puis les deux groupes se séparèrent : leurs hôtels n'étaient pas dans la même direction.

Comme elles marchaient vers la voiture d'Ashley, Karen passa son bras sous celui de son amie et émit un petit sifflement joyeux.

— Quelle bonne soirée, n'est-ce pas ?

— Oui, je me suis bien amusée, répondit Ashley. Et j'espère sincèrement que toi et Len allez vous revoir.

— Oui, il a vraiment l'air d'être un type chouette, déclara Jan. Quant au tien, Ashley, mes compliments ! Il a l'air un peu mûr, un peu effrayant, aussi, mais drôlement attirant.

Ashley la regarda fixement et fronça les sourcils.

— Il est marié, aussi.

Karen éclata de rire et enroula un bras autour des épaules d'Ashley.

— Jan ne parle pas de Mario. Elle veut parler du mec sur le dessin.

— Je n'ai rien à voir avec lui ! s'indigna Ashley.



— Ah ouais ? En tout cas, tu l'as croqué de manière plutôt suggestive, dit Karen.

— Mais enfin, je ne le connais même pas...

— Ah ! Rien ne vaut un homme auréolé de mystère, la taquina Jan.

— Pff ! Quand vous aurez fini de raconter des âneries !

A peine de retour dans leur suite, elles se couchèrent. Mais Ashley ne réussit pas à s'endormir. Finalement, elle se leva, referma doucement la porte de la chambre et se rendit dans le salon, où elle se fit une tasse de thé. Puis elle sortit son carnet de croquis.

Quand les trois hommes arrivèrent devant la chambre qu'ils avaient louée pour la nuit, Len recula brusquement.

— J'ai une terrible envie de hamburger, d'un seul coup, dit-il.

— Tu veux de la compagnie ? proposa Mario.

— Non, tu penses. Vous êtes crevés et il faut que vous soyez en forme, demain. Je peux me conduire tout seul chez Denny's.

— Sûr ? insista Mario, avant d'étouffer un bâillement. Tant mieux, remarque. Je suis crevé, en effet.

— Va mettre la viande dans le torchon. Je ne serai pas long. Et j'essaierai de ne pas faire de bruit en rentrant.

— Le dernier arrivé hérite du canapé-lit, lui rappela Kyle.

— Entendu. Il fallait bien que l'un de nous se le tape, de toute façon.

Len sourit, pivota sur ses talons et retourna vers la voiture. Mais il ne se rendit pas chez Denny's. Il roula d'abord au hasard, avant de prendre la direction de l'hôtel dans lequel étaient descendues les filles. Là, il se gara.

Karen avait mentionné que leur suite était au rez-de-chaussée, du côté de la piscine, et que la baie vitrée s'ouvrait sur une terrasse donnant sur les jardins. Il rôda un moment et s'arrêta finalement devant des fenêtres allumées. Les rideaux étaient minces et il aperçut une silhouette qui se déplaçait, à l'intérieur. Ashley, songea-t-il en souriant.

La jeune femme sortit sur la terrasse et Len s'aplatit contre un gardénia, veillant bien à rester dans l'ombre.

Elle tenait un mug entre ses mains et regardait autour d'elle d'un air pensif. Elle portait juste un T-shirt qui lui arrivait à mi-cuisses et ses cheveux roux brillaient dans la lumière artificielle. Les longues boucles frôlaient la courbe de ses seins, le coton de son vêtement moulait la forme de ses cuisses...

Len s'enfonça davantage dans l'obscurité, le cœur battant.

*Tu n'imagines pas à quel point je te connais bien, Ashley. Je savais que tu serais la seule à veiller... Je savais qu'en venant jusqu'ici, je te verrais. Un jour, tu comprendras tout ce que tu me fais ressentir, depuis que je te connais.*

Un jour, elle comprendrait, elle accepterait l'inévitable...

Un jour prochain.

Mais pas ce soir. Ce soir, il devait encore se contenter de la regarder de loin. Bientôt...

Bientôt, il saurait lui faire accepter l'évidence.

La nuit était magique. Pourtant, même les étoiles dans le ciel noir ou le reflet de la lune sur les ravissants jardins de l'hôtel ne parvenaient pas à retenir son attention.

Ashley retourna dans la suite et reprit le carnet de croquis qu'elle avait laissé sur le canapé. Elle saisit son crayon et se mit à dessiner. D'abord, le corps... le corps étalé sur le bitume.

Un homme, jeune, la ligne des muscles saillante sous les taches de sang, ses cheveux blond cendré recouvrant son visage... Autour de lui... l'officier de police qui était arrivé le premier sur les lieux du terrible accident, la voiture de patrouille, les deux chauffeurs et leurs véhicules, le flot de la circulation qui ralentissait...

Puis la glissière de sécurité et les automobiles qui roulaient en sens inverse...

La silhouette, enfin, de l'autre côté des voies...

Elle dessinait, son crayon forçant certains traits, appuyant certaines ombres, de sorte que la scène parut bientôt étrangement réelle, malgré le noir et blanc — et toutes sortes de nuances de gris. Chaque détail avait été travaillé, à l'exception de cette silhouette mystérieuse et sombre, de l'autre côté des dix voies, qui paraissait observer de loin, comme en attente...

En attente de quoi ?

L'assurance que l'homme — le pauvre homme presque nu — était bel et bien mort ?

Un frisson la secoua, brusquement.

Une légère brise soulevait les rideaux et Ashley se leva, mal à l'aise, pour aller refermer la baie vitrée. Puis elle la verrouilla de l'intérieur, tira les rideaux et alla se coucher.

Elle ferma les yeux, mais l'image du corps sur la route la hantait sans répit.

Elle étouffa un juron et donna un coup de poing dans son oreiller. Compter les moutons lui avait toujours paru une absurdité. Or, elle voulait dormir...

Elle décida de compter les chevaux.

*Rêve étrange.*

*L'air était saturé d'un brouillard que trouvait par endroits la lumière du soleil. Elle marchait vers lui.*

*Parfois, ils étaient sur la plage ; d'autres fois, dans la cabine du Gwendolyn. Ses cheveux tombaient sur ses épaules et dans son dos et elle était nue, nue sous les reflets des ombres et du soleil.*

*Nancy*

*Il avait si souvent rêvé d'elle, rêvé qu'elle était là, avec lui, essayant de lui dire quelque chose. Mais quoi ? Parce que, malheureusement, ça ne s'était pas passé comme ça, dans la réalité. Bien sûr, Ils avaient beaucoup parlé, de leurs frustrations, de leur piétinement sur leur dernière enquête. Nancy savait-elle quelque chose qu'elle lui avait caché ? Déçue par son mariage, elle s'était jetée à corps perdu dans son travail. Avait-elle poussé le zèle et l'obsession au point de se lancer seule sur une piste, violant ainsi les règles de sécurité les plus élémentaires ?*

*Arrivé à ce point de son rêve, il revoyait généralement le visage de Nancy tel qu'il lui était apparu sur la table d'autopsie. Cette vision le frappait d'horreur et il se réveillait toujours en sursaut, le corps trempé de sueur. Mais cette nuit, l'image ne survint pas.*

*Il ne la voyait plus clairement. Ses cheveux n'étaient pas noirs, mais roux...*

*Ce n'était pas Nancy ! Juste quelqu'un comme elle, quelqu'un qui se mouvait un peu comme elle...*

*La nièce de Nick. Elle avançait d'une démarche lente et assurée, presque élastique. Elle arrivait devant lui et le passé s'éloignait jusqu'à disparaître, remplacé par le présent. Elle était différente, vivante, réelle, vibrante. Elle tendait la main vers lui, elle le touchait...*

*Jake se réveilla. Le réveil sonnait.*

*Merde !*

*Non, ce n'était pas le réveil. C'était le téléphone. Quelle heure était-il ? Le milieu de la nuit.*

*Clignant des yeux, la tête lourde, il tendit la main et décrocha le combiné.*

*Un instant plus tard, Jake pâlisait affreusement.*

### 3.

— Il ne reste pas grand-chose du visage, déclara Martin Moore.

Il salua le policier en uniforme qui, afin de les laisser passer, venait de soulever le ruban jaune tendu autour de la scène du crime. Le cadavre se trouvait à quelque distance de la route.

— Les pluies récentes ont dû la déterrer.

L'aube pointait, en ce samedi matin, et Jake regretta d'avoir avalé un double scotch à peine quelques heures plus tôt. En même temps, il se dit qu'il en boirait bien un autre, maintenant.

L'appel de Marty avait signé la fin de son long week-end. Mais l'affaire n'ayant jamais été officiellement classée, il était normal qu'il soit le premier alerté. Marty faisait partie de la section des narcotiques de la brigade mondaine de Miami, lorsque les premiers meurtres s'étaient produits, cinq ans plus tôt. Il avait, depuis, été affecté aux homicides et travaillait avec Jake depuis quelque temps déjà. Il était au fait de tout ce qui avait trait à l'affaire des meurtres Bordon. Il n'habitait pas très loin, en plus, et il était un des premiers arrivés sur les lieux.

Les projecteurs de la police éclairaient une scène encore très sombre. Une large part de ce comté devait ses terres aux Everglades. Le sol était riche, la végétation très dense — et les lampadaires, rares, fort éloignés les uns des autres. Avant les premières lueurs de l'aube, l'obscurité était d'un noir d'encre, comme si les Everglades reprenaient leurs droits sur ces terres sauvages.

Jake s'arrêta à quelques mètres du corps, découvert par une femme sortie faire un jogging. « L'imprudente, songea-t-il. Quelle idée d'aller courir à une heure où il fait aussi sombre, dans une zone aussi déserte ! »

La femme était encore là. D'âge moyen, elle avait un joli visage un peu trop maigre, le front ceint d'un bandeau, et elle arborait le short, le T-shirt et les chaussures de sport qui sont l'uniforme du jogger. Profondément choquée, elle sanglotait doucement tout en parlant aux officiers de police qui avaient posé une couverture sur ses épaules, avant de lui offrir un café.

— Je courais tranquillement et d'un seul coup, je l'ai vue. Je n'ai pas compris ce que c'était, au début. Il faisait trop sombre. Je suis revenue sur mes pas... Quand j'ai réalisé, j'étais tellement terrifiée que j'ai eu du mal à composer le numéro de police secours sur mon portable. Heureusement que je l'avais avec moi... Je n'irai plus jamais courir avant que le jour soit complètement levé. Tant pis si je dois me contenter de courir autour du salon. J'ai eu tellement

peur... Mais on l'a abandonnée sur la route, n'est-ce pas ? Elle n'a pas été tuée ici...

Jake entendit un des policiers lui dire qu'ils n'en savaient rien, pour le moment. Qu'elle ne s'inquiète pas. On allait la reconduire chez elle.

Il secoua la tête et fureta autour de lui. Ils étaient en rase campagne, une zone très au sud de Miami-Dade où le paysage primitif empiétait sur l'âge moderne et où les voies navigables se jetaient dans la profonde rivière herbeuse des Everglades. La terre était excellente, par ici. Certains propriétaires avaient construit de superbes demeures et d'autres y faisaient pousser en abondance fraises, tomates et autres fruits et légumes.

Cette terre fertile se mêlait aux herbes rasoir, à la boue épaisse et noire, à des enchevêtrements d'arbres...

L'endroit idéal pour y abandonner des restes humains. Un endroit où la nature causait des dommages terribles à un cadavre, altérant ou détruisant la plupart des indices qu'il aurait pu offrir. Au fil des années, bien des criminels avaient tenté de se débarrasser de corps et de preuves compromettantes en les jetant dans des zones comme celles-ci ; bon nombre d'entre eux, hélas, avaient réussi.

La femme sortie faire son jogging n'était qu'une pauvre citoyenne qui avait eu le malheur d'être au mauvais moment au mauvais endroit. Elle ne leur apprendrait pas grand-chose. Malgré tout, Jake avait bien l'intention de lui parler — plus tard.

— Où est le médecin légiste ? demanda-t-il.

— Là-bas, répondit Martin. Il parle avec Pentillo, qui était le premier uniforme sur les lieux. On nous a envoyé Tristan Gannet. Mandy doit encore prendre les photos qu'il lui a demandées.

— Gannet et Nightingale, commenta Jake en hochant la tête d'un air approuvateur. On a une bonne équipe.

Mandy Nightingale était une de leurs meilleures photographes. A cet instant, elle faisait le tour de la dépouille sans cesser d'actionner la molette de son appareil.

— Salut, Jake, dit-elle, mitraillant toujours.

— Salut, Mandy. Content qu'on t'ait appelée, toi.

Ils avaient souvent bossé ensemble. Mandy était mince comme un fil, avec des cheveux gris coupés très court, et un visage dont la structure osseuse typiquement amérindienne défiait toute tentative de lui donner un âge. Elle était rapide, efficace et n'ignorait jamais aucun détail d'une scène du crime, veillant soigneusement à photographier non seulement chaque partie du corps, mais aussi les environs.

— Merci, Jake, fit-elle. J'en aurai bientôt fini.

— Prends ton temps. Rien ne presse.

— Non, c'est bon, dit-elle en s'accroupissant pour prendre un dernier cliché. Je crois que j'ai tout ce que je voulais et aussi tout ce que le Dr Gannet m'a demandé. Je vais rester avec Pentillo, en attendant que le médecin légiste déplace le corps, et je reviendrai prendre le reste des photos.

— Merci, Mandy.

Elle hocha la tête.

— Je t'envoie Gannet.

Jake s'accroupit à son tour pour examiner le corps dans la position où il avait été trouvé.

Il n'avait pas besoin du coroner pour savoir que la femme n'était pas morte récemment. Elle avait été exposée aux éléments et à toutes les bestioles qui grouillaient dans la zone. Certaines parties de son corps étaient rongées au point que l'on distinguait les os du squelette, entre de maigres lambeaux de chair. Elle avait été abandonnée complètement nue et un bref regard permit à Jake de constater que les mains étaient entièrement décomposées. Une grande partie du visage aussi.

Encore un meurtre dans le comté. Ce genre de choses arrivait. Il suffisait de faire vivre des millions d'hommes et de femmes en un même lieu, et les meurtres se produisaient infailliblement.

Mais ce meurtre n'était pas comme les autres. Ou plutôt, il ressemblait un peu trop à certains autres, et ça, c'était inquiétant. Effrayant, même.

Le regard de Jake remonta vers ce qui restait du visage et il crispa les mâchoires en constatant que les oreilles avaient été coupées. Un frisson lui parcourut l'échine et d'autres visions macabres se bousculèrent dans son esprit.

Pourtant, Peter Bordon, également connu sous le nom de Papa Peter, était derrière les barreaux depuis déjà cinq ans.

Le doute n'était pas permis, cependant : ce cadavre portait tous les signes distinctifs des meurtres perpétrés durant la terrible époque où Bordon avait régné sur l'étrange secte appelée *Des Hommes pour des Principes*.

— Il est toujours en prison, dit Martin comme s'il avait lu les pensées de son partenaire.

— Tu es sûr ?

— Ouais. J'ai appelé à la seconde où j'ai vu le corps, juste après t'avoir prévenu. Il est dans sa cellule — que cela change quelque chose ou non, c'est bien là qu'il se trouve.

Jake opina, de plus en plus mal à l'aise. Peter Bordon, faux prophète et vrai escroc des temps modernes, avait prêché une vie communautaire, le travail pour le bien de l'humanité tout entière et la nécessité de renoncer à tous les luxes, synonymes d'une vie de péché. Pour ses adeptes, cela avait signifié faire don de tout ce qu'ils possédaient, et, bien sûr, plus ils se démunissaient, plus le compte en banque de Bordon en profitait.

Trois de ces adeptes avaient trouvé la mort — toutes des femmes. On les avait découvertes dans des champs ou des canaux.

Les oreilles coupées.

Aucune arme n'avait jamais été retrouvée. Pas la moindre piste non plus. Si Bordon était le seul suspect, aucune preuve n'avait pu l'incriminer. La police ayant obtenu un mandat pour fouiller ses comptes, la mise en évidence d'activités financières illégales avait seule permis de le condamner à une petite peine de prison.

Tard, un soir, un inconnu avait fait irruption dans un poste de police. Harry Tennant, c'était son nom, avait fait partie de la secte, brièvement. C'était lui, affirma-t-il, le coupable des meurtres. La brigade des homicides avait aussitôt été alertée ; le temps qu'ils arrivent, le jeune homme s'était pendu dans sa cellule, avec sa ceinture.

On aurait pu boucler l'affaire, mais ni Jake, ni la plupart des policiers qui avaient travaillé sur l'enquête n'étaient prêts à croire qu'un pauvre fou suicidaire était responsable d'une série de meurtres commis avec un soin aussi méticuleux. Cette piste n'était qu'une nouvelle impasse. Officiellement, l'affaire n'avait jamais été close, mais avec la mort de Tennant, l'incarcération de Bordon et le fait qu'aucun autre cadavre n'avait été découvert, il avait bien fallu se consacrer à d'autres enquêtes.

Jake ne s'en était jamais satisfait. Pour lui, rien n'était terminé. Ils n'avaient pas réussi à épingler Bordon pour meurtre, mais Bordon était bel et bien impliqué. Il en était sûr. Hélas, sans preuve, que pouvait-il faire ? D'autant qu'il n'était pas certain que Bordon se soit sali les mains personnellement ; il l'imaginait plutôt commanditant ces meurtres et laissant à d'autres le soin de faire le sale boulot.

Autrement dit, rien ne l'empêchait de continuer, du fond de sa prison.

Le pouvoir de Bordon était bien plus dangereux et diffus que s'il avait été très fort, ou surarmé. Il avait le pouvoir de manipuler les hommes et les femmes et de s'introduire dans leur esprit. Aucun besoin de se mouiller.

Planifier un meurtre pouvait entraîner des sanctions aussi graves pour le cerveau que pour l'exécutant, si toutefois on arrivait à établir la complicité.

Cinq ans plus tôt, ils avaient fouillé toute la vie de Bordon, cherchant désespérément le moindre élément susceptible de le mettre hors d'état de

nuire. On n'avait jamais pu établir le moindre lien entre lui et les meurtres, mais, de la même façon qu'Ai Capone s'était retrouvé derrière les barreaux pour fraude et évasion fiscales, Bordon était tombé pour des histoires de sous.

Oui, ce n'était guère satisfaisant, mais au moins, il était sous les verrous.

Les meurtres avaient cessé et la plupart des gens pensaient que c'était parce que l'homme qui s'était désigné comme leur auteur s'était suicidé dans sa cellule.

La découverte de ce nouveau cadavre remettait tout en cause.

— Merde, Jake, reprends-toi, dit doucement Martin. Tu ne devrais peut-être même pas être sur cette affaire...

Jake fixa sur lui ses yeux noirs comme le charbon.

— Ouais, ouais, c'est bon, marmonna-t-il. Désolé.

— Messieurs, donnez-moi encore un moment et je devrais pouvoir vous communiquer mes premières estimations, dit une voix derrière eux.

Jake se retourna, juste comme le Dr Tristan Gannet parvenait à leur hauteur.

— Content de vous voir, Gannet, dit-il.

Gannet travaillait pour le bureau du coroner depuis près de vingt ans et il avait autopsié les autres cadavres.

— Moi aussi, Dilessio. Même si on préférerait que ce soit dans des circonstances un peu différentes, hein ?

Le médecin légiste s'approcha du cadavre et Jake embrassa une nouvelle fois la scène du regard, avant de le rejoindre. On ne voyait aucune trace de tissu ou de vêtement ; aucune empreinte apparente de pas, non plus, mais si vraiment le corps avait été déterré et déplacé par la pluie, il n'y en aurait pas ; et, bien sûr, aucun signe apparent de ce qui avait causé la mort, le corps étant trop décomposé. La victime était une jeune femme et on voyait encore quelques mèches de ses longs cheveux bruns. Le premier policier à être arrivé sur les lieux avait parfaitement protégé la scène. Il ne s'agissait pas d'un de ces épisodes navrants où une douzaine de flics arrivent au même moment sur les lieux d'un crime, contaminant toute la zone. Il n'y avait plus qu'à espérer que les enquêteurs spécialisés dénicherait des indices invisibles à l'œil nu. Jake ne se faisait guère d'illusions, mais on ne savait jamais ; un cheveu, une fibre pouvaient suffire.

Aucune chance de trouver des traces de chair sous les ongles, en revanche, puisqu'il n'y en avait plus. Aucune chance, non plus, d'identifier le corps grâce aux empreintes digitales.

— Dans l'état où est le visage, même sa mère ne pourrait pas l'identifier, murmura Jake en réfléchissant à haute voix.



— Il reste les dents, dit Gannet. C'est souvent plus efficace, d'ailleurs. Nous sommes vernis, je crois. Je suis prêt à parier que la chair a été découpée des doigts avant que les animaux et la nature n'aient le temps d'opérer.

Il leva les yeux vers Jake et les deux hommes se regardèrent, sachant très bien ce que pensait l'autre.

*Dans les meurtres précédents, les oreilles avaient été coupées, ainsi que la chair des doigts. Pourquoi prendre la peine de détruire les empreintes digitales, si on laissait la tête et les dents, qui permettraient de toute façon d'établir une identité ?*

*Etaient-ils revenus au point de départ ?*

*Ou bien s'agissait-il d'un meurtre d'imitation ?*

— Un petit malin s'amuse peut-être à jouer les copieurs, dit Gannet.

— Ouais, acquiesça Jake.

Gannet contempla la dépouille, avec une expression de profond chagrin. L'émotion était réelle, mais on sentait aussi que le médecin restait parfaitement maître de lui-même. Une autre qualité qui le rendait sympathique aux yeux de Jake. Gannet faisait bien son boulot. Et bien qu'il ne prenne pas les affaires à cœur au point d'en perdre le sommeil, il avait toujours la capacité d'éprouver de la compassion pour les victimes.

— On va découvrir de qui il s'agit, dit-il.

— Aussitôt que possible, répondit Jake.

Gannet hocha la tête.

— Bien sûr.

De nouveau, il enveloppa Jake d'un long regard pénétrant, comme s'il comprenait parfaitement ce qui se passait dans son esprit.

Durant la précédente série de meurtres, Jake avait travaillé nuit et jour sur l'affaire. Même après le suicide du prétendu meurtrier. Même après l'incarcération de Bordon.

Il l'avait fait au nom des victimes, et aussi parce qu'il soupçonnait Bordon d'avoir été impliqué dans un autre meurtre.

Une mort différente de celle-ci, mais qui touchait Jake directement.

La mort de Nancy.

Bien peu de ses collègues l'avaient suivi. On avait tendance à penser qu'il créait des scénarios au sujet de la culpabilité de Bordon afin de trouver un coupable ; on le jugeait incapable d'accepter le verdict de la mort accidentelle de sa partenaire. Certains pensaient même qu'il s'agissait d'un suicide.

Un suicide ! Jamais de la vie. Jake rejetait cette théorie en bloc. Aucune personne ayant connu Nancy ne pouvait envisager, encore moins accepter, une telle possibilité.

— Vous vous sentez à même de vous atteler à cette affaire ? demanda Gannet avec douceur.

— Evidemment, répartit Jake. Je suis un professionnel, Gannet. Et s'il nous faut établir des comparaisons avec les affaires précédentes, personne ne les connaît mieux que moi.

— C'est sûr.

Deux assistants de la morgue étaient arrivés pour emporter le corps et le médecin leur fit signe d'approcher, avant de leur recommander de bien prélever la boue et la terre autour du cadavre.

— Vous avez la moindre idée de ce qui a pu causer le décès ? s'enquit Jake.

— Il ne s'agit pas d'une cause naturelle, en tout cas.

— Sans blague ! Je n'ai pas fait des études de médecine, et pourtant, je l'avais deviné.

Gannet fit la grimace.

— Un couteau. Un large couteau... Peut-être une machette.

Jake eut l'air surpris.

— Comment déduisez-vous cela, compte tenu du peu de chair qui reste ?

— Regardez, l'os, là..., dit le médecin légiste, en se penchant pour écarter précautionneusement quelques branches qui couvraient le corps. Oui, je sais, il est couvert de terre, mais vous voyez cette coupure, ici ? Je ne pourrai pas le confirmer tant que je n'aurai pas fait l'autopsie, mais je suis prêt à parier quelle a été faite par une très large lame. Et puis, il en faut une pour couper les oreilles et abîmer le visage ainsi. Les animaux se sont occupés d'elle, O.K., mais ce ne sont pas des traces de dents, ça... Et la chair au bout des doigts... Il y a longtemps que vous êtes sur cette affaire, et je pense que vous en savez beaucoup plus que vous ne le laissez paraître — sans doute parce que vous voulez que j'établisse officiellement les faits dont vous êtes déjà certain. Non, les animaux ne l'ont pas épargnée. Mais la chair des doigts a été coupée, pas grignotée ou dévorée, et il ne s'agit pas de décomposition non plus.

— Autrement dit, vous retrouvez les mêmes éléments que pour les meurtres précédents, dit Jake.

— D'après ce que je vois pour le moment, oui. Attendez d'avoir mes conclusions finales, d'accord ? Et n'oubliez pas non plus qu'il existe des assassins assez pervers pour imiter leurs « confrères » afin de mieux brouiller les pistes.

Il se tut un moment, le regard posé sur la victime.

— Bon, au boulot, maintenant, reprit-il. Vous pouvez me retrouver à la morgue. Au fait, il paraît que vous allez changer votre bateau d'emplacement ?

— C'est fait. Depuis hier.

— C'est une bonne nouvelle, ça. Un changement de décor fait toujours du bien.

— Ça reste le même bateau.

— N'empêche. Une nouvelle marina... Au réveil, la vue est différente.

— Ouais.

Jake n'ajouta rien. Il avait le sentiment que Gannet, comme bien d'autres, pensait qu'il avait eu une relation plus que professionnelle ou amicale avec Nancy, et que, par conséquent, un changement d'adresse lui serait bénéfique. Et cela même si la mort de la jeune femme remontait déjà à près de cinq ans.

Il aurait pu se défendre, bien qu'il ne fût pas attaqué à proprement parler. Il n'en fit rien. A quoi bon ? L'enquête l'avait lavé de tout soupçon, du moins en ce qui concernait la dernière nuit de Nancy. L'opinion générale, dictée par la logique, était que la jeune femme, désespérée par le naufrage de son mariage et les pressions de son travail, s'était laissée aller à certains excès, le temps d'une nuit. Elle avait rencontré un homme, avait bu, avalé quelques pilules... et fini dans le canal.

Sauf que cette version des choses ne tenait pas compte d'un élément crucial, et ça, seuls Brian et Jake le savaient de manière absolue : Nancy n'aurait jamais sombré dans ce genre d'excès.

L'année qui avait suivi sa mort, même après l'incarcération de Bordon et le démantèlement de sa secte, Jake n'avait eu de cesse qu'il n'eût poursuivi l'enquête. Tel un chien refusant de lâcher son os, il avait poussé le zèle si loin qu'on avait fini par l'accuser de harcèlement et ses supérieurs l'avaient convoqué pour lui remonter les bretelles. Et, bien sûr, il avait dû suivre des séances avec le psychiatre de la police — procédure habituelle pour les flics dont le coéquipier est mort. Jake avait fini par comprendre qu'il avait intérêt à prendre un peu de recul. Vu de l'extérieur, il était redevenu le policier pratique, méthodique

et aussi respectueux que possible des règlements que chacun connaissait, avant ces tragiques événements.

Mais il n'avait jamais changé d'opinion en ce qui concernait la mort de Nancy. Et il était toujours aussi déterminé à tirer l'affaire au clair, un jour ou l'autre.

— J'aimerais bien vivre sur l'eau, dit Gannet, interrompant le fil de ses pensées. Un jour, peut-être.

— Vous devriez passer un dimanche. J'ai un petit bateau à moteur, aussi. Il n'y a rien de mieux que la pêche pour se changer les idées.

— J'aimerais bien. Si ma femme accepte de me laisser disparaître un dimanche, ajouta-t-il avec une petite grimace.

— Elle n'a qu'à venir.

— Pourquoi pas... En tout cas, merci pour l'invitation.

— Docteur Gannet ? Inspecteur Dilessio ?

Les deux hommes se tournèrent vers Mandy Nightingale.

— Puis-je photographier le reste de la scène, maintenant ?

Les assistants de la morgue emportaient le corps et le médecin légiste hocha la tête.

— Oui. Allez-y, Mandy. Pas d'objection ? ajouta-t-il à l'intention de Jake.

— Aucune, répondit ce dernier en secouant la tête.

— Je dois vous prévenir que les journalistes ont déjà débarqué en force, reprit la photographe, s'adressant à Jake.

— Tu veux que je m'en occupe ? proposa Marty, qui venait de les rejoindre.

— Non, c'est bon, je vais le faire, répondit Jake. Envoie plusieurs de nos hommes faire du porte-à-porte. Je sais que les portes sont très éloignées les unes des autres, par ici, mais on ne sait jamais. Quelqu'un a peut-être vu quelque chose. Je me charge de la presse.

— Tu es sûr ? insista Marty, lui emboitant le pas. J'ai vu ton regard, tout à l'heure. Je sais que tu es en train de revivre le passé. Or, tu as pris les choses tellement à cœur, la dernière fois...

— Martin, l'interrompit Jake, ça va. Les événements en question remontent à cinq ans. Je suis flic, et ceci est mon travail. Garde l'œil ouvert sur ce qui se passe, ici. Il ne faut pas que le moindre indice nous échappe.

Marty opina et Jake traversa la route pour rejoindre les policiers en uniforme qui s'efforçaient de contenir la horde de reporters qui se bousculaient déjà pour glaner des informations.

— Il s'agit d'un meurtre, n'est-ce pas ? Une jeune femme ? lança Jayne Gray, journaliste pour une station de télévision locale.

— Jayne, nous ne pouvons pas avancer grand-chose, pour le moment, fit Jake. Nous avons le corps d'une femme, morte apparemment depuis plusieurs semaines, peut-être plusieurs mois. Seul le médecin légiste pourra nous fournir des réponses tangibles, une fois qu'il aura pratiqué l'autopsie. Et, bien sûr, un porte-parole de la police ne manquera pas de partager avec vous toutes

les informations qu'il pourra communiquer sans gêner le cours de l'enquête. Vous n'apprendrez rien de plus, ici, pour le moment.

— Voyons, inspecteur Dilessio, vous devez pouvoir nous fournir un ou deux petits détails supplémentaires, lança Bryan Jay, un gros reporter détestable qui travaillait pour le journal du comté. Il s'agit bien d'un meurtre, n'est-ce pas ? Vous avez trouvé la victime d'un meurtre dans la boue, à quelque distance de la route.

Résistant à l'envie de l'envoyer au diable, Jake répondit simplement, sur un ton ferme :

— Monsieur Jay, donnez au médecin légiste le temps de faire son travail.

— C'est ça ! Allons, Jake, donnez-nous un petit quelque chose.

— Je vous ai déjà dit qu'il s'agissait du corps d'une femme, Jay.

— Pensez-vous qu'il s'agisse d'un crime isolé, ou bien devons-nous craindre les agissements d'un tueur en série ? Est-ce que la première victime des meurtres en série qui ont secoué la région, il y a quelques années, n'avait pas été retrouvée de la même façon ? Le corps a-t-il subi des mutilations ?

Jake serra les dents.

— Malheureusement, nous sommes dans une grande ville. Il y a beaucoup de meurtres, tous les ans.

— Les circonstances ont l'air étrangement similaires, poursuivit le journaliste. Le type qui s'était livré en confessant les meurtres est bien mort, n'est-ce pas ?

— Un homme avait confessé avoir commis ces meurtres et il s'est suicidé, en effet.

— Mais l'affaire n'a jamais été bouclée officiellement.

— Non, monsieur Jay.

— La police avait démantelé toutes les sectes locales, à l'époque. Papa Peter, alias Bordon, était suspect, mais il est en prison maintenant, n'est-ce pas ?

Jake sentit le sang bourdonner à ses tempes et il dut se retenir pour ne pas gratifier d'un coup de poing la figure un peu trop rubiconde de Bryan Jay.

— Allons, inspecteur ! fit une autre journaliste.

Jake la connaissait aussi : une autre spécialiste des faits divers, dans un journal de Broward. Elle n'avait pas perdu de temps, pour débouler aussi vite sur les lieux.

— Peter Bordon est en prison dans le centre de l'Etat. Et ceux qui sont au

courant de cette affaire savent qu'il n'a jamais été jugé ou condamné pour meurtre, répondit-il enfin.

— Pas plus que le cinglé qui s'est pendu dans sa cellule, renchérit Bryan Jay. Harry Tennant. Probablement un sans-abri drogué. Il y a des tas de malades qui prétendent être coupables de meurtres sensationnels.

— M. Tennant mort, nous n'avons jamais pu vérifier le bien- fondé de ses déclarations, monsieur Jay.

— Mais il n'avait pas vraiment le profil d'un tueur, pas vrai ? Vous avez suspendu l'enquête, et il semblerait que le meurtrier continue de se balader tranquillement dans les environs, dit le journaliste.

— Pardon, monsieur Jay, mais mon travail consiste à tirer des conclusions à partir de faits avérés, et non en me fondant sur des suppositions. Je ne peux rien vous dire d'autre, pour le moment.

Jake marqua une pause, avant de reprendre, sur un ton posé :

— Nous vivons dans un grand et beau pays et j'éprouve un profond respect pour la presse. Mais vous ne me ferez privilégier aucune théorie tant que je ne disposerai pas des faits indispensables pour l'étayer. Le métier de journaliste consiste à rapporter des faits, n'est-ce pas ? Dès que nous en aurons, nous vous les communiquerons. Merci. Ce sera tout pour aujourd'hui. Nous aimons vous laisser faire votre travail, et nous apprécions tout particulièrement quand vous nous rendez la pareille.

Sur ces mots, il pivota sur ses talons et s'éloigna. Il voulait commencer par parler avec la femme qui avait découvert le corps — et cela avant que la presse ne fonde sur elle comme l'aigle sur sa proie. Puis il ne lui resterait plus qu'à travailler sur cette affaire comme il le ferait sur n'importe quelle autre enquête ; pour cela, il devait ravalier les images qui hantaient son esprit et aussi toute l'amertume du passé.

Les experts légistes allaient étudier des échantillons de terre et les indices les plus microscopiques qui leur seraient apportés. Gannet ferait l'autopsie. Bientôt, ils auraient des informations sur lesquelles se reposer pour lancer l'enquête. Jake avait entièrement confiance dans le sérieux de son équipe. Tous ensemble, ils étaient capables du meilleur. Malgré tout, ils n'étaient pas magiciens ; aucun d'eux n'avait jamais accompli le moindre miracle.

Pour l'heure, il devait se contenter des quelques faits à sa disposition. Une femme avait été sauvagement assassinée. Elle était morte depuis plusieurs semaines au moins, peut-être même plusieurs mois. On lui avait coupé les oreilles, comme s'il s'agissait d'un meurtre rituel.

Oui, les similitudes étaient plus que troublantes. Mais il devait se garder de tirer des conclusions hâtives. Rien d'autre ne permettait d'affirmer que ce meurtre s'inscrivait dans la liste de ceux perpétrés cinq ans plus tôt. Il fallait

explorer la moindre possibilité.

— Un meurtre d'imitation ! cria Bryan Jay dans le dos de Jake. Il pourrait s'agir d'un meurtre d'imitation, n'est-ce pas ?

Jake ne répondit pas et continua d'avancer.

Un meurtre d'imitation, en effet...

Peut-être. Peut-être pas...

Comme il approchait de l'endroit où le cadavre reposait encore, un moment plus tôt, Jake vit Marty, le Dr Gannet et Mandy Nightingale en grande conversation. Marty leva les yeux vers lui, brièvement, et Jake comprit aussitôt qu'ils parlaient de lui. Ils s'inquiétaient à son sujet.

Ils avaient tort.

Il allait très bien.

Et cette fois, rien ni personne ne l'empêcherait d'attraper le vrai meurtrier.

## 4.

A peine sortie du lit, lundi matin, Ashley alla fouiller dans la pile des journaux du week-end que Nick avait ficelée et déposée près de la porte de derrière, prête à être emportée et recyclée par les éboueurs. Elle sursauta en entendant la voix de son oncle, dans son dos.

— Ashley, qu'est-ce que tu fabriques ?

La jeune femme se retourna.

— Désolée. Je t'ai réveillé ?

Elle grimaça, avant d'ajouter :

— Nous sommes passés près d'un accident, en route vers Orlando, l'autre jour. J'essaie de découvrir ce qui s'est passé. Tu en as entendu parler ?

Nick gratta la barbe naissante qui ombrailait son menton. A cinquante-deux ans, il était très bel homme, avec ses traits bien dessinés et qu'une vie entière de soleil et de vent avait burinés. Loin de le vieillir de manière disgracieuse, cela n'avait fait que renforcer le caractère d'un visage qui sans cela n'en manquait pas — le visage d'un homme qui avait manifestement vécu intensément. Ses mèches grises se mêlaient à merveille à ses cheveux blond cendré et il avait un regard bleu très clair, empreint de sagesse.

A cette heure, cependant, il avait surtout l'air de quelqu'un qui est tombé du lit un peu abruptement, se dit Ashley lorsqu'il bâilla et haussa les épaules. Il portait une robe de chambre pardessus un pantalon de pyjama — et il en noua la ceinture tout en se dirigeant vers la cafetière. Trouvant le récipient de verre totalement vide, il considéra sa nièce d'un air perplexe. C'était Ashley qui préparait le café, généralement.

— Désolée, dit la jeune femme. Cet accident n'a pas cessé de me hanter, depuis l'autre jour.

Elle alla prendre un filtre, tandis qu'il remplissait la cafetière d'eau.

— Non... non, protesta Nick, sur un ton vaguement indigné. Je suis capable de faire du café, tu sais.

Evidemment. Nick tenait farouchement à son autonomie. Après tout, il l'avait élevée sans l'aide de personne. Les gens incapables de se débrouiller seuls l'horripilaient.

— Tu n'as pas entendu parler d'un accident, alors ? reprit Ashley.

— Eh, nous sommes à Miami ! Il y a des tas d'accidents chaque jour. Ce



sont plutôt les jours sans carambolage qui sont à marquer d'une croix sur le calendrier, non ?

— Où sont les pages locales de samedi ? Il doit y avoir un entrefilet ou quelque chose. Un homme a été tué. Enfin, je suis presque sûre qu'il était mort.

— J'imagine qu'elles sont encore dans la chambre. Je vais aller te les chercher.

— Je peux y aller moi-même.

— Sharon est sous la douche, je crois.

— Oh. Eh bien, je peux attendre que tu aies avalé ta première tasse de café, va. C'est juste que je n'ai pas cessé d'y penser, tout le week-end.

— Alors tu ne t'es pas amusée ?

— Si, bien sûr.

— Tu n'as pas cessé de penser à un type mort sur le bitume et tu t'es amusée ? Tu veux un toast ?

— Non, merci, je n'ai pas faim.

— Tu vas passer la journée à l'académie. Tu as besoin de manger.

— J'ai avalé un truc vraiment abominable, tard, hier soir, avant de rentrer. Cela devrait me permettre de tenir jusqu'à l'heure du déjeuner.

— Un truc abominable ?

— C'était censé être un hamburger.

— Vous êtes rentrées tard ? Remarque, je m'en doutais. On a encore fermé à minuit, hier soir, et il était presque 1 heure quand je me suis couché.

— 3 heures, admit Ashley.

— Génial. Tu n'as pratiquement pas dormi et tu t'en vas l'estomac vide, après avoir dîné d'un hamburger infect. On peut dire que tu mènes une vie saine, hein ?

— Allons, à mon âge, je peux arriver à gérer quelques nuits sans sommeil, non ? plaisanta Ashley.

Nick arquait les sourcils, se demandant peut-être si la jeune femme avait ainsi voulu lui rappeler qu'il n'était plus aussi jeune qu'il l'avait été. Puis, le café se faisant trop attendre à son goût, il tira le pot de verre du socle et glissa un mug à sa place. Son geste avait été si rapide que quelques gouttes à peine tombèrent sur la plaque chauffante, au-dessous.

— Je te sers un café tout de même, déclara-t-il, parce que tu es peut-être jeune et en train d'insinuer que je ne le suis plus, mais tu as la tête de

quelqu'un qui a sacrément besoin d'une bonne dose de caféine. Vous n'avez donc pas dormi, pendant tout le week-end ?

Ashley éclata de rire.

— Je ne me permettrais jamais d'insinuer que tu es vieux. Tu es dans la force de l'âge, au contraire. Et je t'assure que j'ai dormi, pendant ces trois jours. Nous avons assisté à un spectacle, vendredi soir, puis nous sommes allées danser. Nous nous sommes couchées tard, mais nous avons dormi jusqu'à 3 heures de l'après-midi, le lendemain. Nous sommes rentrées un peu plus tôt, ce soir-là, et pourtant, nous avons encore dormi jusqu'à midi, hier. Karen était dans tous ses états, parce qu'elle ne voulait pas que l'hôtel nous fasse payer une nuit supplémentaire. Je t'assure que je me sens en forme, même si d'après ce que j'ai cru comprendre tu me trouves l'air *hagard*.

Nick sirota son café et sourit.

— La plupart des bons flics que je connais ont toujours l'air hagard. Ça fait partie du boulot.

— Alors tu crois que je ferai un bon flic ?

— Tu as intérêt. Allez, je vais chercher ce journal pour toi. Les futurs bons flics ne se pointent pas en retard à l'académie. Saute dans la douche et prépare-toi. Je me charge de te trouver les nouvelles locales de samedi.

Ashley hocha la tête, avala le reste de café qu'il venait de lui servir et partit se préparer.

Le bar-restaurant *Chez Nick* existait pratiquement depuis toujours. Une bizarrerie du destin avait voulu que Nick l'achète à un homme qui s'appelait aussi Nicolas — un vieux loup de mer qui avait fait l'acquisition de l'établissement dans les années vingt, à l'époque où Miami n'était encore qu'un village. Les temps avaient changé et la valeur des terrains avait beaucoup augmenté. Mais *Chez Nick* demeurait immuable.

Un ponton de bois reliait le restaurant à la marina, où bon nombre de gens gardaient leurs bateaux de plaisance, quand ils ne vivaient pas carrément à bord. Le long bar et le restaurant se trouvaient face à la mer et l'on pouvait accéder dans la cuisine familiale et au vaste living-room de la maison par la cuisine du restaurant ou par le bureau installé derrière le bar. Nick avait une chambre et une salle de bains attenante à l'étage, juste au-dessus du living, et Ashley occupait une aile au rez-de-chaussée. Elle pouvait y accéder par le living, à l'intérieur, ou par une petite entrée privée, à droite du restaurant.

La jeune femme se sentait bien, ici. L'ensemble était un peu rustique, mais Nick, très à cheval sur la propreté et l'organisation, avait réussi à combiner confort, fonctionnalité et esthétique, du moins pour ceux qui aimaient les décors ayant pour thèmes la mer et les sports nautiques. Au-dessus de l'entrée du living menant vers l'aile qu'elle occupait, il avait monté les dents et les

mâchoires d'un grand requin blanc et la cloche d'un vaisseau du XIX<sup>e</sup> siècle était exposée dans une vitrine. Les murs étaient couverts de photographies, plusieurs d'entre elles représentant les parents d'Ashley, et aussi Nick et sa sœur en culottes courtes. Une des préférées de la jeune femme la montrait avec son père, en uniforme de policier ; sur une autre, elle brandissait le premier gros poisson qu'elle avait attrapé, lors d'un tournoi de pêche pour enfants, flanquée de ses parents qui souriaient fièrement.

Evidemment, un vieux bâtiment comme celui-ci avait ses défauts, notamment une plomberie quelque peu obsolète. Ashley se rappela que Sharon était sous la douche à la seconde où elle se glissa sous le jet d'eau à peine tiède. Mais elle était pressée, de toute façon. Une fois lavée, elle se frictionna vigoureusement avec une serviette — car la climatisation, en revanche, fonctionnait parfaitement. Nick n'était pas assez fou pour ne pas savoir que, dans ce pays souvent torride, contenter sa clientèle c'était surtout la rafraîchir.

Moins d'un quart d'heure plus tard, elle entra de nouveau dans la cuisine et fut surprise d'y trouver Nick, en short et en polo. Sa douche à lui avait dû être presque froide. Penché sur le comptoir de la cuisine, Sharon à son côté, il parcourait sombrement, gravement, le journal posé devant lui.

La petite amie de Nick était une femme ravissante. Toute petite et mince, elle devait être plus jeune que lui d'une bonne dizaine d'années et en paraissait plutôt quinze de moins. En fait, avec ses cheveux blonds qui frôlaient ses épaules et ses grands yeux bleu porcelaine, elle semblait souvent trop élégante et raffinée pour le bar de marins dans lequel elle passait de nombreuses soirées. Mais sa féminité ne l'empêchait pas de faire preuve d'un instinct de tigresse, au moment de conclure une affaire ou quand elle s'investissait dans sa dernière passion : la politique. Sûre d'elle et intelligente, elle débordait de joie de vivre et se montrait toujours prête à se lancer dans une nouvelle aventure — ce qui les rendait éminemment compatibles, elle et Nick. Elle était très gentille avec Ashley et paraissait s'intéresser sincèrement à sa vie.

— Alors, vous avez trouvé quelque chose sur l'accident ? demanda cette dernière.

Nick leva les yeux et hocha la tête.

— Cela n'a pas été facile. Il y a eu un gros orage, vendredi soir, et deux accidents mortels. Et un piéton s'est fait renverser sur la nationale. Le corps que tu as vu, Ashley, est celui d'un gamin avec qui tu étais à l'école. Mais il n'est pas mort. Il est dans le coma. Il souffre de plusieurs lésions internes, et les médecins ne sont pas très optimistes.

— Qui ça ? fit Ashley, s'approchant du comptoir.

— Stuart Fresia, répondit Nick.

Ashley eut un haut-le-corps.

— Stuart ?

— Je suis désolée, Ashley, dit Sharon. Nick m'a dit que c'était un de tes bons amis.

Ashley parcourut les lignes que Nick lui désignait, sur le journal, mais sans arriver à les comprendre, comme si son cerveau bloquait l'information.

Stuart.

Pas seulement un gamin qui était à l'école avec elle, mais un ami, un de ses plus vieux amis. Certes, elle ne l'avait pas vu depuis quelque temps — depuis plusieurs années, en fait. A la sortie du lycée, la vie a tôt fait de séparer même les amis les plus proches, en les envoyant dans des directions différentes. Stuart était de ces élèves qui avaient l'art de combiner la popularité auprès de ses pairs, les pressions de la vie en groupe et les bonnes notes. Il sortait volontiers et buvait même quelques bières, à l'occasion, mais sans jamais sombrer dans le genre d'ébriété susceptible de lui faire perdre le contrôle de lui-même. Il fumait quelques cigarettes, par-ci, par-là, s'autorisait exceptionnellement un cigare, mais il n'avait jamais touché à la drogue. Il était arrivé à Ashley de l'envier. Car au milieu de tous leurs amis dont les parents divorçaient, avant parfois de se remarier et de divorcer encore, les parents de Stuart formaient un couple uni et heureux. Ils s'adoraient et ils adoraient leur fils, qui, en dehors des quelques batailles et accrocs inévitables, durant les difficiles années de l'adolescence, le leur rendait bien.

Stuart. Sur la nationale. En sous-vêtement.

C'était inconcevable.

Et l'article consacré au fait divers était encore plus absurde. Ashley se força à le lire trois fois de suite. D'après des témoins oculaires — et le conducteur de la voiture qui l'avait heurté de plein fouet —, Stuart s'était mis à traverser la route en courant, sans tenir le moindre compte des automobiles. Nul ne savait d'où il était parti. A croire qu'il s'était brusquement matérialisé sur le bitume. Sa voiture n'avait pas été retrouvée dans les environs. Il ne portait aucune pièce d'identité — et pour cause ! Il était juste apparu, d'un seul coup, en caleçon blanc. Grièvement blessé à la tête, il avait également souffert de nombreuses lésions internes, et, après des heures au bloc opératoire, il était dans le coma, assisté par des machines qui le reliaient vaille que vaille à la vie. Les médecins faisaient tout leur possible, mais ils n'y croyaient pas beaucoup. Malgré tout, le chirurgien refusait de perdre espoir, déclarant qu'avec un patient aussi jeune, la volonté et l'instinct de vivre, les miracles sont toujours possibles.

Quant à savoir ce qui avait poussé le jeune homme à traverser ainsi la route en pleine circulation, l'article concluait que Théroïne semblait en être la cause, puisqu'on en avait trouvé dans ses urines et dans son sang.

— Non, murmura Ashley.

— Je suis désolé, dit Nick, posant la main sur son épaule.

— Non, non, je veux dire, ils se trompent. Stuart aurait pris de l'héroïne ? C'est du délire. Il ne se droguait pas.

— Ashley, il y a un moment que tu ne l'as pas vu, n'est-ce pas ?

La jeune femme reposa le journal sur le comptoir et regarda son oncle.

— Il y a un moment, en effet, mais peu importe. Je suis sûre que Stuart ne toucherait jamais à la drogue — surtout une drogue dure comme l'héroïne.

— Les gens changent, Ashley, intervint doucement Sharon.

Ashley secoua la tête, les sourcils froncés.

— Stuart voulait toujours donner son sang quand il y avait des campagnes de collecte, après une catastrophe naturelle. Je me souviens qu'on l'a laissé faire, une ou deux fois, et qu'ensuite, les gens ont refusé, parce qu'il s'évanouissait à la simple vue d'une aiguille. Ce journal raconte n'importe quoi.

Nick la serra contre lui.

— Chérie, c'est arrivé. Tu as vu toi-même le corps. Stuart était sans doute un gamin formidable et peut-être était-il devenu un homme tout à fait bien, et un jour, il aura eu la malchance de tomber sur des gens qui ont eu une mauvaise influence sur lui... Enfin, le principal, c'est qu'il est toujours en vie. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, pas vrai ?

— Oui, tu as raison. Si toutefois il a tenu le coup depuis samedi, ajouta Ashley en pâlisant.

— J'ai vérifié la rubrique nécrologique dans les journaux d'hier et de ce matin, dit Sharon. Il n'y figure pas.

— Merci, murmura Ashley.

— Ecoute, il faut que tu y ailles ou tu vas être en retard, fit Nick. Je vais appeler l'hôpital et demander comment il va. Je laisserai un message sur ton portable. D'accord ?

Ashley hocha la tête.

— Merci, Nick. Merci à tous les deux.

Elle marcha vers la porte de la cuisine, l'ouvrit, et se trouva nez à nez avec un homme. Décidément, cela devenait une habitude. Mais le nouveau venu n'était pas un inconnu, ou quasi-inconnu. Au contraire. Sandy Reilly fréquentait le bar-restaurant de Nick depuis au moins sept ans. Son visage ravagé par le soleil et les rides lui donnait l'air d'avoir au moins quatre-vingt-dix ans, alors

qu'il n'en avait sans doute pas beaucoup plus de soixante-dix. Au juste nul ne connaissait son âge. Personne ne lui avait jamais posé la question, et il n'avait jamais abordé le sujet. Il habitait dans un bateau, le long de la marina, censément du moins. Car il passait le plus clair de son temps chez Nick.

— Bonjour, Sandy, dit la jeune femme.

— Salut, ma jolie. Tu es drôlement mignonne, dans ton uniforme.

— Merci, Sandy.

— Décidément, des flics, des flics, des flics, on est cernés, dans le coin.

— Ah bon, vous trouvez ?

Sandy eut un rire.

— Comment ? Tu n'as pas remarqué le nombre de poulets qui fréquentent l'établissement de ton oncle ?

— Quelques-uns, peut-être, répondit Ashley.

— Tu veux dire beaucoup, oui ! Des flics de South Miami, Miami Beach, Miami-Dade... Hé ! le dernier s'est installé dans la marina seulement ce week-end. Un inspecteur de la brigade des homicides à Miami-Dade, justement. Jake Dileccio. Tu as dû le voir : un beau ténébreux, grand, en superforme. C'est le genre d'homme que les femmes remarquent. Si tu ne le connais pas encore, il faudra qu'on te le présente. Avec tes ambitions, on ne sait jamais, ça peut servir.

En entendant ces derniers mots, Ashley sentit un drôle de pincement au cœur. Beau ténébreux, grand, en superforme... C'était sûrement le type qu'elle avait brûlé avec son café, vendredi matin. Il était policier ? Et dans les forces de Miami-Dade, par-dessus le marché !

— Si tu veux que je m'en charge, n'hésite pas à demander, hein ? poursuivait Sandy. Je les connais tous, moi, les poulets. J'ai rien d'autre à faire que surveiller les allées et venues de tout ce petit monde et sympathiser avec nos braves représentants de la loi, hein ? Comme ça, je me tiens au courant. Et bientôt, tu en feras partie.

— Partie ? répéta Ashley.

— Bah oui ! Partie des dix ou quatorze qui réussissent à entrer dans la police au sortir de l'académie, chaque année. Ce sont les statistiques officielles, ça. A peu près un tiers de chaque promotion termine l'année et réussit effectivement à entrer dans la police.

— Vous êtes drôlement bien informé, commenta Ashley.

— Ah ! J'ai beau être vieux comme Hérode, le bon Dieu m'a doté d'une vision de lynx et d'une ouïe qui capte tout ce qu'il y a à capter. Et si j'ai appris

un truc, sur cette terre, c'est bien à écouter. Entre autres, j'écoute les flics qui fréquentent le bar et le restaurant de ton oncle. Que veux-tu ? Je suis un vieux bougre à qui il ne reste plus que la curiosité. Ce que j'apprends, ici, est ce qui rend ma vie un tant soit peu intéressante.

— Sandy, lança Nick depuis la cuisine, tu raconteras ta vie et celle des flics qui fréquentent mon établissement un autre jour, si tu veux bien. Ashley ne deviendra pas flic si elle arrive trop souvent en retard à l'académie. D'ailleurs, nous ne sommes pas ouverts.

— Comme si je ne le savais pas ! riposta le vieil homme sans se démonter. Tu me dis ça pratiquement tous les matins. N'empêche que je sens une bonne odeur de café et que, si tu m'en donnes une tasse, je mettrai tout en place avant que les morveux que tu emploies pour le faire ne se pointent sur le seuil.

Ashley sourit. Sandy ne mentait pas. Il venait souvent frapper à la porte de la cuisine, tôt le matin. Cela ne dérangeait personne, du reste. Il prenait son café et s'installait sur le ponton pour regarder les bateaux et la mer. Il n'était pas le seul : plusieurs des habitants des bateaux arrimés à la marina avaient ainsi leurs habitudes matinales — y compris un certain inspecteur de la brigade des homicides, apparemment...

— Ashley, est-ce que ça va ? demanda Nick.

La jeune femme lui jeta un regard chargé de reproche.

— Oui, ça va, mais tu ne m'as pas dit que ton visiteur, l'autre matin, était flic.

— Il aurait fallu que tu m'en laisses le temps. L'autre matin, tu es partie comme si tu avais le diable aux trousses, et aujourd'hui, tu admettras que nous n'avons pas vraiment eu l'occasion d'en parler.

Ashley hocha la tête.

— Oui, tu as raison.

— Ça va aller, tu es sûre ?

— Oui. Il faut que je me dépêche. Je vais réellement être en retard.

Elle offrit un sourire à Sandy et sortit précipitamment.

Une fois dans sa voiture, Ashley oublia rapidement qu'elle avait brûlé un officier supérieur de la police de Miami-Dade. Avec un peu de chance, il ne la croiserait jamais, même si l'académie était logée dans les bâtiments du quartier général où se trouvait également la brigade des homicides. Après tout, l'endroit était vaste, ce qui était bien normal pour un comté doté d'une aussi large population.

Elle pensait à Stuart, partagée entre la peine, le chagrin et l'incrédulité la plus totale.

Stuart n'était pas un drogué. Il ne l'était pas, voilà tout. Et il ne pouvait pas l'être devenu non plus. Il avait toujours eu la tête bien plantée sur les épaules. Et il tenait trop à ses parents, à ce qu'ils soient fiers de lui. Oh, il n'était pas parfait ! Personne n'est parfait. Il avait même une petite tendance à jouer des mauvais tours. Un jour, alors qu'elle avait un gros béguin pour un de leurs camarades de classe, Stuart l'avait fait parler du type en question en présence de ce dernier, sans qu'elle le sache. Ils étaient au téléphone et Stuart avait mis le haut-parleur. Elle lui en avait terriblement voulu et Stuart s'était longuement excusé, ensuite. Au bout du compte, elle était sortie avec l'objet de ce fameux béguin et la relation avait duré deux ans. Une grosse erreur, d'ailleurs, car le garçon en question ne valait pas grand-chose, mais ça, ce n'était pas la faute de Stuart.

Elle sourit, se rappelant à quel point Stuart avait eu l'air content de lui quand il avait appris qu'ils sortaient ensemble — on aurait dit un chat qui vient d'avalier un canari. Oui, ils avaient été bons amis — très bons amis.

Après la remise de leur diplôme, Stuart s'était vu offrir plusieurs bourses. Il avait un vrai talent d'artiste et avait convaincu Ashley de l'aider à tourner un film qui avait finalement été sélectionné et primé, au sein de l'école, et présenté plusieurs fois dans l'auditorium. Cela s'appelait *Un brin de discipline (de temps en temps)*. Le message du court-métrage était clair, mais Stuart avait su le traiter avec énormément d'humour.

En dépit de sa passion pour le cinéma, la littérature et les arts, il avait opté pour des études commerciales et choisi une université en Floride, autant pour des raisons financières que parce que cela lui permettrait de rentrer voir ses parents relativement souvent. Ashley fronça les sourcils en se rappelant qu'il l'avait invitée à assister à la fête pour la remise de son diplôme de fin d'études. Malheureusement, elle venait de trouver un boulot d'été, comme mousse sur un voilier en partance pour les îles, et elle n'avait pu accepter. Stuart avait décroché un premier emploi dans le secteur en pleine expansion d'Internet et il avait aussi l'intention de poursuivre des études, mais dans les domaines de l'écriture et du cinéma, cette fois.

Bizarrement, elle ne se rappelait plus ce qu'il avait choisi, au moment de passer sa maîtrise. Comment avait-elle pu oublier ? Elle se souvenait seulement de sa voix, toujours basse et posée, sobre et claire, et aussi du fait qu'ils étaient convenus de se voir avant la fin de l'été. Et en effet, ils avaient déjeuné ensemble, renouvelant leur vœu de toujours garder le contact. Mais Stuart s'appêtait à partir pour New York, afin d'y chercher une école qui lui conviendrait, et elle-même avait commencé ses cours. Ils s'étaient promis de s'appeler souvent, aussi, mais la promesse s'était perdue dans le tourbillon du quotidien.

Stuart...



Tandis qu'elle roulait, elle voyait se déployer devant elle le ruban d'asphalte.

Mais dans son esprit, elle voyait autre chose...

Un corps sur la chaussée.

Le corps de Stuart.

## 5.

Ce qui devait être un week-end de détente et d'acclimatation à son nouveau décor s'était transformé, pour Jake, en un véritable marathon. Soucieux de se mettre au plus vite au travail, il avait, notamment, entamé des recherches sur ce qu'étaient devenus les anciens membres de la secte de Peter Bordon, depuis son démantèlement. Une partie de ces informations était déjà contenue dans les dossiers qu'il avait compilés, au cours des cinq dernières années ; pour le reste, il avait pu compter sur Hank Anderson, véritable génie capable de soutirer des mines de renseignements, fût-ce les plus obscurs, à l'ordinateur le moins performant. Beaucoup de ces informations recoupaient celles que Jake détenait déjà, mais il s'était bien gardé de le dire, conscient que sa persévérance, sur cette affaire, était considérée par nombre de ses collègues comme un acharnement maladif.

Le commissaire Blake, chef de la brigade des homicides, l'avait d'ailleurs convoqué, samedi après-midi, pour lui tenir un discours sévère. Les bons inspecteurs travaillaient énormément et bien plus que les heures qui leur étaient payées — tout le monde savait cela. Mais ils savaient aussi garder la tête froide. Ils apprenaient tous à rentrer chez eux et à avoir une vie en dehors du boulot.

Jake était entièrement d'accord.

Leur dernière victime était morte depuis quelque temps déjà. Se mettre à courir follement dans tous les sens ne la ferait pas revenir. Mieux valait mener l'enquête de manière froide et déterminée, afin de débusquer le tueur et de l'amener devant la justice.

En conclusion, Blake avait déclaré que Jake devait trouver un juste équilibre entre le travail et la nécessité de rester en forme, physiquement, bien sûr, mais surtout mentalement. Un flic épuisé, stressé et enclin à l'obsession ne rendait service à personne.

Certes.

C'est juste que Jake avait tendance à vouloir en faire le plus possible lui-même.

Et pour commencer, l'autopsie. Gannet, comme promis, s'était mis au travail sans tarder et Jake y avait assisté.

Puis il avait rejoint Hank et ils avaient passé plusieurs heures à revoir les dossiers concernant les anciennes affaires, avant de se pencher sur le dernier meurtre.

Samedi soir, il avait rendu visite, avec Marty, à quelques-uns des anciens membres de la secte de Bordon. Une perte de temps — et ce n'était pas terminé, s'ils voulaient les rencontrer tous.

La première personne qu'ils avaient vue, une femme, était mariée, maintenant, mère d'un enfant de trois ans, et cet épisode de sa vie était pour elle une terrible source d'embarras. Son mari n'était même pas au courant. Elle avait juré n'avoir pas connu les victimes, encore moins avoir fait partie de la hiérarchie de la secte. Tant Marty que Jake l'avaient sentie sincère.

La deuxième personne, un jeune homme, n'avait assisté qu'à quelques sermons. Il était devenu évangéliste et passait le plus clair de ses journées dans un centre pour sans-abri. Des vérifications avaient prouvé qu'il disait vrai.

Dimanche après-midi était le moment où Jake se reposait, généralement. Il retrouvait volontiers des amis dans un bar, parfois *Chez Nick*, et ils se racontaient des histoires de pêche, buvaient de la bière et suivaient les matchs de football à la télévision. Ce jour-là, toutefois, il avait passé un long temps sur son bateau, à terminer des branchements d'eau et d'électricité. Et le soir, il avait rendu visite à son père, qui, deux ans après la mort de sa femme, continuait de passer beaucoup trop de temps assis tout seul dans l'obscurité, même s'il affirmait à qui voulait l'entendre aller parfaitement bien.

Autrement dit, Jake avait obéi aux ordres. Seulement, aucun ordre, aucune logique, aucune sagesse ne pouvait l'empêcher de réfléchir, de se poser des questions, de faire des plans.

En un mot, de ressasser.

Il venait à peine d'arriver à son bureau, lundi matin, lorsqu'il reçut un appel de Neil Austin, du laboratoire médico-légal.

— Je voulais juste vous dire qu'on fait notre possible pour établir l'identité de votre victime. On espérait le faire grâce aux dents, mais nous n'avons pas eu beaucoup de succès, pour le moment. Je ne crois pas qu'elle soit originaire du coin. Si c'est le cas, personne n'a signalé sa disparition. Ou alors elle n'a jamais mis les pieds chez un dentiste. Ce qui est bien possible, d'ailleurs : la pauvre est morte avec une dentition parfaite. Parfaite ! Ses dents de sagesse sont sorties sans l'ombre d'un problème et elle n'avait aucune carie. Vous imaginez ? Qui, de nos jours, atteint la vingtaine avec des dents parfaites ?

— Merci pour l'effort et les infos, Neil, répondit Jake.

— Je voudrais être plus utile. Malheureusement, ces choses-là prennent du temps.

Ils ne le savaient que trop. Dans bien des affaires, la seule identification de la victime pouvait prendre des semaines, voire des mois. Il arrivait même que certains cadavres demeurent anonymes. Dieu merci, grâce à l'expertise

médico-légale et au recoupement informatique, il arrivait aussi qu'on les identifie très vite.

— Vous n'avez rien d'autre ? La vingtaine ? Une dentition parfaite ?

— Oui, vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Elle devait faire un mètre soixante-huit, soixante-neuf. De corpulence moyenne. Elle n'a jamais eu d'enfant. Gannet dit que cela ressemble à un meurtre rituel.

— Comme les autres ?

— Ouais, répondit Neil avec un soupir. C'était sûrement une jolie fille. Les gars, ici, l'ont surnommée Cendrillon. Elle n'est pas couverte de cendres à proprement parler, mais la façon dont elle a été découverte... C'est drôle, on voit défiler les affaires et les cadavres, mais certains continuent de nous frapper aussi fort qu'à nos débuts. Enfin, je vous envoie le rapport préliminaire. Oh, une dernière chose : Gannet dit qu'elle est morte depuis au moins deux mois, quatre au plus.

— Merci, Neil.

— De rien. Je vous tiens au courant s'il y a du nouveau.

— Super.

Jake raccrocha et sortit le dossier de la dernière victime, morte cinq ans plus tôt. La photo d'une jeune femme souriant timidement était attachée à la première page.

Dana Renaldo.

Vingt-sept ans, un mètre soixante-neuf, cinquante-cinq kilos. Une jeune femme séduisante. Ses parents étaient décédés et une cousine avait signalé sa disparition, presque un an avant la découverte du corps. Elle venait de Clearwater, au centre de l'Etat. La police, là-bas, n'avait pas donné suite à l'enquête, après avoir constaté qu'elle avait fait ses valises et vidé son compte en banque. Trois mois avant qu'elle ne s'évapore dans la nature, elle avait divorcé — un divorce amer, sordide. Il n'y avait pas d'enfant. Pour les enquêteurs, elle s'était fait la malle de son plein gré. Un adulte a bien le droit de se volatiliser, si tel est son désir. A Clearwater, elle avait été agent immobilier, puis agent d'assurances. Juste avant de partir, elle travaillait comme secrétaire dans un cabinet juridique, à Tampa. D'après les déclarations de son employeur, elle avait envoyé une lettre de démission signée de sa main.

Le profil de Cendrillon, comme l'avaient surnommée les gars du laboratoire médico-légal, semblait similaire.

Jake sortit un autre dossier.

Eleanore « Ellie » Thorn, en revanche, ne ressemblait guère à Dana Renaldo

ou à leur dernière victime. Venue passer des vacances à Fort Lauderdale, elle n'était jamais rentrée chez elle, à Omaha. Elle n'avait pas de travail, avait vidé ses comptes en banque et on l'avait vue, de temps à autre, en ville. Elle se rendait aux réunions de prière de Bordon et avait même effectué d'assez longs séjours au sein de la propriété où vivait la communauté. Mesurant plus d'un mètre soixante-dix, elle était blonde, avec un corps de sportive. Comme les autres, son corps avait été retrouvé après que le temps et les éléments avaient accompli leur travail de destruction.

La troisième victime était diplômée d'architecture. Très intelligente, elle avait aussi la réputation d'être farouchement déterminée. Orpheline, elle avait grandi dans des foyers d'accueil et s'était payé ses études à force de travail et grâce aux bourses qu'elle avait décrochées. Vingt-six ans, petite et pesant à peine cinquante kilos, elle vivait à Miami Beach, dont elle adorait l'architecture Arts déco. Elle était aussi profondément religieuse et en quête de réconfort spirituel, ce qui faisait d'elle une proie facile pour Peter Bordon, alias Papa Peter.

Jake en était là, quand Marty s'arrêta devant lui et jeta un dossier sur son bureau.

— Peter Bordon est bel et bien enfermé dans sa cellule, au cœur de la Floride, dit-il.

— Marty, je n'ai jamais prétendu le contraire.

— Je sais, mais écoute la suite. C'est un prisonnier tellement modèle qu'il va sortir bientôt. Comportement exemplaire. Or, il est incarcéré pour un crime sans violence. Tous ceux qui ont bossé avec lui, là-bas, disent qu'il est courtois et poli. Lis le rapport. Ou plutôt, non, ne le lis pas, tu vas vomir. Enfin si, que tu vomisses ou pas, il faut tout de même que tu le lises — surtout ce qu'a écrit le psychologue de la prison. Cela devrait te plaire. « M. Bordon regrette d'avoir imaginé que sa méthode de comptabilité ne portait pas préjudice à la société. Son attitude est celle d'un homme résolu à payer ses dettes. Il ne représente aucun danger pour la société. Très pieux, il a été d'un grand secours et d'un grand réconfort moral pour bon nombre de prisonniers, lors de circonstances extrêmes. Il est très apprécié de ses compagnons. »

Jake regarda Marty fixement. Un muscle de sa mâchoire tressauta. Finalement, il secoua la tête et prit le dossier.

— Jake, ce n'est pas lui qui commet ces meurtres, reprit Marty.

— Ça, on le sait.

— Il était en prison, lorsque la dernière de nos victimes a été tuée. D'après le rapport de Gannet, elle est morte depuis au moins deux mois, quatre mois tout au plus.

— Ça aussi, je le sais, Marty, répliqua Jake, vaguement irrité. Cette

victime-ci...

Il s'interrompt un instant, avant de reprendre :

— Ils l'ont surnommée Cendrillon, figure-toi. Malgré tout ce qu'ils voient défiler, ils arrivent encore à se laisser émouvoir par un cadavre. Celui-ci, en tout cas, semble toucher tout le monde.

— Ouais ! En attendant, Bordon était en prison.

Jake exhala un long souffle.

— Cela ne signifie rien du tout. L'endroit où il se trouvait, *physiquement*, il y a cinq ans, ne signifiait rien, déjà, à l'époque, et cela ne signifie rien, aujourd'hui. Nous avons une autre victime, et, d'une manière ou d'une autre, ce salopard est impliqué.

— Nous n'en sommes pas sûrs, Jake.

— Mon instinct me le dit.

— Ton instinct ne suffit pas pour aller trouver le District Attorney.

— Merde, Marty, tu crois que je ne le sais pas ?

Marty s'installa derrière son propre bureau, qui faisait face à celui de Jake.

— Nous avons donc un autre cadavre avec des oreilles coupées. Cendrillon ! Il fallait qu'ils lui donnent un surnom. Décidément, ces affaires sont trop abominables.

Il avait raison. Ils avaient beau avoir l'habitude et se croire blindés, chaque nouvelle information concernant la victime semblait lui donner vie, rendant les circonstances de sa mort encore plus insupportables. Jake se revit, debout près de la table d'autopsie, le cœur au bord des lèvres, empreint d'admiration pour le Dr Gannet. Bien que le corps de la jeune femme soit terriblement décomposé, certains petits détails continuaient de faire d'elle un individu qui avait eu une personnalité propre : un minuscule tatouage à peine visible, sur sa cheville, un grain de beauté qu'on distinguait encore, sur ce qui restait de son épaule, et même la couleur de ses cheveux, dont une mèche balayait la table... telle la mèche de cheveux d'une jeune femme endormie qui aurait glissé de l'oreiller.

Oui, Jake sentait encore la température de la pièce, l'odeur qui collait à la peau, des heures plus tard ; il revoyait encore et encore le cadavre, mutilé puis rongé par des animaux et toutes sortes d'insectes. Gannet lui avait dit être capable de déterminer le moment approximatif de la mort à partir du temps d'incubation des mouches et du stade de développement des larves. La dernière victime, Dana, était encore plus abîmée que celle-ci et Jake se souvenait qu'elle paraissait avoir été spoliée de toute humanité. On aurait dit une créature créée par un laboratoire d'effets spéciaux pour les besoins d'un

film d'horreur... Malgré tout, Gannet s'employait sans relâche à débusquer le moindre indice susceptible de rendre une âme à ces femmes — de parler pour elles, les aidant ainsi à combattre les monstres qui avaient si brutalement fauché leur vie.

Cendrillon. Vingt-quatre, vingt-cinq ans et toute une existence devant elle. Quel était le fin mot de cette mort atroce, dans le sud de la Floride ?

Tout était possible. Peut-être un petit ami en proie aux affres de la passion l'avait-il tuée, avant de prendre conscience de ce qu'il venait de faire. Il avait pu décider de maquiller son crime — le faire passer pour un de ces meurtres dont il avait lu les détails dans les journaux.

Peut-être.

Ou alors, quelqu'un avait repris le flambeau que Bordon avait abandonné.

Ou bien encore, et la boucle était bouclée, Bordon lui-même était dans le coup. Il pouvait très bien avoir tout orchestré depuis sa cellule.

— Qui était-elle ? fit Marty, réfléchissant à voix haute. D'où venait-elle ? Pourquoi est-elle morte ? Une jeune femme qui essayait de vivre sa vie et qui a dû prendre le mauvais virage, quelque part sur sa route...

En entendant ces paroles, Jake tressaillit intérieurement. Merde, il devait se ressaisir. C'était son boulot. Il n'était plus un débutant, mais un flic de la brigade des homicides qui en avait vu de toutes les couleurs.

Et c'est ce qu'il avait voulu : devenir flic. Non pas pour respecter une tradition familiale — chez lui, on était plutôt juriste de père en fils — mais parce que l'homme qui était devenu son mentor et son meilleur ami en était un.

Jake avait fait sa connaissance le soir où il avait embrassé un arbre du quartier de Coconut Grove, au volant de la Firebird que ses parents lui avaient offerte pour le récompenser d'avoir décroché son baccalauréat.

Il avait tout juste dix-huit ans et il était fin soûl.

Si son père avait — trop souvent — accepté de payer ses contraventions pour excès de vitesse, il lui avait formellement interdit de boire s'il devait prendre le volant. Et Jake avait toujours respecté cette volonté — jusqu'à ce soir-là. Il avait fait le fanfaron pour épater une fille. Ses parents s'apprêtaient à acheter une maison au bout de la rue et il avait voulu la lui montrer. Il s'était cru capable de traverser quelques pâtés de maisons sans provoquer de dégâts... Il s'était trompé.

Jusqu'à ce jour, Jake était le gosse à qui tout réussit. Il excellait aussi bien au football qu'au base-bail et ses notes lui permettaient de briguer les meilleures universités. Il savait quand s'amuser et à quel moment se tenir à carreau. Mais ce soir-là, il avait eu tout faux, ainsi que le lui avait signifié le flic qui était arrivé sur les lieux de l'accident, en termes fort peu élogieux d'ailleurs. Pour la

première fois de sa vie, Jake s'était vu traiter de sale gosse de riche qui se croit au-dessus de tout.

Carlos Mendez, officier de police depuis vingt-cinq ans, le soir des faits, aurait très bien pu l'arrêter pour conduite en état d'ivresse. Au lieu de ça, il l'avait copieusement engueulé. Jake avait bien essayé de l'interrompre en demandant à téléphoner à son père, qui était avocat, mais Carlos avait rétorqué que, d'abord, il avait une ou deux choses à lui dire. Le reste attendrait.

— Je vais te dire un truc, gamin : tu es dans de sales draps, avait ajouté Carlos Mendez. Et pourtant, tu devrais te mettre à genoux et remercier Dieu ! Tu as assassiné un palmier, rien de plus. Tu pourrais être à la morgue, à l'heure qu'il est, ou tu aurais pu tuer la jolie jeune fille qui t'accompagnait. Alors remercie le ciel, accepte les sanctions que tu as méritées et tâche d'en tirer la leçon qui s'impose. Parce que, gosse de riche ou pas gosse de riche, tu vas passer la nuit au poste...

La semonce avait vraiment marqué Jake et Carlos Mendez avait dû le sentir : au bout du compte, il avait renoncé à l'embarquer et s'était contenté de lui flanquer une grosse contravention pour n'avoir pas gardé le contrôle de son véhicule. En échange de son indulgence, il avait fait promettre à Jake de faire cinquante heures de bénévolat. Bien sûr, rien ne garantissait Carlos que

Jake tiendrait sa promesse. Plus tard, il avait admis avoir suivi son instinct — l'outil le plus précieux dont dispose un flic, quelles que soient les performances de la technologie à sa disposition.

Mais Jake avait tenu ses promesses, soulagé de ne pas avoir à passer la nuit en prison. Et il avait bien dessoûlé, au moment d'arriver chez lui et d'affronter les pleurs de sa mère et les cris de son père. Il avait donc passé un après-midi au poste de police, en compagnie de Carlos Mendez, et il avait travaillé cinquante heures à *Habitat pour l'Humanité* et dans un centre pour sans- abri. Il y avait vu toute la misère des grandes cités industrielles : des hommes et des femmes tellement accros à la drogue que la vie avait perdu tout sens pour eux, et leurs enfants qui payaient le prix fort ; des bébés sans avenir parce qu'ils étaient nés infectés par le virus du sida. Il y avait également rencontré quelques privilégiés dont la vie avait été transformée par une rencontre : le voleur toxicomane qui s'était racheté une conduite grâce à un flic compréhensif et qui avait fini par ouvrir un foyer d'accueil pour les enfants victimes d'abus en tout genre ; la prostituée qui avait changé d'existence grâce au solide bon sens d'un prêtre ; et même un comptable malhonnête qui, à sa sortie de prison, avait offert ses services pour remplir des feuilles d'impôts et des formulaires d'assistance aux personnes âgées.

Au poste, Carlos lui avait montré des vidéos plus terrifiantes que tout ce que peuvent imaginer les cinéastes, et aussi des photos prises après des accidents de la route, la majorité d'entre eux causés par l'alcool.



Il rencontra également d'autres personnes que Carlos aurait pu arrêter et envoyer en prison pendant de longues années. En ne le faisant pas, le policier avait, chaque fois, fait un pari. Pari toujours gagné.

Jake était sur le point d'entrer à l'université, ses excellents résultats lui ayant ouvert les portes des institutions les plus prestigieuses du pays, y compris Harvard, l'aima mater de son père.

Mais il n'était pas parti.

Une fois encore, sa mère avait pleuré et son père avait crié. Toutefois, ils l'aimaient trop pour ne pas finir par accepter sa décision de rester en Floride pour étudier la criminologie, avant d'entrer dans la police.

Jake ne l'avait jamais regretté. Et même son père avait fini par être fier de lui. Personne ne l'avait félicité avec plus de chaleur, quand il avait été promu au rang d'inspecteur.

Carlos Mendez était aussi, indirectement, à la source du désir de Jake d'entrer dans la brigade des homicides. En effet, un jour qu'encore étudiant il se trouvait avec Carlos, ce dernier s'était brusquement arrêté sur le bas-côté : il venait d'apercevoir un corps, dans le champ qui bordait la route.

— Tu n'es pas censé donner l'alerte ? avait demandé Jake. Tu es en congé.

— Je vais donner l'alerte dès que je saurai à peu près de quoi il s'agit et dès que j'aurai protégé la zone, avait répondu Carlos. Et tu devrais savoir qu'un flic n'est jamais vraiment en congé, Jake.

Le policier ne manquait jamais de le stupéfier. Comment avait-il vu le corps, immobile et dissimulé par les herbes hautes et les détritus — cannettes de soda et autres bouteilles de bière ? Carlos l'avait assuré qu'il aurait bientôt l'œil aussi exercé que lui. Puis, après avoir vérifié que l'homme était bel et bien mort, il avait prévenu ses collègues.

Le malheureux avait l'air d'un clochard. Bien sûr, Jake ne l'avait pas vu de bien près. Carlos n'était pas près de le laisser approcher de ce qui pouvait se révéler être la scène d'un crime.

Plus tard, lorsque les inspecteurs étaient arrivés, Jake et Carlos les avaient regardés travailler et Carlos avait murmuré qu'il avait tout de suite senti que l'homme avait connu une fin violente. L'instinct. Il était mort, réduit au silence et incapable de raconter ce qui lui était arrivé. Et pourtant, comme toujours, le mort, même dans son terrible silence, semblait réclamer que justice soit faite. Les vivants lui devaient cela et les flics et les médecins légistes étaient désormais son seul recours. Qu'importait que la victime ait été un vieux pochard ? Toute vie humaine était respectable.

Il s'avéra être un travailleur migrant et avoir bel et bien été assassiné. L'inspecteur chargé de l'enquête l'avait bouclée en quelques semaines, en

grande partie grâce au soin maniaque avec lequel Carlos avait préservé et scellé les lieux du crime. Des empreintes de chaussures avaient conduit à l'arrestation d'un bandit qui avait tué le pauvre homme pour les cinquante dollars qu'il avait dans ses poches.

Ce jour-là, Jake avait décidé d'intégrer la brigade des homicides. Il avait trouvé sa vocation — celle de champion des morts.

Ce choix, ainsi que les efforts fournis pour atteindre son but, l'avaient énormément rapproché de son père, qui avait toujours joué les avocats du diable en lui disant qu'un bon juriste est capable de réduire n'importe quelle preuve à néant, si celle-ci n'est pas recueillie comme il faut.

Bien sûr, la vocation de Jake avait évolué et il n'avait pas été long à comprendre qu'outre son rôle de porte-parole des victimes assassinées, il devait aussi et surtout travailler à arrêter un tueur avant que celui-ci ou celle-ci ne fasse plus de victimes.

La brigade travaillait sur de nombreuses affaires qui se révélaient n'impliquer que les membres proches d'une même famille — mari, ex-mari, épouse, amant — ayant agi sous l'emprise de la passion. Dans ces cas-là, le revolver ou le couteau était le plus souvent l'arme du crime. Il y avait aussi les affaires dans lesquelles un enfant était brutalisé, voire tué, par des parents ou une personne chargée de le garder. Celles-là étaient particulièrement éprouvantes, même pour les flics les plus endurcis.

Mais toutes les affaires n'étaient pas des crimes passionnels provoqués par la rage ou la jalousie. Il y avait, de par le monde, des psychopathes qui tuaient pour le plaisir de tuer. Et il y avait aussi ceux qui tuaient parce qu'ils se croyaient supérieurs ; ceux-là pouvaient donner l'apparence d'être des individus parfaitement équilibrés ; pour eux, commettre un meurtre équivalait à la prise d'un risque calculé, que ce soit pour le plaisir, pour le sport ou par appât du gain.

Jake avait été chargé de nombreuses affaires de ce genre et, chaque fois, il avait fait preuve de sang-froid et de professionnalisme, ne laissant ni la colère, ni la pitié, ni le dégoût s'immiscer dans l'exercice de son devoir.

Mais cette affaire-ci était tellement douloureuse, tellement amère...

Il respira profondément. Il ne devait trahir son désarroi devant personne, même pas Marty. Il ne voulait pas qu'on lui retire l'enquête.

— Tu as bouclé toute la paperasse sur l'affaire Trena ? s'enquit tout à coup Marty.

— Oui, répondit Jake. Le dossier est dans la corbeille, prêt à partir.

— Je vais l'envoyer au District Attorney avec mon rapport. Apparemment, l'avocat de Trena lui a conseillé d'opter pour des négociations avec le

procureur, quand il a vu les preuves qu'on avait réunies contre lui.

Jake arqua les sourcils, puis tourna la tête vers l'officier de police qui venait de s'arrêter devant son bureau et lui tendait une enveloppe contenant le rapport légiste préliminaire de la jeune femme baptisée Cendrillon. Il la prit et le remercia.

— Cela me paraît une solution prudente, fit-il en s'adressant de nouveau à Marty, tandis qu'il déroulait le cordon qui fermait l'enveloppe. Son flingue, ses empreintes et des balles retrouvées dans la tête de sa femme et achetées avec la carte de crédit de celle-ci, ça fait beaucoup contre un seul homme. S'ils ne négocient pas, il risque la peine capitale.

— Ouais, ça dépend, commenta Marty, avec un sourire totalement dépourvu d'humour. Rappelle-toi le type qui avait logé cinq balles dans le ventre de son pote. Son avocat a réussi à convaincre le jury que le coup était parti tout seul — cinq fois !

— C'est vrai. N'empêche, je suis content de savoir qu'ils vont négocier avec le procureur. Avec un peu de chance, il va se retrouver derrière les barreaux pendant un moment.

Marty se mit à réunir des papiers sur sa table, comme Jake parcourait le rapport légiste.

— Continuons à sonder du côté des anciens membres connus de la clique de Bordon, histoire de voir ce qu'ils fabriquent, de nos jours, reprit Jake au bout de quelques instants, sans lever les yeux. On peut essayer le porte-à-porte, mais j'ai peur que cela ne donne aucun résultat. Si seulement nous arrivions à déterminer l'identité de la victime, nous aurions au moins un point de départ...

Il marqua une pause, et ajouta :

— Je crois que je vais aller faire un petit tour du côté de la prison de Bordon, cette semaine.

— Tu veux que je t'accompagne ? proposa Marty.

— Je pense que l'un de nous devrait rester ici.

— Tu ne préfères pas interroger les anciens de la secte ? Tu aimes bien te taper le boulot de terrain, Jake. Je peux aller voir Bordon, tu sais.

Jake secoua la tête.

— Non, merci. Je veux lui parler.

Marty se dandina sur sa chaise, l'air mal à l'aise.

— Tu lui as déjà parlé.

En effet. Et sans Marty, il aurait sans doute foutu en l'air sa carrière, ce jour-

là. Il avait pratiquement sauté à la gorge du bonhomme. Marty et un policier en uniforme avaient dû intervenir pour le maîtriser. Mieux que personne, le partenaire de Jake savait la haine viscérale que ce dernier vouait à Bordon. Sentiment qu'il n'était pas loin de partager, étant lui-même l'un des premiers à être arrivé sur les lieux, lorsqu'on avait découvert la voiture et le corps de Nancy. Cependant, il ne pensait pas, comme Jake, que Peter Bordon était impliqué dans la mort de Nancy.

— Je saurai me contrôler, dit Jake.

— Tu étais à deux doigts de l'étrangler !

— Oui, et j'ai eu tort. Je me suis laissé dominer par mes émotions. Cela n'arrivera plus. Je ne peux pas tuer Bordon.

— Tu veux rire ? Ce n'est pas un gringalet, mais il te suffit d'une petite poussée d'adrénaline, comme ce jour-là, pour en faire de la chair à pâté. Or, tu as beau dire, je ne suis pas sûr que tu sois capable de te contrôler, Jake.

— Je le suis. Et quand je dis que je ne peux pas le tuer, je veux dire que j'ai besoin de lui vivant.

— Comment ça ?

— Il nous faut savoir ce qui s'est réellement passé, à l'époque, et si nous sommes en train d'assister à un remake. Il nous manque un élément, Marty. Je continue de penser que Bordon était derrière tout ça, mais il n'était pas seul. D'autres gens sont impliqués dans ces meurtres. Si ça se trouve, ce crétin de Harry Tennant a joué un rôle, lui aussi, même si je ne crois pas un seul instant qu'il ait tout fait tout seul. Il faut que nous découvriions la vérité, Marty, ou cette affaire ne nous laissera jamais de repos.

Il garda le silence un instant, fit la grimace, et se corrigea :

— J'ai besoin, moi, de découvrir la vérité, ou cette affaire ne me laissera jamais de repos.

Au bout d'un moment, Marty hocha la tête.

— Ouais. Je comprends. Mais tu es sûr de vouloir y aller tout seul ? Le patron va sûrement recruter un détachement spécial pour nous épauler, comme la dernière fois, puisque l'enquête n'a jamais été officiellement bouclée. Il y aura d'autres flics, ici, pour œuvrer sur le terrain, si on s'absente.

— Je veux que l'un de nous deux reste ici, Marty. Pour tout vérifier et pour s'assurer qu'aucun détail ne nous échappe. Nous devons reprendre toutes les informations que nous avons dans nos dossiers et aussi recommencer à fouiller dans la vie de tous ceux qui ont suivi Bordon, à un moment ou à un autre. Il nous faut leur nom, leur place dans la hiérarchie de la secte, et un dossier exhaustif sur tout ce qu'ils ont fait, depuis que Bordon est entré en prison.

Le téléphone sur le bureau de Jake sonna et il décrocha. C'était le commissaire Blake, chef de la brigade des homicides.

— Alors, il paraît que vous vous êtes activé, ce week-end ? lança-t-il sans préambule.

— J'ai pris mon dimanche, repartit Jake.

— Et vous avez passé la journée à lire les dossiers concernant l'affaire ?

— Je suis allé rendre visite à mon père.

— Très bien. Bon, j'ai vu le rapport légiste de la jeune femme découverte dans la nuit de vendredi à samedi. En effet, cela ressemble un peu trop aux meurtres d'il y a cinq ans. Je vais donc recruter le détachement spécial. Et si vous me jurez que vous êtes à même de garder la tête froide et vos spéculations pour vous, je vous nomme à sa tête, Dilessio.

— Je peux garder la tête froide, dit Jake — hésitant une fraction de seconde avant d'ajouter : merci.

— Personne n'a jamais connu le dossier mieux que vous. Ça a toujours été votre enquête. Autant continuer sur la lancée. Evidemment, on ne peut pas exclure l'hypothèse d'un...

— D'un meurtre d'imitation ? Non, bien sûr.

— Et vous n'êtes pas tout seul, Jake. On travaille en équipe, chez nous.

— Oui, commissaire.

— Bon. Rendez-vous dans mon bureau à 10 h 30.

— D'accord.

— Franklin, du FBI, sera présent. Ça ne vous pose pas de problème, j'espère ?

— Non.

La nouvelle ne le ravissait pas, mais il n'était pas assez fou pour le dire.

— Belk, Rosario, MacDonald et Rizzo complèteront l'équipe. Et vous pourrez toujours demander l'aide de nos collègues en uniforme, si besoin est.

— Excellente équipe, commissaire.

— 10 h 30.

— Nous y serons.

Jake raccrocha et considéra le combiné d'un air pensif.

— Alors ? fit Marty.

— Alors, comme l'aurait dit ton cher Sherlock Holmes, les jeux sont faits,

répondit Jake. Nous avons rendez-vous à 10 h 30 dans le bureau de Blake. Tous les membres du détachement spécial seront présents, les mêmes que la dernière fois. Oh ! et Franklin, du FBI, aussi.

- Franklin, du FBI ? Pour quoi faire ? demanda Marty.
- Ah ! si je le savais.
- J'ai horreur qu'on nous colle ces types du FBI dans les pattes...
- Ouais ! T'es pas le seul. Malheureusement, on n'a pas le choix.
- Non, c'est sûr.
- Bon, au boulot, Marty.
- Oui. Au boulot, Jake.

## 6.

— Les règles de base ! martela le sergent Brennan. Les règles de base. Pourquoi insiste-t-on tellement là-dessus ?

La question était de pure forme.

— Parce que si on a le malheur de les oublier, tout le travail accompli par une flopée de flics ainsi que tout le personnel qui assure le soutien technique sera réduit à néant. Nous sommes des officiers chargés de faire respecter la loi. Nous ne sommes pas la loi. Et rien ne fonctionne sans la loi. Vous avez tous passé des examens pour être admis dans cette classe. On a vérifié vos antécédents et il y a plusieurs mois que vous étudiez, maintenant. Mince, on vous a même distribué de vraies balles ! Encore quelques mois et vous sortirez d'ici avec un diplôme en poche, prêts à faire carrière. Mais rien de tout cela ne comptera plus, si vous oubliez les règles de base. Et pour commencer, pourquoi diable sommes-nous ici ? Jacoby, répondez.

Brennan pointa le doigt sur Arne Jacoby, assis juste à côté d'Ashley. Jacoby avait l'air de quelqu'un qui pourrait être à la fois le meilleur des protecteurs et le type le plus effrayant de la terre. Un mètre quatre-vingt-quatorze et près de cent vingt kilos de muscles. La peau d'un noir d'ébène, ce beau garçon avait le crâne rasé et des yeux verts.

Jacoby sourit. Les cours de l'académie avaient beau être donnés par de nombreux experts dans différents domaines, Brennan était leur principal instructeur, celui qui les suivait durant toute la formation. La classe l'appréciait beaucoup. Il pouvait se montrer dur et n'avait pas beaucoup de patience, mais il croyait passionnément dans ce qu'il enseignait. Son sujet de prédilection était le code moral de la police et la nécessité absolue de le respecter, en toutes circonstances.

Jacoby se leva et les autres étudiants levèrent automatiquement la tête.

— Pour protéger et pour servir, dit le jeune homme.

— Exactement ! Merci, Jacoby. C'est notre rôle et notre fonction principale. Nous ne sommes pas là pour harceler les citoyens respectueux de la loi, pas davantage pour chercher des crimes là où il n'y en a pas. Nous sommes là pour protéger et pour servir. Cela dit, nous savons tous qu'il y a des criminels, là-dehors, des gens pour qui la vie humaine n'a aucune valeur. Vous avez vu les cassettes vidéo. Vous connaissez les statistiques. Vous savez que des flics ont arrêté des automobilistes coupables d'infractions au code de la route et qu'ils ont pris une balle en pleine tête parce qu'ils avaient eu le malheur d'appréhender un salopard coupable d'un autre crime, ou même un simple malade, un psychopathe. Bon. Admettons que vous vous trouviez derrière un automobiliste au sujet duquel on a lancé un message à toutes les patrouilles. Quelle est la chose la plus importante que vous ne devez surtout pas oublier ?

— Ne pas se prendre une balle en pleine tronche ? demanda Jacoby.

Brennan sourit.

— Certes. Et ensuite ?



— Réciter ses droits à l'homme ou à la femme en question.

— Alléluia ! s'écria Brennan. Au cours des dernières semaines, vous avez entendu des spécialistes vous parler des nombreux aspects de l'enquête menée sur les lieux d'un crime. Et vous en verrez d'autres. Des anthropologues, des entomologistes, des botanistes, des chimistes, des experts en balistique, des mathématiciens, des psychologues, des linguistes, etc. Le travail de tous ces gens est primordial. Mais tout cela ne sert à rien si nous autres policiers faisons le nôtre de manière approximative, sur le terrain. C'est là qu'interviennent les règles de base. Quels sont les premiers mots que l'on dit à une personne que l'on vient d'arrêter ? Montague, à vous.

Ashley se leva à son tour et récita la formule que tous les amateurs de films policiers connaissent si bien.

— Très bien, Montague. Quel est le risque encouru, si l'un de nous oublie cette règle de base ?

— Mettons qu'un officier de police oublie de réciter la formule et qu'au moment d'interroger le suspect, il découvre à quel endroit l'arme du crime a été dissimulée. Le juge peut empêcher que l'arme soit utilisée comme preuve, parce qu'elle aura été retrouvée grâce à des informations soutirées au suspect avant que celui-ci ait été informé de ses droits.

Brennan hocha la tête, indiquant ainsi qu'Ashley pouvait se rasseoir.

— Vous savez tous cela. Je le sais. Vous avez fait du chemin, depuis votre premier jour à l'académie. Je veux juste m'assurer que vous n'oublierez jamais les règles de base sans lesquelles aucun policier ne peut faire du bon boulot. Vous n'avez peut-être pas du tout l'intention de rejoindre la brigade des mœurs ou celle des homicides. N'empêche : on ne sait jamais quand l'un de nous va être le premier officier à arriver sur les lieux d'un crime. Ce que vous faites, durant ces premières minutes, peut permettre une prompte résolution de l'affaire, ou au contraire démolir l'enquête avant même qu'elle ait commencé. Quoi que vous appreniez, à l'avenir, quelle que soit l'expérience que vous acquerez, n'oubliez jamais que les informations réunies même de la manière la plus méticuleuse peuvent être irrecevables dans une cour de justice si les règles de base de la loi ont été négligées. Et maintenant, je vous libère. Bon déjeuner. Cet après-midi, vous entendrez un sérologiste et un spécialiste des taches de sang. Sortez d'ici, allez manger des hot dogs ou de *Yarroz con polio* et réfléchissez à ce que je viens de dire.

— Hé, Montague, hot dog ou *arroz con polio* ? demanda Jacoby à Ashley, comme la classe se dispersait.

— On voit bien qu'il ne prend pas son déjeuner au *Cafard- ambulant*, répondit la jeune femme. Ils ne vendent pas d'*arroz con polio*.

- Alors ce sera quoi, pour toi, aujourd'hui ? Hot dog ou sandwich mystère ?
- Hot dog. Mais d'abord, je dois vérifier mes messages. J'attends un appel.
- T'inquiète, je t'offre le sandwich. Tu n'auras qu'à me rejoindre à une des tables. Tu veux un Coca, avec ?
- D'accord. Je te revaudrai ça.
- Ouais. Une bière, dimanche, chez ton oncle, et on sera quittes.
- Entendu.

Jacoby alla chercher de quoi les sustenter et Ashley s'arrêta dans un coin tranquille pour écouter ses messages sur son portable.

Fidèle à sa promesse, Nick avait appelé l'hôpital. Stuart était encore en réanimation et seuls les membres de la famille étaient autorisés à lui rendre visite. Il s'accrochait.

C'était peu, mais au moins, il était encore en vie. Et tant qu'il y a de la vie... il y a de l'espoir.

Ashley n'en conçut guère de soulagement, pourtant. Quelque chose la turlupinait toujours, dans cette histoire. Bien sûr, les gens changeaient. Le monde était dur et les drogues à la portée de tous. Mais... Stuart ? Elle murmura une courte prière pour qu'il continue à tenir bon, qu'il survive, se réveille et explique ce qui s'était passé. Pour qu'il puisse laver son nom et sa réputation.

Et s'il ne se réveillait pas ?

- Alors ? dit Jake.

Après la réunion dans le bureau de Blake, ils avaient passé des heures au téléphone. Marty raccrochait justement son combiné.

- Nous n'obtiendrons rien de la part de John Mast — celui qui gérait le bureau de Bordon, tu sais.

- Pourquoi ? fit Jake. Il est sorti de prison il y a six mois. Il travaillait dans un centre de réadaptation à Delray.

Marty arqua les sourcils, puis secoua la tête en souriant.

- Décidément, tu n'as jamais lâché prise, hein ?
- Je savais où il était, c'est tout. Je me suis efforcé de ne pas perdre la piste des plus proches de Bordon.
- Eh bien, celui-ci s'est perdu corps et biens, malgré tout. Deux mois après sa sortie de prison, l'avion qu'il avait pris s'est écrasé au nord d'Haïti.

Jake serra les dents. Ainsi, John Mast était mort. Il ne l'avait pas suivi d'assez

près, manifestement.

— On tourne en rond. Nous n'arriverons jamais à rien sans l'identité de la nouvelle victime, grommela Marty.

— Ils vont essayer de reconstruire son visage. Nous n'aurons pas de photo, mais un bon croquis réalisé par un artiste doué pourrait peut-être nous ouvrir des pistes.

Jake décrocha le téléphone.

— Je vais appeler quelques contacts dans les journaux, histoire de nous assurer qu'ils seront prêts à nous aider. On fera publier le dessin en première page, et on le donnera aussi aux chaînes de télévision. Quelqu'un a bien dû la voir.

Il était en train de composer un numéro lorsque l'une des autres lignes sonna. Marty prit l'appel, écouta quelques secondes et couvrit le combiné avec la paume de sa main.

— Laisse-moi m'occuper des journaux. Ceci te concerne directement.

Jake fronça les sourcils, appuya sur le bouton le connectant à l'autre ligne et dit :

— Dilessio.

— Jake, c'est Brian.

Jake grimaça intérieurement.

— J'ai vu l'article dans le journal au sujet d'un nouveau meurtre, poursuivit son interlocuteur.

— Oui, Brian.

— Nancy savait peut-être une chose qu'elle n'aurait pas dû savoir.

— J'ai travaillé cet angle jusqu'à l'épuiser, Brian.

— Ouais, mais maintenant, vous avez une nouvelle victime sur les bras.

— Oui, merci, je suis au courant.

— Forcément. Je voulais juste... euh, je voulais juste vous parler... et m'excuser pour l'autre jour, aussi.

— Pas de problème.

— Si jamais vous avez besoin d'aide, de quelque manière que ce soit...

— Je vous appellerai, Brian. Je n'y manquerai pas.

— Je sais faire des recherches et creuser...

— Brian, croyez-moi, je vais d'une impasse à l'autre. Je suis prêt à accepter

l'aide d'où qu'elle vienne.

— D'accord. Merci.

— De rien.

Jake raccrocha et leva les yeux vers Marty, qui venait de mettre fin à sa propre conversation.

— Vous êtes potes, tous les deux, maintenant ? lança ce dernier, les sourcils froncés.

— Non. Il a débarqué sur mon bateau, l'autre jour, soûl comme un Polonais, avec l'intention de me casser la figure.

— Ah ! Il continue de penser que...

— Je n'en sais rien, Marty. Mais une chose est sûre : l'un comme l'autre, nous sommes convaincus du fait que Nancy ne se serait jamais suicidée. Et elle n'était pas du genre prédisposé à avoir des accidents.

— Ouais, bon, murmura Marty, baissant les yeux sur un ancien dossier. Ce dessin est vraiment mauvais, enchaîna-t-il en désignant le portrait de la première victime, réalisé avant que celle-ci ne soit identifiée. Il va falloir trouver quelqu'un d'un peu plus talentueux que ce Dankins.

Jake jeta un coup d'œil sur le croquis. Recréer un visage à partir des restes rongés par la nature et les bestioles n'était pas une tâche facile pour un artiste légiste. Marty avait raison, cependant : l'artiste en question ne paraissait pas s'être donné beaucoup de mal non plus.

— Dankins a été remercié il y a deux mois, dit-il.

— Ah bon ? Je l'ignorais.

— Tu as raison, ce portrait pourrait être celui de n'importe qui.

— Ouais ! On dirait ma tante Betty— soûle, le soir d'Halloween, par-dessus le marché.

Jake se leva et prit sa veste.

— Tu es prêt ? On va commencer par Mary Simmons, aujourd'hui.

— La responsable de groupe, dans l'ancienne secte ?

— Ouais. Je l'ai retrouvée. Elle a rejoint les Hare Krishna et elle veut bien nous voir.

— Tu l'as retrouvée, ou tu as toujours su où elle était ? fit Marty.

— Quelle différence ?

— Aucune. Je me réjouis d'avance. Je n'aime rien mieux que rendre visite à des gens en saris orange. Et leurs chants ! J'adore. Allons-y.

Lorsqu'elle eut écouté ses messages, Ashley rejoignit plusieurs de ses camarades de classe à une des tables de pique-nique. Arne lui avait pris un hot dog et des sachets de condiment. Elle le remercia et s'assit.

Peu après, elle fut surprise de voir Len Green se diriger vers eux. Il agita la main pour saluer le petit groupe, avant de la passer dans ses cheveux. Bien qu'ils fussent coupés très court, quelques mèches rebelles voletaient autour de son visage — un beau visage, d'ailleurs, songea Ashley : mince, avec des traits réguliers... Idéal à dessiner.

Un bref instant, elle se demanda si cela pouvait marcher entre lui et Karen. Len s'investissait beaucoup dans son travail, tout comme Karen. L'un et l'autre croyaient en l'importance de leur mission. Dès qu'elle avait su vouloir entrer dans l'enseignement et s'occuper de jeunes enfants, Karen n'avait plus jamais regardé en arrière. Len, quant à lui, avait raconté à Ashley qu'il s'était d'abord dirigé vers les affaires. Son diplôme d'études commerciales en poche, il avait beaucoup voyagé pour son travail, pendant quelques années, pour s'apercevoir que cette vie ne lui convenait pas. Il faisait maintenant équipe avec un autre policier, plus âgé que lui, et il savourait chaque minute passée dans leur voiture de patrouille.

Ashley l'avait rencontré chez Nick, bien qu'il ne fût guère un habitué. Il avait passé la journée sur le bateau d'un ami, ce jour-là, et ils étaient venus boire une bière au frais, après de nombreuses heures sous un soleil de plomb. Len avait vu Ashley en train d'étudier la brochure décrivant les modalités d'entrée à l'académie de police et ils avaient engagé la conversation. Len était revenu, quelques semaines plus tard, et cette fois, il l'avait invitée à dîner.

Entre-temps, Ashley avait reçu sa convocation pour passer le concours d'entrée et elle avait ainsi pu lui expliquer qu'elle ne souhaitait fréquenter personne tant qu'elle n'aurait pas terminé sa formation. Il lui avait demandé s'ils pouvaient manger ensemble, de temps en temps, et peut-être aller au cinéma, et elle avait accepté. Len était un bon ami. Si seulement lui et Karen pouvaient éprouver plus qu'une attirance l'un pour l'autre...

— Ne levez pas la tête, voilà un vrai flic, plaisanta Gwyn, une des élèves assises autour de la table. Eh ! Tu ne devrais pas être quelque part dans le sud du comté, à traquer des malfrats ?

Len fit la grimace.

— La paperasserie ! Je me demande si les gens ont conscience du temps que passe un flic à s'occuper de paperasserie. Un type éternue au mauvais moment pendant une arrestation et nous voilà tenus de pondre vingt pages de rapports multiples et divers. Mais non, mais non, ne quittez pas l'académie, j'exagère, ajouta-t-il vivement avec un sourire.

Ashley pouffa de rire avec les autres.

- Alors, comment ça va ? enchaîna Len, s'adressant à elle.
- Comment ça va ? répéta Arne Jacoby. Ashley est l'étoile qui brille au firmament. Quelle que soit la question qu'on lui pose, elle a toujours potassé le sujet et connaît la bonne réponse.
- Je ne parlais pas de l'académie, dit Len. Elle ne vous a pas parlé du corps devant lequel elle est passée, sur la route, l'autre jour ? Il y avait un article dans le journal et je te l'ai gardé, au cas où.
- Merci, Len, mais je l'ai lu. Et c'est encore pire que ce que je pensais.
- De quoi parlez-vous ? s'enquit Arne. Il y a eu un accident ?
- Oui. Un truc vraiment bizarre, répondit Ashley. J'étais à Orlando avec des amies, ce week-end, et en chemin, nous sommes tombées sur un accident qui venait d'avoir lieu, sur la nationale 95. Un piéton s'était fait renverser. Apparemment, il traversait la route. En slip. Le pire est qu'il s'agit de quelqu'un que je connais. Je le connaissais même très bien ; nous étions ensemble au lycée.
- Vraiment ? s'exclama Len.
- Je crois que j'en ai entendu parler à la radio, dit Gwyn. Et il y avait un article dans le journal, l'autre matin.
- Drôle d'histoire, reprit Len. Le type était en caleçon et il courait à travers la nationale. O.K., nous sommes à Miami, mais tout de même... Il n'était pas en train de se faire bizuter ou un machin comme ça ?
- Non, pas Stuart, fit Ashley en secouant la tête. Il a terminé ses études. Il travaille. C'est le genre à avoir décroché son diplôme avec les honneurs. Plutôt un rat de bibliothèque que du style à perdre son temps dans une confrérie d'étudiants.
- Mais alors... que faisait-il ? dit Gwyn.
- Il paraît qu'il était drogué, repartit lentement Len. Je n'en sais pas davantage. Ce sont sûrement les gars de Miami Nord qui ont répondu à l'appel. Ou peut-être de Miami Beach Nord. Il doit y avoir moyen de le découvrir.
- Il est mort ? s'enquit Arne.
- Dans le coma, répondit Ashley, le cœur serré.
- Est-ce qu'il se droguait déjà, à l'époque où tu le connaissais ? demanda Gwyn.
- Non ! se récria Ashley avec indignation. C'est bien le problème. Je suis persuadée qu'il ne se drogue toujours pas.
- A quand remonte la dernière fois que tu l'as vu ? fit Arne.

— Il y a un moment, admit Ashley, s'avisant que tout le monde, autour de la table, la regardait avec le même air désolé.

Comme s'ils n'osaient pas dire à haute voix ce que tous pensaient : elle ne l'avait pas vu depuis longtemps ; les humains sont fragiles ; ils changent ; rien ne permettait d'affirmer qu'il n'avait pas sombré dans la drogue, depuis l'époque où elle le connaissait bien.

— N'empêche, ajouta-t-elle. J'aimerais en savoir plus sur cet accident.

— Demande à Brennan, suggéra Len. Même s'il n'est au courant de rien, il devrait pouvoir te diriger vers quelqu'un qui le sera.

— C'est une bonne idée, dit Gwyn, hochant la tête et souriant à Ashley.

Ashley aimait bien la jeune femme. Gwyn était à la fois dure et prudente. Noire de peau, ou plutôt d'un brun presque doré, elle était originaire de Cuba. Elle avait été élevée dans la religion catholique, mais elle avait envisagé de se convertir au judaïsme, comme elle l'avait confié à Ashley, un jour — et cela dans le seul but d'avoir un pied dans chaque minorité de la zone. Les institutions publiques telles que l'académie de police étant tenues de respecter certains quotas dans leur politique d'admission des élèves, elle entendait prouver qu'elle ne devait pas son parcours professionnel à des statistiques, mais bel et bien à sa propre valeur. Elle travaillait d'arrache-pied et comptait bien être la meilleure dans tout ce qu'elle entreprenait.

— Si tu as besoin d'aide, ou simplement d'un soutien moral, n'hésite pas, poursuivit-elle.

— Merci, dit Ashley.

— Pareil pour moi, renchérit Arne.

— Ou moi, dit Izzy.

— Merci, répéta Ashley, émue.

— Je vais essayer de me renseigner, de mon côté, dit Len. Il faut que je retourne au poste, maintenant. Et la pause- déjeuner touche à sa fin, pour vous. Vous connaissez Brennan. Il a horreur des gens en retard.

Il embrassa Ashley sur la joue, salua les autres d'un geste de la main et s'éloigna vers le parking.

— On y va ? fit Arne, se levant.

— On a encore un peu de temps, dit Gwyn.

— Quelques minutes. Pas beaucoup plus.

— Je vais passer un coup de fil, dit Ashley. Je vous rejoins en classe.

Elle jeta le carton qui avait contenu son déjeuner dans une poubelle et se

dirigea vers le bâtiment, tout en appelant le numéro du portable de Karen. Celle-ci décrocha aussitôt.

— Ashley, tu as vu le journal ? dit la jeune femme sans préambule, ayant probablement reconnu le numéro de son amie sur l'écran de son téléphone. Tu te rends compte qu'il s'agissait de Stuart ? Mince, on passe devant un corps sur la route, et même si la scène est terrible, on pense qu'il s'agit juste d'un corps, et il s'avère que ce pauvre jeune homme était Stuart Fresia !

— Je sais. C'est pour ça que je t'appelle.

— Je m'en doute. J'allais le faire, aussi. Je n'arrive pas à le croire. C'était un des types les plus gentils et les plus sérieux qui soient. Comment une chose pareille a-t-elle pu lui arriver ?

— Je n'en sais rien. J'aimerais bien comprendre, moi aussi. Je vais essayer de me renseigner.

— Oui, tu es flic. Enfin, presque flic. Tu es mieux placée que n'importe qui pour obtenir des réponses. J'espère seulement que...

— Quoi ? demanda Ashley.

— Qu'il est toujours vivant.

— Il l'est. En tout cas, il l'était ce matin. Nick a appelé l'hôpital. Il est en réanimation. Seule sa famille peut lui rendre visite.

— Même si nous pouvions le voir, cela ne servirait sans doute pas à grand-chose, s'il est dans le coma, dit Karen.

— Peut-être. Bon, il faut que j'y aille. Les cours vont reprendre. Je voulais juste te parler.

— Merci. Et surtout, appelle-moi si tu as du nouveau.

— C'est promis.

Ashley raccrocha et s'avisa que les autres l'avaient précédée dans le bâtiment. Elle jeta un coup d'œil à sa montre et accéléra le pas, entrant dans la salle de classe à la seconde où la grande aiguille venait se loger sur l'heure. Ses camarades étaient déjà installés et elle gagna rapidement sa place, le cœur battant — cela d'autant plus que le capitaine Murray, chef du personnel, avait choisi cet après-midi-là pour faire une apparition.

Brennan leur annonça le programme des réjouissances des heures à venir : il y aurait une intervention d'une spécialiste de la section médico-légale, et une autre du capitaine Murray, venu leur parler de certaines des orientations qu'ils pourraient suivre, à la sortie de l'académie.

Ashley écouta attentivement et prit des notes, comme tous autour d'elle. Mais, à une ou deux reprises, ses pensées vagabondèrent et elle se remit à dessiner



la scène de l'accident.

La voix de Murray la ramena dans le présent, cependant, et elle veilla à ne pas se faire remarquer, levant fréquemment la tête tandis qu'elle travaillait les ombres de son croquis.

Et de nouveau... la silhouette sombre apparut, comme d'elle-même, de l'autre côté de la route.

Une silhouette sombre et solitaire, qui paraissait surveiller la scène...

Mary Simmons les attendait, assise à l'arrière de la propriété. En les voyant, elle sourit et se leva pour les accueillir. A trente-cinq ans, elle en paraissait dix de moins et arborait le visage serein d'une femme qui a trouvé la paix intérieure. Les jardins qui entouraient le temple étaient jolis et bien entretenus, avec des petits bancs éparpillés au milieu de la végétation, et Jake dut reconnaître que le décor dégageait une aura de calme et de douceur.

— Merci de bien vouloir nous recevoir, Mary, dit-il.

— C'est normal, répondit Mary. Du moment que vous ne harcelez pas les Krishnas... ?

— Cet endroit existe depuis des années, Mary. Il ne nous pose aucun problème.

Elle eut un petit haussement d'épaules et reprit :

— Je ne sais pas ce que je peux vous dire de plus, par rapport aux autres fois.

Elle s'adressait manifestement à Jake, et Marty comprit que ce dernier avait dû rendre plusieurs visites à Mary, au cours des cinq dernières années.

— Tout ce qui vous passe par la tête, à ce sujet, n'importe quel détail susceptible de nous intéresser et qui aurait pu vous échapper ou nous échapper à nous.

Mary opina du chef.

— Eh bien, voyons, Papa Peter... je veux dire Peter Bordon a toujours paru être le seul à tout gérer. Il prêchait, il avait cette propriété, il nous y invitait et, en effet, il suggérait que nous cédions toutes nos possessions pour le bien de la communauté.

Ce que vous ne semblez pas comprendre, c'est qu'il était bon et aimant et que nous avions confiance en lui. Et puis c'était un mode de vie simple et plaisant. Nous passions beaucoup de temps dans le jardin à faire pousser nos fruits et légumes, et...

Elle marqua une pause et sourit.

— Heureusement que je suis végétarienne et que je ne mangeais donc pas le

poisson que l'on pêchait dans le canal, au fond de la propriété. Je suis sûre que la moitié des poissons étaient malades ou contaminés. Enfin, comme je le disais, la vie était simple. Peter Bordon avait quelques amis parmi les hommes, mais il préférait les femmes. Et s'il y avait des dissensions entre nous — rarement exprimées, bien sûr, compte tenu de notre philosophie, fondée sur le partage de tout —, c'était au sujet de celle avec laquelle Peter passerait la nuit. Je m'occupais surtout de faire tourner la maison. J'ai été une de ses premières recrues. Et pourtant, même moi, je ne savais pas vraiment ce qui se passait. Nous dormions dans des dortoirs, dans les maisonnettes éparpillées sur la propriété. A moins, bien sûr, d'être l'élue du soir.

Mary regarda Jake.

— Nous savions que des voitures venaient la nuit. Il m'est arrivé d'entendre Bordon parler à des gens, à l'intérieur de la maison, aussi. Mais je n'ai jamais su qui venait et je n'ai jamais rien soupçonné. Quand nous avons appris que nos amies avaient été assassinées... nous étions tous effondrés. Et, sincèrement, nous pensions tous qu'elles avaient été tuées par des gens qui détestaient Peter et notre manière de vivre, nos croyances. Je me souviens qu'il nous conseilla même de faire très attention, parce que la police le haïssait et nous haïssait, nous aussi ; qu'elle ne comprenait pas la profondeur de notre foi ou le fait que nous soyons capables de vivre aussi totalement les uns pour les autres.

Elle s'interrompit un instant et haussa les épaules.

— A posteriori, il semble clair que Peter aimait surtout l'argent et le sexe. Et, bien sûr, il n'aimait pas la police non plus, ou du moins il n'avait pas envie qu'elle aille fourrer son nez dans ses affaires — et pour cause. N'empêche... j'ai toujours du mal à croire qu'il ait pu tuer qui que ce soit — ou même donner l'ordre de tuer. Il était avide de richesses et de pouvoir et il s'est servi de nous, mais je ne crois pas qu'il soit un assassin.

— Trois femmes ont été tuées, Mary, dit Jake, et toutes trois faisaient partie de votre secte. Peter était le patron de cette secte.

— Oui, je sais. Hélas, je ne peux pas vous en dire plus. Si quelqu'un connaît les réponses, c'est peut-être Peter. Je vous l'ai dit, des gens allaient et venaient, la nuit, que nous n'avons jamais vus. Était-ce pour récupérer l'argent que nous donnions à Peter ? Je n'en sais rien.

— Et Harry Tennant ? demanda Jake.

Mary fit la grimace.

— Un autre mystère. Il n'a pas passé beaucoup de temps parmi nous. Il n'était pas vraiment susceptible d'intéresser Peter : il n'avait pas d'argent... A l'époque, nous étions tous plutôt soulagés, lorsqu'il est parti. Ce type était vraiment bizarre, inspecteur. Qui sait s'il n'a pas réellement commis tous ces

meurtres ? Il voulait tellement être comme Peter. Pas dans un sens religieux, mais... il voulait le genre de pouvoir dont jouissait Peter, il voulait avoir le même ascendant sur les gens. Il voulait les femmes. Le sexe. Il nous a toutes harcelées. Peter n'a jamais empêché qui que ce soit de chercher à développer une relation.

Il ne nous considérait pas du tout comme son harem privé. Allez savoir ce qui nous faisait toutes tomber dans son lit, d'ailleurs. Chaque membre du groupe passait un entretien en privé avec lui, à un moment ou à un autre. On parlait des avantages d'une vie simple, de tout le bien qu'on pouvait faire, de cette façon, et d'un seul coup, on se retrouvait en train d'exalter tout ce qui est beau et naturel, dans l'existence humaine. Nous étions créés à l'image de Dieu, mais encore des mortels, des animaux — et les instincts naturels n'avaient pas à être ignorés ou refoulés. Au contraire, il fallait les célébrer. Rétrospectivement, on peut concevoir que Harry soit devenu fou de jalousie et qu'il ait conçu une haine psychotique pour les filles qui sont mortes, juste parce qu'elles lui préféraient Peter.

Jake secoua la tête.

— C'est une théorie intéressante, mais Harry Tennant est mort — et nous avons une nouvelle victime. Dites-moi, Mary, je sais que je vous ai déjà sûrement posé la question, mais soyez patiente avec nous. Quand vos amies, celles qui ont été retrouvées mortes, ont disparu, ne vous êtes-vous pas inquiétée ? Est-ce que Peter s'est inquiété ?

— Non, répondit Mary sans l'ombre d'une hésitation. Rien ne nous forçait à rester. Nous étions libres d'aller et de venir à notre guise.

Elle hésita une fraction de seconde.

— Quand on a retrouvé la troisième victime, là, j'ai eu peur. La police est venue... Peter nous encourageait à parler, du reste. Puis Harry Tennant s'est suicidé et... il faut que vous compreniez une chose, inspecteur : quand on croit, comme moi, dans le genre de philosophie et d'enseignement que Peter prêchait, quand on y croit vraiment, la mort n'est pas une fin, mais un commencement.

— Ces filles ont été torturées et assassinées de manière abominable. Leurs oreilles ont été coupées.

— Je sais, dit Mary à voix basse.

— Pourquoi les oreilles ? Parce qu'elles n'ont pas écouté, sans doute. Et si Peter n'était pas celui qu'elles n'avaient pas entendu... alors, qui ?

— Oh ! Je viens de me rappeler quelque chose, dit brusquement Mary. Harry Tennant entendait des voix, soi-disant. Il parlait souvent de Lazare.

— Lazare ? fit Marty, parlant pour la première fois.

— Lazare, celui qui est revenu d'entre les morts, expliqua Jake avant de se tourner de nouveau vers la jeune femme. Vous ne l'aviez jamais mentionné.

— Parce que je n'y avais jamais pensé. Cela vient de me revenir, d'un seul coup. Inspecteur, je ne sais pas ce qui se passe, à présent, mais je ne puis que vous répéter ce que je vous ai déjà dit. Je n'ai jamais cru que Peter avait tué ces femmes. Harry m'a toujours paru un suspect beaucoup plus crédible.

Elle marqua une pause et reprit :

— Vous voulez une tisane ?

Les deux hommes déclinèrent l'offre et Jake se leva, avant de mettre la main dans sa poche.

— J'ai déjà votre carte, inspecteur, fit Mary. Et je vous promets de vous appeler, si jamais autre chose me revient.

Elle sourit et se leva à son tour.

— C'est promis, répéta-t-elle. Je sais que vous faites tout votre possible.

— Merci.

— Vous ne m'avez pas posé la question habituelle.

Jake arqua les sourcils et la jeune femme l'enveloppa d'un long regard chargé d'empathie.

— Je vous jure que je n'ai jamais vu votre partenaire. Si jamais elle est venue sur la propriété, je ne l'ai jamais vue. Et je prie pour que vous me croyiez. Je ne mentirais pas, vous savez. C'est contre tout ce en quoi je crois.

— Je sais, Mary, répondit Jake. Merci. Et n'oubliez pas...

— Je vous appellerai. Pas de problème. J'aime bien vous voir, inspecteur.

Une fois dehors, Marty déclara que s'il n'avait aucun goût pour les tisanes, il mourait d'envie de boire un café. Ils s'arrêtèrent dans un bar et Marty commanda un espresso, tandis que Jake optait pour un double.

— Tout cela ne mène nulle part, dit Marty. Bordon contrôlait totalement cette secte. A croire qu'il hypnotisait ces filles.

— Ouais. On tourne en rond, tu as raison. Pourtant, il doit y avoir une ligne droite, quelque part. Et on finira par la trouver, conclut Jake en serrant les mâchoires.

Ashley posa vivement son crayon en entendant des applaudissements et se joignit aussitôt à ses camarades. La classe était terminée. Elle se leva au milieu des grincements de chaise qu'on pousse, prête à sortir, mais elle se rappela soudain qu'elle voulait demander au sergent Brennan s'il pouvait lui obtenir des informations sur l'accident de Stuart. Elle fit une boule de papier

avec ses croquis et la jeta dans la corbeille près du bureau derrière lequel bavardaient Murray et Brennan. Ils se turent en la voyant approcher.

— Montague, n'est-ce pas ? fit le commissaire Murray.

— Oui, commissaire.

— Vous avez fait la moitié du chemin. Toujours contente d'être à l'académie ?

— Oh, oui, commissaire !

— Bon. Heureux de l'entendre. Le sergent Brennan dit que cette promotion est une des meilleures qu'il ait jamais connues.

— Merci. De notre part à tous.

— Vous avez des questions sur les sujets abordés aujourd'hui ? demanda Brennan.

— Non, plutôt une question au sujet d'un accident qui s'est produit vendredi matin, sur la nationale 95. Je roulais en direction du nord et je suis arrivée sur les lieux quelques minutes à peine après les faits. Depuis, j'ai appris que la victime est un ami. D'après les journaux, on a trouvé de l'héroïne dans son sang. Or, cela ne colle pas du tout avec ce que je sais de cette personne. Je me demandais si peut-être l'un de vous pourrait m'aiguiller vers le policier qui est chargé de l'enquête. Peut-être accepterait-il de me parler...

Les deux hommes la regardèrent fixement. Au grand soulagement de la jeune femme, ni l'un ni l'autre ne lui firent remarquer que si l'on avait trouvé de l'héroïne dans le corps de son ami, c'est que celui-ci devait se droguer.

— J'ai entendu parler de cet accident, en effet, dit Murray. Je vais me renseigner pour savoir qui s'occupe de l'enquête. Je suis sûr qu'il ne verra pas d'inconvénient à discuter des éléments connus avec vous. Je passerai l'information au sergent Brennan, afin qu'il vous la transmette.

— Merci beaucoup, capitaine, dit Ashley.

— Pas de problème.

Elle sourit, serra ses livres contre elle et fit deux pas en arrière, avant de pivoter sur ses talons et de quitter la pièce. Sentant les regards des hommes dans son dos, elle se demanda s'ils pensaient à sa requête ou s'ils avaient remarqué qu'elle avait passé un long moment à dessiner, pendant le cours.

En quittant le bâtiment, elle se retrouva au milieu d'une foule de gens se dirigeant vers leurs voitures. Il y avait trois postes, ou trois pelotons — de 8 heures du matin à 16 heures, de 16 heures à minuit, et de minuit à 8 heures — et le peloton du jour s'en allait à l'heure où leurs cours prenaient fin.

Elle reconnaissait beaucoup de visages, maintenant, et, de plus en plus, se

prenait à échanger un sourire ou un geste de la main avec des hommes ou des femmes qu'elle ne faisait que croiser, presque tous les jours. Une ambiance de fraternité régnait dans les bâtiments du siège de la police...

Ashley venait justement de sourire à une femme dont elle savait seulement qu'elle travaillait aux archives — lorsqu'elle le vit.

L'inspecteur Jake Dilessio. Il traversait le parking, en grande conversation avec un autre homme.

Tout en pressant le pas, Ashley actionna la télécommande de sa clé pour déverrouiller sa voiture. Elle ouvrait sa portière quand l'inspecteur se retourna. Il paraissait différent, en costume ; plus grand ; plus âgé, aussi — avec cet air de qui a le pouvoir de vous causer des ennuis.

A peine Ashley avait-elle eu le temps d'espérer qu'il ne la remarquerait pas qu'elle le vit se figer, la tête tournée dans sa direction. La regardait-il ? C'était difficile à dire : il portait des lunettes noires. En tout cas, s'il la reconnut, il n'ébaucha pas l'ombre d'un geste ou d'un sourire.

Le cœur battant, la jeune femme s'installa derrière le volant, chaussa ses lunettes de soleil et boucla sa ceinture de sécurité. Puis elle mit le contact et recula dans le parking. Pourquoi ce diable d'inspecteur mal embouché lui faisait-il un tel effet ?

En route, elle se rappela brusquement que Jake Dilessio était désormais son voisin, puisque, à en croire le vieux Sandy, le bateau sur lequel vivait l'inspecteur mouillait désormais dans la marina de Nick.

Ce n'était pas la marina de Nick, bien sûr. Les gens l'appelaient ainsi parce que le bar-restaurant *Chez Nick* était implanté là depuis des lustres...

Elle pénétra dans la maison en passant par la porte de la cuisine et le bruit provenant de la zone publique du bâtiment lui permit d'établir immédiatement qu'il y avait du monde, cet après-midi ; les éclats de voix et les rires couvraient presque le son du juke-box.

Elle traversa la maison en direction de son aile et se débarrassa rapidement de son uniforme, avant de se glisser sous la douche. Là, elle laissa l'eau chaude couler longtemps sur elle, essayant en vain de se vider l'esprit. L'image de Stuart Fresia étendu presque nu, inanimé, sur la route, continuait de la hanter. Peut-être se sentait-elle coupable d'avoir laissé un vieil ami sans nouvelles. Ou bien était-ce le compte rendu lu dans les journaux ? L'idée qu'on avait trouvé de l'héroïne dans le sang du jeune homme était tellement absurde qu'elle ne pouvait tout simplement pas la mettre de côté.

Un moment plus tard, détendue par la douche, mais ressentant les effets du long week-end et du manque de sommeil, elle se rendit dans le restaurant. Nick était derrière le bar, en train d'aider Betsy, la serveuse qui travaillait les soirs de semaine. Il y avait un monde fou, ce qui pour un lundi soir était

étonnant.

— Salut, la puce, lui lança son oncle. Tu es claquée ou tu peux nous donner un coup de main pendant quelques minutes ? Kara est malade et David est tout seul pour s'occuper des tables. Il y a une assiette à porter à la numéro 24. Tu t'en charges ?

— Bien sûr, répondit Ashley.

Elle gagna le comptoir qui séparait la cuisine du restaurant de l'aire de service et prit le poisson grillé accompagné de pommes de terre au four et de brocolis qu'un des garçons de cuisine venait d'y déposer. Elle mit l'assiette sur un plateau, ajouta quelques tranches de citron, un petit gobelet en papier rempli de sauce tartare, et prit le chemin du ponton, à l'extérieur, où se trouvaient les tables 18 à 26.

La 24 était située tout au bout, dans un recoin, et pour cette raison, c'était la préférée des couples en quête de solitude et discrétion. Ce soir-là, cependant, elle était occupée par un homme seul. Brun, tête baissée, il était plongé dans la lecture d'un document.

— Bonsoir, dit Ashley en prenant machinalement sa voix de serveuse. Voilà votre poisson grillé. Vous désirez autre chose ?

L'homme leva la tête et Ashley frémît. C'était l'inspecteur Dilessio. Lui aussi s'était changé, troquant son complet contre un boxer-short et un T-shirt. Le T-shirt était sec, mais les cheveux encore mouillés laissaient entendre que l'inspecteur venait lui aussi de prendre une douche. Il ne paraissait pas avoir quitté son travail pour autant, à en croire la chemise bourrée de papiers qu'il tenait entre ses mains.

Il la reconnut également et laissa son regard glisser du haut de la flamboyante chevelure de la jeune femme aux sandalettes quelle avait enfilées avant de quitter sa chambre.

— Autre chose ? murmura-t-il. Eh bien, voyons... je vais peut-être m'aventurer à demander un café. Pas pour le porter, hein ? Pour le boire.

Ashley rougit légèrement.

— Je pense pouvoir m'acquitter de la tâche sans renverser une seule goutte, si vous restez bien assis, répondit-elle.

Il la regardait toujours, sans aucune colère, l'air plutôt amusé. Elle hésita.

— Vous êtes Jake Dilessio, n'est-ce pas ? L'inspecteur Dilessio ? Miami-Dade ?

— Ouais. Pourquoi ? Vous allez vous excuser, maintenant que vous savez qui je suis ?

La jeune femme sentit la moutarde lui monter au nez.

— Certainement pas. On me répète à longueur de journée que ma fonction va consister à protéger et à servir les citoyens, pas à les intimider et à m'attendre à des traitements de faveur.

— Ah ! c'est vrai. On m'a dit que vous êtes à l'académie.

— En effet. Insinueriez-vous qu'il s'agit d'une erreur ?

— Du tout. Et je n'ai pas non plus l'intention de chercher à vous faire renvoyer pour m'avoir brûlé avec un peu de café, si c'est ce que vous cherchez à savoir. Soit vous avez les capacités requises par la profession, et votre avenir n'est pas une chose sur laquelle je puisse exercer le moindre contrôle — en admettant que je le veuille —, soit vous ne les avez pas, et vos instructeurs auront tôt fait de le découvrir. J'espère cependant que vous êtes, avec les citoyens respectueux de nos lois, un peu moins soupe au lait que vous ne l'êtes avec moi. Comme vous venez de le dire, notre devise parle de protéger et de servir, pas de chercher à intimider.

— Il me semble que s'il y en a un qui cherche à intimider l'autre, c'est plutôt vous, riposta Ashley, se demandant pourquoi diable elle éprouvait le besoin de continuer à discuter avec lui.

Elle voulait avoir le dernier mot. Et puis, elle ne pouvait s'arracher à la contemplation et à l'étude du visage de son interlocuteur : un visage tout à fait fascinant ; pas joli au sens classique du terme, non, bien mieux que cela, avec une ossature forte, un teint que le soleil avait bruni, un regard direct et pénétrant... comme celui qu'il dardait sur elle, à cet instant.

Elle se sentit mal à l'aise, d'un seul coup, et peut-être le devina-t-il, car il esquissa un sourire lent — ce qui eut pour effet, littéralement, de le métamorphoser...

Cet homme n'était pas seulement intrigant, il était séduisant au plus haut point.

— J'aimerais beaucoup passer le reste de la soirée à papoter avec vous, mais j'ai faim, dit-il. Puis-je espérer voir arriver mon café, ou devrai-je aller moi-même le chercher ?

Ashley serra les dents.

— J'y vais, marmonna-t-elle, s'éloignant.

*Quel crétin* /Elle lui aurait volontiers vidé une cafetière pleine sur la tête. Mais elle ne pouvait pas faire ça à Nick...



## 7.

Jake continua de parcourir la liste des personnes qui avaient été, à un moment ou un autre, associées à Peter Bordon. Cette liste, il la connaissait déjà par cœur. Mais un élément lui échappait. Un élément crucial, il en était sûr. A la seconde où il mettrait le doigt dessus...

C'étaient les noms d'hommes et de femmes désabusés, jeunes pour la plupart, en quête spirituelle. Ils pensaient avoir trouvé ce sens à la vie qu'ils cherchaient avec tant de ferveur, et tous avaient été déçus — sans compter ceux qui avaient perdu la vie. Les survivants avaient dirigé leurs aspirations ailleurs, la majorité choisissant de quitter la Floride pour repartir de zéro dans un autre Etat.

L'un de ces jeunes gens, par exemple, faisait désormais partie d'un séminaire catholique, dans le Tennessee.

Il y avait Cary Smith, aussi, qui avait ouvert la porte à Jake, la première fois qu'il avait rendu visite à Bordon. Elle s'était installée à Seattle, où elle avait épousé un homme qui travaillait pour une usine de poissons. Le couple avait deux enfants. A l'époque, la jeune femme croyait vraiment servir un prophète, un homme soucieux de transformer le monde, de le rendre meilleur — notamment en distribuant de la nourriture à ceux qui en avaient désespérément besoin.

Et John Mast, le bras droit de Bordon ; il avait été condamné pour fraude, lui aussi. Un suspect idéal. Malheureusement, il était mort.

Jake referma le dossier.

*Ne commence pas à ressasser*, se dit-il, essayant plutôt de diriger ses pensées vers ce qui les attendait. Il avait rendez-vous avec Ethan Franklin, du FBI, le lendemain matin. Ce dernier étudiait des rapports d'enquêtes à travers le pays pour essayer de découvrir s'il y avait eu des meurtres similaires, ailleurs. Puis ils rumineraient le tout, comme ils l'avaient déjà fait aujourd'hui, et tant de fois auparavant, reprenant les pages d'informations réunies et comparant leurs notes — tout ce qu'ils avaient, au sujet d'hier et d'aujourd'hui.

Et qu'avaient-ils, aujourd'hui ? Un cadavre. Un meurtre en tout point semblable à ceux perpétrés dans le passé. Le cadavre d'une inconnue, retrouvé dans un état de profonde décomposition, délogé de sa tombe de boue par la pluie.

Et au sujet d'hier ?

*Nancy...*

Jake ferma les yeux et se remémora la dernière fois qu'il avait vu la jeune femme. Ils étaient sur le parking, après une longue journée de travail.

— Il faut trouver un moyen de briser cette secte, Jake. Sinon, les morts vont continuer à s'accumuler. Je crois que Peter Bordon se prend pour Dieu, ou pour son archange. Il pense disposer d'un droit de vie ou de mort sur les êtres humains.

— On finira par dénicher le détail qui le fera tomber, Nancy.

— Mais quand ? s'était-elle exclamée, avant de consulter sa montre. Bon, il faut que j'y aille.

— Où ça ? avait demandé Jake sans réfléchir.

Quelque chose, dans l'attitude de sa partenaire, l'avait chiffonné, ce soir-là. Elle n'était pas comme d'habitude.

— Comment ça, où ? avait-elle répondu. Chez moi. J'ai un mari, tu sais...

Elle n'était pas rentrée chez elle. Et le lendemain matin, Brian Lassiter avait débarqué sur le *Gwendolyn* pour la première fois, prêt à lui casser la figure.

Mais Nancy n'était pas là.

Avaient suivi des heures et des heures de tension insoutenable. La peur. Les accusations. La chasse.

Toutes les polices de l'Etat avaient été mises sur l'affaire, et pourtant, il leur avait fallu plusieurs semaines pour la retrouver, au fond du canal. Les rares traces de pneus presque entièrement effacées semblaient indiquer qu'elle avait perdu le contrôle de son véhicule. Entre le moment où elle avait disparu et le moment où on avait retrouvé son cadavre, Peter Bordon avait été arrêté et placé sous les verrous pour fraude et évasion fiscales. Mais il était encore libre, le soir de la disparition de Nancy.

Jake sentit se crispier tous les muscles de son corps.

« Ressasser tout cela ne sert à rien », se dit-il.

Il étouffa un juron et regarda le verre de thé glacé, vide, posé devant lui. Et ce café, il arrivait ?

Le restaurant était plein à craquer et Ashley dut s'arrêter plusieurs fois, alors qu'elle allait chercher le café si gentiment commandé par l'inspecteur Dilessio. En arrivant près de l'aire de service, au bout du bar, elle vit Curtis Markham, un officier de police de Miami Sud.

— Salut, fit-il sur un ton jovial. Comment se passent les cours ?

Curtis était l'archétype du gars sympathique. La trentaine, il était marié à une hôtesse de l'air et ils avaient un fils. Ils venaient souvent en famille, sauf lorsque sa femme travaillait le dimanche. Dans ces cas-là, Curtis sortait leur

petit voilier en compagnie de leur fils, Chris, et ils finissaient l'après-midi chez Nick, à regarder un match à la télé ou à jouer au billard.

— Très bien, Curtis, répondit Ashley. Merci.

— Tant mieux. J'avais peur que tu ne regrettes ta décision d'entrer dans la police.

— Ah bon ? Pourquoi ?

Il eut un haussement d'épaules.

— Le passage par l'académie n'est pas toujours une partie de plaisir. Le boulot est dur et quand tu sors, tu passes tes journées dans la rue, à gérer le rebut du genre humain. Tu risques ta vie au quotidien, tout ça pour des clopinettes. Tu aurais pu te dire que, décidément, c'était un boulot trop ingrat.

Ashley arqua un sourcil ironique.

— C'est ce que tu penses, toi ?

— Quelquefois.

Il sourit.

— Pas trop souvent, cela dit. En général, ce que je vois dans la rue suffit au contraire à me faire comprendre à quel point j'ai de la chance. Alors je rentre chez moi et je remercie ma bonne étoile de m'avoir donné un fils magnifique et une femme superbe.

Ashley éclata de rire.

— Je me demande si tu n'es pas le seul flic vraiment gai que je connaisse.

Curtis regarda autour de lui d'un air faussement sévère.

— Comment ça ? Il y a des flics grincheux, par ici ?

— Dehors, répondit Ashley en baissant le ton. Un inspecteur de Miami-Dade. Jake Dileccio. Un vrai caractère de cochon. Remarque, c'est peut-être moi. Je crois qu'il ne m'aime pas beaucoup.

— Jake est dehors ?

— Oui. D'ailleurs je dois lui apporter son café.

— Tu sais, il a peut-être de bonnes raisons d'être grincheux, reprit Curtis.

— Ah bon ?

— Tu te souviens de la série de meurtres liés à une secte, il y a cinq ans environ ?

— Vaguement. Quelqu'un les avait confessés, mais il s'est suicidé en garde à vue, je crois. On n'a jamais su si c'était vraiment lui le coupable, mais le fait est que l'on n'a plus retrouvé de cadavres.

— Justement, si. Ce week-end.

Ashley plissa le front.

— Le chef de la secte avait été soupçonné, mais on n'a jamais rien pu prouver contre lui, n'est-ce pas ? Est-ce qu'il n'a pas tout de même été condamné à une peine de prison ?

— Si, pour fraude et évasion fiscales. Il y est toujours, du reste. Quoi qu'il en soit, Jake est sur la sellette. Je comprends qu'il soit d'humeur maussade.

— Nous sommes tous sur la sellette à un moment ou à un autre. Ce n'est pas une raison pour être désagréable avec la terre entière.

Curtis se mit à la regarder fixement, secouant imperceptiblement la tête. Perplexe, Ashley fureta autour d'elle et découvrit Jake Dilessio — juste derrière elle.

— Je suis venu chercher mon café moi-même, déclara-t-il.

— Désolée.

— Le service chez Nick est plutôt correct, d'habitude.

— Salut, Jake, intervint Curtis. Ça va ?

— Salut, Curtis. Ça va, merci.

— Il paraît que tu t'es installé dans la marina.

— Oui, ce week-end. Je devrais peut-être retourner sur mon bateau et me faire mon café moi-même, d'ailleurs.

Ashley prit le récipient de verre sur la plaque chauffante, une tasse sur une étagère, et versa promptement le café.

— Navré, reprit Curtis. C'est moi qui l'ai retenue. Je lui demandais comment cela se passait à l'académie.

— Oh, je suis sûr qu'elle fait des progrès fulgurants, railla Jake. Elle est tellement rapide.

— Je peux vous laisser le pot entier, si vous voulez, dit Ashley. Comme ça, vous pourrez vous resservir chaque fois que vous en aurez envie. Et ce n'est pas la peine d'attendre l'addition ; c'est la maison qui offre, pour vous souhaiter la bienvenue dans la marina.

— Nick m'a déjà offert un repas en guise de bienvenue. De toute façon, je préfère payer ce que je dois, répliqua Dilessio. Enfin, j'aime mon café bien chaud.

Il tourna le dos à Ashley et s'adressa à Curtis.

— Comment vont Sandra et Chris ?

— Très bien, merci. Ils sont partis voir ma belle-mère à Delray. Je vais donc dîner ici pendant quelques jours.

— Ce n'est pas une mauvaise solution. A plus tard.

Jake prit son café et s'éloigna. Ashley remarqua qu'il n'avait pas laissé le dossier qu'il étudiait sur sa table : la chemise cartonnée était coincée sous son bras.

— C'est vrai qu'il a l'air tendu, reprit Curtis, le suivant du regard. Mais je t'assure que c'est un chouette type.

— Et puis, la présence d'un vilain inspecteur aussi près de chez nous ne peut pas être une mauvaise chose, déclara une voix féminine, sur un ton amusé.

Sharon Dupré venait de les rejoindre, toujours aussi élégante, dans un petit tailleur marine et un chemisier de soie bleu ciel.

— C'est même carrément génial, marmonna Ashley. Tu veux lui apporter son addition ?

— Avec plaisir. Tu devrais t'asseoir et manger. On connaît la qualité des menus offert par le *Cafard ambulante*.

— Mais tu as travaillé toute la journée, toi aussi.

— Du tout. Je n'ai fait visiter qu'une seule maison.

— Sharon, Nick a besoin d'un coup de main. Tu veux bien me remplacer, ce soir ? Je voudrais aller à l'hôpital. Je sais que Stuart est en réanimation et que seule sa famille est autorisée à lui rendre visite, mais j'aimerais y faire un saut tout de même. J'y verrai peut-être ses parents.

— Tu as un ami en réanimation ? s'enquit Curtis avec sollicitude.

Ashley lui expliqua brièvement la situation, avant de conclure qu'elle ne croyait pas un seul instant que Stuart ait pu sombrer dans la drogue.

— Les gens changent, tu sais, commenta Curtis.

— Je sais, mais pas Stuart.

— Ashley, tu es encore à l'académie. Es-tu sûre de vouloir te mêler de tout cela ? fit Sharon.

— Elle veut juste aller voir un ami, chérie, lança Nick, qui venait de s'approcher, de l'autre côté du bar. Cela ne signifie pas qu'elle va essayer d'arracher l'enquête au policier qui en a été chargé. Je trouve que c'est une très bonne idée, moi. Mais d'abord, assieds-toi et mange quelque chose. Le poisson grillé est tellement frais qu'il frétille encore, ajouta-t-il avec un petit sourire.

— Assieds-toi, Ashley, dit Curtis en désignant le tabouret de bar à côté du sien. Et parle-moi encore un peu de ton ami.

Ashley obéit, pendant que Nick lui servait un soda et que Sharon gagnait la cuisine pour commander un poisson grillé. Ashley prit le verre que lui tendait son oncle et fit tourner la paille dans le liquide, l'air songeur.

— Que puis-je te dire ? répondit-elle finalement avec un haussement d'épaules. Intelligent, solide, les pieds sur terre et la tête sur les épaules.

— Vous avez eu une histoire, au lycée ?

— Non. Mais nous étions très bons amis. S'il avait été un petit copain, je ne le connaîtrais pas aussi bien... Curtis, je suis sérieuse : Stuart n'est pas le genre de personne à sombrer dans la drogue. C'est à peine s'il buvait.

Nick était revenu au bout du bar et séchait un verre.

— Ashley, tout finira par s'arranger. S'il revient à lui, il pourra expliquer à la police ce qui s'est vraiment passé.

— Je l'espère. J'espère aussi que je me sentirai un peu mieux, une fois que j'aurai vu sa famille. Il est fils unique et ses parents l'aimaient tellement. Ils *l'aiment* tellement. Je vous assure, même si les gens changent, cette histoire est absurde.

— Chérie, il y a tellement de choses absurdes, dans ce monde, dit Nick. Mais tu as raison, je pense que te rendre à l'hôpital t'aidera à te sentir mieux. Au moins, tu pourras offrir un peu de réconfort à sa famille.

Sharon revint avec une assiette fumante et la posa devant Ashley.

— Allez, mange, dit-elle avant d'ajouter, avec un clin d'œil : je vais m'occuper de l'addition de l'ogre, dehors.

Elle s'éloigna et Nick fronça les sourcils.

— Quel ogre ?

— Dilessio, lâcha Curtis.

— Jake n'est pas un ogre. Il est très sympa.

— Et il habite ici, maintenant, marmonna Ashley avec une grimace.

— Il y a plus d'un an qu'il est sur la liste d'attente de la marina. Les gens se battent presque pour installer leur bateau ici. Et j'aime bien avoir des flics autour de moi. Ça limite les ennuis.

— Bien sûr. Mais tu as déjà une presque-flic à demeure. Cela ne te suffit pas ?

— C'est une bonne relation à avoir, au sein du département, insista Nick.

— Heureusement que c'est un gros département, maugréa Ashley avant

d'attaquer son poisson.

Quand elle eut avalé la dernière bouchée, elle dit à son oncle :

— Si vraiment tu n'y vois pas d'inconvénient, j'y vais. Je ne voudrais pas rentrer trop tard. J'ai besoin d'une vraie nuit de sommeil. A bientôt, Curtis.

Elle se leva et ce dernier posa une main sur son bras.

— Ecoute, je ne veux pas te pousser à faire ce que tu n'as pas envie de faire, mais si vraiment tu trouves qu'il y a quelque chose de louche dans cette histoire d'accident, tu devrais peut-être en toucher un mot à Jake.

— Il est à la brigade des homicides, Curtis. Mon ami n'est pas encore mort.

— Peut-être, mais Jake connaît son métier. Et il est respecté, dans le département. A ton avis, entre toi et lui, qui aura-t-on tendance à écouter ? Dilessio n'a qu'un coup de fil à passer et il aura tous les renseignements dont tu peux rêver.

Ashley hésita un instant. Dilessio était un crétin et il était clair qu'il ne l'aimait pas du tout. Mais il n'était pas question d'elle.

— Tu as peut-être raison, murmura-t-elle finalement. D'accord. Je vais affronter l'ogre.

Curtis lui fit un signe d'encouragement et, munie du pot à café fumant, elle retourna sur le ponton. Jake Dilessio était encore plongé dans la lecture de son dossier et il ne leva même pas la tête, lorsqu'elle lui remplit sa tasse.

— Merci, murmura-t-il simplement.

Ashley hésita encore une fraction de seconde, puis elle se glissa sur la chaise en face de lui. Elle attendit qu'il la regarde.

— Vous êtes à la brigade des homicides, n'est-ce pas ?

— Oui.

Et derechef il baissa la tête.

Ashley se gratta la gorge. Au bout de quelques secondes, Dilessio releva les yeux. Elle se jeta à l'eau.

— Il y a eu un accident, vendredi matin, juste après mon départ d'ici. Je suis passée à côté, quelques minutes après qu'il se fut produit. Un piéton avait été renversé sur la nationale 95. Je

l'ai vu sur le bitume. Il portait un slip et rien d'autre. Ce matin, j'ai lu l'article relatant l'accident. Il s'avère que ce piéton était un de mes vieux amis. Toujours d'après l'article, il semblerait qu'on ait trouvé de l'héroïne dans son sang. Or, je connais trop bien Stuart pour le croire capable d'une chose pareille. C'est le genre de mec qui s'évanouit à la simple vue d'une aiguille.

Cette fois, elle avait capté son attention. Il la considérait fixement, le regard sombre.

— Je suis aux homicides, et votre ami a été victime d'un accident de la route — il faut même croire qu'il a été la cause de cet accident. Je suis sûr que les policiers chargés de l'enquête font bien leur travail. D'ailleurs, le fait qu'une personne ait peur des aiguilles à une époque de sa vie ne signifie pas nécessairement qu'il ne sombrera pas dans la drogue, un jour ou l'autre.

— Pourtant, quelque chose cloche. J'en suis certaine, insista Ashley.

— Vous en êtes certaine parce que cet homme était votre ami.

Ashley secoua la tête.

— D'où est-il venu ? Il a bien dû arriver de quelque part pour se retrouver brusquement au milieu de la nationale, en sous-vêtement par-dessus le marché.

— Ecoutez, je suis flic depuis longtemps, et à la brigade des homicides depuis pas mal de temps aussi. Dans l'une de mes premières affaires, un couple avait pris de la cocaïne et de l'héroïne. Ils pensaient avoir couché leur enfant, mais au lieu de ça, ils l'ont mis dans le micro-ondes et ils l'ont cuit. Croyez-moi, je n'oublierai jamais l'image de ce qui restait de ce petit corps carbonisé. Si votre ami a eu le malheur de toucher à la drogue, il a très bien pu devenir accro et, à partir de là, être capable de n'importe quoi.

Ashley serra les dents. Quoi qu'elle dise ou fasse, tout le monde avait la même réaction.

— Pourquoi trouve-t-on si facile d'accepter que les choses tournent mal ? Pourquoi ce refus d'accorder d'abord le bénéfice du doute ? Je connais Stuart. Il n'a pas sombré dans la drogue. Les faits jouent peut-être contre lui, et c'est justement ce qui m'amène à penser qu'il y a quelque chose qui cloche. On m'a dit que vous étiez un inspecteur chevronné et respecté. Je pensais que la vérité vous intéresserait.

Jake crispa ses doigts sur la feuille de papier qu'il tenait entre ses mains, mais pas un muscle de son visage ne bougea.

— Vous êtes à l'académie de police. Vous connaissez la taille du comté et vous devez avoir une bonne idée de ce qui s'y produit, au quotidien. Je suis de la brigade des homicides. Et en ce moment, j'ai largement de quoi m'occuper. Je suis désolé, mais même si je le souhaitais, je ne pourrais rien changer aux faits. Des professionnels sont chargés de l'enquête. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai du travail, moi aussi. Un meurtre vraiment atroce.

Congédiée de nouveau, Ashley se leva.

— Oui, bien sûr, dit-elle, les dents serrées. On m'a dit à quel point vous êtes important. Merci de m'avoir accordé quelques minutes de votre temps si



précieux.

Un moment plus tard, elle était en route pour l'hôpital du comté. A la réception, on lui indiqua la salle d'attente du service de réanimation.

Elle y découvrit plusieurs personnes : un jeune homme au visage presque entièrement dissimulé par le journal qu'il était en train de lire, un couple latino-américain qui se tenait par la main et chuchotait, une femme noire d'une trentaine d'années qui marchait de long en large, un petit enfant dans ses bras, une jeune femme dont le regard était rivé sur l'écran de télévision devant elle, et un homme qui travaillait sur un ordinateur portable.

Les parents de Stuart étaient là également, assis côte à côte, le regard vague. On aurait dit deux enfants perdus. Agés l'un et l'autre d'une cinquantaine d'années, ils formaient un beau couple. Lucy Fresia avait toujours été considérée comme une des plus jolies mamans de leur groupe, mais à cet instant, les traits de son visage étaient crispés par l'anxiété et la souffrance et elle paraissait beaucoup plus vieille que son âge. Nathan Fresia était un homme de haute taille qui paraissait d'autant plus grand qu'il était très mince. A l'instar de sa femme, il avait l'air usé et brisé, comme si trente ans avaient passé depuis qu'Ashley l'avait vu pour la dernière fois.

— Monsieur et madame Fresia, dit-elle avec douceur.

Lucy leva brusquement la tête, comme si elle craignait de voir arriver un médecin porteur d'une mauvaise nouvelle. Elle regarda Ashley un long moment puis, la reconnaissant, bondit sur ses pieds.

— Ashley Montague, dit-elle avec un sourire hésitant, avant d'éclater en sanglots. Oh, Ashley !

Elle tendit les bras et Ashley la serra contre elle. Presque aussitôt, Lucy parut reprendre le contrôle d'elle-même.

— Nathan, dit-elle en se dégageant et se tournant vers son mari. Regarde qui est là. Ashley.

— Ashley, c'est bon de te voir, dit ce dernier en serrant à son tour la jeune femme dans ses bras.

— Comment va Stuart ? Il tient bon ? demanda Ashley.

— Oh, oui, répondit Lucy. Les médecins disent qu'il est incroyable. Les infirmières sont avec lui. C'est pour ça que nous sommes ici. Nous ne le quittons jamais, pas un seul instant. Ils disent que nous devons lui parler. J'ai même apporté un livre que je lui lisais tout le temps, quand il était petit. Il adorait ce livre et disait toujours qu'il le lirait à ses propres enfants, un jour.

Ses yeux s'emplirent de larmes.

— Lucy, il leur lira cette histoire, j'en suis sûre, dit Ashley.

— Tu sais qu'il est dans le coma, n'est-ce pas ? fit Nathan. Seuls sa mère et moi sommes autorisés à le voir...

— Nous pourrions leur dire qu'Ashley fait partie de la famille, dit Lucy.

— Ce n'est pas nécessaire, pour le moment. S'il va mieux, nous trouverons un moyen pour que je lui rende visite.

— Mais tu as fait tout ce chemin, protesta Lucy.

— Ce n'est pas si loin. Et puis, c'est vous deux que je suis venue voir. Mon oncle a appelé l'hôpital, ce matin, et je savais que je ne serais pas autorisée à entrer dans la chambre de Stuart.

Lucy essuya ses joues et sourit.

— Tu es venue pour nous voir, nous ? C'est tellement gentil...

— Savez-vous combien de fois vous m'avez gardée à dîner ? Le nombre de goûters que j'ai pris chez vous ? Le nombre de fois où vous m'avez emmenée, avec Stuart, faire le tour du voisinage, le jour d'Halloween ?

— N'empêche. C'est vraiment gentil de ta part... Surtout quand on sait les horreurs qu'on colporte sur son compte. Tu devrais voir la manière dont les gens nous regardent, comme si nous étions des parents idiots, ou aveugles. Comme si le voir dans cette chambre, accroché à la vie par un fil, ne suffisait pas. On veut encore nous faire croire que nous ne connaissons pas notre fils.

— Lucy, je t'en prie..., fit doucement Nathan.

Celle-ci rougit, s'avisant subitement qu'elle avait haussé le ton.

Elle secoua la tête et reprit, chuchotant presque :

— Ils disent qu'il se droguait, qu'il avait de l'héroïne dans le sang. S'il revient à lui, il risque de se voir accusé d'avoir provoqué ce terrible accident. Mais je sais bien, moi, que mon fils ne se drogue pas. Stuart n'a jamais été un ange ou un enfant parfait, mais c'est notre fils et nous le connaissons. Toutefois, j'ai beau répéter ça à la police ou au personnel de l'hôpital, ils me regardent tous sans rien dire, les yeux pleins de pitié, comme si j'étais une demeurée. Voilà ce qu'ils pensent : « La pauvre, elle croit qu'elle connaissait son fils, mais elle ne sait rien du tout. » Evidemment, je ne savais pas tout de la vie de Stuart. C'est un homme, maintenant. Mais nous nous parlions souvent. Je sais qu'il ne se drogue pas !

— Je vous crois, dit Ashley.

Lucy saisit les mains de la jeune femme et les broya pratiquement entre les siennes.

— C'est vrai ? souffla-t-elle.

— Bien sûr. Stuart a été un de mes meilleurs amis pendant des années.

— Ashley, tu es entrée dans la police, n'est-ce pas ? intervint Nathan.

— Je suis encore à l'académie.

— Tout de même...

Ils la regardaient avec tant d'espoir qu'Ashley sentit son cœur se serrer.

— Je ne garantis rien, dit-elle. Mais j'ai demandé aujourd'hui à notre instructeur principal s'il pouvait se renseigner pour savoir qui est chargé de l'enquête et si cette personne accepterait de me parler. Je ne suis pas sûre de pouvoir faire quoi que ce soit, mais je peux au moins dire et répéter que je connaissais très bien Stuart et que je suis convaincue qu'il ne se serait jamais drogué volontairement.

Une infirmière apparut dans l'encadrement de la porte de la salle d'attente.

— Monsieur et madame Fresia, vous pouvez retourner vous asseoir auprès de votre fils, si vous le désirez.

— Merci, répondit Lucy, avant de se tourner de nouveau vers Ashley. Excuse-moi. Je tiens beaucoup à ce que quelqu'un soit auprès de lui constamment. Reviendras-tu ? Tu ne peux pas imaginer à quel point ta visite nous a fait du bien.

— Bien sûr que je reviendrai.

— Nous dirons que tu es une cousine, Ashley, fit Nathan. Peut-être reconnaîtra-t-il ta voix...

— Encore merci, dit Lucy en embrassant Ashley avec chaleur. A bientôt.

Lucy sortit et Ashley, après une seconde d'hésitation, s'assit à côté de Nathan.

— Que faisait Stuart, ces derniers temps ? demanda-t-elle. Je dois avouer que nous avons un peu perdu le contact.

Nathan regarda ses mains croisées pendant un moment, puis jeta un coup d'œil autour de la salle d'attente.

— Tu as mangé ?

— Oui, merci. J'ai dîné au restaurant de mon oncle, avant de venir.

— Allons prendre un café, de toute façon.

Comprenant qu'il ne voulait pas parler ici, Ashley opina du chef. Ils se rendirent dans la cafétéria de l'hôpital.

— Heureusement que tu n'as pas faim, commenta Nathan en entrant dans la grande salle brillamment éclairée.

— La nourriture n'est pas très bonne, ici ?

— Les soins médicaux sont excellents, peut-être ce qu'il y a de mieux dans

le pays. Pour ce qui est du reste...

Il s'interrompit et haussa les épaules.

— Demain soir, je vous apporterai quelque chose à manger du restaurant, dit Ashley.

— Tu n'as pas besoin de revenir dès demain soir, Ashley. Lucy et moi tenons le coup, tu sais.

— Mais je voudrais revenir.

— Comment aimes-tu ton café ?

— Noir. Sauf quand je le prends à ce que nous avons surnommé le *Cafard ambulant*— la camionnette où nous achetons notre déjeuner, tous les midis. J'ajoute un peu de lait en poudre, histoire de le rendre buvable.

Nathan sourit et leur commanda deux cafés. Quand ils furent assis, il passa une main dans ses cheveux et regarda Ashley.

— J'ignore totalement ce que faisait Stuart, ces derniers temps. Je sais seulement qu'il écrivait. C'est ce qu'il a toujours voulu faire. En free-lance. Il n'a pas réussi à se faire embaucher par un journal à gros tirage, comme il l'espérait, mais cela ne le perturbait pas du tout. Il disait qu'il allait dénicher les histoires, publier les articles, et qu'on viendrait alors le chercher. Et il gagnait sa vie. Pas de quoi devenir riche, mais il se débrouillait.

Il a vendu des articles à plusieurs journaux et magazines dont *In Depth*.

Il agita un doigt avant même qu'Ashley ait eu le temps de réagir.

— Oui, c'est un torchon. Le genre de canard à publier en première page des gros titres comme : « J'ai été enlevée par un gladiateur extraterrestre à deux têtes ». Mais ils paient bien et donnent beaucoup de liberté à leurs journalistes — forcément — et il leur arrive de dégouter le genre de fait divers qui attire beaucoup l'attention. Stuart était revenu habiter avec nous ; il y a quelques mois, il a décidé de s'installer seul. Il nous a dit qu'il était sur un gros projet et que nous ne le verrions pas beaucoup pendant un moment. En effet, nous ne l'avons plus revu, après cela.

Ashley s'adossa à sa chaise, sourcils froncés.

— Vous avez raconté ça à la police ?

— Bien sûr.

— Et ils continuent à penser qu'il a rencontré des gens qui l'ont entraîné dans la drogue ?

— Je ne sais pas ce qu'ils pensent, repartit Nathan. Ils ont promis de se pencher sur tout ça, et voilà. Alors si tu pouvais découvrir quoi que ce soit, Lucy et moi t'en serions infiniment reconnaissants.

- Je ne suis même pas une débutante, vous savez.
- Mais tu dois connaître du monde dans la police, non ?
- Oui, un peu. Et je vous promets de faire tout mon po...
- Allons-nous-en ! déclara Nathan brusquement, avec colère.
- Que se passe-t-il ? demanda Ashley en regardant autour d'elle.

Presque aussitôt, elle vit l'homme qui venait d'irriter le père de Stuart. C'était celui qu'elle avait remarqué en entrant dans la salle d'attente, plongé dans son journal. Brun, le regard clair, il avait l'air d'un type respectable, mais Ashley savait que les apparences pouvaient être trompeuses.

— Quelle sangsue ! siffla Nathan. Un journaliste, soi-disant. Il prétend connaître Stuart. Mais il ne peut rien nous dire de concret. La police lui a parlé et il n'a su que leur raconter des tas d'histoires à dormir debout. Je crois que son témoignage n'a fait que conforter les uns et les autres dans l'opinion que Stuart est un drogué et sa mère et moi de pauvres gens complètement à côté de la plaque. Ce type a l'air de vouloir tirer un article à sensation de toute cette histoire et je n'ai pas l'intention de l'aider.

Ashley suivit Nathan hors de la cafétéria.

— Remontons, dit ce dernier. Je suis sûr qu'on peut te faire entrer, même pour quelques minutes.

Quand ils furent devant la chambre de Stuart, ils regardèrent par la fenêtre et virent Lucy assise près de son fils, lui tenant la main.

A la vue de son ami, relié à plusieurs moniteurs, avec des tubes dans le nez et la bouche, et un goutte-à-goutte perfusant des solutés dans ses veines, Ashley sentit ses yeux se mouiller. Le visage de Stuart était bleuâtre et enflé et un large pansement lui entourait presque toute la tête. A côté de ça, sa main, entre celles de sa mère, avait l'air tellement normale... Stuart avait de très belles mains, fortes et masculines, avec de longs doigts.

Lucy leva les yeux et les vit. Aussitôt, elle quitta sa chaise et marcha vers la porte.

— Ashley, j'ai fait chercher une blouse pour toi, dit-elle en tendant le vêtement à la jeune femme. Tu peux entrer quelques minutes. J'ai dit que tu étais ma nièce, notre parente la plus proche, ajouta-t-elle dans un chuchotement. Entre. Parle-lui.

Ashley hocha la tête et enfila la blouse. Si elle doutait que Stuart entende un seul mot de ce qu'elle lui dirait, ou qu'il comprenne même qu'elle était là, elle joua le jeu malgré tout, en grande partie pour Lucy.

Une fois au chevet de son ami, elle s'assit et prit la main que la mère de Stuart avait reposée sur le drap blanc. Elle était froide, froide comme la mort. Mais

Ashley rejeta aussitôt cette pensée et se força à parler, même si c'était un peu bizarre, au début.

— Ecoute-moi, espèce de tête de mule de génie littéraire en herbe — tu as intérêt à tenir le coup. Tu as toutes les chances sur cette terre, et les parents les plus merveilleux qui soient. Je veux dire, Nick est super, mais... Enfin, tu sais ce que je veux dire. On en a souvent parlé. Quand j'imagine ce que mes parents auraient pu être, je pense aux tiens. Et sache que j'ai la ferme intention de découvrir ce qui s'est vraiment passé et dans quelle histoire tu t'étais fourré. Alors aide-moi, mon vieux. Je sais que tu n'es pas un toxico, et je saurai bien le prouver. Je t'en donne ma parole.

Ashley crut sentir un mouvement entre ses mains — un mouvement à peine perceptible. Elle leva les yeux vers les moniteurs, mais elle ne savait pas les lire. Rien ne paraissait avoir changé.

Pourtant... elle avait bien senti quelque chose. Et s'ils avaient raison, après tout ? Stuart l'avait peut-être entendue.

Elle ne dirait rien à Lucy et à Nathan, cependant. Inutile de les faire souffrir davantage en leur donnant ce qui pouvait bien n'être que de faux espoirs.

Elle se leva et déposa un baiser sur le front de son ami.

— Tu as beau avoir été un ami pitoyable, je t'aime quand même, murmura-t-elle.

Elle ressortit tout doucement. Une infirmière attendait devant la porte de la chambre.

— M. et Mme Fresia sont un peu plus loin, dans le couloir, lui dit-elle. Ils parlent avec un officier de police.

Puis elle se dirigea vers le patient.

Ashley se débarrassa de la blouse, la posa sur une chaise, et suivit le couloir, qui formait un coude. Lorsqu'elle aperçut les parents de Stuart, elle se figea, clouée sur place.

Le policier avec lequel ils s'entretenaient n'était autre que Jake Dilessio.

## 8.

Dilessio hochâ la tête en la voyant, et Lucy se tourna vers elle, les yeux pleins d'espoir.

— Ashley, je ne sais comment te remercier. Grâce à toi, j'ai l'impression que nous avons enfin un interlocuteur disposé à nous prendre un peu plus au sérieux.

Ashley se sentit rougir, stupéfaite devant ce rebondissement inattendu.

— Je ne vous promets rien, fit Dilessio. Je vais parler avec mes collègues chargés de l'affaire et je ferai mon possible pour découvrir pourquoi votre fils se trouvait sur cette route. Je vous ferai part de ce que je pourrai apprendre. Mais vous n'aimerez peut-être pas les réponses que je vous donnerai...

Lucy sourit.

— Inspecteur Dilessio, tous les gens à qui j'ai parlé, depuis l'autre matin, semblent avoir pitié de moi parce que je serais incapable de comprendre que mon fils pourrait avoir sombré dans la drogue et s'être trouvé mêlé à des histoires louches, au cours des derniers mois. J'admets volontiers que cela peut arriver, mais mon mari et moi avons toujours eu une relation exceptionnelle avec notre fils. Je vais donc continuer à croire en lui jusqu'à ce qu'on m'apporte une preuve irréfutable du fait qu'il n'était plus celui que je pense. De même que je continuerai à croire de tout mon cœur qu'il va sortir du coma et pourra alors nous expliquer ce qui s'est réellement passé.

— J'admire votre foi et j'espère sincèrement que vous avez raison, repartit Dilessio.

Puis, à l'intention d'Ashley :

— Est-ce que vous rentrez chez vous, mademoiselle Montague?

— Je... euh... oui, dit celle-ci, de plus en plus stupéfaite. Les cours commencent à 7 heures, à l'académie, ajouta-t-elle à l'adresse de Lucy et Nathan.

— Formidable. Vous allez donc pouvoir me ramener, déclara Dilessio. Marty, mon partenaire, m'a déposé, expliqua-t-il devant l'air interloqué de la jeune femme.

— Oh ! oui, sans doute, murmura-t-elle.

Nathan l'embrassa.

— Encore merci mille fois d'être venue, Ashley.

- Je reviendrai.
- Seulement si tu as le temps. Tu es bien assez occupée comme ça.
- Je reviendrai, répéta Ashley, serrant Lucy dans ses bras.

Elle se tourna vers Dilessio.

- Inspecteur...
- Bonsoir, dit ce dernier, s'adressant aux Fresia.
- Merci, répondit Lucy. Merci encore mille fois.

Ashley se dirigea vers les ascenseurs, allongeant le pas pour rester au niveau de Jake Dilessio. Au moment de tourner dans le couloir, elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Nathan et Lucy les regardaient s'éloigner. Nathan avait enroulé un bras autour de la taille de sa femme et, en dépit de la terrible épreuve qu'ils traversaient, Ashley éprouva un petit pincement d'envie.

Ils étaient mariés depuis si longtemps ; le lien qui les unissait les aiderait à surmonter les pires malheurs.

Elle leur fit un signe de la main et, se tournant de nouveau, effleura Dilessio. Elle s'écarta aussitôt.

- C'est un couple sympathique, remarqua-t-il.
- Très sympathique. Je me disais justement...

Elle s'interrompit, rougit, s'en voulut de son émotion.

- Vous vous disiez ?

Ashley haussa les épaules. Ne pas répondre, maintenant, serait pire que de garder le silence.

- Je ne sais pas. Le mariage n'est pas une institution très respectée, de nos jours, et pourtant, quand on les regarde, on ne peut s'empêcher de penser que, malgré leur souffrance, ils sont ensemble et unis, qu'ils peuvent s'appuyer l'un sur l'autre.

Ils s'étaient engouffrés dans la cabine d'ascenseur et Ashley appuya sur le bouton pour descendre au parking. Dilessio ne disait rien. Avait-elle trop parlé ?

- Vous avez raison, c'est une force, dit-il finalement. Mes parents étaient comme ça, extrêmement soudés.

- Étaient ?

- Ma mère est morte il y a quelques années. Depuis, papa erre comme une âme en peine.

Il marqua encore une pause, avant de reprendre :



— C'est vrai que les mariages qui durent sont plus rares, de nos jours. Les Fresia ont l'air de faire partie de ces couples vraiment unis. Et ils semblent s'aimer autant qu'ils aiment leur fils.

— Oui. Et si vous connaissiez Stuart...

— Je les ai prévenus, cependant, l'interrompit Jake. Il est tout à fait possible que Stuart ait basculé dans une sale histoire. Plus que possible, même.

Ils sortirent de l'ascenseur et s'engagèrent dans le parking.

— Et moi, je continue de penser qu'il n'en est rien, déclara Ashley avec force.

— C'est bien joli, de penser. Encore faut-il pouvoir prouver le bien-fondé de ses pensées. Vous avez une théorie ?

Ashley redressa le menton. Elle ne se laisserait pas intimider.

— Pour le moment, je me contente d'examiner les faits. Un piéton apparaîtrait brusquement au milieu d'une route nationale à dix voies très fréquentée. Il devait bien arriver de quelque part.

— En effet. Une maison, un appartement près de cette route. Ou encore une voiture.

— Exactement. Mais s'il habitait dans le coin, quelqu'un l'aurait forcément vu se promener en sous-vêtement et les personnes chargées de l'enquête l'auraient appris. Nous avons beau être à Miami, les gens n'ont pas pour habitude de se balader sur les routes ou les voies express à moitié nus. A mon avis, il était dans une voiture et quelqu'un l'en a fait sortir ou l'a poussé.

— Déduction intéressante, mademoiselle Montague. Je suis d'accord avec vous. Ils ont pu se disputer, et, compte tenu de l'état de votre ami, il est sorti de voiture et s'est mis à marcher sans même se rendre compte de l'endroit où il se trouvait. Il était peut-être avec son fournisseur, et, dans ce cas-là, vous pouvez être sûre que le type n'aura pas attendu pour voir ce qui se passait.

— Ou bien quelqu'un l'a poussé sur cette route, en partant du principe qu'il se ferait tuer.

— Un assassin qui *part du principe* que sa victime va se faire tuer ?

Ashley ne se démontra pas.

— Cela a déjà dû se produire.

Il ne répondit rien et la jeune femme insista :

— Vous avez dû avoir l'intuition que quelque chose clochait ou vous n'auriez pas pris la peine de venir jusqu'ici.

Jake s'arrêta.

— C'est une histoire bizarre. Mais je ne vous ai pas menti quand j'ai dit que j'avais largement de quoi m'occuper, en ce moment. Je vais parler à Carnegie — c'est la personne chargée de l'enquête — et tenter d'en apprendre davantage. Cela dit, n'oubliez pas ceci : pour l'heure, vous n'êtes même pas officier de patrouille. Vous êtes à l'académie de police. Ne vous prenez pas pour l'inspecteur Sipowics dans *New York Police Blues*, d'accord? Vous pourriez vous retrouver au milieu d'une affaire dangereuse et manquer de l'expérience nécessaire pour vous en tirer sans dégâts.

— Alors, vous pensez aussi..., commença Ashley sur un ton triomphant.

Jake la coupa d'un air impatient.

— Je pense que s'il était mêlé à une histoire de drogue, vous pourriez vous retrouver dans de beaux draps. Une grosse partie des horreurs qui se produisent dans notre région sont directement liées à la came. Alors si vous voulez aider votre ami, rendez-lui visite quand vous le pouvez, travaillez sans relâche à l'académie, et laissez les policiers chevronnés faire leur enquête.

Ashley se remit à marcher.

— Oui, inspecteur Dilessio, dit-elle entre ses dents. Seulement, dans la mesure où les policiers chevronnés sont terriblement occupés et ne croient pas en Stuart comme moi je crois en lui, je me heurte un peu à un mur, vous ne trouvez pas ?

— Carnegie est un type sérieux et compétent, dit Jake froidement, avant d'enchaîner : Ecoutez, Ashley, on part des éléments en notre possession pour conduire une enquête. Vous ne pouvez pas en vouloir aux gens de déduire que votre ami se droguait, alors qu'à son arrivée à l'hôpital, on a trouvé son sang bourré d'héroïne. Vous ne pouvez pas non plus en vouloir à la police d'en tenir compte pour mener son enquête. Ce que vous dites est peut-être vrai. Le cas échéant, on le découvrira. Nous ne sommes pas des magiciens, mais nous finissons bien souvent par trouver les réponses, même dans les affaires les plus difficiles. Ayez un peu la foi, O.K. ?

— Bien sûr, répondit la jeune femme avec raideur.

Ils arrivaient près de sa voiture et, actionnant l'ouverture automatique des portières, elle se glissa derrière le volant. Dilessio fit le tour du véhicule et s'assit à côté d'elle. Ashley démarra, concentrée sur sa conduite. Elle freina néanmoins un peu trop brutalement à la sortie du parking et tressaillit. Si ça continuait, il allait croire qu'elle ne savait même pas manœuvrer une voiture.

Quand ils furent sur la route, elle brisa le silence gêné qui s'était installé entre eux.

— Alors, vous vous plaisez dans la marina ?

— Oui. C'est bien pratique. La cuisine n'est pas mon fort, alors je suis

content d'avoir un restaurant tout près.

— Vous connaissez Nick depuis longtemps ?

— Sept ou huit ans.

— C'est bizarre que je ne vous aie jamais parlé avant. Je pense vous avoir croisé quelques fois, mais c'est tout. Vous veniez souvent ?

— Pas vraiment, non. De temps à autre, le dimanche après-midi.

— Je connais la plupart des policiers qui fréquentent le restaurant. Quand j'ai décidé d'entrer à l'académie, ils m'ont donné des conseils. Nick ne m'a jamais recommandé de vous parler, pourtant.

— Je ne devais pas être dans le coin. D'ailleurs, il n'est pas sûr que je vous aurais encouragée.

— Ah bon ?

Jake se tut.

— Vous pensez que les femmes n'ont pas leur place dans la police ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Que dites-vous, dans ce cas ?

Il tourna la tête vers elle et parut l'étudier, un moment, dans l'ombre de l'habitacle, à la lueur intermittente des lampadaires.

— Que vous, en tant que personne, n'êtes peut-être pas le genre de candidate idéale pour ce job. Vous êtes opiniâtre...

— J'aurais tendance à penser que c'est une qualité, murmura Ashley.

— Si elle s'accompagne de patience, oui. Le travail de policier est un travail d'équipe. Vous ne m'avez pas l'air disposée à laisser vos partenaires jouer leur part du jeu.

— Ce qui signifie ?

— Vous devriez ôter votre nez de cette enquête. N'allez pas traîner dans les mauvais quartiers en croyant que vous allez trouver la clé qui vous permettra de la résoudre. Vous n'êtes pas prête. Faites confiance aux professionnels.

Ashley garda les yeux fixés sur la route.

— Vous parlez de vous, bien sûr. C'est pour cela que vous ne pouvez même pas dîner sans avoir un dossier ouvert en face de vous.

— Il y a longtemps que je fais ce travail. Vous venez de manquer la bretelle de sortie, enchaîna-t-il tranquillement.

— Je n'emprunte peut-être pas le même chemin que vous, riposta Ashley avec la plus parfaite mauvaise foi.

Car il avait raison : elle avait manqué la sortie. Mieux valait le reconnaître, du reste, et faire demi-tour. C'est ce qu'elle fit et il eut la délicatesse de ne pas faire le moindre commentaire.

Ils furent bientôt devant *Chez Nick*. Ashley se gara sur sa place réservée et ils descendirent de voiture.

— Eh bien, quoi qu'il en soit, merci d'avoir pris la peine de vous rendre à l'hôpital, fit la jeune femme sur un ton un peu guindé.

Jake opina.

— Je vais parler au sergent Carnegie et insister sur le fait que votre ami n'est pas le genre de gosse à se fourrer dans des histoires pareilles. Il aura peut-être des informations.

— Merci. Mais... Inspecteur ?

— Oui ?

— Stuart n'est pas un gosse. Il a vingt-cinq ans et a toujours été quelqu'un de responsable.

— Entendu. Bonne nuit.

Il fit un signe de la main et s'éloigna en direction de son bateau. Ashley le suivit des yeux.

Elle se sentait fatiguée, vidée, mais aussi plus mal à l'aise que jamais, en ce qui concernait Stuart. Elle entra dans la maison par la cuisine, espérant ne croiser personne. Elle n'avait pas envie de parler, même à Nick.

On entendait des bruits de voix et de la musique, du côté du bar-restaurant. Il y avait encore du monde.

Elle se rendit directement dans son aile et, une fois dans sa chambre, alluma la télévision et fit sa toilette en écoutant les informations. Les nouvelles locales succédèrent aux nouvelles nationales. Il y avait eu un gros carambolage à Broward, sur la 595. Une pop star avait été arrêtée en possession de drogue, sur la plage. Deux producteurs de cinéma de passage à Miami s'étaient retrouvés mêlés à une rixe, dans une boîte de nuit.

Il n'y avait encore aucune piste concernant la jeune femme assassinée découverte dans la nuit de vendredi à samedi, dans la zone marécageuse au sud-ouest du comté. La police s'efforçait d'établir son identité. Le médecin légiste et la brigade des homicides avaient fait une déclaration selon laquelle elle avait été tuée d'une manière qui rappelait la série de meurtres qui avait secoué la région, cinq ans plus tôt.

Ashley reposa sa brosse à dents dans son gobelet et alla s'asseoir au bord du lit pour regarder le reste du journal télévisé. On conseillait aux femmes de se montrer particulièrement prudentes, et cela même si les autres meurtres

avaient été associés à une secte qui n'existait plus et si aucun élément ne laissait présager l'existence d'un danger, pour le moment.

Une photo de Peter Bordon apparut sur l'écran et le présentateur expliqua que l'homme, également connu sous le surnom de Papa Peter, était dans une prison fédérale au centre de l'Etat. Il avait toujours nié être impliqué dans ces meurtres. Il avait fini par être condamné pour une histoire de fraude et d'évasion fiscales.

Puis le présentateur se tourna vers une jolie blonde en lui demandant ce que leur réservait la météo et la jeune femme récita son bulletin sur un ton enjoué, annonçant une soirée douce, un ciel dégagé et du beau temps pour les jours à venir.

Ashley éteignit la télévision et sortit par la porte qui donnait directement dans sa chambre. Elle contempla un moment les bateaux alignés dans la marina et son regard se posa sur celui de l'inspecteur Dilessio, le *Gwendolyn*.

C'était lui qui était chargé de l'enquête sur le meurtre de la jeune femme découverte au cours du week-end. C'était peut-être ce qui le rendait si chatouilleux. Car il avait paru presque humain, à une ou deux reprises, ce soir.

En tout cas, Mlle Météo avait raison. La nuit était très belle, avec une légère brise soufflant depuis la mer, juste assez pour rendre la température agréable, ni trop chaude, ni trop humide, ni trop fraîche.

Soudain, Ashley recula dans l'ombre. Une silhouette venait d'apparaître à l'avant du bateau.

Dilessio.

Peut-être avait-il entendu le bulletin météo de la jeune femme enjouée, lui aussi, et cela lui avait-il donné envie de sortir pour admirer la nuit. Il était en short et son torse luisait au clair de lune.

Ashley imagina sans peine les commentaires qui n'auraient pas manqué de fuser, si Karen et Jan avaient été là. Elles auraient tout passé en revue : les jambes, les fesses, le visage, peut-être même les pieds. Bon, elle ne le voyait pas si clairement que cela... Tout de même, il était bel homme. Avec des traits bien marqués, bien dessinés, une voix profonde, de beaux yeux, et, mais oui, des belles fesses bien rondes.

— Ma vieille, tu travailles trop et tu ne te distrains pas assez, murmura-t-elle, avant de se forcer à rentrer dans sa chambre et de fermer la porte à double tour.

Que lui arrivait-il ?

La question de Karen ne cessait de résonner dans son esprit, telle une provocation : *Tu n'as donc jamais envie de t'envoyer simplement en l'air ?*

Avant aujourd'hui, la réponse était claire : non. Elle n'y pensait pas, occupée qu'elle était par ses plans de carrière et le train-train quotidien.

Et maintenant ?

Maintenant, elle avait croisé un type aussi séduisant qu'il était capable d'être odieux. Un inspecteur de police, par-dessus le marché. Et elle ne pouvait pas nier l'effet qu'il avait sur elle. Ses mains moites sur le volant, tout à l'heure, étaient bel et bien une réaction à sa présence à son côté, dans l'habitacle restreint de la voiture...

Ashley étouffa un grognement. Décidément, elle avait dû tomber sur la tête. Il était tard et le réveil allait encore sonner avant 6 heures du matin.

Elle se coucha, éteignit la lumière, mais la ralluma très vite. Elle prit la télécommande et chercha une émission ou un film divertissant qui lui permette de penser à autre chose. Subitement, son doigt se figea sur la touche des programmes et elle écarquilla les yeux. Depuis quand montrait-on des films pornographiques sur des chaînes non spécialisées du câble ? Elle en avait les joues brûlantes, et pourtant, elle était seule.

Non, vraiment, elle n'avait pas besoin de cela. Elle changea vite de chaîne et tomba sur une rediffusion du vieux feuilleton comique *I Love Lucy*. Voilà qui était beaucoup mieux.

Elle donna un coup de poing dans son oreiller. Il lui fallait absolument se détendre et s'endormir...

Et, de fait, le sommeil finit par la gagner.

Jake ne verrouillait pas toujours la porte menant à la cabine du *Gwendolyn*, mais il était presque certain de l'avoir fait, ce soir. Or, lorsqu'il avait introduit la clé dans la serrure, la porte s'était pratiquement ouverte toute seule.

Il avait sorti son revolver et fait le tour de l'intérieur du bateau, dos au mur. Rien ni personne. Il n'en avait pas moins eu une drôle de sensation — l'impression tenace que quelqu'un était entré chez lui.

Perplexe, il s'était arrêté devant son bureau. Etroit, avec juste la place pour un ordinateur portable et une petite imprimante, il était impeccable. Ses papiers et ses dossiers étaient serrés dans des tiroirs. Il les avait ouverts, lentement. Là aussi, rien ne paraissait avoir été déplacé.

Il s'était changé, troquant ses vêtements contre un short, et il était revenu s'asseoir devant l'ordinateur pour en inspecter les fichiers. Rien ne manquait. N'empêche...

Il était sorti sur le pont, scrutant la rangée d'embarcations qui se balançaient doucement sur l'eau. Aucun signe de vie. Mais il y avait encore de la lumière, dans le restaurant de Nick.

Pieds et torse nus, il bondit sur le ponton et franchit la courte distance le séparant de l'établissement. La porte était ouverte, en dépit du panneau « fermé » qui y était accroché. En entrant, il trouva Nick en train d'essuyer le comptoir du bar. Il y avait encore quelques clients assis ici et là et le juke-box jouait une vieille chanson de John Denver.

— Jake ? s'exclama Nick, visiblement surpris de le voir là à cette heure. Tu sais que la loi en Floride requiert le port de chaussures et d'une chemise dans les restaurants...

— Désolé, répondit Jake. Je suis juste venu te poser une question. .. au sujet de la clé que je t'ai demandé de garder pour moi. T'en es-tu servi, ce soir, pour une raison ou pour une autre ?

Nick fit non la tête.

— Je n'ai pas eu une minute. Il y avait un monde fou toute la soirée.

— C'est bizarre, murmura Jake. Tu la gardes dans un endroit sûr ?

— Ça oui, alors.

— Elle n'est pas accessible aux clients du bar ?

Nick regarda autour de lui.

— Hé là, les amis, merci d'être venus, mais c'est l'heure de rentrer chez soi ! Je ferme la boutique.

Jake attendit, pendant que Nick accompagnait ses derniers clients jusqu'à la porte. Après l'avoir verrouillée, ce dernier lança :

— Viens dans la maison. Je vais m'assurer que la clé est bien là où je l'ai laissée.

Jake le suivit derrière le bar, à travers le bureau et dans le living-room.

— Il s'est passé quelque chose ? s'enquit Nick.

— Non, pas vraiment. Mais j'ai l'impression que quelqu'un a visité le bateau. Je suis pratiquement sûr d'avoir fermé, avant de sortir, or, j'ai trouvé la porte ouverte, à mon retour... Enfin, rien ne manque. J'ai peut-être imaginé que j'avais fermé.

Le ton de sa voix, cependant, démentait ces derniers mots.

— Bref! J'ai vu qu'il y avait encore de la lumière, chez toi, alors je suis venu te poser la question.

— Pas de problème. Si tu veux que je te la rende...

— Non, non, pas du tout. Au contraire. Je suis soulagé de savoir que tu as un double. Et puis, c'est pratique, si je dois recevoir quelque chose, ou la visite d'un réparateur quelconque. Je veux juste m'assurer que tu l'as toujours.

— O.K. Sers-toi, si tu veux boire quelque chose. Je reviens tout de suite.

— Merci, dit Jake.

Nick longea un couloir et disparut sur la droite.

Le sommeil d'Ashley fut troublé par des rêves étranges où elle vit Stuart lui parler et se promener en slip blanc, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde ; puis Dilessio le remplaça — mais lui ne portait même pas de sous-vêtement. Ashley s'efforçait désespérément de ramener son regard vers son visage et d'agir comme si rien n'était plus normal que de le voir déambuler dans le plus simple appareil. Elle était sur son bateau et lui expliquait à quel point les programmes du câble étaient devenus osés...

Elle se réveilla brusquement, couverte d'une fine pellicule de sueur glacée. Peu à peu, les images du rêve s'effacèrent et elle s'assit sur son lit, tâchant de comprendre ce qui l'avait réveillée.

Il était tard et la maison était plongée dans le silence. Il n'y avait plus aucun bruit du côté du bar-restaurant. La télévision retransmettait un autre épisode du feuilleton *I Love Lucy*.

Ashley se leva, s'étira et se demanda encore ce qui avait bien pu la tirer ainsi du sommeil. Elle marcha vers l'une des deux fenêtres qui flanquaient la porte donnant sur les quais. Il n'y avait personne dehors et les bateaux tanguaient mollement sur l'eau brillante et noire.

Toujours en proie à un curieux malaise, la jeune femme se dirigea vers la porte qui ouvrait sur le reste de la maison. Elle la poussa et tendit l'oreille. Rien. Le bar était fermé ; Nick avait dû monter se coucher.

Soudain, elle perçut quelque chose... un bruit à peine audible... comme si quelqu'un se déplaçait doucement...

Elle gagna le living-room. Nick n'éteignait jamais totalement les lumières, et l'éclairage diffus projetait sur les murs des ombres fantastiques. L'air furieux d'avoir été arraché à son élément pour se retrouver empaillé à deux mètres au-dessus du sol, le poisson paraissait la foudroyer du regard...

Depuis le temps qu'elle vivait ici, c'était bien la première fois qu'elle trouvait ce pauvre poisson menaçant !

De nouveau, elle entendit ce bruit... en provenance de la cuisine. Elle approcha sur la pointe des pieds et s'accroupit derrière le comptoir. Nick ou Sharon ne se déplaceraient pas de manière aussi subreptice... Elle longea le comptoir jusqu'au bout, et jeta un coup d'œil dans la pièce. Elle s'avisa trop tard qu'on bougeait derrière elle. Un cri monta de sa gorge tandis que deux bras d'acier l'enserraient comme dans un étau.

— Qui êtes-vous et que faites-vous ?



Elle voulut se retourner, se battre, mais perdit l'équilibre et tomba. La silhouette l'aplatit au sol et, avant même qu'elle ait pu chercher à se dégager, le plafonnier inonda la cuisine de sa lumière aveuglante.

— Qu'est-ce que... ?

C'était Nick et il regardait sa nièce et Jake Dileccio d'un air éberlué.

Jake se redressa aussitôt, le visage en feu, avant de tendre la main à Ashley pour l'aider à se relever.

S'il n'était pas nu, il s'en fallait de peu : il portait juste un short. Durant leur bref épisode au sol, elle l'avait senti plaqué contre elle et son corps en palpitait de la tête aux pieds.

— J'ai cru que quelqu'un rôdait dans la maison, dit-il.

— Moi aussi, fit Ashley.

— Et vous n'avez, ni l'un ni l'autre, pensé à appeler, tout bonnement ? demanda Nick.

— Si vraiment quelqu'un rôdait..., commença Ashley.

— Ce que vous faisiez précisément, l'interrompt Jake avec un large sourire.

— Pardon, je vis ici ! Ce n'est pas votre cas. Peut-on savoir ce que vous fabriquiez ?

— Il est avec moi, dit Nick.

— Il était dans la cuisine. Pas toi.

— Nick m'avait invité à me servir quelque chose à boire et j'étais venu prendre un verre de thé glacé, expliqua Jake.

— Les flics ! fit Nick, secouant la tête comme s'il parlait d'une espèce à part. Ils voient du mystère partout. Je vais faire du thé.

Il se dirigea vers la cuisinière et mit de l'eau à bouillir. Ashley et Jake échangèrent un regard et la jeune femme s'en voulut tout à coup de ne pas dormir dans une chemise de nuit un peu plus seyante. Son T-shirt arborait le logo d'un groupe de rock et l'ourlet atteignait à peine le milieu de ses cuisses.

— Je vais chercher un peignoir, murmura-t-elle.

— Nick, je vais rentrer, dit Jake. Tu as vérifié ce que je t'ai demandé ?

— Ouais, répondit Nick en brandissant une clé. Elle était exactement là où je l'avais laissée.

Jake fronça les sourcils.

— Tu n'as pas un autre double, par hasard ? enchaîna Nick.

— Non, repartit Jake, avant d'hésiter. Attends... si. Je n'y avais plus pensé

depuis longtemps. J'avais même oublié. Mais tu as raison. Il y a une autre clé.

Il n'avait pas l'air heureux. Bien au contraire.

— Ashley, sors des mugs, tu veux ? dit Nick.

La jeune femme, qui avait suivi l'échange entre son oncle et Jake d'un air perplexe, fit le tour du comptoir et ouvrit un placard. Au même instant, Sharon entra dans la cuisine en bâillant. Elle portait une chemise de nuit de soie bleu marine avec sa robe de chambre assortie et, le visage démaquillé et les cheveux ébouriffés, elle était magnifique. Ashley se sentit encore plus souillon, dans son T-shirt minable.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Sharon, souriant d'un air confus. Une petite réunion impromptue entre amis ?

— On s'apprête juste à prendre le thé, répondit Nick en l'embrassant sur le front. Désolé de t'avoir réveillée. Les flics, tu sais, il faut toujours qu'il y ait du drame.

— Les flics ? Il y a un problème ?

— Non. Juste un petit malentendu. Et maintenant, nous sommes tous réveillés. Encore une fois, j'en suis navré.

— Ce n'est pas grave. Je ne suis pas tenue de me rendre où que ce soit avant 11 heures.

Elle se tourna vers Ashley.

— Toi, en revanche, tu dois te lever aux aurores.

— Oh, ce n'est pas grave. Elle m'a dit qu'elle était encore assez jeune pour pouvoir se passer de sommeil, déclara Nick sur un ton enjoué. Je vais te dire, Sharon, nous n'avons rien à craindre.

La crème du département de police de Miami-Dade se donne la chasse dans notre cuisine !

La bouilloire émit son sifflement.

— Je vais sortir le lait et le sucre, dit Sharon. Nous avons du chocolat chaud, aussi, Jake. Ou préférez-vous une tisane ?

— Non, merci, je vais retourner sur le bateau.

— Allons, l'eau est bouillante et nous sommes tous là.

— Juste du thé, dans ce cas. Merci.

— Bon, un thé. Ashley, voilà pour toi. Et voici le lait et le sucre. Elle en prend des tonnes, ajouta-t-elle à l'adresse de Jake.

— Deux flics, reprit Nick, qui visiblement n'en revenait toujours pas. Encore heureux que vous ne vous soyez pas tiré dessus.

— A propos, s'exclama Sharon, vous êtes allé à l'hôpital, finalement ? Croyez-vous pouvoir aider l'ami d'Ashley ?

— Je peux me renseigner sur le déroulement de l'enquête, mais pas beaucoup plus, fit Jake. Ce n'est pas du tout mon rayon.

— Quoi qu'il en soit, c'est gentil d'avoir fait la démarche, commenta Sharon, avant de se tourner vers Ahsley. Au fait, des amis à toi sont passés, ce soir.

Ashley plissa le front, se rappelant brusquement qu'elle avait promis à Karen de l'appeler pour la tenir au courant de la situation. Jan aussi devait être au parfum, maintenant.

— Des amis de l'académie, précisa Sharon.

— Non, il y en a un qui est déjà flic, rectifia Nick. C'est quoi son nom, déjà ? Len Green, je crois. Il est venu avec ce grand noir, là. Arne.

— Ils voulaient quelque chose de particulier ? fit Ashley.

— Des hamburgers.

— Non, je veux dire...

— Ils ont demandé si tu étais là, dit Sharon en souriant. Ils devaient avoir faim et sans doute ont-ils décidé de s'arrêter pour manger et d'en profiter pour te faire une petite visite. Bref, je leur ai dit que tu étais allée voir un ami à l'hôpital.

— Merci. Je vois Arne demain, de toute façon. Len travaille dans la zone sud, lui.

— Ils sont sympathiques, tous les deux, observa Sharon. Ils ont passé un bon moment à bavarder avec Sandy, aussi.

— Sacré Sandy ! s'esclaffa Nick. Dès qu'il voit un flic, il faut qu'il lui mette le grappin dessus. Je soupçonne ce vieux roublard de ne rien ignorer de tout ce qui se passe dans le département de Miami-Dade. Si leurs ordinateurs tombent en panne, ils pourront toujours faire appel à lui !

— C'est sa façon à lui d'occuper sa retraite, comme il dit, fit Sharon.

Jake posa son mug sur le comptoir.

— Je vais aller me coucher. Merci pour le thé.

— De rien, dit Nick. Bonne nuit.

Il se leva pour accompagner Jake jusqu'à la porte, qu'il verrouilla ensuite.

— Eh bien, je crois que je vais en faire autant, marmonna Ashley.

— Bien sûr. Repose-toi bien, fit Sharon.

Ashley envoya un baiser à son oncle et prit le chemin de sa chambre. Elle aurait dû se sentir épuisée. Au lieu de ça, elle était tendue comme un arc. Pourquoi Nick avait-il fait entrer Jake dans la maison, à cette heure tardive ? Ni l'un ni l'autre ne l'avaient vraiment explicité.

La télévision était toujours allumée et Ashley l'éteignit avant d'aller se planter devant la fenêtre. Tirant les rideaux, elle lorgna au-dehors. Jake se tenait sur son bateau, les yeux rivés sur le restaurant.

Ashley le considéra un moment, remarquant de nouveau la façon dont les rayons de la lune faisaient briller son torse...

Non.

Jake Dileccio n'était pas pour elle. Eprouver de l'attrance pour lui était une pure folie.

Hélas, il l'attirait bel et bien. Elle pouvait encore sentir le contact de sa peau contre la sienne, lorsqu'il l'avait plaquée au sol.

Ashley avait toujours joui d'un esprit pratique. De ses amis, elle était celle qui gardait immanquablement les pieds sur terre et la tête sur les épaules. *Ce n'est pas pour toi ? Alors n'y touche pas. Inutile de tirer une bouffée de cette cigarette. Pourquoi commencer à fumer, si tu sais que c'est mauvais pour ta santé ? Ne prends pas le risque de t'acoquiner avec ce type alors que tu sais très bien qu'il n'est pas pour toi... Si tu ne commences rien...*

Moralité, elle ne commençait rien du tout.

Elle alla se coucher et regarda fixement le plafond, dans le noir. Finalement, elle replongea dans le sommeil, puis dans un autre rêve...

Elle était de retour sur le bateau et parlait à Jake d'un slip blanc, en dépit du fait que lui n'en portait toujours pas. Elle s'évertuait à le regarder dans les yeux, à ne pas laisser son regard descendre plus bas...

Elle voulait lui parler d'une chose très importante, mais elle ne parvenait pas à se rappeler quoi.

Le réveil sonna, l'arrachant brutalement au rêve.

Elle se redressa d'un bond, la tête lourde, avec l'impression qu'elle n'avait pas vraiment dormi.

Merde ! La journée s'annonçait mal.

## 9.

La pièce n'était pas petite à proprement parler, mais on s'y sentait à l'étroit. Son atmosphère était étouffante. Une table marron y jurait avec des murs d'un vert « sanitaire » — deux teintes de vert sanitaire. Hormis cette table et deux chaises, il n'y avait rien d'autre.

Peter Bordon et Jake se faisaient face, de part et d'autre de la table. Si un gardien se tenait juste derrière la porte, Jake ne pensait pas avoir besoin de l'appeler à la rescousse. De carrure moyenne, Bordon n'était pas très impressionnant, sur le plan physique. Sa force et son pouvoir étranges émanaient de ses yeux — un regard qui donnait la chair de poule. Il avait eu un sourire amusé en voyant Jake et en entendant le garde assurer ce dernier qu'il ne quitterait pas son poste.

— Il n'a pas l'air de savoir que c'est *vous* qui m'avez battu comme plâtre, la dernière fois que nous nous sommes vus.

— Je ne vous ai pas battu comme plâtre, répondit Jake.

Bordon pencha la tête de côté.

— Non, vous avez juste essayé de m'étrangler.

— Vous m'avez l'air bien vivant et en pleine forme.

— Je vais bien, c'est vrai. Merci.

De rares mèches grises striaient ses cheveux châtain clair. Ses yeux si bizarres étaient noisette et Bordon paraissait doué du talent de les rendre plus clairs ou plus foncés, à volonté. Il les concentrait sur vous de façon presque hypnotique. Il s'exprimait d'une voix grave et douce, mais savait aussi forcer le ton et charger ses propos d'une remarquable intensité.

— Je ne sais pas trop comment m'adresser à vous. Puis-je vous appeler Jake ? N'est-ce pas trop familier ? Inspecteur Dileccio serait plus approprié. Pourtant, j'ai l'impression de vous connaître si bien... Je sais que me voir mourir d'une mort lente et douloureuse vous remplirait de joie. Il y a tant de colère et de haine dans votre cœur... Mais je vous pardonne.

— Allez vous faire foutre avec votre pardon, répliqua Jake en serrant les dents.

Bordon le provoquait — un autre de ses grands talents.

Se jurant intérieurement de ne plus tomber dans le piège, Jake fourra la main dans la poche de sa veste et en tira une photo de la dernière victime, prise sur

les lieux où on l'avait retrouvée. Il la posa sur la table et la fit glisser vers Bordon.

— Comment est-elle morte ? demanda-t-il. Et pourquoi ?

Bordon considéra la photo d'un air morne, puis reporta le regard vers Jake.

— Elle a été assassinée, manifestement. Ou vous ne seriez pas là. Pourquoi, je n'en sais rien. Mais je vais prier pour le salut de son âme.

— Bordon, on lui a tranché la gorge et les oreilles. La chair à l'extrémité de ses doigts a été découpée. Elle a souffert une mort atroce, exactement comme les femmes que vous avez tuées, il y a cinq ans.

— Je n'ai jamais tué personne.

— Vous avez commandité ces meurtres.

— Non, inspecteur, vous vous trompez. Je ne demanderais jamais à un être humain de prendre la vie d'un autre.

Jake secoua la tête.

— Nous n'avons peut-être jamais pu le prouver, mais tout le monde sait que vous étiez complice de ces meurtres.

— J'étais peut-être en colère contre les femmes qui sont mortes, peut-être même ne les aimais-je pas particulièrement. Ma foi a beau m'ordonner de ne pas trahir de tels sentiments, d'autres ont peut-être senti la déception qu'elles m'inspiraient et, du coup,... elles sont mortes.

Jake se pencha en avant.

— Papa Peter. C'est ainsi qu'on vous appelait — les pauvres gens crédules et paumés qui, suspendus à vos lèvres, buvaient vos sermons, se dépouillant de tout ce qu'ils possédaient, y compris leur âme, pour vous le donner...

Bordon sourit, l'air très terre à terre, subitement.

— J'ai trompé du monde, O.K. Je me suis rendu coupable de fraude et d'évasion fiscales. Je paye pour cela aujourd'hui. Et, en effet, j'ai couché avec pas mal de femmes. Beaucoup de femmes. Des belles femmes. Vous êtes jaloux, Jake ? Vous n'avez aucune raison, vous savez. Vous transpirez la testostérone par tous les pores de votre peau. Les femmes doivent tomber comme des mouches autour de vous. Pourquoi m'en vouloir d'avoir pris du bon temps, moi aussi ? Aucune loi n'interdit à deux adultes consentants de s'envoyer en l'air.

Jake se renversa sur le dossier de sa chaise. Bordon n'avait pas changé d'un iota. Il demeura calme et serein, quel que soit son discours, quelle que soit l'énormité de ses mensonges. Il soutint un long moment son regard.

— Qu'est-il arrivé à Nancy ? dit-il finalement, d'une voix douce.

Bordon soupira.

— Jake, Jake, Jake, vous êtes un vieux disque rayé ! Votre partenaire n'était pas avec vous, quand vous êtes venu me harceler. Je la connaissais, cependant. Elle était très calée en informatique, non ? Et, lors du procès, il est apparu que c'est elle qui avait suggéré de fouiller dans ma vie et dans mes finances, afin de voir si vous pouviez me faire tomber pour autre chose que pour meurtre. Mais j'ignore ce qui lui est arrivé. Je sais qu'on l'a retrouvée dans sa voiture, au fond d'un canal, c'est tout. Franchement, Jake, soyez raisonnable. Je ne suis pas un imbécile : je peux lire entre les lignes. Je sais ce qui se passait, entre vous et elle. Après tout, je me suis fait une spécialité de détecter les faiblesses des gens. Vous débarquez ici dans votre peau de flic déterminé et bourré de compassion, dans la crainte que cette nouvelle victime ne soit la première d'une nouvelle série... mais dans le fond, vous vous moquez éperdument de cette pauvre fille, pas vrai ? Après tout ce temps, vous n'aspirez toujours qu'à me tuer— c'est plus facile que d'affronter la réalité : votre maîtresse s'est suicidée parce qu'elle était malheureuse, entre son mari qui la trompait et vous.

Cette fois, Jake resta impassible.

— Nancy ne s'est pas suicidée, Bordon. Et elle n'était pas ma maîtresse. C'était une femme solide et elle ne se serait jamais tuée, ni pour son mari, ni pour moi, ni pour le pape. Elle a été assassinée. Et quoi que vous disiez, je continue de croire que vous avez donné l'ordre de la tuer parce qu'elle *savait* quelque chose. Que savait-elle, Bordon ? C'est là la clé — des saloperies d'hier et de celles d'aujourd'hui. Vous le savez aussi bien que moi.

— Des gens meurent tous les jours, à Miami. Pourquoi sauter tout de suite sur une histoire de conspiration ?

— Parce que ce n'est pas tous les jours que les victimes sont retrouvées les oreilles tranchées et la chair de leurs doigts découpée. Il y a autre chose, aussi. Je pense que vous avez un complice qui lui se promène librement — un complice qui était sur mon bateau, hier soir.

— Vous avez été cambriolé ? Qu'est-ce qu'on a pris ?

— Rien.

— Vous perdez la boule, Jake.

— Du tout. Quelqu'un est entré chez moi et ce quelqu'un cherchait quelque chose. J'en suis certain.

— Eh bien, voyons, c'est vous le flic. Cela ne pouvait pas être moi. Les gardiens de la prison peuvent en témoigner sous serment. Qui d'autre, dans ce cas ? Je suis prêt à parier que feu votre partenaire avait une clé de votre bateau...

Jake s'étrangla et Bordon sourit d'un air satisfait.

— Evidemment. Vous devriez peut-être investiguer du côté de son mari, non ?

— J'ai parlé au mari de Nancy. Il ignore tout de l'existence de cette clé.

— Allons, vous l'avez fait cocu, ne l'oublions pas. Ça ne serait pas étonnant qu'il vous en veuille pour le restant de ses jours.

— Je crois plutôt qu'il en a après vous. Et il n'est ni flic ni assermenté, lui. Il pourrait très bien se procurer un flingue et vous descendre, avant d'invoquer une crise passagère de folie causée par le chagrin qui hante sa vie, depuis cinq ans.

— Vous feriez mieux de vous pencher sur son cas à lui, Jake. Il est peut-être plus fou que je ne le suis.

— Que savez-vous au sujet de cette nouvelle victime — et au sujet de Nancy ? Vous ne me convaincrez jamais du fait que sa disparition n'était pas directement liée aux meurtres en série.

Bordon secoua la tête d'air désolé.

— Elle a disparu alors que vous nous harceliez, moi et mon groupe. Vous voulez associer les deux choses, mais vous n'avez rien pour étayer cette théorie. Je parie que vos supérieurs sont d'accord avec moi. Ce pauvre Jake, il s'entête à croire qu'il existe une raison, que c'est la faute de quelqu'un d'autre, n'importe qui excepté lui. Pourtant, les accidents arrivent. Une mauvaise route, le temps... Parfois, les gens, même les flics, conduisent trop vite. Ou bien le conducteur est bouleversé, il n'est plus lui-même. Les possibilités abondent. Je vous assure, Jake, que je suis navré.

— Navré ? Vous allez aussi me dire que vous m'aideriez, si vous le pouviez.

Bordon pianota sur la table, sans se départir de son impassibilité.

— Vous arrive-t-il d'assister à des spectacles de magie, Jake ?

— Quoi ?

— Vous savez bien, des spectacles de magie. Tout n'est que fumée, jeux de miroirs et tours de passe-passe. Les gens ne voient pas ce qui se passe réellement parce que leur attention est détournée : on voit le magicien, sa ravissante assistante en petit maillot à paillettes à côté de lui...

— Bordon, vous divaguez ou quoi ?

— Vous savez, j'ai passé beaucoup de temps à lire, ici. J'ai même conseillé plusieurs prisonniers et les ai aidés à se trouver.

Son regard se fit vague et un sourire désabusé passa fugitivement sur ses



lèvres.

— J'ai trouvé Dieu et compris la simple beauté de la vie.

— Vous avez *trouvé* Dieu ! Pas mal, pour un prêcheur qui avait réuni autour de lui une communauté de fidèles pratiquement prêts à mourir pour lui !

Bordon eut un geste de la main.

— J'ai admis avoir leurré mon monde et escroqué beaucoup de gens de beaucoup d'argent. Je suis un homme charismatique. Un magicien, en quelque sorte. Un bon acteur. Mais... maintenant, je veux juste vivre, Jake. Je ne joue plus. Je vais bientôt sortir d'ici. C'est presque garanti. J'ai été un prisonnier modèle.

— Je ferai tout mon possible pour vous renvoyer derrière les barreaux vite fait.

— Heureusement pour moi, vous n'êtes ni juge ni juré. Le plus drôle est que je vous aime bien, Jake. Vous êtes un bon flic, vous savez. Peut-être trop doué. Personnellement, vous ne me faites pas peur, mais vous pouvez être assez effrayant. Prenez garde à vous, Jake.

— C'est une menace ?

— Absolument pas. Nous savons très bien, l'un et l'autre, que je n'ai tué personne. C'est la vérité vraie, même si vous n'arrivez pas à l'accepter. Je dis simplement que vous êtes un bon flic. Seulement, personne ne gagne à tous les coups, Jake.

— A tous les coups, peut-être pas, mais je n'ai pas l'intention de perdre, cette fois-ci.

— Eh bien, vous vous trompez de cible. Je suis en prison depuis longtemps.

Bordon eut un haussement d'épaules.

— Allez savoir si ce jeune paumé, Harry Tennant, n'a pas réellement tué ces filles. Je l'ai vu quelques fois et il m'a vraiment fait pitié. Il cherchait des réponses à ses questions sur la vie avec un désespoir et une fureur un peu inquiétants, et il était fou de rage contre les pauvres jeunes femmes qui n'avaient pas l'heur de partager ses vues. Ou bien il était impuissant et il détestait tous ceux qui pouvaient mener une vie normale. Il était peut-être psychotique.

— Je ne crois pas qu'il était assez intelligent pour commettre une telle série de meurtres avec autant de minutie, fit Jake. Le tueur est un malin. Anéantir toute possibilité d'identification de ses victimes en les dissimulant dans des marécages isolés, après avoir escamoté leurs empreintes digitales, afin que le temps et les bestioles les rendent méconnaissables — cela demande des

connaissances et un minimum d'intelligence et d'organisation. Ce qui me ramène à vous.

— Si vous espérez une confession tardive de ma part, vous allez être déçus. Non, Jake, je n'ai pas tué ces femmes, et je n'ai pas non plus contrôlé qui que ce soit à distance, durant ces cinq années. Je vous l'ai déjà dit : j'ai passé mon temps à me repentir pour mes péchés. J'ai trouvé Dieu.

— C'est ça. Si vraiment vous aviez trouvé Dieu, vous confesseriez tout ce que vous savez afin de vous assurer qu'aucune autre femme ne sera brutalement assassinée comme les autres.

Bordon le regarda *très* fixement.

— La fumée et les jeux de miroirs, Jake. Le monde est plein de fumée et de jeux de miroirs, répéta-t-il encore, d'un air presque bouleversé.

Jake fronça les sourcils, mais l'autre enchaîna :

— Je ne veux plus parler avec vous. Je ne suis d'ailleurs pas tenu de le faire.

— Pardon. Vous êtes en prison et j'ai une autorisation signée du directeur.

— Je ne suis plus accusé de rien. Je purge ma peine. Je veux juste vivre, Jake. Et je veux aussi un avocat, avant de prononcer un seul autre mot.

— Vous êtes coupable, pas vrai ?

Bordon parut reprendre son sang-froid.

— Je purge ma peine, Jake. Rien d'autre. Je vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire. C'est vous le flic. A vous d'agir, maintenant.

Jake crispa les mâchoires. Bordon venait de mettre fin à leur entrevue.

Qu'avait-il espéré ? Des aveux ? Non, bien sûr. Peut-être juste *sentir* quelque chose. Au lieu de cela, il repartait avec les mêmes incertitudes qu'à son arrivée.

Il tira une carte de visite de sa poche.

— Si vous changez d'avis...

— Ouais, ouais, je connais la chanson, marmonna Bordon.

Il regarda le petit carton imprimé dans la main de Jake, puis il le prit.

— Je vous appellerai peut-être un jour, inspecteur. Comme je vous l'ai déjà dit, vous m'êtes plutôt sympathique. Attention sur la route, en rentrant. Le trajet est long. Plus de trois cents kilomètres. Vous avez mis combien de temps pour venir ? Quatre heures ? Cinq heures ? Ou bien les flics de Miami-Dade ont-ils le droit de dépasser la vitesse autorisée dans les autres comtés ?

— Le voyage a duré un certain temps, repartit Jake sur un ton posé.

Il y eut un silence, puis Bordon haussa de nouveau les épaules.

— J'ai votre carte. Si je repense à quelque chose qui pourrait vous être utile, je vous appellerai.

Jake se leva et frappa à la vitre de la porte pour appeler le gardien. En quittant la prison, il se remémora l'entrevue, point par point, mot par mot. *Des spectacles de magie. Tout n'est que fumée, jeux de miroirs et tours de passe-passe. Les gens ne voient pas ce qui se passe réellement parce que leur attention est détournée...*

Que diable avait-il voulu dire ?

Jake venait de franchir la grille barbelée et se dirigeait vers sa voiture quand il s'arrêta brusquement.

*Je veux juste vivre, Jake.*

Bordon avait-il peur de quelqu'un ?

La sonnerie de son portable résonna alors au fond de sa poche.

— Dilessio, fit-il sur un ton bref.

— Inspecteur, c'est Carnegie. Paddy Carnegie. Désolé d'avoir été aussi long à vous rappeler. Vous vouliez me parler de l'affaire Fresia ?

« L'affaire Fresia », songea Jake, plissant le front. Il lui fallut quelques secondes pour se souvenir de quoi il s'agissait, et aussitôt, il se demanda ce qu'il était allé faire dans cette galère. Oh, il connaissait la réponse à cette question. Ashley Montague. La jeune femme était tenace et intrépide. Et elle semblait tellement sûre d'elle, au sujet de son ami. De la même façon qu'il était convaincu d'avoir raison, au sujet de Nancy.

Et puis aussi, il rêvait d'elle, la nuit...

— Carnegie, dit-il, merci de me rappeler. Je suis au beau milieu de la Floride, là, mais je rentre à Miami. Est-ce qu'on peut se voir ?

Tout au long de la matinée, en salle de classe, Ashley dessina. Stuart sur son lit d'hôpital... Ses parents, debout tout près l'un de l'autre... Jake Dilessio sur le pont de son bateau... Elle croqua même Arne, assis à côté d'elle.

Ce dernier avait confirmé être passé chez Nick, la veille au soir, en compagnie de Len. Les deux jeunes gens s'étaient croisés au champ de tir et avaient décidé de dîner ensemble. Len avait suggéré le restaurant de Nick et Arne avait acquiescé avec joie, se rappelant à quel point la jeune femme avait eu l'air ébranlé par l'accident de son ami.

A la fin du cours, Ashley reposa son crayon et, levant les yeux, vit que Brennan la considérait de manière appuyée. Il avait remarqué qu'elle dessinait. Sans doute pensait-il qu'elle se fichait de ses leçons. Zut ! La semaine passée,

encore, deux de leurs camarades de promotion avaient été renvoyés : une mauvaise réponse de trop à l'un des nombreux tests écrits qu'on leur faisait passer à intervalles réguliers.

Ashley tenta de se rassurer en se disant que ses notes étaient excellentes.

Pendant le déjeuner, elle raconta à ses amis sa visite à l'hôpital. Elle leur dit aussi qu'elle avait parlé à Dillessio.

— Il a commencé par me dire qu'il ne pouvait rien faire. Et puis il a débarqué à l'hôpital. Il a promis de parler au flic chargé de l'enquête.

— Est-ce qu'il t'a donné des raisons d'espérer ? s'enquit Gwyn.

— Non. Mais je pense toujours qu'il y a quelque chose de louche, dans cette histoire. J'espère seulement que Stuart va sortir du coma et qu'il pourra nous éclairer.

— Brennan a peut-être des informations pour toi. Il n'a pas arrêté de te regarder, ce matin.

— Tu es sûre ? fit Ashley, sentant renaître son malaise.

— Ça oui, alors !

Ashley retourna en cours, en proie au trac et résolue à ne plus toucher à ses crayons, sinon pour prendre des notes. D'autant que le capitaine Murray s'était joint à Brennan. Il ne prit pas la parole, se contentant d'observer. Ashley eut l'impression qu'il la regardait beaucoup, lui aussi.

— Je deviens folle ou Murray me surveille, lui aussi ? demanda-t-elle discrètement à Arne, à un moment.

Arne arquait les sourcils.

— Il a peut-être le béguin pour toi.

— Arrête tes conneries.

— Quoi ? Tu es mignonne, Montague.

— Arne, je vais te mettre K.O. à la sortie du cours.

Le géant noir sourit. Gwyn, qui était assise derrière eux, se pencha en avant.

— Tu ne payes pas tes contraventions ou quoi, Ashley ? Tu as raison, ils n'arrêtent pas de te regarder, tous les deux.

Le cours s'acheva. Ashley hésita un instant, partagée entre le désir d'aller trouver les deux hommes pour leur demander s'ils avaient pu obtenir des informations à propos de Stuart et une très forte envie de sortir de là le plus vite possible.

Elle n'eut guère le loisir de trancher.

— Montague, je voudrais vous parler, s'il vous plaît, lança Murray à la seconde où elle se levait.

\* \* \*

Carnegie était un type accommodant qui ne vit aucun inconvénient à retrouver Jake dans un café pour lui parler de l'enquête en cours.

La cinquantaine, il n'était plus loin de la retraite. Malgré leurs nombreuses années dans le même département, les deux hommes ne s'étaient encore jamais rencontrés.

Carnegie fit donc un compte rendu de la situation. Puis il conclut:

— Je dois vous dire que les parents n'arrêtent pas de me répéter, depuis le début, que cette histoire cache forcément quelque chose, parce que leur fils ne se droguait pas.

— Oui, je les ai rencontrés.

— Mais bon, ça vaut ce que ça vaut. Aucun parent n'a envie de découvrir que son gosse a mal tourné. J'ai eu des enquêtes où l'on avait beau amasser des preuves irréfutables de la culpabilité d'un gamin, les parents niaient tout de même l'évidence. « Pas mon fils, il a toujours été très prudent au volant. » « Pas ma fille, elle ne dépasserait jamais la limite de vitesse autorisée. »

— Oui, c'est typique. Cependant, je connais une vieille amie de Stuart Fresia, et elle tient le même discours.

Carnegie avait des yeux bleu vif, des cheveux blancs et un visage que le soleil avait parcheminé. Fortement charpenté, il n'était pas gros, mais donnait une impression de solidité. Pour autant, il n'avait pas l'air d'un dur, et son visage exprimait volontiers, comme à cet instant, la compassion.

— J'aimerais pouvoir abonder dans leur sens, sincèrement. Seulement, je n'ai rien. Le gamin se trouvait au milieu de la nationale, en slibard. Je ne sais même pas s'il s'est rendu compte qu'il traversait en plein trafic. Il avait tellement de drogue dans le sang qu'il avait déjà de la chance d'être encore en vie. Le type qui l'a renversé est sens dessus dessous. Il jure qu'il ne l'a pas vu arriver, que le gosse s'est comme matérialisé devant lui. Deux autres voitures ont été accidentées pour n'avoir pas pu s'arrêter, mais aucun des deux automobilistes n'a rien vu non plus. Le conducteur de la première voiture est sans tache. Il est propriétaire d'une galerie de meubles à North Dade — trois gosses, entraîneur de football à ses heures perdues, et il va à l'église tous les dimanches. Un ancien de la Navy qui a fait du service au Moyen-Orient. Il n'a jamais reçu ne serait-ce qu'une contravention pour mauvais stationnement. Il n'a rien vu jusqu'à ce que le gosse se retrouve en plein sur sa voie. Il a essayé de freiner, mais il était trop tard. Il ne sait pas si le gamin a traversé de l'autre côté, s'il est tombé du ciel, ou s'il a sauté d'une voiture. Nos hommes ont fait

du porte-à-porte et posé des questions partout aux alentours. On a publié un appel à témoins dans les journaux. Les parents ignorent ce que leur fils faisait, ces derniers temps. Il avait plus ou moins disparu de la surface de la terre, depuis quelques mois. Il voulait écrire et pouvoir se déplacer incognito. Il a vendu quelques articles à un torchon qui s'appelle *In Depth*. Je suis passé à leurs bureaux. Le rédacteur en chef aimait bien Fresia et il a eu l'air bouleversé par la nouvelle. Il pense que le gamin était sur une histoire, mais il ne voulait pas en parler tant qu'il n'avait pas plus d'info. Il n'est pas impossible qu'il soit tombé sur une affaire louche, bien sûr. Croyez-moi, ce n'est pas faute d'avoir abordé l'enquête sous tous les angles imaginables. Seulement, nous n'avons strictement rien. Pas l'ombre d'une piste.

— Je comprends, dit Jake. Reste que le gamin a bien dû sortir de quelque part.

— On n'en a pas la moindre idée. On a vérifié dans les hôtels et les motels du coin. Rien. Et s'il était chez quelqu'un, dans la zone, personne ne veut cracher le morceau. S'il est sorti d'une voiture, personne ne l'a vu. Nous ne renonçons pas. Mais bon, il nous faudrait un début de piste, quelque chose...

— Il y a toujours l'espoir que Fresia va sortir du coma.

— Oui. Un bien mince espoir, commenta Carnegie.

Il secoua la tête et changea de sujet.

— Et vous, alors ? J'ai entendu parler du nouveau cadavre. Vous croyez que ce meurtre est lié à la série, il y a... combien, quatre, cinq ans ?

— Cinq ans, répondit Jake. C'est très possible. Bien sûr, il peut aussi s'agir d'une imitation. Pour l'heure, nous ne savons pas grand-chose. Nous ignorons jusqu'à l'identité de la victime.

Carnegie hocha la tête et parut hésiter, une fraction de seconde, avant de demander :

— Et en ce qui concerne la mort de votre coéquipière ? On n'est jamais parvenu à une conclusion satisfaisante, là non plus ?

Jake secoua la tête. Carnegie était manifestement au courant de toutes les rumeurs. Mais qui ne l'était pas ? Il y avait eu une enquête officielle.

— Non, dit-il finalement.

— Désolé, fit Carnegie. C'est toujours dur d'apprendre la mort d'un flic, mais... ça avait l'air d'être une femme assez remarquable. C'est triste à dire, quoi qu'on fasse, il y a des affaires qui demeurent des énigmes à jamais.

— En effet, admit Jake. Mais pas celle-ci. Je la résoudrai un jour, j'en suis persuadé.

Il se leva et tendit la main.

— Merci, Carnegie. Si vous aviez du nouveau, au sujet de Fresia, voudriez-vous me prévenir ?

— Pas de problème. Et si vous avez des idées de piste pour moi, n'hésitez pas à m'appeler non plus. Je ne suis pas nouveau dans le métier et je n'ai pas d'orgueil. Au contraire, je suis trop content d'accepter toute aide utile.

C'était fini. Ashley ignorait quand et comment, mais elle avait dû commettre une erreur. Le sergent Brennan et le capitaine Murray la dévisageaient d'un air tellement bizarre !

— Asseyez-vous et détendez-vous, mademoiselle Montague, commença ce dernier.

Elle s'assit, mais elle était incapable de se détendre.

— J'ai consulté votre dossier, reprit Murray.

— Oui ?

— Vous avez passé plusieurs années à étudier le dessin.

— Oui.

— Pourquoi n'avez-vous pas persévéré dans cette branche ?

Ashley fronça les sourcils.

— Parce que j'avais envie d'entrer dans la police.

— Pourquoi ?

— Mon père était policier.

— Mais vous vous intéressez toujours au dessin.

C'était une affirmation, pas une question. Ashley sentit s'aggraver son malaise. On avait bel et bien remarqué qu'elle dessinait en cours — peut-être une fois de trop.

Elle haussa les épaules, tentant de ne pas trahir son désarroi.

— J'aime le dessin, en effet. Je m'y intéresserai toujours. Mais je ne pense pas que cela m'empêche de devenir officier de police.

La plupart des policiers ont d'autres centres d'intérêt, dans la vie, comme tout un chacun. Certains aiment le bateau, d'autres le karaoké. Ils auraient peut-être pu devenir chanteurs, mais ce qu'ils préfèrent, c'est être policiers.

Les deux hommes sourirent et Ashley se raidit.

— Si vous avez décidé de me renvoyer, dites-le-moi tout de suite, ajouta-t-elle.

— Il n'en est pas question, dit Brennan. En fait, vous êtes une élève tout à fait exceptionnelle.

— Mais alors...

— Nous voulons vous faire une proposition, fit Murray. Nous avons besoin de quelqu'un qui soit très doué en dessin pour la section légiste. Un artiste légiste. C'est un poste civil et vous seriez sous les ordres du commissaire divisionnaire Allen, qui est aussi un civil employé par le département.

— C'est un poste que beaucoup de gens convoitent, précisa Brennan.

— Mais... je ne connais que les rudiments, en la matière. En quoi... en quoi consiste ce travail ?

— Il faut faire des croquis, des portraits à partir de descriptions de témoins. De la photographie. Parfois de la reconstruction de restes de squelettes.

— J'ai fait un peu de photo, mais...

— Il est beaucoup plus facile d'apprendre à quelqu'un comment faire des photos que de trouver une personne qui a votre talent pour reproduire les visages humains.

Ashley le regarda sans bien comprendre et Murray sourit.

— Pardonnez-moi. J'ai ramassé les dessins que vous aviez jetés dans la corbeille, l'autre jour.

Il lui montra un papier que l'on avait lissé — le croquis qu'elle avait fait de Jake Dileccio. Ashley rougit.

— Ce portrait est incroyablement ressemblant... Ecoutez, je suis convaincu que votre vocation d'entrer dans la police est réelle. Mais rien ne vous empêche de reprendre vos cours, à un moment ou à un autre. Vous ne sortiriez pas de cette promotion. Je vous assure que l'expérience ne serait pas du temps perdu. Le travail est tout à fait passionnant — et dur. Mais ce ne sera pas plus dur que dans la rue. Et c'est bien payé.

Il lui cita un montant bien plus élevé que ce qu'elle gagnerait comme simple policier, la première année, et même les suivantes.

Ashley hocha la tête. Les deux hommes la regardaient.

— Je suis un peu sous le choc, dit-elle.

— Bien sûr. Nous n'attendons pas de vous une réponse immédiate. Mais nous avons besoin de vous. Si vous le voulez, vous pouvez rencontrer le commissaire divisionnaire Allen, demain matin...

— D'accord.

— Bon.

Murray lui indiqua où se présenter, à 8 heures précises, le lendemain.

— Allen ou l'un des membres de son équipe saura vous en dire bien plus



que nous, en ce qui concerne le travail à proprement parler. Je lui ai montré vos dessins et il était très impressionné. Sachez que le travail d'un artiste légiste peut se révéler crucial dans une enquête. Et je ne suggérerais pas un tel bouleversement, si je ne pensais pas que vous seriez parfaite pour le job.

— Merci.

— D'autant plus que je serai désolé de vous perdre, renchérit Brennan. J'apprécie beaucoup votre présence à mes cours. Mais vous avez un vrai talent. Ce serait dommage de ne pas le mettre au service de la police.

Elle remercia le sergent et se leva.

— 8 heures, demain, dit-elle.

Brennan sourit.

— Quelle que soit votre décision, vous pourrez dormir une heure de plus, demain matin.

— Déjà un avantage, fit Ashley, avant de prendre congé.

Arne et Gwyn l'attendaient dans le parking.

— Alors ? s'enquit cette dernière.

Ashley leur raconta tout. Ses deux amis la regardèrent, stupéfaits.

— Ça alors ! fit Gwyn au bout d'un moment.

Puis elle éclata de rire.

— Si on m'avait surprise en train de dessiner pendant les cours, on m'aurait renvoyée sur-le-champ.

— Moi aussi, dit Arne. C'est génial !

— Mais je ne serai pas flic.

— Ils t'ont bien dit que tu pouvais retourner à l'académie pour finir ton cursus, non ? Ne laisse pas passer une chance pareille, Ashley. C'est le boulot rêvé pour toi. Dessiner et travailler dans la police. Tu te rends compte ? A côté de toi, on sera des petits pions minables, plaisanta Gwyn.

— Elle a raison, approuva Arne. Saute dessus.

— J'ai toute la soirée pour y réfléchir.

— Réfléchir à quoi ? s'écria Gwyn en la serrant dans ses bras. Mes félicitations, ma vieille. C'est tout ce que je trouve à dire.

— Bon, il faut que je vous laisse, dit Arne. C'est l'anniversaire de ma mère. N'oublie pas les vieux copains, quand tu fraieras avec les huiles, hein ?

— T'inquiète, nous sommes inoubliables, fit Gwyn. Quand tu auras pris ta décision, nous nous réunirons tous pour célébrer ça, d'accord ?

— Avec plaisir, répondit Ashley. *Si* je choisis d'accepter le poste.

Mais elle prenait peu à peu conscience de la chance qu'on lui offrait. Rejeter une offre pareille serait pure folie.

— Bon, il faut que j'y aille, moi aussi. Je veux rentrer me changer et retourner à l'hôpital.

— Ton ami tient toujours le coup ? demanda Gwyn.

— J'espère, répondit la jeune femme, avant d'agiter la main et de s'éloigner en direction de sa voiture.

En arrivant chez Nick, Ashley fut soulagée de constater que le bar-restaurant était tranquille. Il y avait quelques clients attablés en train de dîner, dedans et dehors, mais bien assez de personnel pour les servir. Nick, Sharon et Sandy étaient assis à une table et Ashley les rejoignit d'un pas vif, impatiente de raconter ce qui venait de se passer à son oncle.

Les trois adultes eurent la même réaction que ses deux amis, un moment plus tôt.

— C'est formidable, dit Nick.

— Incroyable, renchérit Sharon.

— Super nouvelle, déclara Sandy avec un large sourire.

— Alors tu crois que je devrais accepter ? fit la jeune femme en regardant Nick.

— Qu'est-ce que tu as à perdre ? repartit-il. Murray a bien dit que tu pouvais reprendre les cours là où tu les avais laissés pour passer ton diplôme, le moment venu.

— Mais je pourrais aussi le passer à la fin des classes, comme prévu.

— Et si le poste n'est plus disponible, alors ? Ashley, on t'offre une chance d'utiliser ce talent formidable que Dieu t'a donné pour aider les gens. Tu te rends compte ?

— Oui, je crois que tu as raison, acquiesça Ashley en souriant.

Elle se leva.

— Nick, quel est le plat du jour ? Je veux emmener deux assiettes aux parents de Stuart, à l'hôpital.

— Du *mahi mahi* *francese*.

— Super. Je peux me faire emballer deux plats ? Je vais aller me changer, en attendant.

— Evidemment, répondit son oncle.

— On va faire préparer trois assiettes, intervint Sharon. Il faut que tu manges, toi aussi.

— Je ne pourrai pas manger avec les Fresia. Je veux rester avec Stuart pendant qu'ils dîneront.

— Alors on te prépare une assiette que tu mangeras avant de partir, déclara Sharon sur un ton ferme.

— D'accord, d'accord, répondit Ashley avec un rire.

Elle embrassa son oncle, puis Sharon — et finalement Sandy, puisqu'il était là.

— Mince alors ! fit ce dernier. Je connais des tas de flics, et maintenant, je connais aussi une artiste légiste.

Ashley sourit et s'éloigna. Soudain, elle s'arrêta et, se retournant :

— Vous avez vu Dilessio, aujourd'hui ?

— Tôt ce matin, dit Nick. Il devait se rendre quelque part au nord de l'Etat. Pourquoi ?

— Il devait essayer de se procurer une information pour moi, expliqua la jeune femme. J'essaierai de le voir plus tard.

— Je lui dirai que tu le cherches, si jamais il passe.

— Super. Merci.

En arrivant à l'hôpital, une heure plus tard, Ashley trouva Lucy Fresia seule dans la salle d'attente. Celle-ci eut l'air surprise, mais aussi sincèrement heureuse de la voir.

— Ashley, vraiment, il ne fallait pas te déplacer encore ! Nous ne faisons pas grand-chose, tu sais, à part rester assis et attendre...

— Justement, je suis venue prendre la relève. Je bavarderai avec Stuart pendant que vous vous installerez pour déguster le plat du jour de *Chez Nick*. Je suis sûre qu'ils ont des microondes, par ici.

— Oh, Ashley, c'est tellement gentil, murmura Lucy, au bord des larmes. Merci.

— De rien.

Lucy l'accompagna jusqu'à la chambre et Ashley remplaça Nathan au chevet de l'accidenté. A peine assise, elle prit la main de Stuart entre les siennes et, comme la veille, se mit à parler. Elle raconta l'offre qu'on venait de lui faire, sa surprise, et sa peur, aussi, de n'être pas à la hauteur. Stuart ne parut pas réagir, cette fois. Mais peu importait. Elle continua de parler, contente de pouvoir s'épancher sans éprouver le besoin de s'autocensurer. C'était toujours ainsi, avec Stuart. Elle pouvait tout lui raconter.

Au bout d'un moment, Lucy entra tout doucement dans la chambre et Ashley se leva et prit congé. Nathan l'attendait dehors et il la remercia chaleureusement pour le dîner, pour sa visite, et aussi pour avoir parlé à l'inspecteur Dilessio.

— Vous a-t-il appelé ? demanda la jeune femme.

— Non, pas encore. Mais je ne m'attends pas à un miracle.

Ashley hocha la tête.

— Oui, ça prend du temps.

— Allez, rentre chez toi, maintenant, conclut Nathan. Je sais que tes journées sont chargées.

Ashley envisagea de lui expliquer que cette journée-ci avait été plus remarquable que chargée, mais elle était pressée de retourner à la marina pour voir si Dilessio était rentré et s'il avait du nouveau. Elle aurait tout le temps de leur parler de son opportunité de carrière, le lendemain.

Elle prit congé et s'en fut. En passant devant la salle d'attente, elle jeta un coup d'œil à l'intérieur et reconnut les mêmes personnes que la veille — y compris le jeune homme que Nathan lui avait décrit comme un journaliste à la poursuite d'un bon scoop.

Elle quitta l'hôpital, marchant d'un pas rapide. Il n'était pas tard, mais la nuit était noire. Elle n'y prêta pas une attention particulière, toutefois, occupée qu'elle était à se dire qu'elle n'avait pas rappelé Karen et Jan pour les tenir au courant de la situation. Elle se promit de le faire, aussitôt rentrée. Ou plutôt, après avoir essayé de parler avec Dilessio.

Elle ne croisa personne, en entrant dans le parking, mais, traversant l'étendue de bitume, elle entendit des bruits de pas derrière elle, comme un écho aux siens. Elle marqua une légère pause et, d'un seul coup, sentit les cheveux se dresser sur sa nuque.

Le bruit avait cessé. Elle regarda autour d'elle. Si le parking était éclairé, les piliers et les voitures jetaient des ombres longues un peu partout. Sa voiture était tout au bout du garage souterrain. Elle se tourna lentement, fouillant les ombres du regard. Rien.

Elle se remit à marcher.

D'abord, elle ne perçut aucun bruit. Puis, de nouveau, l'écho étrange de ses propres pas, tout près...

Elle fit volte-face, mais ne vit rien, n'entendit plus rien. Pourtant, elle avait la chair de poule et son instinct lui criait de prendre ses jambes à son cou. Elle fureta encore autour d'elle...

Au même instant, un tintement électronique la fit sursauter violemment. Un

couple sortit de l'ascenseur, discutant, et Ashley, respirant profondément, tenta de calmer les battements effrénés de son cœur.

Elle se traita d'idiote, et repartit en direction de sa voiture.

Le couple avait trouvé à se garer tout près de l'ascenseur. Le moteur de la voiture ronfla et ils quittèrent le parking. Ashley avait encore du chemin à parcourir et elle pressa le pas, les doigts crispés sur le boîtier de sa clé. Elle n'avait pas rêvé. De nouveau, l'écho de ses pas résonna derrière elle.

Elle pivota sur ses talons et se mit à hurler :

— Je vous préviens, je suis flic, j'ai un flingue et je sais m'en servir !

Rien...

Elle était en train de s'époumoner dans un parking vide.

Elle se remit en marche. Non, elle n'avait rien imaginé. Il y avait bien quelqu'un, quelque part derrière elle, en train de courir.

Une silhouette vêtue d'un pyjama de bloc et d'un masque chirurgical approchait d'elle.

Ashley se mit elle aussi à courir à perdre haleine, tout en pressant le bouton pour débloquer la portière de sa voiture. Mais il y avait trop de véhicules alentour ; le signal ne passait pas.

Elle entendait le bruit de ses pas amplifié dans l'espace vide du parking — le bruit de ses pas et de ceux de son assaillant, comme s'ils couraient à travers une tombe en ciment...

Et, à chaque seconde, l'écart entre eux se réduisait...

## 10.

Enfin, Ashley arriva près de sa voiture, et elle pressa de nouveau le bouton de sa télécommande. Cette fois, les lumières clignotèrent. Elle déclencha alors l'alarme et un hululement de sirène explosa dans le parking souterrain.

Elle ignorait totalement à quelle distance se trouvait maintenant son poursuivant. Se ruant sur la portière, elle l'ouvrit à la volée et se jeta sur le siège, referma, mit le contact. Elle recula aussitôt, consciente du fait que l'homme en pyjama de bloc tenait peut-être un revolver, ou une barre de fer, prêt à briser son pare-brise. Elle écrasa la pédale d'accélération.

Ce faisant, elle regarda autour d'elle. Pour ne rien voir. Personne. L'homme était parti...

Ou bien il s'était caché parmi les ombres.

Tremblant de la tête aux pieds, la jeune femme roula, bien trop vite, en direction de la sortie. Elle freina devant la guérite du gardien en faction et lui expliqua ce qui venait de se passer.

— Vous êtes sûre qu'on vous a poursuivie ? demanda-t-il.

— Evidemment ! s'indigna Ashley.

— Vous voulez que j'appelle les flics ?

— Tout à fait. Cet homme est peut-être encore là, tapi dans l'ombre, prêt à attaquer quelqu'un d'autre.

En colère, elle gara sa voiture sur le côté et en descendit pour attendre.

Deux policiers en uniforme furent bientôt sur les lieux. Le premier, l'agent Mica, se mit à griffonner son rapport. Lorsque Ashley lui décrivit son poursuivant, il s'arrêta.

— Il portait un pyjama de bloc ?

— Oui.

— Et un masque chirurgical.

— Oui, répéta Ashley. Qu'y a-t-il ?

L'homme haussa les épaules.

— Les parkings peuvent faire peur, la nuit. L'écho des pas, le mauvais éclairage... Vous êtes sûre que cet homme vous pourchassait ?

— Oui.

— Il s'agissait peut-être d'un chirurgien fatigué qui regagnait sa voiture. Ou d'un infirmier.

— Agent Mica, comme je vous l'ai déjà dit, je serai bientôt une de vos collègues. Je ne suis pas si facile à effrayer et je ne suis pas non plus du genre à imaginer des loups-garous cachés dans l'obscurité. J'ai été poursuivie et quelqu'un d'autre va peut-être se faire attaquer ou violer parce qu'on trouve normal de voir un homme en pyjama de bloc dans le parking d'un hôpital !

— Très bien. Nous allons donc chercher quelqu'un en pyjama de bloc. Nous allons arrêter tous les gens qui ont fini leur boulot et s'apprêtent à rentrer chez eux, mais ne vous inquiétez pas, on s'en occupe.

Il écrivit encore quelques lignes, puis lui tendit le rapport pour qu'elle le signe. Il avait noté précisément ce qu'Ashley lui avait raconté, mais il continuait manifestement à penser qu'elle

avait imaginé voir un attaquant dans la personne d'un pauvre toubib exténué regagnant simplement sa voiture.

— Merci, dit-elle avec autant de sincérité qu'il en faisait preuve à son égard. Son coéquipier, en revanche, paraissait moins buté. Quand il parla, ce fut avec gentillesse.

— Si cette personne avait réellement de mauvaises intentions, il a sûrement quitté le parking, à présent. Et s'il portait un pyjama de bloc, il n'a eu qu'à retourner dans l'hôpital. Enfin, nous vous appellerons, si jamais nous découvrons quelque chose. Et nous recommanderons aux services de sécurité de l'hôpital d'ouvrir l'œil.

Ashley lut le nom de l'officier de police, inscrit sur son badge. Agent Creighton. Elle le préférait de beaucoup à l'agent Mica.

— Merci beaucoup, répondit-elle.

Puis, encore secouée, elle remonta dans sa voiture et prit le chemin de la marina. Maintenant que le danger était passé, elle éprouvait bien plus de colère que de peur. Elle avait pu s'échapper. La prochaine victime n'aurait peut-être pas cette chance. En outre, l'attitude de Mica l'avait vraiment irritée. En même temps, elle s'avisait, a posteriori, de l'absurdité de chercher un type en pyjama de bloc dans un hôpital !

Pour couronner le tout, elle découvrit, à son arrivée chez Nick, que quelqu'un s'était garé dans son emplacement réservé. Elle poussa un juron et trouva une place un peu plus loin — dans une zone peu éclairée.

Elle sortit de voiture et lorgna autour d'elle. Elle allait sans doute devoir rendre son revolver, si elle quittait l'académie.

Mais elle l'avait encore et savait s'en servir. Pourquoi diable ne l'avait-elle pas

pris ?

Bien sûr, elle connaissait la réponse à cette question. Elle vivait ici depuis toujours et ne s'était jamais trouvée dans une situation requérant l'utilisation d'une arme à feu...

Elle marcha vivement vers le bar-restaurant, remarquant distraitement qu'il y avait encore quelques clients attablés dehors. Regardant du côté de l'eau, elle vit de la lumière sur le bateau de l'inspecteur Dilessio. Elle bifurqua aussitôt dans cette direction. En arrivant à hauteur de l'embarcation, cependant, elle ralentit le pas. Elle ne voulait pas se montrer trop insistante ou paraître le harceler, surtout s'il faisait vraiment son possible.

Puis elle revit Stuart sur son lit d'hôpital. C'était bien le moment d'avoir de tels scrupules. Le pauvre était dans le coma et ses parents se faisaient un sang d'encre !

Elle se remit à marcher d'un bon pas et tressaillit lorsqu'elle aperçut Dilessio sur le pont du bateau. Assis sur une chaise en rotin, les jambes allongées devant lui, ses pieds nus posés sur la rambarde, il avait une cannette de bière dans la main et paraissait perdu dans la contemplation des flots. L'avait-il vue arriver ? En tout cas, il ne bougea pas. Peut-être dormait-il. Il était si immobile.

Ashley envisagea de rebrousser chemin. Comme elle ralentissait, il l'appela.

— Bonsoir, mademoiselle Montague. Montez à bord, je vous prie.

— J'hésite, répondit-elle, très pince-sans-rire. Je vous vois tellement occupé à investiguer vingt-quatre heures sur vingt- quatre. ..

— J'investigue à cet instant même, en effet, répliqua-t-il.

— Je n'en doute pas. Quelle meilleure approche, pour un inspecteur de la criminelle, que de contempler l'eau en sirotant une bière ?

— Montez, répondit-il sans se fâcher. Et allez-vous chercher quelque chose à boire dans le frigo. Attention à la porte, en descendant dans la cabine. Elle est basse.

— Je ne saurais résister à une invitation aussi joliment tournée, murmura Ashley.

Si elle n'avait pas soif, elle ne put résister à la tentation de pénétrer dans le sanctuaire de l'acariâtre.

La cabine principale était grande — une cuisine, une salle à manger et un living-room en un seul vaste espace. Propre et bien rangé, ce dernier n'était pas encombré, sans donner pour autant une impression d'asepsie. Elle trouva de l'eau, des jus de fruits, des sodas et de la bière dans le réfrigérateur.

— Lâchez-vous, Montague ! Prenez une bière !



Ashley prit une bouteille de Miller Light et retourna sur le pont.

Dilessio n'avait pas bougé.

— La nuit est belle, n'est-ce pas ? reprit-il.

— Oui.

— Et vous vous en fichez comme d'une guigne.

— Est-ce que vous avez pu... ?

— Oui.

Elle s'appuya contre la rambarde du bateau et le regarda, avant de faire un geste de la main.

— Alors ?

— C'est un mec bien. Paddy Carnegie. Un vieux de la vieille. Il sait ce qu'il fait.

Ashley laissa échapper un soupir exaspéré.

— Que dit-il ?

— Qu'il fait son possible. Il trouve les Fresia sympathiques et il voudrait sincèrement qu'ils aient raison. Mais il n'a pas de témoin. Personne n'a vu votre ami marcher sur la nationale. Le conducteur qui l'a renversé ne l'a distingué qu'à la seconde où il était déjà pratiquement sous ses roues.

Ashley ne put cacher sa déception et Dilessio eut un mouvement d'impatience.

— Qu'espériez-vous ? Un happy end, d'un coup de baguette magique ? Ce n'est pas comme ça que ça marche. Croyez-moi, on peut passer des années sur une affaire et ne jamais réussir à la résoudre. Ici, au moins, vous avez une chance de voir votre ami survivre et fournir des réponses à toutes vos questions. Il ne vous reste plus qu'à prier pour qu'il sorte du coma.

— Evidemment qu'il va sortir du coma ! s'écria Ashley, sur un ton où perçait l'émotion bien plus que la conviction ou la fermeté.

— Ah oui ? Pourquoi ? s'exclama Dilessio avec un grognement moqueur. Parce que vous avez couché avec ce type, un jour, il va forcément survivre et la vérité triompher ? Son honneur sera sauf et tout sera bien qui finira bien... Si seulement ça marchait comme ça !

Ashley le regarda froidement et s'éloigna de la rambarde.

— Vous êtes soûl ?

— Non, Montague. Je vous dis les choses telles qu'elles sont, sans fioritures.

— Vous êtes vraiment un crétin, déclara-t-elle avec tout le mépris dont elle

était capable, avant de lui tourner le dos pour quitter le bateau.

— Montague ! cria-t-il.

Elle s'arrêta, sans bien savoir pourquoi. Après tout, elle ne lui devait rien.

— Vous avez la langue drôlement acérée, je trouve. Et je vous trouve bien ingrate, aussi. Vous pourriez au moins me remercier d'avoir pris le temps de m'intéresser à votre requête.

Ashley se retourna lentement.

— Vraiment, inspecteur, je ne sais ^comment vous remercier !

— Gardez vos sarcasmes pour vous et essayez plutôt de vous mettre à la place de Carnegie. Vous comprendrez mieux sa frustration. Il se heurte à un mur. Personne ne sait ce que Stuart a fabriqué au cours des derniers mois. Ses parents l'ignorent. Tout ce qu'ils ont donné à Carnegie, c'est le nom d'un torchon, *In Depth*. Votre ami travaillait sur une histoire, un article, et il refusait d'en parler à qui que ce soit. Même le rédacteur en chef ne savait pas de quoi il s'agissait.

Ashley le regarda fixement.

— Eh bien, vous l'avez votre piste !

— Vous appelez ça une piste ?

— Forcément. Il est clair qu'il était en train de fourrer son nez là où on ne le voulait pas. Certaines personnes ont dû l'apprendre et on a essayé de le tuer. Il faut maintenant que nous découvriions l'objet de son enquête.

Dilessio se leva brusquement en un mouvement d'une remarquable fluidité, prouvant, si besoin était, qu'il était parfaitement sobre.

— Il faut que *nous* découvriions ? répéta-t-il. Vous n'êtes même pas flic. Et je fais partie de la criminelle. Carnegie dispose de cette information et c'est un bon flic. Alors si vous apprenez quoi que ce soit, vous lui livrez l'information et vous vous gardez bien de jouer les détectives en solo, compris ? Et ne rêvez pas trop non plus. Votre petit ami s'est peut-être acoquiné à une bande de gosses de riches et il a plongé dans la drogue. Que cela vous plaise ou non, que vous soyez prête à l'admettre ou pas, cela fait partie des choses possibles.

Ashley avait reculé jusqu'à la rambarde sans même s'en rendre compte. Pourtant, Dilessio ne la menaçait pas. C'est à peine s'il avait haussé le ton. L'intensité et la véhémence de son discours n'en étaient pas moins impressionnantes.

La jeune femme leva le menton, refusant de se laisser intimider.

— Je suis sûre, maintenant, que Stuart était sur un gros coup. Quelqu'un m'a suivie dans le parking de l'hôpital, ce soir, alors que je venais de quitter son

chevet.

— Quoi ?

Dilessio recula d'un pas, visiblement décontenancé.

— Je viens seulement d'établir le lien. J'étais garée dans le parking de l'hôpital et quand je suis sortie pour regagner ma voiture, quelqu'un m'a suivie. J'ai réussi à lui échapper et il a disparu. J'ai d'abord cru à un incident banal, une tentative d'agression d'une femme seule dans un parking. Mais c'était peut-être autre chose. Peut-être a-t-on voulu m'attaquer parce que je connais Stuart, parce que je passe du temps seule avec lui. Peut-être celui ou ceux qui l'ont drogué et poussé sur cette route s'avisent-ils qu'ils n'ont pas réussi leur coup, que Stuart tient bon et qu'il risque de revenir à lui.

— Vous avez vu cette personne ? A quoi ressemblait-elle ? Un clochard ? Blanc ? Noir ? Latino ? Vieux ? Jeune ?

Ashley secoua la tête, s'en voulant déjà d'avoir parlé.

— Il portait un pyjama de bloc. Et... un masque chirurgical. Je ne suis même pas sûre qu'il s'agissait d'un homme. Je le crois, mais je ne pourrais pas le jurer.

— Vous avez été poursuivie par une personne en pyjama de bloc au sein d'un hôpital ?

— Oui, soupira la jeune femme.

Jake se tut un long moment — moment durant lequel Ashley s'avisa à quel point il était tout près d'elle. Il sentait le savon, la brise marine et un petit peu la bière, aussi. Sa peau était bronzée, son torse couvert de poils sombres et ses muscles saillaient. Son visage, ce visage fait pour être dessiné, représentait une énigme, et Ashley se demanda par quel trait de crayon, par quel jeu d'ombre elle aurait rendu l'expression qui l'animait, à cet instant. Elle s'avisa aussi qu'elle retenait son souffle. Elle se força à respirer. Jake secoua alors la tête.

— Ecoutez, vous ne devriez pas créer des scénarios juste parce que votre ami est blessé et que vous êtes à cran.

— Je ne crée rien du tout. C'est vraiment arrivé. J'ai même fait un rapport à la police.

— Dans ce cas, il ne faut plus vous rendre seule à l'hôpital.

— Je serai bientôt flic, moi aussi, inspecteur, répliqua-t-elle, même si cette échéance n'était peut-être plus aussi proche que la veille.

— Cela ne vous a pas empêchée d'avoir peur, ce soir.

— Je ne m'attendais pas à courir un danger à l'hôpital. Je n'étais pas

préparée et je n'étais pas armée.

— Et vous n'avez pas eu assez peur ! s'emporta-t-il.

— Pourquoi les conversations avec vous se transforment-elles toujours en disputes ? riposta Ashley.

— Je ne suis pas en train de me disputer avec vous. Je voudrais juste que vous fassiez preuve d'un minimum de jugeote.

— Qu'est-ce qui vous déplaît tant, chez moi ?

— Vous êtes une novice arrogante qui imagine être la seule à comprendre et à pouvoir changer les choses. A part ça, je n'ai rien contre vous.

Ashley serra les dents.

— Bonne nuit, inspecteur, fût-elle sur un ton glacial.

— Je vous raccompagne.

— Pour quoi faire ?

— Vous pensez avoir été suivie. Les flics s'entraident, Montague.

— Super. Devrai-je vous raccompagner, ensuite ? On peut s'amuser à faire l'aller-retour toute la nuit.

— Vous n'avez pas écouté un seul mot de ce que je viens de vous dire, n'est-ce pas ?

— Forcément ! Que peut-on attendre d'une novice arrogante !

Ashley l'entendit presque grincer des dents.

— Très bien, Montague. Désolé si j'ai été un peu brusque. Vous êtes une jolie gosse avec tout ce qu'il faut là où il le faut. Je suis plus vieux, usé et blasé et j'en ai vu un peu trop, d'accord ? Passez-moi cette lubie.

Il lui prit le bras et l'entraîna, sans forcer, mais avec fermeté. Ashley lui emboîta le pas, bouillant d'indignation. *Une jolie gosse ! Avec tout ce qu'il faut là où il le faut !*

— Il y a un accès direct à mon appartement, juste là, grom- mela-t-elle entre ses dents serrées.

— Super.

Ils franchirent la distance en quelques instants.

— Merci pour l'escorte, inspecteur.

— De rien.

Il ne bougeait pas.

— Eh bien ?

— Ouvrez la porte et entrez.

Ashley leva les yeux au ciel et plongea la main dans son sac. Mais elle eut beau fourrager, elle ne trouva pas la clé. Dilessio restait là, immobile. Finalement, la jeune femme s'accroupit et retourna son sac sur le chemin. La clé apparut aussitôt, comme par miracle.

Il s'accroupit à son tour pour l'aider à tout remettre dans le sac : portefeuille, stylos, rouge à lèvres, poudrier compact et autres articles typiquement féminins.

— C'est bon, merci, maugréa Ashley, de plus en plus irritée.

Il se redressa sans rien dire. Ashley glissa la clé dans la serrure et poussa la porte.

— Eh bien, je suis à l'intérieur.

— Bonne nuit.

Ashley se mordit la lèvre et le regarda s'éloigner.

Voilà. Il s'en allait. Après lui avoir servi quelques formules lapidaires vouées à la décourager. Qu'avait-elle espéré ? Un accueil chaleureux sur le bateau, une discussion sérieuse au sujet de l'enquête, la promesse qu'ensemble, ils allaient résoudre ce mystère ?

Non, bien sûr.

Elle ne s'attendait pas à ce qu'il insiste pour la raccompagner, toutefois — comme si elle n'avait été qu'une enfant.

*Une jolie gosse ! Avec tout ce qu'il faut là où il le faut !*

Décidément, il était imbuvable.

Pourquoi, dans ce cas, le trouvait-elle aussi fascinant ?

Et puis, zut, la formule ne lui convenait pas du tout. Elle n'était pas une gosse. Elle n'était ni petite, ni du genre mignon. Elle n'était pas d'une beauté fracassante.

Quoique... Elle se savait plutôt séduisante, avec un beau maintien et une certaine sophistication.

*Tout ce qu'il faut là où il le faut...*

Quel crétin !

Pourtant, quand elle se tenait tout près de lui...

*Tu n'as donc jamais envie de t'envoyer en l'air, comme ça, juste pour le plaisir ?*

*Si, Karen. A cet instant, plutôt désespérément. Et avec un crétin de première*

*classe, par-dessus le marché.*

Alors même qu'il l'insultait pratiquement, elle n'avait pu s'empêcher de le détailler, d'admirer son regard sombre, le dessin de son visage, sa peau nue...

Juste à cet instant, Dilessio se tourna et, la voyant toujours debout sur le seuil, il cria sur un ton impatient :

— Rentrez et verrouillez cette porte !

Ashley s'exécuta.

Jake était tendu, agacé, et il se demandait bien pourquoi. Il avait la nuque raide, aussi, d'avoir passé tant d'heures au volant. Sans oublier sa frustration — au sujet de l'affaire Bordon, certes, mais au sujet des Fresia, aussi.

Et la nièce de Nick qui s'y mettait ! Cette fille méritait d'être secouée. Si elle ne levait pas un peu le pied, il lui arriverait des bricoles.

Et pourquoi avait-il mis tant de temps à remarquer que les yeux d'Ashley Montague n'étaient pas seulement verts ? Leur teinte changeait quand elle parlait, surtout quand elle se mettait en colère, passant de la fraîcheur du citron vert à la profondeur de l'émeraude. Elle n'était pas seulement mince, élancée et agile ; elle avait aussi de très jolies courbes. Ses cheveux n'étaient pas d'un roux de carotte ou même flamboyant ; leur couleur était bien plus riche, plus intense...

Il ouvrit le réfrigérateur, prêt à prendre une autre bière, puis se ravisa et regarda autour de lui. Il était sûr que quelqu'un avait pénétré chez lui, la veille. Et Ashley disait avoir été suivie, dans le parking de l'hôpital...

Il secoua la tête, songeant que les deux incidents n'avaient aucun rapport, et s'assit devant son portable. Il ouvrit des fichiers qu'il accumulait depuis cinq ans. Son intrus était-il venu pour fouiller ses documents personnels, sachant qu'il gardait beaucoup d'informations dans son ordinateur privé ? C'était une possibilité.

Demain, il ferait changer les serrures du *Gwendolyn*.

Il se renversa sur le dossier de sa chaise et croisa ses mains derrière sa tête, laissant son esprit vagabonder.

*De la fumée et des jeux de miroirs...*

Mary Simmons était convaincue que Harry Tennant était fou, qu'il entendait des voix. Lazare. Lazare, revenu d'entre les morts.

Stuart Fresia enquêtait en freelance ; il pensait apparemment être sur un gros coup.

Ashley Montague avait des yeux d'un vert comme il n'en avait jamais vu. Une jolie poitrine, aussi. Et une ravissante chute de reins.

Il jura, se concentra sur l'écran et se mit à taper, le dos raide : des impressions, des notes, des choses qui avaient été dites et qui l'avaient frappé...

*Lazare.*

*De la fumée et des jeux de miroirs...*

*Stuart Fresia était sur un scoop, ou du moins il le croyait...*

Il arrêta de taper, se massa la nuque et revit le visage d'Ashley Montague, son regard de feu, les courbes de son joli corps...

Il crispa les mâchoires, sauvegarda ses notes et éteignit l'ordinateur. Puis il ressortit sur le pont du *Gwendolyn*.

Son regard se perdit du côté de *Chez Nick*, allant se fixer sur la porte de l'aile indépendante où logeait Ashley.

Elle était si près. De l'autre côté de cette bande de verdure.

Fallait-il s'en réjouir ou le déplorer ?

En tout cas, elle était beaucoup trop impulsive. Et elle se fiait trop à son intuition. C'était une qualité à double tranchant, pour un flic. L'intuition pouvait vous sauver, mais elle pouvait aussi vous envoyer ad patres. Nancy l'avait payé de sa vie. D'autres flics étaient morts de la même façon. Parce qu'ils avaient commis l'erreur de ne pas se méfier davantage, parce qu'ils s'étaient crus les plus malins.

Les paroles de Bordon ne cessaient de le hanter. *De la fumée et des jeux de miroirs...*

*Lazare.*

Et si Harry Tennant n'était pas aussi dérangé qu'il le paraissait ? L'un des membres de la secte s'appelait peut-être Lazare...

Si seulement Bordon était en face de lui. Si seulement il avait le droit de lui faire subir le supplice du chevalet, de le forcer à parler !

Hélas, ce n'était pas une option. Jake en concevait une frustration d'autant plus grande qu'il savait, sans l'ombre d'un doute, que la réponse à ses questions se trouvait sous son nez. Et qu'il ne la voyait pas.

Bordon avait juré ne pas connaître Nancy. Le fait était qu'elle ne l'avait jamais accompagné, lorsqu'il s'était rendu dans la propriété de la secte pour interroger ses membres et son fondateur.

Nancy était allée voir le touriste qui avait découvert le cadavre de la deuxième victime. Puis elle avait fouillé dans les comptes de Bordon.

Ensuite... elle avait disparu.

Bordon ne l'avait pas rencontrée, et pourtant, il paraissait tout savoir d'elle. Il

était au courant de ses problèmes conjugaux avec Brian, notamment.

*De la fumée et des jeux de miroirs.*

*Lazare.*

« Essaie de dormir, se dit-il finalement, avec lassitude. La nuit porte conseil. Peut-être y verras-tu plus clair, demain matin. »

Et c'est ce qu'il fit.

Il tourna longtemps dans son lit, avant de réussir à s'endormir.

Et il rêva de nouveau, cette nuit-là...

Il se trouvait dans une forêt remplie de miroirs. Un vieil homme vêtu d'une longue robe blanche se promenait au milieu des arbres : Lazare, revenu d'entre les morts.

Les miroirs se désintégrèrent en milliers de petits cristaux qui, telle une poudre brillante, se dispersèrent dans la brise. La forêt disparut et Jake se retrouva au bord de l'eau, près de la marina.

Une femme marchait vers lui : mince, élancée, sensuelle, en se déhanchant, lentement. Sa peau brillait au clair de lune. Ses cheveux formaient un halo de feu autour de sa tête.

Elle était nue.

Elle longea le ponton.

L'instant d'après, elle était sur le bateau... Sur lui...

Jake se réveilla en sursaut, trempé de sueur. Le rêve était tellement réel, tellement fort, qu'il lui fallut quelques instants pour reprendre pied dans la réalité.

Il se leva et sortit sur le pont pour respirer l'air de la nuit, sentir la brise marine sur sa peau brûlante.

Dehors, tout était calme. Les bateaux tanguaient au rythme du clapotis de l'eau.

Il tourna la tête du côté du bar-restaurant et reçut un coup au cœur.

Ashley Montague était là, dans l'encadrement de sa porte. Elle portait un long T-shirt à l'effigie d'un personnage de dessin animé — et Jake se dit qu'il n'avait jamais rien vu de plus érotique.

Il demeura longtemps immobile, la regardant, sachant qu'elle le regardait aussi.

Puis il bondit par-dessus le bastingage et marcha vers elle.

— Que faites-vous dehors ? s'enquit-il d'une voix qu'il reconnut à peine.



— J'ai fait un drôle de rêve. J'avais chaud. Et vous ?

— Moi aussi.

— C'était le même rêve, vous pensez ?

Jake plongea au fond des yeux verts de la jeune femme.

— Peut-être.

La brise s'enroulait autour d'eux, douce et bienfaisante. Et, toujours, ils se regardaient. Jake entendait la respiration d'Ashley, il voyait sa poitrine se soulever sous le fin coton.

— Eh bien ? dit-elle.

Il haussa les épaules, en proie à une multitude d'émotions contradictoires, consumé par une explosion de sensations bouleversantes autant qu'inédites. Il n'aurait jamais pu la toucher, mais il avait l'impression que des étincelles jaillissaient d'elle, comme une poussière de diamants...

— Merde ! marmonna-t-il.

Qu'était-il en train de faire ?

— Chez vous ou chez moi ? demanda-t-elle tout à coup.

Les mots, pour provocants qu'ils fussent, avaient été prononcés dans un chuchotement, sans doute avec bien moins d'assurance qu'elle n'en avait l'intention. Aussitôt, elle secoua la tête à son tour, et Jake crut qu'elle allait reculer, rentrer chez elle, claquer la porte...

Elle n'en fit rien.

— Chez vous, reprit-elle avec une grimace. Cette maison est encore celle de mon oncle.

Sans répondre, il lui prit la main et l'entraîna vers son bateau.

## 11.

Rouge.

Jake ne voyait plus que du rouge, sa richesse étalée en travers de l'oreiller, enchevêtrement soyeux aussi tentateur que le péché originel.

Il se disait qu'il était fou, mais qu'importait ? Tous les deux étaient fous. Peut-être leurs deux folies s'éliminaient-elles l'une l'autre ?

Car, à cet instant, Ashley était la plus belle femme qu'il avait jamais vue. La plus désirable. Elle se mouvait comme aucune femme avant elle. Ses yeux étaient un feu verdoyant, ses lèvres... il n'avait jamais vu bouche aussi parfaite.

Oui, c'est ça, elle était parfaite. Tout simplement parfaite.

« Qu'est-ce que je fabrique ? » se demanda Ashley, avant de balayer aussitôt la question. Elle avait rêvé de ce moment. Et la réalité se révélait plus excitante encore que tous les rêves du monde. Il était tellement beau, avec son visage un peu rude, son corps dur et chaud, ses épaules larges, ses bras musclés et sa peau dorée qui accrochait les rayons de lune. Il sentait bon, aussi — un mélange de mer, de sel et de savon... avec quelques effluves d'after-shave — odeur d'autant plus attrayante qu'elle demeurait discrète...

Elle aurait pu tout arrêter d'un geste, d'un seul mot, se disait Jake. Lui-même en était incapable... Mais elle ne dit rien. En fait, ils n'avaient pas échangé une seule parole, depuis qu'il lui avait pris la main pour l'emmener sur le bateau. Elle l'avait suivi en silence, l'avait regardé verrouiller la porte derrière eux, et, une fois dans la chambre, elle s'était tournée vers lui et elle avait ôté son T-shirt. Toujours sans parler.

Jake l'aurait-il voulu qu'il n'aurait pu émettre le moindre son, de toute façon. Le souffle court, il la dévorait des yeux.

Puis il avait arraché la couverture du lit et Ashley avait rampé sur les draps, avant de s'allonger pour l'attendre, offerte, la masse de ses cheveux roux étalée sur la blancheur de l'oreiller, aveuglante, renversante.

Finalement, il chuchota un mot, et un seul : « Seigneur. »

Dans sa hâte de la rejoindre, il oublia son short. Il se hissa sur elle et la regarda droit dans les yeux, plongeant dans un océan de vert. Ashley l'observait à travers ses paupières mi-closes, féline, langoureuse, irrésistible...

De ses lèvres humides, entrouvertes, s'échappait un souffle un peu court. Elle passa sa langue dessus, mais Jake ignore cet appel, conscient ou pas.

Descendant le long du corps de la jeune femme, il respira la douce odeur de sa peau et, du bout de la langue, goûta sa chair depuis la vallée de ses seins jusqu'à son nombril. Elle était douce comme la soie, mais tellement chaude, tellement vivante... Plus bas encore, sa langue rencontra la dentelle noire d'un petit slip et il tira doucement sur l'élastique, avant de caresser le tissu ajouré. Il la sentit respirer plus fort. Il fit glisser le slip le long des jambes, découvrant une autre toison rouge.

Quelque chose explosa dans l'esprit de Jake, comme si la couleur l'avait traversé de part en part. Ashley plongea ses doigts dans les cheveux de son amant. Elle disait quelque chose, mais à quoi servaient les mots ? Peut-être n'étaient-ce pas des mots, d'ailleurs, juste des sons, des chuchotements, des gémissements. Elle se mouvait, arquait son corps, sinueuse, accompagnant chacune de ses caresses. Il ne sentit pas tout de suite la force avec laquelle elle s'agrippait à ses cheveux. Il était trop pris par son odeur, par son goût. Mais il perçut l'accélération de ses mouvements, la manière dont son corps se cambra quand elle atteignit la jouissance. Elle lâcha ses cheveux et Jake recouvrit son corps. Ashley avait les yeux mi-clos, de nouveau, ses longs cils jetant leur ombre sur ses joues.

Il prit possession de ses lèvres — la faisant revenir à la vie. Elle enroula ses bras autour de lui et leurs langues se mêlèrent en un baiser brûlant. En même temps, elle le repoussait, déterminée à l'explorer à son tour. Pour son heureuse confusion, Jake vit la flamme rouge descendre le long de son corps, taquinant sa peau jusqu'à le rendre fou.

Les doigts d'Ashley se faufilèrent sous le bouton de son short et le défirent avec dextérité. La fermeture Eclair s'ouvrit comme une fleur. Sa main se referma sur son membre palpitant et Jake étouffa un grognement primaire.

Se dégageant, il se débarrassa vivement de son short et reprit la jeune femme dans ses bras, s'emparant de ses lèvres et se fondant en elle, en un seul mouvement puissant et fluide.

Elle était douce, passionnée, ardente. Jamais encore Jake n'avait éprouvé un désir aussi violent, un tel mélange de sensations toutes plus intenses et plus douces, tandis qu'ensemble, ils montaient vers le plaisir.

Soudain, Ashley se cambra sous lui, eut un cri qu'elle étouffa contre son cou. Jake s'abandonna à son tour et, l'espace d'un instant, il lui sembla que la vie même quittait son corps. Puis il retomba, apaisé, le corps lourd d'une merveilleuse plénitude.

Il demeura longtemps immobile — avant de rouler sur le dos, sans lâcher la jeune femme, qui tremblait encore. Il la tint contre lui et, peu à peu, ils reprirent leur souffle.

Un moment plus tard, il lui demanda, doucement :

— Tu veux parler ?

— Non.

La réponse était simple et claire. Pour autant, Ashley n'avait pas l'air de vouloir partir, et Jake ne s'écarta pas davantage.

La lumière était faible. Le bateau les berçait. Oui, elle était si douce, si sensuelle entre ses bras...

Les doigts de Jake serpentèrent le long du dos de la jeune femme, effleurèrent la rondeur naissante de ses fesses...

Une seconde plus tard, il l'attira de nouveau contre lui et la danse reprit, avec autant d'intensité qu'avant, jusqu'à ce qu'une nouvelle explosion les terrasse. Là encore, Jake ne put se résoudre à la lâcher. Alors il resta en elle, se calmant lentement dans cette oasis de chaleur.

Finalement, il caressa ses épaules et lissa les cheveux qui lui chatouillaient le visage. Ashley n'avait pas l'air plus encline à parler ; il garda le silence, lui aussi, simplement content de la tenir contre lui. Il ne s'était pas senti aussi bien depuis des lustres. Jamais encore, il n'avait eu autant de plaisir à serrer une femme dans ses bras, après tout autant que pendant l'acte sexuel. Le ressac clapotait doucement contre l'avant du bateau... Il ferma les yeux.

Lucy Fresia était assise au chevet de son fils. Si l'état de Stuart ne s'était pas amélioré, elle n'avait pas l'intention de renoncer pour autant. Stuart était là, quelque part, et il avait toujours eu une volonté de fer. Alors elle lui parlait, lui répétant encore et encore qu'elle l'aimait.

La main de son fils dans la sienne, elle s'appuya contre le dossier de sa chaise. Il était tard... En l'espace de quelques secondes, et en dépit de la peine et de l'angoisse qui faisaient rage dans son cœur, elle commença à s'assoupir.

Soudain, elle entendit un léger bruit, comme un cliquetis. Aussitôt, elle revint à elle et tourna la tête, s'attendant à voir Nathan, ou bien une infirmière.

A travers la vitre de la porte, elle aperçut une silhouette en pyjama de bloc vert. Elle se redressa et força un sourire sur son visage, à l'intention du nouveau venu.

Celui-ci la vit, alors. Elle en était sûre — et cela malgré sa fatigue.

La porte ne s'ouvrit pas. Il y eut une pause, et l'inconnu disparut.

Lucy fronça les sourcils et marcha vers la porte. Elle l'ouvrit et regarda dans le couloir. Personne. Elle eut une moue vaguement étonnée, haussa les épaules, et retourna auprès de son fils, rapprochant encore sa chaise du lit.

— Tu vas t'en sortir, Stuart, dit-elle avec douceur. Il le faut, tu sais.

Des larmes emplirent ses yeux.

— Il le faut, Stuart, répéta-t-elle. Ton père et moi, nous... nous t'aimons tant. Tu es tout pour nous. Je t'en prie, Stuart... Je t'en prie.

Seul le ronflement doux du respirateur lui répondit. Elle serra la main de son fils entre les siennes.

— Nous ne renoncerons pas. Nous serons là, quoi qu'il arrive.

La sonnerie du réveil déchira l'air et Jake s'assit d'un bond, avant de presser ses mains contre ses tempes.

— Merde ! fit-il.

— Merde ! entendit-il à côté de lui, comme un écho.

Ashley s'était assise à son tour, le drap remonté jusqu'au

cou, ses cheveux emmêlés encadrant son visage tel un sauvage incendie.

Elle était encore plus désirable à la lumière du jour : stupéfiante de beauté, de sensualité... et de vulnérabilité.

Mais la lumière du jour leur rappelait la réalité, aussi. Ils échangèrent un long regard, leurs visages exprimant le chaos de leurs sentiments.

« Qu'est-ce qui m'a pris ? » se demandait Jake. La nièce de Nick. Une fille arrogante, beaucoup trop sûre d'elle et vouée à se fourrer toujours dans des situations inextricables. Il avait autant besoin d'elle dans sa vie que d'un poignard fiché entre ses côtes. Enfin ! C'était juste du sexe. Rien de plus. Une partie de jambes en l'air spontanée et désirée de part et d'autre. Une partie de jambes en l'air fabuleuse, mais qui n'en restait pas moins une partie de jambes en l'air.

Non ?

Non.

Pas avec cette femme. Il l'avait dans la peau avant même de l'avoir touchée. Comment avait-il pu la croiser pendant des années sans jamais la remarquer ? Elle avait même dû lui servir sa bière, de temps en temps. Pour lui, elle était juste la nièce de Nick. Une gosse. Eh bien, la gosse était devenue une véritable boule de feu ! Que n'avait-il senti la chaleur des flammes ?

Il était un idiot doublé d'un crétin. Non seulement elle était la nièce de Nick, mais elle étudiait à l'académie de police. Aucun règlement n'empêchait les policiers de se fréquenter, durant leur temps libre, mais ceci était différent. Ils avaient carrément passé la nuit ensemble.

Et elle le regardait, maintenant, avec, sur ses traits, une expression bien proche de l'horreur.

« Qu'est-ce qui m'est passé par la tête ? » se demandait Ashley. Mais, bien sûr, la réflexion n'avait joué aucun rôle dans ce qui s'était passé entre eux. Il était

bronzé, sexy en diable et doté d'une paire de fesses à se damner...

Il était aussi l'inspecteur Jake Dilessio !

Surtout, cela ne lui ressemblait pas du tout. Karen était capable de ce genre d'abandon, et elle-même avait bien été tentée de le faire, parfois, mais jamais encore elle n'était tombée ainsi dans le lit d'un parfait inconnu.

'— Merde, dit-il de nouveau, la regardant comme s'il venait de se réveiller à côté d'un cobra.

— Merde, répéta-t-elle, histoire de ne pas être en reste.

Puis elle se catapulta hors du lit et chercha son T-shirt et son slip.

— Quelle heure est-il ?

— 6 h 30. Vous aurez du mal à arriver à temps pour le début des cours.

— Je ne vais pas en cours, aujourd'hui.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Je... j'ai un rendez-vous à 8 heures. N'empêche, vous avez raison, je n'ai pas de temps à perdre.

Ashley enfila son T-shirt et traversa la chambre, puis l'aire de séjour du bateau, plutôt contente de sa sortie. Sauf qu'elle se retrouva bloquée devant le verrou de la porte. Jake la rejoignit. Il avait enfilé son short et lui ouvrit.

— Ashley ?

Elle ne le regarda pas, tout d'abord.

— Quoi ? Je suis pressée.

Mais, le sentant si près, elle ne put résister plus longtemps et leva les yeux.

— Faites attention, d'accord ? N'allez pas croire que vous pouvez résoudre tous les problèmes du monde... et pas plus le mystère de l'accident de votre ami.

— Je fais attention, répondit-elle.

Il hocha la tête et elle se dandina d'un pied sur l'autre, se sentant rougir. Maintenant, il allait lui servir un petit discours pour bien clarifier les choses : ce qui s'était passé, cette nuit-là, ne signifiait rien du tout.

Au lieu de ça, il sourit. Et quand il parla de nouveau, sa voix était douce.

— Merci d'être venue. C'est une des plus belles nuits que j'aie vécues depuis bien longtemps.

Ashley écarquilla les yeux.

— Oh... eh bien, euh... merci, bafouilla-t-elle, avant de s'entendre ajouter,

comme si les mots étaient sortis d'eux-mêmes : Pour moi aussi...

Il ne lui restait plus qu'à s'éclipser, ce qu'elle fit à la vitesse de l'éclair.

Ashley passa une matinée ahurissante. Dieu merci, on l'avait confiée presque immédiatement à une femme délicieuse, Mandy Nightingale. Mandy était chaleureuse, amicale et très professionnelle. Elle lui fit faire un tour d'horizon du département légiste et lui expliqua en détail tous les aspects de la profession d'artiste légiste. Elle insista longuement sur les horreurs qu'ils devaient affronter, cherchant manifestement à s'assurer qu'Ashley avait l'estomac et la motivation nécessaires. Cette dernière lui expliqua qu'elle avait fait un peu de photographie, sans être une experte. Mandy promit de la prendre sous son aile et de lui enseigner ce qu'elle savait.

— La photo, ça s'apprend, dit-elle. Le dessin, en revanche... J'ai vu vos croquis. Ce genre de talent est rare. De même que — et je ne cherche pas à vous forcer la main — ce n'est pas tous les jours qu'un poste pareil se libère.

Ashley hocha la tête. Elle avait pratiquement pris sa décision, de toute façon.

Lorsque le capitaine Murray vint la trouver, Ashley lui dit qu'elle acceptait le poste. Les heures qui suivirent furent consacrées à la paperasserie. Puis Murray lui annonça qu'elle pouvait prendre son après-midi. Sa formation commencerait le lendemain matin, sous la supervision de Mandy.

Jake assista seul à la réunion du détachement spécial affecté à l'enquête : Marty avait appelé pour dire qu'il était malade. Soit il souffrait d'empoisonnement alimentaire, soit il avait attrapé un virus. En tout cas, il ne pouvait pas s'éloigner des toilettes plus de quinze minutes d'affilée.

La réunion fut assez courte. Ils parlèrent des divers entretiens qu'ils avaient eus avec d'anciens membres de la secte, notamment, et analysèrent de nouveau le rapport du médecin légiste. Mais il n'y avait pas grand-chose de neuf. Puis Franklin prit la parole, comme toujours, avec ce rien de suffisance que semblait lui conférer son appartenance au FBI, considéré par lui comme une agence autrement plus sérieuse que la police. Seulement, il n'avait rien à offrir, lui non plus. Il avait passé l'ordinateur central du FBI au peigne fin et parlé à des agents fédéraux à travers tout le pays. Aucun crime ne ressemblait à ceux dont avaient été victimes les six jeunes femmes assassinées en Floride.

— Tant que nous ne connaissons pas l'identité de la dernière, nous tournerons en rond, conclut-il.

« Sans blague », songea Jake, qui se garda bien, cependant, d'exprimer sa pensée tout haut. Il se leva simplement, et dit :

— L'agent spécial Franklin a raison, messieurs. Il ne nous reste plus qu'à nous remettre au travail.

Sur ce, il gagna son bureau pour appeler le département légiste, puis le Dr

Gannet. Il avait tout juste le temps de se rendre à la morgue. Un moment plus tard, il était dans sa voiture.

Peter Bordon était assis dans l'enclos où l'on menait les prisonniers, chaque jour, pour qu'ils prennent l'air et fassent

un peu d'exercice. Il avait les yeux fermés, le visage offert à la caresse du soleil.

— Monsieur Bordon ? fit une voix, sur un ton poli.

Bordon ouvrit les yeux. Il avait l'habitude d'être traité ainsi,

avec respect. Aucun gardien de la prison n'avait eu à se plaindre de lui. Il était un prisonnier modèle.

— Oui ?

— Un appel pour vous. Votre cousin, Richard. Quelqu'un est malade, dans votre famille.

— Ah.

— Vous devriez sortir bientôt, n'est-ce pas ?

— Si le juge d'application des peines donne son feu vert.

— Je vous souhaite bonne chance.

— Merci, Thomas. C'est bien Thomas, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Merci, Thomas.

On l'emmena à un téléphone et Bordon porta le combiné à son oreille.

— Peter Bordon.

— Alors le flic est venu te voir.

Si Bordon crispa ses doigts autour du combiné, son visage demeura de marbre.

— Oui.

— Et alors ?

— Il n'a rien.

— Il y a intérêt à ce que cela ne change pas.

— Il n'y a pas de raison.

— Je l'espère bien.

La communication fut coupée, mais Bordon fit mine de continuer à parler à son interlocuteur, afin de ne pas éveiller les soupçons du gardien, resté à



proximité. Finalement, il raccrocha.

— Mon neveu a été très malade, expliqua-t-il. Mais il commence à aller mieux. C'est un petit costaud.

— Tant mieux, dit le gardien.

De retour dans l'enclos, Bordon reprit sa place au soleil. Les rayons ne lui parurent plus aussi doux... Il se remémora son arrestation. Les flics avaient le droit de mentir aux suspects, au cours d'un interrogatoire, et Dilessio ne s'était pas gêné. Mais il n'était pas tombé dans le piège. Il n'avait pas craqué. Il avait même été soumis au détecteur de mensonge et il avait passé l'épreuve haut la main. Malgré tout, il avait atterri en prison pour des histoires de fric...

Il sourit et releva le menton. Ce n'était pas si grave, tout compte fait. Dès le début, il avait décidé de ne pas chercher à s'échapper. De faire son temps. Il n'avait cessé de s'en féliciter, depuis.

Après tout, il avait trouvé Dieu.

Si seulement il avait trouvé un peu plus de courage, aussi. Dilessio était encore là, tel un chien qui refuse de lâcher son os. Et il ne renoncerait jamais.

Seule la mort pourrait avoir raison d'une telle obstination.

Ashley quitta le quartier général de la police de Miami-Dade et sortit son portable de son sac pour appeler Karen. Elle lui donna des nouvelles de Stuart, et lui parla, ensuite, de la nouvelle direction que venait de prendre sa carrière. Karen la félicita. Puis elle insista pour l'accompagner à l'hôpital, ce soir-là. Elle appellerait Jan. Les deux amies convinrent d'un rendez-vous et Ashley coupa la communication.

Au même instant, elle sentit une paire de bras l'enlacer par- derrière.

— Salut, mademoiselle la nouvelle promue !

Ashley se retourna, reconnaissant la voix d'Arne. Gwyn était avec lui.

— Alors, il paraît que c'est officiel ! fit cette dernière.

Ashley sourit et hocha la tête.

— Je ne pouvais pas refuser une offre pareille.

— Tu aurais été bien bête, en effet, s'exclama Arne. On a décidé de t'emmener dîner, pour fêter ça.

— C'est vraiment sympa.

— Ce soir ? demanda Gwyn.

— Ce soir, je ne peux pas. J'ai rendez-vous avec une amie pour aller voir Stuart.

— Comment va-t-il ? s'enquit Arne.

— Son état était encore stationnaire hier soir.

Len Green apparut sur ces entrefaites.

— Je viens d'apprendre ta promotion, dit-il. C'est une sacrée nouvelle. J'espère que tu ne vas pas me snober, maintenant que tu m'as devancé.

— Je ne t'ai pas devancé, répliqua Ashley dans un rire. J'ai juste changé de trajectoire.

— En tout cas, c'est vraiment super.

— On va l'emmener dîner pour fêter ça. Tu veux te joindre à nous ? proposa Arne.

— Bien sûr. Quand ?

— On était sur le point de le décider, dit Gwyn.

— Que dirais-tu de vendredi soir, Ashley ? fit Arne.

— Ce serait bien. A moins qu'il n'y ait du nouveau au sujet de Stuart, bien sûr.

— Allons, Ashley, tu ne peux pas camper à l'hôpital, tu sais. Ses parents sont à ses côtés vingt-quatre heures sur vingt- quatre, mais ce sont ses parents. Il ne faut pas que ça tourne à l'obsession.

— Non, bien sûr, admit la jeune femme. Vendredi soir, ça me paraît bien. Je dirai à Karen et à Jan de se joindre à nous. Tu te souviens d'elles ? ajouta-t-elle à l'intention de Len.

— Il les connaît ? fit Arne.

— Nous nous sommes retrouvés à Orlando, l'autre week-end, expliqua Ashley.

— Eh bien, il y en a qui ont de la chance, grommela Arne. Je n'ai pas encore eu cet honneur, moi. Est-ce qu'elles sont mignonnes ?

— Evidemment qu'elles sont mignonnes, se récria Ashley.

— A la bonne heure ! On dit vendredi soir, alors ? Chez *Bennigans*. La nourriture est bonne, c'est sympa et pas cher. Nous n'avons pas droit à une augmentation, nous autres.

— Je vous invite, dit Ashley.

— Certainement pas, déclara Gwyn. On va fayoter autant que possible, pour le cas où tu deviendrais quelqu'un de vraiment célèbre. Et puis, on est payés quand même, tu sais.

— Bon, bon, fit Ashley dans un rire.

— Alors c'est entendu. Rendez-vous chez *Bennigans*, vendredi soir, disons

19 heures. Bon, on te laisse. Les cours ne vont pas tarder à reprendre.

— Je dois y aller, moi aussi, dit Len.

— Et toi, quel est ton programme, cet après-midi ? fit Gwyn.

— Je n'en ai aucun, figurez-vous. Je suis libre jusqu'à demain matin.

— Pas si sûr, remarqua Len, les yeux tournés vers l'entrée du bâtiment.

Ashley suivit son regard. Le capitaine Murray se dirigeait vers elle.

— Je sais que je vous ai libérée, cet après-midi, lui dit-il après avoir salué le petit groupe, mais il y a du nouveau et on a besoin de vous. J'espère que vous n'avez encore rien prévu.

— Non, répondit obligeamment la jeune femme. D'ailleurs, même si j'avais prévu quelque chose, j'y renoncerais dans la seconde.

— Alors on y va. Je vous expliquerai en route.

Ashley fit un signe à ses amis et emboîta le pas à Murray.

— Où allons-nous ?

— A la morgue du comté, repartit-il sur un ton bref.

La pièce était stérile et ses occupants avaient beau être morts, elle était plus propre que n'importe quelle salle d'hôpital. Il n'y avait que du carrelage, du chrome et des hommes et des femmes en uniformes blancs.

La victime reposait déjà sur la table d'opération, lorsque Jake arriva devant la porte vitrée. Gannet fut la première personne qu'il avisa. Le capitaine Murray, chef du personnel, était également présent, ce qui le surprit. En ouvrant la porte, il vit Nightingale, et il fit la moue. Mandy était une des meilleures, quand il s'agissait de photographier les scènes de crime, mais ses talents de dessinatrice laissaient à désirer.

Soudain, il écarquilla les yeux.

Ashley Montague se tenait à côté de Nightingale.

La jeune femme croisa son regard, mais ne parut pas étonnée. Elle devait être au courant de sa venue.

Jake s'approcha du petit groupe, attendant une explication.

— Jake, vous voilà, dit Murray. Vous connaissez déjà Ashley Montague. Il paraît que vous êtes voisins.

— En effet, fit Jake.

Que fichait-elle là ? Cette affaire était beaucoup trop importante pour qu'ils s'amuse à traîner des petits nouveaux de l'académie dans leur sillage.

— Mlle Montague vient d'accepter de rejoindre l'équipe légiste. Sa

nomination n'est pas encore officielle, mais nous lui avons quand même demandé de nous accompagner, cet après-midi.

Jake fixa son regard sur Ashley et celle-ci le soutint sans ciller.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est la meilleure portraitiste que j'aie croisée depuis des années, répondit Murray.

Jake remarqua alors que la jeune femme tenait un carnet de croquis et un crayon. La victime, leur pauvre Cendrillon, gisait devant elle.

— Je vais nettoyer le crâne et Mason va entreprendre la reconstruction du visage, comme prévu. Puisque vous êtes pressé de diffuser un portrait dans la presse, nous avons pensé que Mlle Montague pourrait nous aider, dit Gannet.

Raide comme un poteau télégraphique, Jake croisa les mains dans son dos et opina. Le regard qu'il darda sur Ashley était carrément hostile, et il le savait.

C'était plus fort que lui. Il n'aimait pas les surprises.

— Voilà un premier essai, inspecteur, dit Mandy Nightingale en lui tendant une feuille de papier.

Jake prit le dessin et se mordit la lèvre.

Le croquis était excellent. Vraiment excellent. Il l'étudia un instant, puis leva les yeux vers ce qui restait du visage de la victime.

Partant des quelques morceaux de chair qui avaient été épargnés, Ashley avait su lui rendre son humanité. L'œil gauche était gravement détérioré, mais l'œil droit demeurait presque intact ; la bouche était beaucoup plus décolorée et meurtrie d'un côté que de l'autre. Ashley avait rétabli un équilibre. Elle s'était sûrement reposée sur son instinct et même son imagination, mais en regardant les restes de la pauvre jeune femme, sur la table, puis le portrait, Jake ne pouvait que se rendre à l'évidence : il voyait bel et bien un être vivant, et un être vivant hautement vraisemblable.

Il rendit le croquis à Nightingale.

— Pas mal, dit-il. Je suppose que vous allez en faire d'autres ?

— Oui, répondit Ashley.

Jake hocha la tête.

— Très bien. Je reviendrai dans une heure.

— Jake, je peux te faire porter les croquis quand nous aurons terminé, tu sais, dit Mandy Nightingale.

— Non, merci, fit Jake. Je tiens à faire la comparaison moi-même. Je reviendrai.

Et il quitta la pièce, stupéfait de devoir déplier ses doigts crispés pour ouvrir la porte.

Il connaissait la morgue comme sa poche et savait où se rendre pour trouver du café. Il longea les couloirs au pas de charge, s'arrêta devant le distributeur et pressa les boutons qu'il fallait, avant de prendre le gobelet fumant. Puis il s'assit et sortit une chemise cartonnée pleine de notes de son attaché-case, afin de les étudier. Mais il ne parvint pas à se concentrer. Il était furieux.

*Pourquoi ?*

Parce qu'elle ne lui avait pas dit qu'elle quittait l'académie. Elle ne lui avait pas dit qu'elle avait décidé d'entrer au département légiste.

Bien sûr, ils ne s'étaient pas beaucoup parlé...

D'ailleurs, c'était une bonne nouvelle. Au moins, elle ne serait pas sur le terrain, dans la rue.

Il ne savait même pas qu'elle dessinait !

Il but une gorgée de son café et grimaça. Le breuvage était déjà froid. Il jeta le gobelet dans la poubelle, rangea ses notes et retourna dans la salle, impatient de voir les autres croquis.

Il y en avait plusieurs et ils étaient tous bons. Ils représentaient tous une jeune femme vivante, une jeune femme qui avait été jolie.

— Qu'en penses-tu ? demanda Nightingale.

Jake aurait voulu trouver un défaut. C'était impossible. D'ailleurs, résoudre cette affaire était ce qui comptait pardessus tout, non ? N'empêche, le talent ébouriffant d'Ashley Montague l'irritait au plus haut point. En même temps, il s'en réjouissait, car ils avaient besoin de gens aussi doués. Il détestait les surprises, voilà tout.

— Jake ? insista Mandy Nightingale.

— C'est bien, répondit-il sèchement avant de glisser les croquis dans son attaché-case.

Il ne remercia pas l'artiste, se contentant d'un signe de tête à l'adresse de Gannet et des autres, et pivota sur ses talons. Parvenu devant la porte, il fit un effort surhumain pour se retourner.

— Je vous remercie tous, dit-il avec raideur. Je vais en choisir un pour les journaux du matin.

Et il sortit, rendu encore plus furieux par le fait qu'il lui avait fallu de nouveau déplier ses doigts crispés pour ouvrir la porte.

## 12.

Ashley aurait dû se sentir fière et heureuse de ce qu'elle avait accompli, ce jour-là. Gannet, Nightingale et Murray avaient applaudi son travail — avec un rien de suffisance, dans le cas de ce dernier. Après tout, il était responsable du personnel, ce qui consistait à connaître les gens, leurs talents, leurs faiblesses, et à déterminer le domaine dans lequel ils pouvaient le mieux servir l'intérêt public. Mandy Nightingale avait été merveilleuse, aussi, lui répétant de ne pas s'inquiéter, l'assurant qu'elle acquerrait bientôt toutes les compétences requises pour ce travail, et concluant qu'elle avait déjà largement fait ses preuves, aujourd'hui. Même le Dr Gannet avait été gentil. Il n'en revenait pas, avait-il déclaré, qu'elle ait réussi à brosser d'aussi bons portraits à partir d'un visage tellement ravagé.

Et ce visage !

Seigneur...

Certes, on avait projeté devant elle bien des horreurs, dans le cadre de sa formation. Elle avait même assisté à une autopsie. Jamais elle ne s'était trouvée sur le point de s'évanouir ou de vomir. Elle avait pris sur elle ; elle avait une mission à remplir, et son travail consisterait justement à faire tout son possible pour venir en aide aux blessés et que justice soit rendue aux morts.

Mais elle n'avait jamais vu, ni même imaginé horreur semblable à celle de ce corps mutilé et décomposé. Ashley avait senti monter la bile au fond de sa gorge, sa respiration s'était bloquée, et elle avait mis du temps à recouvrer son souffle. En se pinçant très fort, elle avait pu faire disparaître les taches noires qui s'étaient mises à danser devant ses yeux. Puis elle s'était efforcée de penser en artiste, se concentrant sur l'aspect purement technique du travail, cherchant les traits qui lui permettraient de recréer le visage de la victime tel qu'il avait été, de son vivant. Ce faisant, elle avait réussi à ne pas succomber à l'envie qui la submergeait de jeter son carnet de croquis et de s'élancer hors de la pièce en hurlant.

Non seulement elle n'avait pas fui, mais elle avait fait du bon boulot. Elle avait prouvé qu'elle était à la hauteur de la confiance qu'on lui avait témoignée, et pour cela, elle aurait dû ressentir une intense satisfaction. Pourtant, il n'en était rien.

C'était la faute de Dilessio, bien sûr, songea-t-elle, tandis qu'elle roulait en direction de la marina. Comment pouvait-il faire preuve d'autant d'hostilité, après ce qui s'était passé entre eux, la nuit précédente ?

Mais justement, que s'était-il passé ? Rien de plus qu'un moment de folie. Dilessio n'éprouvait aucune sympathie pour elle — plutôt carrément de l'antipathie !

Elle entra dans le parking de *Chez Nick*. Dieu merci, sa place réservée était libre, aujourd'hui. Elle avait hâte de prendre une douche et de changer de vêtements, avant d'aller chercher Karen et Jan.

Elle sortit de voiture, perdue dans ses pensées, et fit le tour du bâtiment, en direction de son entrée privée.

— Ashley Montague ? lança une voix, depuis la terrasse du restaurant.

Elle sursauta et tourna la tête.

Un homme d'une trentaine d'années, assis seul à une table, lui souriait. Son visage lui était vaguement familier. Un client de Nick, sans doute ?

Il se leva et, voyant l'hésitation de la jeune femme, tendit la main. Ashley vint à lui.

— Je suis Martin Moore, de la brigade criminelle de Miami-Dade, expliqua-t-il. Je suis aussi le coéquipier de Jake Dilessio.

— Oh ! fit Ashley, qui avait commencé à sourire, mais ne put retenir une grimace en entendant le nom de Dilessio.

Martin arquait un sourcil.

— Oh ? Votre ton manque singulièrement d'enthousiasme. Dois-je en conclure que vous avez déjà eu à pâtir du mauvais caractère de Jake ?

— Pardon ? fit Ashley, dépitée de se sentir rougir.

Martin eut un geste de la main, avant d'enchaîner :

— J'ai appris que vous étiez notre nouvelle artiste légiste. La rumeur concernant votre talent est en train de faire le tour du département. Mes félicitations ! Il paraît que vous avez accompli un travail formidable, cet après-midi.

— Les nouvelles vont vite !

— En l'occurrence, c'est un peu normal. J'aurais dû me trouver à la morgue, moi-même, mais j'ai dû manger quelque chose qui ne m'a pas réussi, hier soir. J'étais dans un sale état une bonne partie de la journée. Heureusement, ça va mieux, en partie grâce aux conseils avisés de l'amie de votre oncle, Sharon. Elle m'a prescrit un régime de blanc de poulet grillé et de bouillon. Je dois avouer que je me sens déjà mieux.

— Sharon est une vraie mère poule, acquiesça Ashley dans un sourire. Ses cookies sont fameux, aussi.

— J'espère que j'aurai l'occasion de les goûter. C'est probable, d'ailleurs. J'ai toujours bien aimé cet endroit, mais je risque de le fréquenter plus assidûment, maintenant que Jake est installé dans la marina. Alors, que vous a-t-il fait ?

Ashley rougit de nouveau.

— Oh, rien de spécial. Il est un peu pète-sec, je dirais. Il n'aime peut-être pas voir des femmes dans la police.

— Mm... C'est un peu plus compliqué que cela, je pense. Avant moi, Jake avait une femme pour coéquipière. Vous le saviez ?

— Non.

— C'était un excellent flic.

— C'était ?

— Elle est morte.

— Oh!

— On l'a retrouvée dans sa voiture, au fond d'un canal. Cela remonte à cinq ans environ. Juste après une série de meurtres vraiment terribles.

— Les meurtres liés à la secte ?

— Oui. Jake n'a jamais accepté les conclusions de l'enquête selon lesquelles Nancy soit a été victime d'un accident, soit s'est suicidée. Il demeure persuadé qu'elle avait découvert quelque chose et qu'on l'a tuée à cause de ça. Elle a succombé à un traumatisme crânien. La thèse du choc frontal avec le pare-brise tient la route, si je puis dire, puisqu'elle ne portait pas sa ceinture. N'empêche, Jake la rejette de toutes ses forces. Ils étaient très proches l'un de l'autre, un peu trop, selon certains, et je pense qu'il se sent un peu coupable de sa mort.

— Je vois, murmura Ashley.

— En tout cas, il paraît que vos portraits de la dernière victime sont extraordinaires. Je ne vais pas tarder à les voir, du reste, ajouta-t-il en consultant sa montre. Jake doit me retrouver ici même, dans cinq minutes environ.

— Eh bien, je suis ravie d'avoir fait votre connaissance, dit Ashley. Il faut que je me sauve. Je dois passer prendre des amies et si ça continue, je vais être en retard.

— Le plaisir est pour moi, repartit Marty. A bientôt.

— Oui. Au revoir.

Ashley agita la main et s'éloigna prestement en direction de sa porte. Une fois dans sa chambre, elle ôta ses vêtements à la hâte et se glissa sous la douche.



Le jet d'eau chaude coulant sur son corps lui fit du bien et elle s'abandonna à cette sensation, les yeux clos.

Quelle journée ! Une journée triomphale, sous bien des rapports. Il ne lui restait plus qu'à trouver un moyen de chasser de son esprit la vision du corps de cette pauvre femme, à la morgue. Elle venait de faire un choix professionnel et ne pouvait laisser de telles images la hanter, si traumatisantes fussent-elles.

Et puis, il y avait Jake Dilessio. Elle se sentait déchirée. Jamais encore elle n'avait éprouvé une attirance aussi forte pour un homme. Cela ressemblait presque à une passion d'écolière — à ceci près qu'elle n'était plus une écolière. Avait-elle réellement cru pouvoir donner carrière à son désir, l'espace d'une nuit, et reprendre ensuite le cours de sa vie comme si de rien n'était, sans plus jamais regarder en arrière ? Quelle folie ! Elle était comme ensorcelée — depuis l'instant où elle l'avait arrosé de café.

Elle poussa un soupir, coupa l'eau, se sécha rageusement et s'habilla. Elle ressortit par l'intérieur de la maison, pour prévenir Nick qu'elle s'en allait. Si elle avait un million de choses à lui raconter, cela devrait attendre.

Mais Nick n'était pas là.

— Ashley ! s'exclama Katie, une de leurs plus anciennes serveuses et un peu l'assistante du patron. Comme je suis contente de te voir ! Peux-tu nous donner un coup de main ?

— Oh, Katie, je suis vraiment désolée, mais Karen et Jan m'attendent, répondit Ashley. Je dois passer les prendre pour aller à l'hôpital. J'ai un ami qui...

— Je suis au courant, l'interrompit Katie dans un sourire. Nick et Sharon y sont déjà. Il n'y avait personne, tout à l'heure, alors ils en ont profité. Seulement, tout le monde s'est mis à arriver d'un seul coup et je ne sais plus où donner de la tête.

— Pas de panique, Katie, déclara Sandy, qui était assis au bar. Je vais vous aider à faire le service.

— Pas question, fit celle-ci. Vous êtes un client.

— Je fais partie des meubles, répliqua plaisamment le vieil homme. Allez, cours rejoindre tes amies, Ashley. Mais à une seule condition...

— Laquelle ? s'enquit cette dernière.

— Je veux un rapport exhaustif au sujet de ta nouvelle carrière.

Ashley éclata de rire.

— C'est promis. Vous aurez droit à tous les détails.

Et elle s'éclipsa par l'avant du restaurant, afin de ne pas tomber sur Jake et son coéquipier, dehors.

\*

\* \*

Karen l'attendait devant chez elle.

— Je sais, je suis en retard, fit Ashley, comme son amie s'engouffrait dans l'habitacle de la voiture.

— Oh, de quelques minutes à peine. Autant dire que c'est normal pour la plupart des gens, mais de la part de la reine de la ponctualité...

— La reine de la ponctualité rame un peu, ces temps-ci, crois-moi.

— Tu m'étonnes ! Avec la semaine que tu as vécue... J'ai appelé l'hôpital, au fait. Ils ne sont pas très bavards. L'état de Stuart est stationnaire. Alors, qu'as-tu fait de beau pour te détendre, cet après-midi ?

— Tu parles d'une détente ! J'étais à la morgue.

— A la morgue ! Pour quoi faire ?

— Attendons que Jan descende et je vous raconterai tout ça en détail, repartit Ashley en s'arrêtant devant l'immeuble de leur amie.

Après moult coups de Klaxon, Jan arriva en courant et s'excusa de n'être pas descendue plus vite. Elle était au téléphone, se faisant passer pour son propre agent afin de décrocher un contrat pour un concert. Elle leur donna un échantillon de sa voix d'agent et les trois jeunes femmes s'esclaffèrent. Puis Ashley leur parla des événements de l'après-midi.

— Beurk ! fit Jan à la fin de son récit.

— Comment ça, beurk ? s'écria Karen. Hier, elle était Mlle Personne, et aujourd'hui, elle est une artiste légiste professionnelle.

— Je suis bien contente que cela lui permette de se consacrer au dessin, c'est sûr, dit Jan. Mais... auras-tu l'occasion de dessiner des gens vivants ?

— Evidemment. Des témoins me parieront d'une personne qu'ils ont vue sur les lieux d'un crime et je devrai essayer de faire son portrait-robot, par exemple. Aujourd'hui, c'était un peu spécial : ils ne pouvaient pas publier la photo de cette femme dans le journal. Pas dans l'état où elle est.

Les trois amies parlèrent encore un moment du nouveau travail d'Ashley, puis Jan changea de sujet.

— Vous croyez qu'ils nous laisseront voir Stuart ?

— J'ai pu entrer dans sa chambre, fit Ashley. Les Fresia ont dit au personnel

de l'hôpital que je faisais partie de la famille.

— On pourrait être des cousines, nous aussi, dit Karen.

— Nick et Sharon sont là-bas, reprit Ashley.

— Je parie que Sharon est arrivée les bras chargés de nourriture, fit Karen.

— C'est bien possible, en effet.

— Elle ne connaît pas les Fresia, si ? Remarquez, Nick les connaît, lui. Vous vous souvenez comme ils participaient toujours aux kermesses de l'école, lui et le père de Stuart ? Ils étaient les seuls à se laisser faire, quand on essayait de jeter les parents à l'eau.

— C'est marrant, j'ai l'impression que Sharon cherche très fort à se couler dans le rôle de belle-mère, non ? commenta Karen. Elle tient à s'intégrer dans la famille.

Ashley arqua les sourcils, avant de hausser les épaules.

— Je n'avais pas pensé à ça. Ce n'est pas bien nécessaire, d'ailleurs. J'ai vingt-cinq ans et Nick fait bien ce qu'il veut avec qui il veut.

— Tu comptes énormément pour lui, intervint Jan. Elle doit le savoir.

— Et puis, n'oublie pas qu'elle veut se présenter à la mairie, renchérit Karen.

Ashley éclata de rire.

— Tu crois qu'en préparant des cookies et en allant à l'hôpital elle peut faire avancer sa carrière politique ?

— Va savoir...

— Moi, en tout cas, je m'en fiche, fit Jan. Les cookies sont sacrément bons.

— Elle n'a pas besoin de séduire les Fresia, remarqua Ashley. Ils ne sont pas dans la même commune.

— C'est vrai, admit Karen. D'accord, elle n'a peut-être pas de motifs secrets. Le temps le dira, de toute façon.

— Au fait, cela n'a aucun rapport, mais nous sommes invitées toutes les trois à un dîner avec mes amis de l'académie, vendredi soir, dit Ashley.

— Ah bon ? A quelle occasion ? demanda Karen.

— Nous allons fêter mon nouveau boulot.

— Chouette !

Ashley venait d'arriver dans le parking de l'hôpital et la scène de la veille au soir lui revint brusquement à l'esprit.

— J'ai oublié de vous raconter, dit-elle. J'ai été suivie dans ce parking, l'autre soir. Un type en pyjama de bloc.

— Et c'est maintenant que tu nous le dis ? se récria Karen.

— Attends, un type en pyjama de bloc ? fit Jan. C'était peut-être un toubib pressé de rentrer chez lui, non ?

— Jan, les flics m'ont servi les mêmes arguments, mais de ta part, ça me fait un peu mal. Je suis capable de voir quand je suis suivie, tout de même.

— Dans ce cas, Karen a raison, répliqua Jan avec un haussement d'épaules. Merci de nous le dire maintenant.

— Ne vous plaignez pas. On est tout près de l'ascenseur.

Ashley coupa le contact et les trois amies, descendues de voiture, jetèrent autour d'elles des regards malaisés.

— Allons, nous sommes trois, dit Ashley.

— Et puis, nous avons un flic avec nous, argua Karen.

— Elle n'est plus flic, justement, protesta Jan. Ashley, tu as ton flingue avec toi ?

— Non. De toute façon, je vais devoir le rendre, ça et le badge. Je suis dans le civil, maintenant.

— Bah ! il y a un monde fou, dans ce parking, observa Jan en désignant un groupe de personnes qui se dirigeait vers l'ascenseur.

Ils avaient les bras chargés de fleurs, de paquets, et un enfant tenait un ballon portant l'inscription : « C'est un garçon ! »

Tous s'entassèrent dans la cage métallique et, quelques minutes plus tard, les trois amies longeaient le couloir menant à la salle d'attente du service de réanimation. Elles y trouvèrent Lucy, Nick et Sharon. Baisers et accolades furent échangés. Lucy était visiblement très émue.

— Vous êtes tous tellement gentils, dit-elle. Sharon a même apporté de quoi dîner ! Et des cookies qu'elle a préparés elle-même.

— Vous allez voir, ils sont à tomber, dit Ashley.

— Je la paie pour dire ça, fit Sharon avec un clin d'œil.

— Où est Nathan ? s'enquit Ashley. Vous devriez manger, avant que ça refroidisse.

— Je vais le chercher, maintenant que tu es là, Ashley. C'est peut-être idiot, mais j'ai la conviction que Stuart sent quand tu es près de lui.

Elle regarda Karen et Jan et reprit :

— Elles ne me croiront jamais, mais je vais quand même dire aux infirmières que des cousines de Stuart sont venues lui rendre visite.

— Lucy, nous allons nous éclipser, intervint Nick. Je ne veux pas laisser Katie seule au restaurant trop longtemps.

— C'est une bonne idée, dit Ashley. Elle était légèrement débordée, quand je suis passée, et je m'en suis un peu voulu de ne pas pouvoir rester.

— Il faut que j'engage un autre serveur, murmura Nick.

— Sandy a offert de l'aider.

— Sandy ?

— Ne t'inquiète pas, fit Sharon. Sandy doit connaître les goûts et les habitudes de tes clients presque aussi bien que toi.

Le couple prit congé de Lucy et celle-ci alla voir les infirmières, tandis qu'Ashley, Karen et Jan se rendaient devant la chambre de Stuart. Nathan dut les entendre, car il se leva et sortit pour les saluer, manifestement aussi heureux que sa femme de voir les amies de son fils.

Lucy les rejoignit quelques minutes plus tard.

— C'est d'accord, dit-elle, mais seulement deux personnes à la fois.

— Allez-y, dit Ashley à Karen et à Jan. Je l'ai vu hier soir, moi. Et vous, profitez-en pour aller dîner, ajouta-t-elle à l'intention des parents de Stuart.

Le petit groupe se sépara et Ashley retourna dans la salle d'attente. Un homme était assis là, dissimulé derrière son journal, et elle tressaillit lorsqu'il le plia et se leva pour venir s'asseoir à côté d'elle.

C'était le jeune homme que Nathan lui avait montré, dans la cafétéria — le journaliste en quête d'un scoop.

— Que voulez-vous ? fit sèchement Ashley.

— Inutile de m'agresser, répondit le jeune homme. Je sais bien ce que tout le monde pense. Même les Fresia ne veulent pas croire que je suis un ami de leur fils.

— Comment se fait-il que je ne vous aie jamais rencontré ? riposta Ashley.

— Allons, soyez sérieuse. Vous avez beaucoup vu Stuart, ces derniers temps ?

« Touché », songea Ashley.

— Pourquoi ne veulent-ils pas croire que vous êtes son ami ? demanda-t-elle.

Le jeune homme poussa un soupir.

— Parce que j'écris pour un tabloïd. Peu importe le fait que Stuart, lui aussi, ait vendu quelques articles au même canard... Ils pensent peut-être que tout cela est ma faute. C'est moi qui ai présenté Stuart au rédacteur en chef. Or, c'est à ce moment-là que Stuart a disparu de leur vie...

— Si vraiment vous connaissez Stuart et si vous avez une idée de ce qu'il faisait, pourquoi n'avoir rien dit à la police ?

— Je leur ai dit ce que je savais. Stuart s'intéressait à l'économie, à l'agriculture, aux agissements des grandes entreprises dans les Everglades. Il enquêtait sur les voies navigables, la pollution et tout le tremblement. A priori, il était sur un gros coup... Je n'en sais pas plus. Surtout, je ne comprends pas comment il a pu se retrouver dans une histoire de drogue en enquêtant sur l'environnement.

Ashley considéra son interlocuteur avec un peu plus d'attention. Il pouvait avoir son âge, avec des cheveux châtain qui lui tombaient dans le cou, de grands yeux bleus et un regard sincère. Il était bien vêtu et donnait l'impression d'être intelligent et sensé.

— J'ai parlé à la police et ils sont allés voir le rédacteur en chef, reprit-il. Je connaissais les noms de plusieurs huiles locales que Stuart avait interviewées, avant d'entrer en clandestinité. La police leur a parlé, aussi, mais, comme par hasard, ils n'ont strictement rien à se reprocher. Après ça, la police m'a prié de la fermer et de me mêler de mes affaires. Autant dire qu'ils ne me prennent pas du tout au sérieux.

— Pourquoi venir me parler à moi ? demanda Ashley.

Le jeune homme haussa les épaules et sourit, un gentil sourire un peu désabusé.

— J'ai entendu dire que vous êtes à l'académie de police, et je sais aussi que vous ne croyez pas à la théorie selon laquelle Stuart aurait sombré dans la drogue. Je me suis dit que si quelqu'un était capable de se battre pour lui, c'était vous.

Ashley le regarda encore un moment, hésitante. Il paraissait vraiment sincère. Peut-être avait-il essayé de se rendre utile, et cela s'était-il retourné contre lui... Quoi qu'il en soit, il croyait en Stuart, et ça, c'était un bon point.

— J'aimerais réellement faire quelque chose pour Stuart, poursuivit-il sur un ton persuasif. Je suis un excellent investigateur, vous savez.

— La police a de bons investigateurs aussi. C'est leur boulot. Vous pensez pouvoir découvrir des choses qui leur auraient échappé ?

— C'est déjà fait.

## 13.

Assis devant son ordinateur, Jake notait tout ce qui lui traversait l'esprit au sujet de l'enquête, y compris ce qui s'était passé ce jour-là.

Pendait qu'il dînait rapidement *Chez Nick*, il avait mis Marty au courant des derniers développements de l'affaire, si toutefois on pouvait parler de développements. Enfin, tout de même, grâce au stupéfiant talent de dessinatrice d'Ashley Montague, ils allaient peut-être réussir à découvrir l'identité de la toute dernière victime. Ce n'était pas rien : ils pourraient enfin partir de quelque chose. Pour l'instant, comme l'avait observé l'agent spécial Franklin, avec son art consommé d'enfoncer des portes ouvertes, ils tournaient un peu en rond.

Jake avait choisi un des portraits et l'avait faxé à tous les journaux du matin. Puis, obéissant à une impulsion, il s'était rendu sur la propriété où, quelques années plus tôt, la secte s'était installée. Le couple de fermiers qui l'avait rachetée n'avait pas vu d'inconvénient à ce qu'il en fasse le tour et Jake avait déambulé à travers les champs soigneusement plantés, avant de s'arrêter devant le canal qui bordait une des extrémités du terrain. Il était resté longtemps à regarder l'eau...

La propriété, avait-il songé, était bien loin de l'endroit où avait été retrouvée la dernière victime. Elle n'était, en revanche, qu'à quelques kilomètres à l'ouest de celui où l'on avait repêché la voiture de Nancy. Cela n'avait rien d'étonnant, du reste. La plupart des propriétés et des fermes du secteur sud-ouest du comté avaient poussé, pratiquement, hors des Everglades. Les canaux et les voies navigables formaient la majeure partie de l'écosystème. Un véritable réseau zigzaguant à travers toute la zone.

La femme du fermier l'avait rejoint, à un moment.

— Nous avons acheté ces terres pour une bouchée de pain, lui avait-elle dit d'un air un peu anxieux. Vous pensez que c'est parce que nous risquons de tomber sur un cadavre, un de ces jours ?

— J'espère bien que non, avait répondu Jake.

Marty, quant à lui, n'avait pas bien compris ce qui l'avait poussé à retourner là-bas. Après tout, la secte n'y officiait plus depuis des années. Mais il n'avait pas vu Peter Bordon ; il n'avait pas entendu ce dernier lui parler de fumée et de jeux de miroirs. Or, Jake était de plus en plus convaincu que la clé du mystère se trouvait quelque part en évidence, et qu'ils ne la voyaient pas.

Il soupira et appela un fichier contenant les noms de toutes les personnes qui,

de près ou de loin, avaient été mêlées à l'affaire. Le nom de John Mast lui sauta au visage... Mais John Mast était mort. Un accident d'avion au large d'Haïti, avait dit Marty.

Il soupira de nouveau et coupa son ordinateur. Puis il prit une bière et sortit sur le pont.

Ashley avait remplacé Karen et Jan au chevet de Stuart. Si l'état de ce dernier demeurait stationnaire, il semblait avoir repris quelques couleurs. Elle prit la main du jeune homme entre les siennes et se mit à lui parler de l'étrange entrevue qu'elle avait eue avec l'inconnu qui se disait son ami.

— 11 m'a laissée sur ma faim, conclut-elle. Il venait de me dire avoir découvert des choses que la police ignorait et, d'un seul coup, il a bondi hors de la salle d'attente. Le temps que je réagisse, il avait disparu. Je crois que c'était pour éviter tes parents qui revenaient. Ton père ne l'apprécie pas beaucoup. Hélas, je ne sais rien de lui, pas même son nom.

Elle demeura silencieuse un moment, avant de reprendre :

— J'ai l'impression d'être prise dans une tornade, depuis quelques jours. Ça pleut littéralement de tous les côtés. Toi et cet accident inexplicable, l'offre d'entrer au département légiste, la rencontre avec l'inspecteur Dilessio...

Elle s'interrompt encore et poussa un soupir, avant de lui raconter ce qui s'était passé, la nuit précédente.

— Je me sens vraiment bête, maintenant, ajouta-t-elle. En même temps, ce type me fascine. Je te dis, une idiote. Je sais qu'il n'est absolument pas pour moi. Si j'en crois son attitude aujourd'hui, il me déteste même carrément. Pourtant, il suffit que je pense à lui et me voilà tremblante de la tête aux pieds... Tu te rends compte ?

Elle se tut, immobile, les yeux fixés sur le visage inerte de son ami, étrangement soulagée d'avoir pu se confier ainsi, même si Stuart ne l'entendait pas. Elle n'avait jamais été du genre à parler facilement de ses problèmes ou de ses pensées secrètes — même avec Karen et Jan, elle ne se départait jamais totalement d'une certaine réserve. Finalement, elle jeta un coup d'œil à sa montre.

— Bon, je vais laisser la place à ta maman...

Elle déposa un baiser sur le front de Stuart, lui serra la main et se leva pour aller retrouver Karen et Jan dans la salle d'attente. Lucy et Nathan Fresia les remercièrent encore avec effusion d'avoir eu la gentillesse de venir et Ashley promit de repasser le lendemain soir.

— Tu ne leur as rien dit, au sujet du type qui t'a suivie dans le parking, l'autre soir ? demanda Karen, comme les trois amies s'engouffraient dans l'ascenseur.



— Pourquoi leur donner une autre raison de se faire du souci ? répondit Ashley. Ils en ont bien assez comme ça.

— Moi, je vous préviens : au premier pyjama de bloc que je vois, je hurle à la mort ! déclara Jan d'un air farouche.

Les trois amies pouffèrent, mais elles n'en jetèrent pas moins des regards de tous côtés, lorsqu'elles débouchèrent sur le parking, et c'est d'un pas plus que pressé qu'elles rejoignirent la voiture d'Ashley. Une fois à l'intérieur, elles eurent un même soupir et éclatèrent d'un rire nerveux.

— Si on allait boire un verre ? proposa Jan. J'ai besoin d'un petit remontant, après toutes ces émotions.

— C'est une bonne idée, ça, renchérit Karen. Allons chez Nick. Nous prendrons un taxi pour rentrer, Ashley.

— D'accord, fit celle-ci.

En arrivant au restaurant, elles eurent la surprise de tomber sur Len Green, venu dîner sur le pouce. Il était attablé à l'extérieur.

— C'est plus sympa que de se retrouver seul chez soi. La nourriture est bonne et je me suis dit qu'avec un peu de chance, je te verrais, Ashley, et que tu pourrais me raconter ton après-midi avec Murray. Alors, qu'est-ce que je vous offre ?

— Une bonne bière bien fraîche, déclara Jan en se laissant tomber sur une chaise.

Len sourit.

— Karen ?

— Je veux bien une bière, aussi, repartit celle-ci, rosissant légèrement.

— Ashley ?

— Va pour une bière. Je vais faire le service et en profiter pour dire à Nick que je suis rentrée.

Elle disparut dans le restaurant et Len, Jan et Karen bavardèrent agréablement jusqu'à son retour.

— Alors, que te voulait Murray ? s'enquit Len, dès qu'elle fut assise.

— Que j'essaie de faire le portrait de la jeune femme dont le corps a été découvert, le week-end dernier, expliqua Ashley. Son visage est terriblement décomposé et ils ne connaissent pas son identité. Ils vont publier son portrait dans les journaux du matin, dans l'espoir que quelqu'un la reconnaîtra.

— Première mission : à la morgue, commenta Jan.

— Arrête un peu d'être aussi négative, intervint Karen. C'est une chance

inouïe pour elle.

— Karen a raison, intervint Len. C'est une opportunité rare. Ce genre de poste ne se libère pas souvent.

— Je sais bien, répondit Jan avec bonne humeur. Mais il faut bien que quelqu'un la taquine un peu, non ?

Ashley écoutait l'échange distraitement. Elle venait de voir Jake Dilessio qui se dirigeait vers eux et s'était figée, son verre de bière à la main.

Le remarquant, Karen se retourna.

— C'est le type que tu as dessiné, l'autre soir, à Orlando ! s'exclama-t-elle.

Len tourna la tête à son tour et arqua les sourcils.

— Jake Dilessio ? C'est un flic.

— Tu le connais ? fit Ashley.

— De réputation, surtout, répondit Len, juste comme Dilessio arrivait à leur hauteur.

Il s'arrêta devant la table.

— Bonsoir, dit-il à la cantonade en accompagnant ses paroles d'un petit signe de tête, avant de fixer son regard sur Ashley. Je ne veux pas vous déranger, mais j'aimerais vous parler, quand vous aurez un moment, bien sûr.

Ashley hocha la tête, le cœur dans la gorge.

— Euh, oui. Nous venons d'arriver, mais...

— Rien ne presse. Je serai sur mon bateau. Encore pardon pour l'interruption.

L'inspecteur repartit par où il était venu. Les quatre jeunes gens le suivirent des yeux et ce fut Len, finalement, qui rompit le silence qui s'était abattu sur la table.

— Qu'est-ce qu'il te veut ? demanda-t-il, avec une pointe d'agressivité dans la voix.

— Je ne sais pas, répondit Ashley, affectant de son mieux l'indifférence. C'est pour lui que j'ai fait tous ces dessins, cet après-midi. Peut-être veut-il que je refasse quelque chose.

— Et il te poursuit jusqu'ici en dehors des heures de boulot ? s'écria Len.

— En tout cas, il est encore plus séduisant en vrai que sur papier, s'extasia Jan.

Karen fit la moue.

— Si on aime le genre beau ténébreux tourmenté. Ce n'est pas du tout mon

type. Il a l'air affreusement crispé. Tu le vois s'amuser comme un petit fou, toi ? Je préfère les hommes un peu plus décontractés, conclut-elle en offrant un joli sourire à Len Green.

Ashley détourna habilement la conversation et ils passèrent encore un moment à papoter, jusqu'à ce que Karen et Jan donnent le signal du départ.

— Ashley, tu as le numéro de la compagnie de taxis la plus proche ? demanda la première.

— Oui, bien sûr, dit celle-ci, prête à se lever.

— Un taxi ? Pour quoi faire ? Je peux vous reconduire chez vous, voyons, offrit Len.

— Vous êtes sûr ? fit Karen.

— Absolument. Laissez-moi régler l'addition et nous pourrons lever l'ancre.

Lucy Fresia se réveilla en sursaut, sans savoir ce qui l'avait réveillée. Elle fureta autour d'elle, dans la chambre sombre, et ne vit rien.

Elle secoua la tête, souriant intérieurement. Le manque de sommeil et la tension de ces derniers jours commençaient à lui porter sur les nerfs...

Elle s'abandonna de nouveau contre le dossier de son fauteuil. Stuart était allongé sur le lit, exactement dans la même position. Le silence régnait dans la pièce.

Lucy sursauta de nouveau.

Le silence ! Pourquoi ne percevait-elle plus le ronron du respirateur ? Elle courut au chevet de Stuart. Son visage bleuissait...

Elle leva les yeux vers les moniteurs. Les écrans étaient noirs.

Stuart ne respirait pas. Son cœur ne battait pas.

Mort...

Non !

Elle se rua vers la porte, l'ouvrit à la volée et hurla à l'aide. L'infirmière de Stuart accourut dans l'instant et, comprenant la situation en un clin d'œil, cria en direction du poste des infirmières pour qu'on appelle un code. Plusieurs membres du personnel hospitalier arrivèrent bientôt et Lucy se mit à crier, crier, sans plus pouvoir s'arrêter.

Elle s'écroula sur le sol, le corps secoué par les sanglots, criant toujours.

*Non ! Non ! Non !*

Quelqu'un lui enfonça une seringue hypodermique dans le bras.

Len Green commença par déposer Jan chez elle. Quand Karen et lui furent

seuls dans la voiture, la conversation prit rapidement un tour un peu plus personnel et, bien trop vite, ils arrivèrent devant la maison de la jeune femme.

— C'est ici, dit-elle.

Len bifurqua dans l'allée.

— C'est drôlement mignon, commenta-t-il en jetant un coup d'œil par le pare-brise. Vous vivez seule ?

— Oui. Ce n'est pas un manoir, loin s'en faut, mais il m'appartient. Enfin, la banque et moi en sommes propriétaires, précisa-t-elle avec un petit rire.

— C'est super.

— Merci. Vous voulez visiter ?

— Il n'est pas trop tard ?

— Mais non, pas du tout. Je peux faire du thé ou du café. J'ai de la bière aussi. Mais vous ne voudrez sûrement pas boire une autre bière, si vous devez conduire, n'est-ce pas ?

— On peut commencer par une bière et conclure par un café...

— En effet.

Karen lui montra fièrement sa maison, qui était petite, mais bien distribuée et joliment décorée.

— Il y a plusieurs demeures des années vingt, dans le quartier. A l'époque, nous aurions été au milieu de nulle part, perdus dans les marécages... Enfin, les Everglades ne sont pas vraiment des marécages, puisque l'eau bouge tout le temps.

Il eut un rire.

— Je comprends ce que vous voulez dire.

— Bon, je vais nous chercher cette bière et brancher la cafetière pour tout à l'heure.

Elle revint très vite avec deux bouteilles, alluma la stéréo et ils prirent place sur le canapé ancien, dans le living-room, devisant de tout et de rien, de leur travail, de leurs loisirs. Au bout d'un moment, Karen vit que Len regardait sa bouteille vide.

— Je vous en offrirais bien une autre, mais les flics sont féroces avec les automobilistes en état d'ivresse, dans notre Etat, fit-elle.

— Oui, je l'ai entendu dire, fit Len en souriant.

— Ce canapé peut se transformer en lit, cela dit, ajouta la jeune femme.

Len la considéra un instant. Elle était tout près de lui, ses longues jambes

repliées sous elle... Il lui toucha doucement le menton.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir rester sagement sur le canapé...

Karen avala un peu d'air, avant de chuchoter :

— Je ne suis pas sûre d'avoir envie que vous restiez sur le canapé.

Len se pencha et l'embrassa. Quand ils se séparèrent, les lèvres de la jeune femme étaient humides et elle avait le souffle court.

— Je vais vous chercher cette bière, dit-elle.

Elle disparut dans la cuisine un long moment. Puis Len entendit son nom. Il se retourna.

Karen se tenait dans l'encadrement de la porte de la chambre — entièrement nue. Aucun subterfuge. Mince, élancée, superbe — et nue.

Len éprouva un flot de sentiments contradictoires : d'un côté, il était flatté et séduit ; de l'autre, il ressentait comme un rejet, de l'incertitude et même un certain malaise.

Il se leva lentement, vaguement hésitant.

— Votre bière est sur la table de chevet, murmura la jeune femme, d'une voix vibrant de sensualité.

— Vraiment ? répondit-il.

Elle se tourna et il la suivit. Elle s'était allongée sur le lit, tout son corps offert, et Len la regarda longtemps, en proie à un terrible chaos intérieur. C'était l'amie d'Ashley. *Ashley*.

— Len ? appela Karen.

Il s'approcha d'elle et, soudain, Karen poussa un cri.

Un cri très bref.

\* \* \*

Ashley trouva Jake Dileasio accroupi devant la porte menant à la cabine du *Gwendolyn*, en train d'examiner la serrure d'un air profondément concentré, les sourcils froncés.

— Hm ! fit-elle pour attirer son attention.

Il se redressa comme un diable monté sur ressort et lui jeta un regard furibond.

— Vous ne pouvez pas vous annoncer, quand vous arrivez quelque part ?

— C'est ce que je viens de faire, riposta-t-elle, sentant la moutarde lui monter au nez. Et si vous m'avez fait venir pour me prouver, une fois encore,

à quel point vous êtes odieux et imbuvable, permettez-moi de vous dire que j'en ai par-dessus la tête. Nous serons sans doute amenés à nous voir dans le cadre du travail, mais pour ce qui est du reste, je vous prie dorénavant de ne plus jamais m'adresser la parole !

Sur ce, la jeune femme pivota sur ses talons. Mais elle n'eut pas le temps de faire un pas. Une main s'abattit sur son bras, ferme et douce à la fois.

— Désolé, dit Dilessio. Ecoutez, vous avez raison, je suis à cran, et constamment sur le qui-vive. Je suis sûr que quelqu'un s'est introduit chez moi, l'autre jour, et...

— Comment ça, introduit chez vous ? On vous a cambriolé ?

— Mais non, bien sûr que non.

Ashley eut un haussement d'épaules.

— Inutile de répondre comme si je venais de dire une énormité. C'est une supposition parfaitement logique. Pourquoi, sinon, quelqu'un aurait-il envahi le domaine du grand inspecteur Dilessio ? Pour le simple plaisir d'avoir pénétré dans son antre ?

Jake crispa les mâchoires et se mit à faire les cent pas sur le pont. Brusquement, il s'arrêta et regarda la surface noire de l'eau.

— Désolé de vous avoir agressée. Ce n'était pas mon intention.

Il s'interrompit un instant, et reprit :

— C'est la deuxième fois que quelqu'un s'introduit à l'intérieur de mon bateau.

— Et rien n'a disparu ? fit Ashley, curieuse malgré elle.

— Non. En tout cas, je n'ai pas remarqué.

— Pourquoi serait-on venu, dans ce cas ?

— Je n'en sais rien. La personne en question doit chercher quelque chose.

— Quoi ?

— Je n'en sais rien non plus.

— Vous aviez verrouillé la porte ?

— Oui.

— Et la serrure n'a pas été forcée ? C'est ce que vous étiez en train de vérifier ?

— Oui. Et non, elle n'a pas été forcée. C'est ma faute. J'aurais dû la changer.

Ashley hésita une fraction de seconde.

— Est-ce que quelqu'un d'autre a un double ?

Jake ne répondit pas immédiatement. Finalement, il haussa les épaules.

— Nick.

Ashley leva la tête d'un air de défi.

— Nick ne se permettrait jamais de venir sur votre bateau sans votre permission. Je suis sûre qu'il ne garde ce double que pour vous rendre service...

— J'ai entièrement confiance en Nick, la coupa-t-il.

— Mais alors... ?

— J'ai donné un autre double à quelqu'un, il y a plusieurs années.

Il ferma les yeux, un bref instant.

— Ma coéquipière.

— Celle... qui est morte ?

Jake darda sur elle un regard neutre.

— Oui.

Puis il se tourna de nouveau vers l'eau.

— J'avais complètement oublié l'existence de cette clé. J'ai pensé que son mari l'avait peut-être. Il m'assure que non.

— Il ne dit peut-être pas la vérité.

— Possible.

— Pourquoi ne faites-vous pas venir une équipe pour relever les empreintes ?

— Je suis prêt à parier que la personne qui s'est introduite chez moi portait des gants et n'a pas laissé la moindre empreinte.

Ashley prit le temps de la réflexion.

— Rien ne manque, mais vous êtes sûr qu'on est entré chez vous. Et que cette personne portait des gants. Je ne veux pas mettre votre jugement en doute, mais vous ne seriez pas un peu paranoïaque — peut-être parce qu'on vient de rouvrir une enquête que la plupart des gens considéraient close ?

Jake eut un petit sourire triste.

— Non, je ne suis pas paranoïaque. Je pêche parfois par excès de zèle et cela peut même friser l'obsession, mais ce n'est pas de la paranoïa. Je vis seul. Je sais où se trouve chaque objet, chez moi. Et je sais aussi quand on y a touché, quand ils ont bougé, même d'un quart de centimètre. Quelqu'un est

entré chez moi. Les papiers sur mon bureau ne sont pas exactement là où ils sont d'habitude, le tapis au pied des marches non plus. Des petites choses comme ça.

— Mais enfin, pourquoi ?

— Je n'en sais rien. Quelqu'un doit penser que j'ai en ma possession quelque chose... Mais quoi ? Je n'en ai pas la moindre idée.

Il se dirigea vers l'intérieur du bateau et Ashley le suivit des yeux, le front plissé. Il s'arrêta et se tourna vers elle.

— Vous venez ?

La jeune femme hésita.

— Je... vous vouliez me parler...

— Vous allez rester ?

Ashley s'attendait à tout sauf à une question aussi directe. L'espace d'un instant, elle balançait entre l'indignation, l'inquiétude de le voir aussi convaincu qu'on avait pénétré chez lui et la colère devant ses brusques revirements. Comment pouvait-il passer ainsi de l'intimité à la froideur la plus abjecte ?

— Pourquoi vouliez-vous me parler ? s'enquit-elle le plus froidement qu'elle put.

Il arqua les sourcils.

— Pour vous présenter mes excuses, bien sûr.

L'air outragé d'Ashley fondit comme neige au soleil.

— Alors, vous restez ? répéta-t-il.

Elle aurait dû l'envoyer au diable. Au lieu de ça, elle hocha la tête.



## 14.

Jake lui prit la main et l'attira dans la cabine du bateau. Ashley se retrouva prise dans une étreinte si passionnée que toutes ses réticences s'évanouirent — si toutefois il lui en restait. Les lèvres de Jake étaient brûlantes comme une coulée de lave et il avait une façon de lui faire l'amour, rien qu'en l'embrassant, qui la faisait trembler de la tête aux pieds.

La dureté de l'érection de Jake était évidente, sous le tissu léger de son short, et elle se débattit doucement pour mettre un peu de distance entre eux, avant de glisser les doigts sous l'élastique. Jake émit un grognement guttural et approfondit encore leur baiser ; ses mains coururent sur le corps de la jeune femme, soulevant son polo et dégrafant son soutien-gorge.

Ils se détachèrent brièvement l'un de l'autre, juste assez pour permettre à Ashley de se débarrasser prestement de son polo, qui vola à travers la pièce, tandis que Jake ôtait son short. Puis il reprit possession de ses lèvres et la jeune femme fut bientôt assise sur le comptoir de la cuisine. Elle ôta ses souliers avec le bout de ses orteils pendant que Jake s'attaquait à son jean, l'extirpant du carcan de toile bleue avec autant de hâte que de dextérité. Puis il la souleva de nouveau et se glissa en elle.

Ashley s'accrochait à son cou ; l'univers tournoyait autour d'elle ; elle ne voulait que le sentir en elle, ferme et vibrant, se fondre en lui.

Le monde aurait pu s'écrouler, elle n'en aurait rien su. Elle n'était que sensations, qu'un corps tendu vers la jouissance ; celle-ci montait inexorablement en elle — et la frappa brusquement, au zénith, avec une telle violence qu'Ashley fut surprise de ne pas se briser en mille morceaux. Jake tressaillit à son tour de tout son être, la serrant contre lui avec une force telle qu'elle sentit son corps absorber les vagues de plaisir qui le secouaient de part en part.

La tête d'Ashley roula sur l'épaule de son compagnon et ce dernier la souleva tendrement, avant de la porter vers le lit, dans la chambre, la déposant au milieu des draps plus précautionneusement que si elle avait été de verre. L'instant d'après, il s'allongeait auprès d'elle, l'entourant de ses bras, et Ashley eut un doux sourire.

— J'ai oublié de te demander de quoi tu voulais t'excuser ? De ton agressivité lorsque je suis arrivée sur le bateau, tout à l'heure, ou bien de ton attitude odieuse à la morgue, cet après-midi ?

Jake ne répondit pas immédiatement et elle retint son souffle, prenant conscience pour la première fois de tout ce qui l'entourait — la fraîcheur des

draps, la force des bras de Jake autour d'elle, les contours de son visage, la manière dont ses cheveux retombaient sur son front, l'opacité de son regard...

— Je te dois des excuses dans les deux cas, bien sûr, dit-il enfin. Tu m'as pris au dépourvu, cet après-midi. Ce soir aussi, d'ailleurs... Mais surtout cet après-midi. J'ignorais que tu savais dessiner, alors te découvrir un tel talent... J'étais en colère ;

j'avais l'impression que j'aurais dû être au courant. En fait, maintenant que j'y pense, toi aussi tu me dois des excuses.

— Moi ? s'exclama Ashley.

— Tu aurais pu me dire que tu allais quitter l'académie pour intégrer la police en civil.

— Franchement, Jake, notre... amitié n'est pas si ancienne. Que savons-nous l'un de l'autre, hein ?

Jake eut un petit sourire triste.

— Il faut croire que j'avais le sentiment de te connaître un peu. Après tout, combien de types, dans la police, savent que tu as une minuscule fleur tatouée au creux du dos, ou une petite cicatrice à l'intérieur de la cuisse ?

Ashley rougit.

— Je n'étais même pas sûre que tu m'aimes bien.

Il éclata de rire et la serra plus fort contre lui.

— Tu as un fichu caractère, mademoiselle Montague.

Il reprit son sérieux.

— Et la ténacité d'un bull-terrier.

— Et toi, tu es le tact et le charme incarnés, peut-être ?

Jake haussa les épaules.

— Tu m'as brûlé, tu sais.

— Je ne vois pas de cicatrice. Rien de permanent, en tout cas.

Il garda le silence un instant.

— C'est bien plus permanent que tu ne l'imagines, mur- mura-t-il.

Ashley sentit son cœur se gonfler, en proie à une étrange euphorie. Et lorsqu'il l'embrassa de nouveau, son baiser parut à la jeune femme plus fervent, plus intime encore que tout ce qu'ils avaient partagé jusqu'alors.

Finalement, il se dégagea et la considéra longuement.

— Je n'étais même pas sûre que j'allais accepter ce poste, reprit Ashley.

J'avais rendez-vous ce matin pour en apprendre davantage. Je ne pouvais pas t'en parler, parce que je ne savais rien du tout.

Jake ne dit rien, se contentant de la regarder, et Ashley se remit à parler, cherchant à meubler le silence.

— J'aurais dû avoir mon après-midi de libre, mais Murray est venu me trouver alors que j'étais prête à partir, et il m'a conduite à la morgue... Le dessin et les arts plastiques étaient mes matières principales, à l'université... Et puis... bon, généralement, les gens commencent par avoir une relation, et ensuite ils passent au lit, et non le contraire...

Ashley se tut. Elle n'était même pas sûre qu'ils aient véritablement une relation.

— Mademoiselle Montague ?

— Oui ?

— Taisez-vous, ordonna-t-il, avant de l'embrasser avec fougue.

La tendresse était toujours là, mais le désir, impérieux, reprenait ses droits. Ashley s'y abandonna avec volupté. Et perdit, encore une fois, toute notion du temps et de la réalité.

Plus tard, comme elle gisait, silencieuse, contre lui, elle s'assoupit. Quand elle se réveilla, elle sentit aussitôt qu'il ne dormait pas.

— Jake ?

— Oui ?

— Jake, est-ce que tu me crois, au sujet de Stuart ?

Il se tourna vers elle.

— Ashley... franchement, je ne sais que penser. Carnegie est un bon flic. Je peux essayer d'enquêter, notamment en ce qui concerne le tabloïd pour lequel il travaillait... mais de ton côté, tu dois te poser la question de savoir si ce que tu ressens est vraiment fondé ou s'il s'agit simplement...

— Quoi ?

Il se dressa sur un coude, et d'un air grave :

— Ou s'il s'agit simplement, d'une réaction dictée par un sentiment de culpabilité ; par exemple, si tu as couché avec lui et que tu n'as pas gardé le contact...

Ce fut pour Ashley comme recevoir un seau d'eau glacée sur la tête. Se raidissant, elle se dressa à son tour sur un coude.

— De la même manière que tu penses que des gens se sont introduits par effraction sur ton bateau alors qu'en réalité tout est lié au fait que tu couchais

avec ta coéquipière ?

Ashley fut stupéfaite par la violence de la réaction de Jake. Il ne la toucha pas, pourtant. Mais il se dégagea avec une telle brutalité qu'elle eut l'impression qu'une bourrasque s'était engouffrée dans la chambre. En une fraction de seconde, il fut debout et quitta la pièce, entièrement nu.

Ashley demeura immobile quelques instants. Puis elle se mordit la lèvre et se leva. Leur liaison insensée et instantanée venait probablement de prendre fin... Quant à savoir ce qu'elle ressentait, elle n'en avait pas la moindre idée. Elle savait seulement qu'elle devait sortir d'ici.

Pour cela, elle devait d'abord récupérer ses vêtements, éparpillés dans le living-room.

Elle respira à grands traits et, rassemblant toute sa dignité, se rendit dans le living. La porte menant sur le pont était ouverte, laissant pénétrer une brise légère et embaumant le sel marin.

Ashley ramassa ses habits à la hâte — et sursauta : la voix de Jake s'était élevée.

— Ne t'en va pas, s'il te plaît.

Elle venait de trouver son soutien-gorge et se cogna contre le comptoir. Il rentra dans la cabine et referma la porte ; puis il marcha vers elle et prit son visage entre ses mains.

— Ne t'en va pas. Je voudrais que tu m'écoutes, si tu le veux bien.

Elle hocha la tête, sans un mot.

— Je n'ai jamais couché avec Nancy. J'ignore qui t'a dit que j'avais couché avec elle et cela n'a aucune importance — beaucoup de gens l'ont pensé et le pensent sans doute encore. Néanmoins, c'est faux. Elle était mariée. J'étais amoureux d'elle, oui, mais nous n'avons jamais couché ensemble. Nous avons été à deux doigts de basculer, une ou deux fois. L'un de nous reculait toujours au dernier moment. Elle, parce qu'elle continuait de croire à son mariage, et moi, parce que je l'aimais, justement. Soit ça continuait avec Brian, soit elle devait se résoudre à divorcer, et il ne fallait pas qu'elle le fasse à cause de moi. C'était vraiment une de mes meilleures amies. Je la connaissais comme j'ai connu bien peu de personnes dans ma vie. Et si je suis aussi convaincu qu'il se passe des choses louches, c'est justement parce que je la connaissais, et pas parce que j'ai couché avec elle. Elle ne s'est pas suicidée. Et elle n'a pas non plus décidé de se soûler ou de se droguer pour oublier qu'elle était déprimée. Je me fiche de ce que pense le psychologue de la police. Il s'est passé autre chose.

Il se tut. Son regard, qu'il savait si bien rendre opaque et totalement indéchiffrable, brillait maintenant d'une farouche intensité, comme s'il

cherchait à transmettre sa conviction.

— Tu sais quoi ? fit Ashley.

— Quoi ? fit Jake.

— Je n'ai jamais couché avec Stuart. C'était mon ami — un de mes meilleurs amis.

Il fit glisser ses mains le long du cou de la jeune femme, avant de les poser sur ses épaules.

— On dirait que je te dois encore des excuses, alors..., fit-il avec un petit sourire.

— A toi de voir.

— Je suis désolé. Tu es tellement passionnée, quand tu le défends... Mais j'aurais dû éviter de tirer des conclusions hâtives et envisager la possibilité qu'il était seulement ton ami. Nous nous ressemblons plus que je ne l'imaginais.

Il laissa retomber ses mains le long de son corps.

— Je vais verrouiller la porte et programmer la machine à café pour demain matin.

— D'accord.

Un moment plus tard, Ashley, bien installée au creux des bras de Jake, se surprit à lui parler de son amitié pour Stuart et aussi des sentiments qu'elle avait toujours éprouvés pour les parents du jeune homme.

— Alors vous n'avez jamais, jamais fricoté ensemble ?

Ashley eut un rire.

— Eh non ! Nous faisions partie du même groupe d'amis, voilà tout. J'avais le béguin pour un des joueurs de l'équipe de football. Stuart l'a répété à tout le monde, y compris l'intéressé. J'étais affreusement embarrassée... Il se trouve que le garçon en question ne s'en est pas formalisé et nous sommes sortis ensemble pendant quelques années. C'était lui, ma grande histoire romantique du lycée.

— Et vous avez rompu ?

— Oui. Il s'est révélé être le plus abominable crétin que j'aie jamais rencontré.

— Avant de me connaître, bien sûr, commenta Jake.

Ashley sourit.

— C'est vrai que tu me l'as un peu rappelé. Il voulait se marier après le lycée, habiter chez Nick avec moi, et me laisser travailler pour lui payer ses

études. Il avait une bourse pour se consacrer au football, mais elle n'était pas suffisante pour tout payer. D'après lui, le dessin n'était qu'un loisir, en aucun cas un travail sérieux. Et il voulait pouvoir traîner dans les bars avec ses copains et les filles de l'université, bien sûr, juste parce qu'il était un homme. J'aurais dû me sentir reconnaissante d'avoir un type comme lui dans ma vie et fermer les yeux sur tout ce qu'il faisait. Heureusement pour moi, Stuart était là pour me secouer les puces, lorsqu'il m'arrivait d'avalier ces sornettes. Il n'a jamais cessé de me répéter que je méritais mieux que ça et que je serais complètement folle de renoncer au dessin. J'ai fini par suivre ses conseils. Et puis... je ne sais pas, j'ai vraiment eu envie de devenir flic. C'est sûrement à cause de mon père — une manière pour moi de me rapprocher de lui, de sa mémoire. Je compte toujours terminer mon cursus à l'académie, du reste. Mais je ne pouvais pas laisser passer la chance qui m'a été offerte d'entrer au département légiste. La formation que je vais y recevoir sera sans doute inestimable.

— En effet, acquiesça Jake. D'autant que tu as vraiment un talent extraordinaire. C'est rare de voir quelqu'un réussir ce que tu as fait aujourd'hui — et c'était ta toute première expérience. Le vieux blasé que je suis a eu du mal à l'avalier, je crois.

Ashley opina et Jake feignit de se vexer :

— Tu es censée me dire que je ne suis pas un vieux blasé.

— Quel âge as-tu ?

— Bientôt trente-six. Treize ans dans la police.

— Tu as toujours voulu être flic ?

— Pas du tout. J'avais un avenir de juriste tout tracé. Et dans un sens, j'étais un peu comme ton couillon de footballeur.

— Un affreux macho.

— Non. Enfin, je ne le suis plus. Sauf...

— Sauf quand il s'agit de moi ?

Il hésita un long moment. Puis il eut un haussement d'épaules.

— Quelque chose chez toi me rappelle Nancy.

— C'était une femme et elle était dans la police.

— Ce n'est pas seulement ça... Je sais, sans l'ombre d'un doute, qu'elle a agi seule, sans me tenir au courant, et qu'elle en est morte. Elle a commis une erreur irréparable.

— Un flic homme peut commettre des erreurs, aussi, toi y compris.

Il sourit.

— Evidemment.

— Mais cela ne t'empêche pas de continuer à vouloir faire ce boulot.

— Et comment ! Tu sais, dans le fond, les flics sont avant tout des êtres humains ; qu'ils soient hommes ou femmes, hétéros ou homos, des machos tout fiers de porter un flingue ou des femmes qui triment un complexe, il n'en demeure pas moins qu'ils sont, à quelques rares exceptions près, du bon côté de la barrière. J'ai connu un policier extraordinaire, il y a bien longtemps. Il m'a mis un peu de plomb dans la tête à un moment où j'en avais le plus besoin et j'ai compris que je pouvais faire quelque chose de bien de ma vie, que je pouvais me rendre utile et donner l'exemple. C'est ça, dans le fond, le rôle du flic. Donner l'exemple, même à une toute petite échelle. Forcément, il arrive que nous ne trouvions pas certaines réponses. Mais cela ne nous décourage pas. Si tu es capable de garder un secret, je vais même t'avouer que je suis obsédé par cette affaire Bordon. Je sais qu'il existe un lien entre cette affaire et notre dernière victime. La pièce manquante du puzzle est quelque part sous mon nez — simplement, je n'arrive pas à la trouver. C'est peut-être pour ça que je comprends ta conviction au sujet de Stuart et pourquoi je suis prêt à poser quelques questions et à tenter de voir si je peux découvrir quelque chose... Cela dit, quand ton dessin va paraître dans les journaux, demain matin, je suis presque sûr que nous connaîtrons très vite l'identité de qui tu sais. Autrement dit, je vais être très pris et il ne faudra pas m'en vouloir si l'affaire Fresia n'avance pas...

Ashley sourit et effleura la joue de Jake.

— Quoi que tu fasses, je t'en serai reconnaissante.

Il prit sa main et en taquina la paume du bout de la langue.

— Dis donc, tu n'es pas là à cause de ma réputation d'excellent investigateur, j'espère ?

Ashley arqua les sourcils d'un air malicieux.

— Je suis là parce que tu es extrêmement doué dans un tout autre domaine.

— Génial ! Autrement dit, tu ne t'intéresses qu'à mon corps.

— Le cerveau. Le corps. Tu n'as qu'à choisir. Et moi, je suis là à cause de mes talents de dessinatrice ou parce que j'ai l'avantage d'habiter tout près et d'avoir « ce qu'il faut là où il le faut » ?

— La proximité, ce qu'il faut là où il le faut... et tes cheveux. Je ne résiste pas aux rousses !

Ashley éclata de rire et il l'attira contre lui. Les mains de Jake glissèrent dans son dos, sur ses hanches, et une pensée traversa l'esprit de la jeune femme.

*Ou bien suis-je ici parce que je te rappelle Nancy ?*

Mais elle ne posa pas la question. A la seconde où les lèvres de Jake se posèrent sur les siennes, elle ne fut plus capable de penser.

Le réveil n'avait pas sonné. Ashley en était sûre. Et le jour n'était même pas levé. Mais les coups frappés à la porte de Jake auraient réveillé un mort.

— Qu'est-ce que... ? marmonna-t-il, bondissant hors du lit et enfilant son short.

— Jake !

— C'est Marty, murmura Jake, avant de quitter la chambre.

Ashley s'assit, l'esprit encore embrumé de sommeil. Elle entendit Jake tirer les verrous et Marty entrer.

— Ça y est, on l'a ! fit-il.

— Quoi ? demanda Jake.

— Les journaux sont à peine sortis et nous connaissons déjà l'identité de Cendrillon.

\* \* \*

Affalé dans un fauteuil de l'hôpital, Nathan Fresia tenait sa tête entre ses mains, terrassé par un désespoir sans fond.

Lucy avait été hospitalisée. Sa tension avait grimpé dangereusement et elle risquait de faire un infarctus. On lui avait donné des sédatifs et elle dormait, dans une autre aile de l'hôpital. Nathan était déchiré. Il aurait voulu être auprès d'elle, mais elle avait insisté pour qu'il ne quitte pas le chevet de leur fils — sous aucun prétexte.

— Monsieur Fresia ?

Nathan leva les yeux vers le Dr Ontkean, le neurologue qui s'occupait de Stuart.

— Monsieur Fresia, reprit le médecin, ne perdez pas de vue un paramètre primordial, s'il vous plaît : votre fils est incroyablement tenace. Son désir, sa volonté de vivre pourraient très bien lui permettre de se tirer d'affaire.

Nathan hocha la tête, songeant qu'en effet, en dépit de tout, il avait toutes les raisons d'être reconnaissant. Stuart avait été ramené à la vie. Il n'avait pas repris conscience, mais il continuait de s'accrocher.

— Et le cardiologue qui suit votre femme m'assure qu'elle devrait aller tout à fait bien, du moment qu'elle se repose.

— Merci, répondit Nathan, d'une voix qu'il reconnut à peine pour être la sienne.



Le médecin s'éclaircit la gorge.

— Seulement, maintenant, je vais avoir besoin de votre aide. Nous avons pratiquement perdu votre fils parce qu'une prise a été débranchée. Trop de gens viennent le voir. Nous avons beaucoup de chance qu'il soit aussi vaillant — il a réussi à tenir en respirant tout seul un bon moment. Nous ne savons même pas combien de temps, mais... c'est bon signe. C'est aussi un avertissement. Nous sommes dans un service de réanimation. Il faut restreindre les visites au minimum. Vous comprenez ?

— Oui, oui, bien sûr, fit Nathan en hochant la tête.

— Bon. Et vous avez besoin de dormir, vous aussi.

— Je ne peux pas quitter mon fils. Je ne quitterai pas mon fils.

Ontkean hocha la tête d'un air compréhensif. Peut-être avait-il des enfants, lui aussi.

— Dormez dans ce fauteuil, dans ce cas. Je reviendrai dans un moment.

Et il quitta la chambre.

Nathan écouta le ronron du respirateur et ferma les yeux en remerciant le ciel.

Non sans rester sur le qui-vive.

— Oh ! s'exclama Marty, brusquement. Désolé... tu n'es pas seul...

— Hein ?

Jake suivit la direction qu'avait prise le regard de son coéquipier et avisa les vêtements d'Ashley abandonnés sur le sol. Il étouffa un juron.

— Peu importe, fit-il. Parle-moi plutôt de Cendrillon.

— On a reçu un appel juste après la parution de l'édition du matin, commença Marty.

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. Au même instant, un grand cri déchira le silence, en provenance du bar-restaurant de Nick.

Les deux hommes s'élancèrent hors du bateau.

La sonnerie du portable d'Ashley retentit, quelque part dans le living, mais la jeune femme ignorait où exactement. Où avait-elle lâché son sac, la veille ? Elle savait seulement que ses vêtements étaient disséminés un peu partout et que Jake et Marty s'étaient rués hors du bateau, en entendant le cri.

Oubliant chaussures et sous-vêtements, elle sauta dans son jean, enfila son polo et gravit les marches menant au pont, qu'elle traversa pieds nus. Elle bondit sur le ponton et vit Jake, Marty, Nick et Sharon sur la terrasse. Du coin de l'œil, elle aperçut également Sandy qui émergeait de son bateau en grattant sa tête blanche.

- Que se passe-t-il ? cria la jeune femme en arrivant à hauteur du quatuor.
- Ashley ! s'exclama Sharon sur un ton d'intense soulagement.
- C'est toi qui as crié ? demanda la jeune femme. Pourquoi ?
- Elle a eu peur, déclara froidement Nick.
- On a vu ton dessin dans le journal, expliqua Sharon. J'ai aussitôt reconnu la femme. Je suis allée dans ta chambre pour te le dire et, ne t'y trouvant pas, je... je ne sais pas ce qui m'est passé par la tête... j'ai paniqué.
- Nous ne savions même pas que tu avais accepté ce travail, déclara Nick en regardant durement sa nièce.

Ashley sentit son cœur chavirer. Il l'avait élevée ; il avait toujours été son protecteur et son meilleur ami. Et elle ne lui avait même pas fait part de sa décision — une des décisions les plus importantes de sa vie.

- Je suis désolée, murmura-t-elle.
- Son nom est sur le dessin ? fit Marty, visiblement abasourdi.
- Je reconnaîtrais les dessins de ma nièce n'importe où, déclara Nick avec hauteur.
- Nick, tout est arrivé si vite, dit Ashley.
- Qui est la femme, alors ? s'enquit Jake avec impatience.
- Cassie Sewell, répondit Sharon.
- Et vous la connaissiez ?
- Elle était agent immobilier comme moi, pendant un temps. Elle avait débarqué de je ne sais trop où, il y a plusieurs mois. Nous avons travaillé toutes les deux sur la vente d'une propriété dans les Redlands.
- Comment se fait-il que sa disparition n'ait jamais été signalée ? s'étonna Marty.
- Eh bien, d'après ce que j'ai entendu dire...

Sharon s'interrompit et prit une profonde inspiration, avant de poursuivre :

- J'avais pratiquement conclu la vente quand l'affaire m'a été retirée. Les vendeurs avaient l'impression qu'ils n'étaient pas bien représentés. Lorsque j'ai essayé de la joindre, un de ses collègues m'a dit qu'elle avait déboulé, un matin, et donné sa démission. Elle allait changer de vie ou quelque chose dans le genre. D'après le type, c'était comme si elle était tombée amoureuse. C'est tout ce que je sais. Forcément, j'étais furieuse contre elle. Elle m'avait fait louper une vente. Mais quand j'ai vu son visage dans le journal...
- Pour quelle agence immobilière travaillait-elle ? fit Jake.

— Algemon et Palacio, repartit Sharon.

Jake se tourna vers Marty.

— Je vais y aller. Toi, rends-toi au département et passe au peigne fin les appels qu'on a pu recevoir au sujet du portrait.

Marty acquiesça et prit le chemin de sa voiture. Jake, lui, retourna vers son bateau. Nick et Sharon demeurèrent immobiles, les yeux rivés sur Ashley. Celle-ci se raidit légèrement, comme pour se préparer à affronter la colère de son oncle. Mais Nick ne dit rien du tout. Il lui tourna simplement le dos et rentra dans la maison.

La gorge serrée, Ashley lui emboîta le pas. Déjà derrière le bar, il se servait un café. Il savait qu'elle était là, mais il gardait toujours le silence.

— Nick, je suis désolée, dit la jeune femme.

— Pourquoi ? Tu as vingt-cinq ans. Si tu veux garder ta vie professionnelle — et ta vie amoureuse — pour toi, tu en as le droit.

— Nick, pour l'amour du ciel !

Elle fit le tour du bar et enroula ses bras autour de la taille de son oncle, posant sa tête sur sa poitrine, comme elle le faisait enfant.

— Je te demande pardon. Je n'ai pas eu l'occasion de te parler, hier soir. Quand je suis arrivée, tu étais à l'hôpital. Puis, quand je suis rentrée, tu étais occupé, et après...

— Ouais, après..., fit Nick en se dégageant.

— Je croyais que tu aimais bien Jake Dileccio.

— Je l'aimais bien. Avant qu'il couche avec ma nièce.

Ashley garda son calme.

— Nick, comme tu l'as dit toi-même, j'ai vingt-cinq ans. Tu devais bien te douter que j'ai déjà... que j'ai...

— Que tu n'es plus vierge ? riposta Nick. Evidemment que je m'en doutais. Tu es sortie assez longtemps comme ça avec ce rigolo, au lycée. Je ne suis pas idiot, tu sais. Et en effet, tu as vingt-cinq ans. Tout de même ! Je pensais que je comptais un peu plus, pour toi, qu'un flic qui vient juste de s'installer dans la marina.

— Oh, Nick, je sais que j'aurais dû tout te raconter. Je comprends à quel point tu as dû être choqué en découvrant le portrait dans le journal. Mais tout est arrivé si vite...

— Tu veux m'en parler ?

Ashley s'installa sur un des tabourets du bar.

— Tu veux bien me servir un café ?

— Ouais.

Il prit une tasse.

— Nick, c'était fantastique.

— Je ne te demande pas les détails de ta nuit avec le flic.

— Pas ça — le boulot. J'ai accepté, comme tu me l'avais conseillé. Et avant même que j'aie commencé ma formation de manière officielle, ils m'ont entraînée à la morgue pour que je fasse ces dessins. C'est arrivé si vite, Nick.

— Comme cette histoire avec Dilessio ?

Elle baissa les yeux.

— Oui.

— Tu ne le connais même pas.

— Je croyais qu'il était ton ami. Que tu l'aimais bien.

— C'est vrai. Mais tu ne le connais pas. C'est un monomaniac. Un dur. Un accro du boulot. Je peux admirer un type comme ça, mais cela ne veut pas dire que c'est un type pour toi. Ashley, des tas de rumeurs circulent à son sujet...

— Je connais ces rumeurs...

— Ashley...

Il s'interrompit. Sharon venait d'entrer, l'air hésitant.

— Pardon, dit-elle. Je ne veux pas vous déranger, mais il faut que je monte à l'étage pour m'habiller.

— Sharon, ne sois pas ridicule, passe, dit Ashley.

— Merci, murmura Sharon, avant de sourire gentiment à Nick.

— Ecoute, reprit Nick en posant ses coudes sur le comptoir, je ne veux pas que tu sois malheureuse. Je ne veux pas que tu t'acoquines avec un homme qui est tout à fait estimable, d'un point de vue masculin, mais peut-être un peu blasé en ce qui concerne les femmes. Je...

Il s'interrompit de nouveau et Ashley se tourna pour suivre la direction de son regard. Elle ne put s'empêcher de sourire en découvrant Sandy sur le seuil, pieds nus, en short, et tenant son sac à main.

— Désolé, fit-il. Dilessio m'a demandé de t'apporter ceci, Ashley.

— Entre, fit Nick avec un soupir.

— Tu as du café ? demanda le vieil homme en approchant.

Nick et Ashley échangèrent un regard.

— Ashley... Tu crois que je pourrais dîner en tête à tête avec ma nièce préférée, un soir prochain ?

La jeune femme se pencha par-dessus le comptoir et embrassa son oncle sur la joue.

— Avec plaisir.

La sonnerie de son portable retentit alors au fond de son sac. Au milieu de toute cette confusion, elle avait complètement oublié qu'on avait essayé de la joindre, un moment plus tôt. Sandy posa le sac à côté d'elle et elle fourragea à l'intérieur pour y prendre le combiné.

— Allô !

— Ashley ? Ashley Montague ?

— Oui.

— C'est moi. David Wharton — le mec que vous avez rencontré à l'hôpital. Il faut que je vous voie. On a essayé de tuer Stuart.

## 15.

Ashley retrouva David au *News Café*, dans le quartier de Coconut Grove. C'était lui qui avait suggéré l'endroit. Ils étaient installés en terrasse, sur le trottoir, au vu de tous, et loin d'être seuls.

Avant de courir se doucher, la jeune femme avait tenté de joindre Nathan Fresia, à l'hôpital. Une infirmière lui avait dit que l'état de Stuart demeurerait stable ; mais elle avait refusé de transférer son appel. Finalement, Ashley avait retrouvé, dans un vieux carnet d'adresses, le numéro de portable de Nathan Fresia. Par chance, il n'avait pas changé.

Parler à Nathan ne l'avait guère rassurée. Il avait l'air épuisé et avait insisté pour qu'elle ne vienne plus à l'hôpital — trop de gens avaient rendu visite à Stuart et, au milieu des allées et venues, la veille, une prise avait été débranchée. Les conséquences avaient failli être fatales.

Ashley était totalement abasourdie. Elle était la dernière de leur petit groupe à avoir passé un moment dans la chambre de Stuart et elle savait bien qu'elle n'avait pas tiré le moindre fil. Elle n'était pas si bête. Et le respirateur de Stuart marchait parfaitement bien, quand elle était partie. Elle avait essayé de le dire à Nathan, mais il s'était énervé : sa femme était également hospitalisée, maintenant, et, qu'elle le croie ou non, c'est ce qui s'était passé. Puis il s'était excusé ; ils avaient besoin d'être seuls, au moins pendant quelques jours, ne pouvait-elle pas le comprendre ?

David Wharton l'avait accueillie avec un sourire cordial. Il attendit que la serveuse verse du café dans la tasse d'Ashley, et plongea dans le vif du sujet.

— La version qui circule est qu'une de vous trois a débranché une prise, hier soir.

— C'est absurde ! se récria Ashley. Mais vous savez quelque chose et vous avez intérêt à parler, cette fois-ci.

— Hé, c'est moi qui vous ai appelée, non ? Je vous préviens, si vous n'abandonnez pas cette attitude de flic à l'instant même, je m'en vais.

Ashley se renversa sur le dossier de sa chaise et soupira.

— Nous n'avons rien débranché, reprit-elle posément. Alors, que s'est-il passé ?

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Vous étiez sur place, non ?

— Oui. Mais pas dans la chambre de Stuart. Vous croyez qu'ils me laisseraient entrer, peut-être ! Une chose est sûre : ce n'est pas sa mère qui a débranché la machine. Or, j'étais suffisamment près pour savoir qu'après vous, seuls ses parents et le personnel de l'hôpital sont entrés dans cette chambre.

— Vous ne vous êtes pas absenté ? Même pas pour aller prendre un café ?

David Wharton la regarda intensément.

— Croyez-moi, quand je me fixe un objectif, je fais tout ce qu'il faut pour l'atteindre.

— Autrement dit, quelqu'un de l'hôpital essaie de le tuer ?

— Ça m'étonnerait.

— C'est pourtant ce que vous venez de dire, non ?

— J'aurais dû choisir mes mots différemment et dire que seules des personnes *ayant l'apparence* de membres du personnel hospitalier sont entrées dans sa chambre.

Il se tut parce que la serveuse venait de s'arrêter de nouveau à leur table. Ils ne voulaient rien d'autre ? Ashley pensait s'en tenir au café, mais elle se découvrit brusquement un appétit d'ogre et commanda un copieux petit déjeuner, tandis que son compagnon optait pour un jus d'orange et des toasts. Il parut amusé par l'appétit de la jeune femme.

— Vous mangez toujours autant ?

— Quand j'ai faim.

La serveuse s'étant éloignée, elle se pencha en avant et reprit :

— Si je comprends bien, vous pensez qu'une personne travestie en médecin ou en infirmière est entrée dans la chambre de Stuart et a débranché un des appareils ?

— Oui, c'est exactement ce que je pense. Et ce n'est pas la peine de me dire que je vois trop de films, d'accord ?

— Je n'en avais pas l'intention, répondit Ashley.

Elle le croyait. Totalement. De la même façon qu'elle était convaincue d'avoir été suivie dans le parking par un homme déguisé en médecin.

— Je vous crois, enchaîna-t-elle. Et cela me fait très peur... Et Lucy ? Elle n'a rien remarqué ?

— Pas si elle dormait dans le fauteuil à côté du lit.

— Cela l'aurait réveillée.

— Pas nécessairement. La pauvre doit être éreintée.

Ashley garda un instant le silence. La théorie de Wharton paraissait un peu tirée par les cheveux, mais elle se rappelait la réaction des policiers, lorsqu'elle avait essayé de les convaincre du fait qu'elle avait été suivie dans le parking.

— Si ce que vous dites est vrai, Stuart est en danger en ce moment même.

— En effet. Il fait jour, cela dit. Il y a plus de monde à circuler dans les couloirs. Et son père ne le quitte plus. Vous allez bien y retourner, vous aussi, non ?

— Non. Nathan pense que Karen, Jan ou moi-même avons débranché cette prise par accident.

— Vous pourriez lui parler.

— J'ai essayé... Nous devrions plutôt chercher à découvrir ce qui se trame. Vous m'avez dit, hier soir, que vous saviez quelque chose. De quoi s'agit-il ?

Il hésita.

— Vous devez d'abord me promettre de m'aider à réunir des preuves pour étayer ce que j'avance, avant d'en parler à la police.

— Si ce que vous savez est solide...

— Je l'ignore. Je leur ai communiqué toutes les informations dont je disposais. Il est certain qu'une des membres du congrès d'Etat est mêlée à une histoire de gros sous, mais quand ils sont allés la voir, elle a vu rouge, apparemment, et déclaré que tous les citoyens ont le droit d'avoir une opinion en ce qui concerne la prééminence des affaires sur l'écosystème. Bref, ils ont fait chou blanc...

Il hésita encore.

— Elle a perdu un gosse, il y a quelques années. Overdose. La lutte contre la drogue est devenue son cheval de bataille. Je n'en sais pas plus sur elle. J'ai également révélé aux flics le nom d'un gros ponte d'une compagnie sucrière ; cette piste n'a rien donné non plus. Autant dire que la police n'est pas prête à m'accorder la moindre attention.

Il marqua une pause, avant de poursuivre :

— Bien sûr, j'aimerais tirer un article de toute cette histoire. Je mentirais si je prétendais le contraire. Mais je vous dis la vérité. Stuart est vraiment un copain. Merde, je n'ai rien fait d'autre qu'embêter les flics et passer mon temps à l'hôpital, depuis que Stuart a été renversé.

Ashley digéra les informations qu'il venait de lui fournir. Finalement, elle secoua la tête.

— Je ne vois pas ce que je peux faire.



— J'ai une adresse. Vous pourriez vous y rendre. En fait, on pourrait s'y rendre ensemble.

— Une adresse de quoi ? Pourquoi ne l'avez-vous pas donnée aux flics ?

— Parce que je ne la connaissais pas encore quand je leur ai parlé. Et puis... depuis hier soir, je ne sais plus quoi faire. Le guet à l'hôpital ne semble servir à rien, et, en même temps, j'ai peur de ce qui risque d'arriver si je ne suis pas sur place.

— Où est cette adresse ?

— Au sud-ouest. Dans le coin des terres agricoles.

Ashley le regarda. Rien ne l'empêchait d'aller voir. Cela dit, elle ne pouvait se débarrasser de l'impression tenace que Stuart courait peut-être un réel danger.

— Je ne sais pas trop quoi faire, moi non plus, admit-elle dans un murmure.

Il tendit la main et toucha celle d'Ashley par-dessus la table.

— Vous n'êtes plus à l'académie, mais vous devez bien connaître quelqu'un qui serait prêt à vous écouter.

La jeune femme hésita à son tour. Jake l'écoutait, à sa façon. Mais la prenait-il vraiment au sérieux, ou se contentait-il de tendre une oreille distraite, simplement parce qu'il couchait avec elle ? Il se sentait peut-être obligé — une perspective totalement inacceptable pour elle. A côté de ça, elle ne voulait pas que son orgueil l'empêche de venir au secours de Stuart, si vraiment la vie de ce dernier était menacée...

Or, Dilessio avait de quoi s'occuper, aujourd'hui. Sa victime avait été identifiée. Il devait déjà être en train de remonter les pistes que cette découverte avait dû leur ouvrir.

Restait qu'elle avait besoin d'aide.

Elle s'avisa brusquement qu'elle n'avait aucun moyen de joindre Jake, lorsqu'il n'était pas à son bureau. Elle connaissait, cependant, des gens susceptibles de lui fournir son numéro de portable...

— Attendez une seconde, dit-elle à David en se levant pour aller téléphoner au coin de la rue.

« Je deviens paranoïaque », songea-t-elle avec consternation, comme elle composait le numéro du département légiste et demandait Mandy Nightingale. Bientôt la voix de Mandy résonna à l'autre bout du fil, la félicitant avec tant de chaleur et d'enthousiasme qu'Ashley ne put même pas dire bonjour. La photographe finit tout de même par lui communiquer le numéro de portable de Jake.

Ashley l'appela sur-le-champ et elle attendit plusieurs sonneries avant que

retentisse la voix de l'inspecteur, brusque, impatiente.

— Dilessio !

— Jake, c'est Ashley.

— Ashley.

L'espace d'une seconde, la jeune femme eut l'impression qu'il ne reconnaissait pas le prénom.

— Oui, Ashley, que se passe-t-il ? Je suis très pris.

— Je sais, je sais... Je ne serai pas longue. Je comprends que je tombe mal et que je te demande beaucoup, mais Stuart a failli mourir, la nuit dernière. Pas à cause de ses blessures, mais parce que quelqu'un a débranché son respirateur. L'hôpital dit que trop de gens sont venus lui rendre visite, mais je sais—*je sais !*— que nous n'avons pas débranché cette prise. Stuart court un réel danger. Y a-t-il un moyen quelconque, en employant des gens en dehors de leurs heures de travail, par exemple — je paierai moi-même —, de poster une ou deux personnes pour garder sa chambre et s'assurer que les gens qui y entrent sont *vraiment* des membres du personnel hospitalier ?

Il y eut un silence, à l'autre bout de la ligne.

— Ashley, je suis au beau milieu d'une enquête pour meurtre.

— Je le sais, Jake. Mais je t'assure que je ne suis pas en train de faire une crise de paranoïa aiguë. J'essaie d'empêcher un meurtre. Je t'en prie. Rappelle-toi ce que nous nous sommes dit, au sujet des convictions que l'on a parfois — quand on *sait*, de façon absolue, quelque chose au sujet d'une personne qu'on connaît bien. Je n'ai personne d'autre vers qui me tourner. Crois- moi, je ne t'importunerais pas si je n'étais pas aussi désespérée. Aide-moi, s'il te plaît.

— Je vais voir ce que je peux faire.

Il raccrocha sans lui laisser le temps de répondre. Ashley regarda son téléphone et se mordit la lèvre. Qu'allait-elle faire, à présent ?

A la seconde où elle se tournait pour rejoindre la table où David l'attendait, elle reçut un appel.

Ce n'était pas Jake, mais Marty. Il voulait des détails, avait besoin d'entendre l'histoire. Elle lui expliqua les faits comme elle put et il promit d'organiser un roulement de plusieurs officiers de police, durant leur temps libre, afin de garder la chambre de Stuart vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il promit aussi de parler à Carnegie et à Nathan Fresia.

— Je vous préviens, cependant, conclut-il. Ils ne prendront peut-être pas cher parce que c'est un autre flic qui le demande et parce qu'ils seront contents de pouvoir compter sur les recommandations d'un ou deux inspecteurs de la criminelle, un de ces jours, mais il faudra tout de même les payer.

— Je sais, répondit Ashley. Ne vous inquiétez pas. Nous paierons.

Puis, comme il gardait le silence, elle ajouta :

— Marty, je suis vraiment désolée de vous ennuyer avec tout cela.

— Ce n'est pas le problème, Ashley. On se serre les coudes, entre nous, c'est normal. Je voudrais que ce soit gratuit, mais nous ne pourrions jamais avoir des policiers en service alors que les médecins sont convaincus qu'un visiteur négligent a débranché les appareils. La seule solution est donc de les engager à titre privé — si vraiment vous êtes certaine que le danger existe.

— Je comprends. Et je suis sûre que ce danger existe. Vraiment, j'en ai l'intime conviction.

Marty émit un vague grognement et Ashley le remercia, avant de raccrocher. Les Fresia n'étaient pas millionnaires, mais ils étaient aisés. La jeune femme ne doutait pas qu'ils se déclarent prêts à l'aider à payer pour assurer la sécurité de Stuart, une fois qu'elle leur aurait expliqué la situation. Elle avait un peu d'argent de côté, sur un compte épargne, et elle allait commencer à gagner un salaire décent en tant qu'artiste légiste. Elle participerait aussi, bien sûr.

Elle retourna vers la table du café et se laissa tomber sur la chaise.

— J'ai pu obtenir que des policiers montent la garde devant la chambre de Stuart, en dehors de leurs heures de travail.

David arqua les sourcils, la regardant comme si elle venait d'accomplir un miracle.

— Vous les avez prévenus de se méfier aussi du personnel de l'hôpital ?

— Oui.

Il sourit.

— Dans ce cas, je pense que nous devrions aller faire un petit tour au sud de la ville. Vous voulez conduire ou vous préférez qu'on prenne ma voiture ? Je suis dans le parking du centre commercial, de l'autre côté de la rue.

— Je suis garée à un parcmètre et le temps qui m'est imparti est pratiquement écoulé. Prenons la mienne.

Rona Palacio avait appelé la police à la seconde où elle avait vu le portrait de son ancienne employée, dans le journal. Elle reçut Jake avec empressement. Elle était bouleversée qu'une chose aussi horrible soit arrivée à l'un de ses agents.

— Elle n'a pas passé beaucoup de temps avec nous, dit-elle, assise à son bureau et tapant sur la table avec la gomme fichée au bout de son crayon. Quand elle est arrivée, elle était charmante, vive, et prête à travailler à n'importe quelle heure. J'étais très contente d'elle. Il n'est pas indispensable

d'être une jolie femme pour bosser dans l'immobilier — après tout, les gens veulent surtout quelqu'un d'efficace, qui leur fournit des réponses et connaît son boulot. Mais avec son physique et son énergie... c'était un gros avantage, forcément.

Rona Palacio était une belle femme, aussi, songea Jake — d'âge mûr, avec des cheveux blond cendré parfaitement coiffés et d'élégants vêtements, sans doute griffés ; quelqu'un pour qui les apparences comptaient beaucoup, de toute évidence.

— Elle n'avait pas l'air d'avoir de la famille, poursuivit-elle. Personne de proche, en tout cas. C'est du moins ce qu'elle nous a dit, quand elle a expliqué ses raisons de venir s'installer ici. Elle avait travaillé quelque part au centre de l'Etat et décidé de s'établir à Miami parce qu'elle y avait des amis et aussi parce que, quoi qu'il arrive dans le monde, il y aurait toujours des gens qui voudraient vivre à Miami. Elle était avec nous depuis trois semaines environ, et, un matin, elle a débarqué en disant que sa vision du monde avait changé, qu'elle s'engageait dans une autre direction. J'ai essayé de lui parler, bien sûr. Je n'ai rien pu lui soutirer de plus. Je n'ai jamais rencontré ses amis. Les autres employés de l'agence non plus, me semble-t-il. J'ai sa dernière adresse dans mes fichiers et je peux vous donner une liste de nos employés, si vous voulez leur parler. Mais je ne sais pas quoi vous dire d'autre. J'aimerais tant vous aider ! Ce qui est arrivé a dû être tellement horrible... Si aucun membre de la famille ne se manifeste, l'agence se chargera des funérailles. Quand bien même elle n'a pas passé beaucoup de temps avec nous, cela me paraît la moindre des choses.

— Où travaillait-elle ? s'enquit Jake.

— Je vais vous montrer son bureau et son ordinateur. D'autres agents ont pris sa place, depuis.

— Bien sûr. On ne sait jamais, cependant. Le moindre détail peut compter.

Rona Palacio l'escorta jusqu'au bureau qu'avait occupé Cassie Sewell et demanda à une assistante pleine de bonne volonté d'aider l'inspecteur à consulter la liste des propriétés que la jeune femme avait été chargée de vendre. Elle lui fournit aussi une liste des employés avec leurs coordonnées.

Le travail allait commencer, maintenant : des heures et des heures d'entretiens, de visites pour parler aux propriétaires des maisons et terrains à vendre, etc. Après tout, c'était ce qu'ils attendaient : un point de départ pour pouvoir enfin lancer l'enquête.

Jake passa une grande partie de la matinée à parler aux collègues de Cassie Sewell présents à l'agence, ce matin-là. Ce n'était pas une grosse entreprise et tous ceux qui avaient travaillé avec elle étaient parfaitement disposés à répondre à ses questions. Hélas, ils n'en savaient pas beaucoup plus que Rona Palacio.

Cassie était agréable, amicale, et pourtant, à sa façon, elle était aussi très solitaire. Elle n'avait parlé qu'à deux agents, avant de partir, leur répétant simplement ce qu'elle avait déjà dit à Rona : elle avait décidé de changer de vie.

Personne ne l'avait jamais vue en compagnie de qui que ce soit. Elle ne parlait jamais de ses activités en dehors du travail. On savait seulement qu'elle avait choisi Miami parce qu'elle y avait des amis.

Franklin, du FBI, appela Jake au milieu d'un de ces entretiens. Il avait découvert que Cassie avait travaillé pour une agence immobilière à Orange County et les gens, là-bas, avaient eu l'occasion de la connaître un peu mieux que ses collègues de Miami. Elle était gentille et attentionnée, très religieuse, elle avait même envisagé d'entrer dans les ordres. Tous l'appréciaient sincèrement. Elle avait démissionné, un jour : elle allait à Miami, où elle s'était fait de nouveaux amis. Elle espérait y avoir plus de chance de rencontrer un homme avec qui faire sa vie, au sein de la paroisse qu'elle fréquenterait. Franklin avait contacté plusieurs églises catholiques locales ; cela n'avait rien donné pour le moment.

— Laissez une liste des prêtres de chaque paroisse sur mon bureau, dit Jake. Je vais essayer d'en voir quelques-uns, cet après-midi. Je leur montrerai le portrait de Cassie et on verra bien si ça donne quelque chose.

— Et si elle s'était aventurée en dehors du catholicisme — du côté d'un groupe qui paraissait promettre davantage, si vous voyez ce que je veux dire ? suggéra Franklin. Son profil nous permet de pencher dans cette direction. Et puisque vous partez plus ou moins du principe que ce meurtre est lié à ceux du passé...

— Vous n'avez pas l'air très convaincu, vous-même.

— Nous finirons par trouver quelque chose, maintenant que nous savons qui était cette femme.

— Il faut que je vous dise que je suis très impressionné par tout ce que vous avez découvert en aussi peu de temps, Franklin.

— Vous êtes un bon flic, Jake, et je sais que vous n'avez pas beaucoup d'estime pour moi. J'admets volontiers que je n'ai pas votre sens du contact avec les gens. Mais j'avais déjà une maîtrise en criminologie avant même d'entrer à Quantico. Et vous n'imaginez pas le genre de formation qu'on reçoit, là-bas. On peut passer des journées à plier une feuille de papier juste comme il faut pour ne pas perdre une microfibre au moment de transférer des indices. J'ai bossé dur, croyez-moi.

Il marqua une pause, avant de conclure :

— Je n'ai pas la vocation d'être une tête de nœud.

— Vous n'êtes pas une tête de nœud, se défendit Jake, se demandant s'il avait jamais pensé à Franklin en ces termes exacts.

— Ouais, bon, dès qu'il s'agit de travailler dans le détail, je suis l'homme de la situation. L'instinct, c'est votre rayon à vous. Alors si jamais le vôtre vous souffle quelque chose, tenez-moi au courant. Je me chargerai de l'aspect technique...

— Certainement, dit Jake. Mais pour l'instant, je n'ai rien du tout.

Ce n'était pas entièrement vrai. Il savait que quelque chose lui échappait. Une chose qui devait se trouver là, sous son nez. *Fumée et jeux de miroirs*.

— Autre chose ? s'enquit-il.

— Ouais. Peter Bordon va être libéré sur parole au début de la semaine prochaine.

— Ça devait arriver. Merci.

Ils raccrochèrent et Jake reprit ses entretiens. Au moment de quitter l'agence, il appela Skip Conrad, un vieil ami qui travaillait au département légiste. Pouvait-il lui rendre un service ?

— Jake, je ne pourrai pas me rendre là-bas avant ce soir, répondit Conrad. Et tu vas retrouver une sacrée pagaille, à ton retour. Tu le sais. Tu es sûr d'avoir envie de ça ?

— Oui. Je me fiche que le bateau soit noir du sol au plafond. Je te revaudrai ça, Skip. Autre chose : n'en parle à personne, s'il te plaît. Au fait, si je ne suis pas là, Nick Montague, au bar, a la clé du bateau.

— Mmm... Tu es sûr que ce n'est pas lui qui est entré chez toi ?

— Je ne suis sûr de rien.

— Et Brian Lassiter ?

— Je ne peux pas le garantir non plus.

Jake remercia son ami et raccrocha. Presque aussitôt, le portable sonna. C'était Marty.

— Je suis à l'appartement que Cassie Sewell habitait, avant de disparaître. Une famille y habite, maintenant. Ils ne voient pas d'inconvénient à ce qu'on jette un coup d'œil.

— J'arrive, fit Jake, s'engouffrant dans sa voiture.

Avant de démarrer, il parcourut les deux listes qu'on lui avait données, à l'agence. Toutes les adresses étaient situées à l'orée des Everglades — autrement dit, bien près de l'endroit où, cinq ans plus tôt, Nancy Lassiter avait plongé dans un canal et trouvé la mort, emportant avec elle les secrets qu'elle

allait sans doute dévoiler.

Ashley réfléchissait à toute vitesse, tout en conduisant. Avait-elle bien toute sa raison ? Elle ne connaissait pas l'homme assis à côté d'elle, et elle ne savait même pas précisément où ils se rendaient — ni pourquoi.

David avait l'air d'un type normal. Il était même bel homme, avec son regard intelligent et son sourire facile. Il arborait un jean et un polo, ce jour-là. Banal, ça aussi. Ses cheveux étaient un peu longs, mais cela ne signifiait plus rien, de nos jours. Il semblait très en forme, physiquement, et devait faire beaucoup de sport, pour garder ainsi les épaules larges et le ventre si plat. Mais après tout, un journaliste a bien le droit d'aimer le sport.

— Où avez-vous trouvé cette adresse ? demanda-t-elle brusquement, comme le silence s'appesantissait entre eux.

— Stuart a laissé des magazines chez moi. Tous contenaient des articles sur les Everglades. En les feuilletant, je suis tombé sur un morceau de papier. Il avait griffonné des noms dessus — ces fameux noms que j'ai communiqués à la police. Mais au dos du papier, il y avait une adresse, aussi. Elle m'avait échappé. Elle était inscrite au crayon à papier et pratiquement effacée.

— Alors vous n'êtes même pas sûr que nous allons au bon endroit ?

— Mais si... Enfin, j'espère.

Il se tourna vers elle.

— Vous ne pensez pas qu'il faudrait rappeler Nathan Fresia ? Sinon, il va se poser des questions, lorsque les flics se pointeront pour jouer les gardes du corps.

— Vous avez raison. Vous voulez bien prendre mon portable dans mon sac, s'il vous plaît ?

Le père de Stuart parut à la jeune femme un peu moins tendu, même si son extrême lassitude perçait encore dans sa voix. Ashley parla rapidement, expliquant son initiative par le fait qu'ils se faisaient tous du souci pour Stuart — et sa conviction de n'avoir pas débranché le moindre appareil. Nathan lui répondit que le premier flic était déjà arrivé, et qu'il ne s'en était pas autrement étonné, attribuant cette décision à Carnegie. Finalement, il remercia Ashley et lui dit qu'elle était la bienvenue, à l'hôpital — mais seule. Il doutait, en effet, que le personnel hospitalier autorise la moindre visite pendant plusieurs jours.

Ashley coupa la communication.

— Le premier flic est déjà sur place, dit-elle.

— Eh bien, vous avez vraiment les relations qu'il faut, commenta le jeune homme.

Ashley décida de joindre Karen et Jan, aussi, pour les mettre au courant des

derniers événements. Elle appela l'école de Karen. On lui dit que cette dernière avait téléphoné pour dire qu'elle était malade. Elle ne répondit ni chez elle, ni sur son portable. Ashley se souvint que Len Green avait déposé ses deux amies

chez elles, la veille, et elle tenta de le joindre ; mais lui aussi avait appelé le poste de police pour se faire porter pâle.

— Que se passe-t-il ? demanda David.

— Oh, rien de grave. Une histoire d'amour qui commence, je crois.

Jan ne répondit pas non plus. Ashley laissa un autre message.

— Je crois qu'on devrait prendre cette sortie, dit David.

— Vous êtes déjà venu dans le coin ?

— Je connais un peu la zone.

Il s'avança légèrement sur son siège et ses genoux heurtèrent la boîte à gants, qui s'ouvrit, dévoilant le revolver et le badge d'Ashley. Elle n'avait pas encore eu l'occasion de les rendre, conformément au règlement, puisqu'elle occupait désormais un poste civil.

— Hé, super ! s'exclama David. Nous sommes armés et dangereux.

— Refermez ça, ordonna Ashley.

— Je parierais que vous savez vous en servir.

— Vous gagneriez.

Il sourit et referma la boîte à gants. La jeune femme se promit de fourrer l'arme dans son sac à main à la première occasion et de l'y garder jusqu'au moment de la rendre.

— Et vous, vous savez tirer ? fit-elle le plus naturellement possible.

— Je suis un as, répondit-il.

Puis, comme elle lui jetait un regard, il haussa les épaules.

— Corps d'entraînement des officiers de réserve, expliqua-t-il, avant de pointer son doigt vers la droite. Prenez la direction de l'ouest, et on bifurquera vers le sud.

Elle fit ce qu'il disait. Ils débouchèrent sur un canal et durent faire demi-tour.

— Bien vu, commenta Ashley.

— Est-ce ma faute, à moi, si nous sommes au milieu d'une zone de marécages avec des canaux partout ?

Ils tournèrent en rond pendant un moment. Finalement, ils tombèrent sur une route qui pouvait correspondre à l'adresse que David cherchait. D'après les



numéros, en tout cas, la propriété devait se trouver parmi les terrains agricoles qui bordaient la route, laquelle n'était autre qu'un chemin de terre et de gravier.

Ashley s'arrêta sur le bas-côté.

— C'est vaste, murmura-t-elle en regardant autour d'elle.

— Je ne vois même pas de maison, dit David.

— Si... au bout là-bas. Et ça, là. Cela ne ressemble pas vraiment à une grange, mais... peut-être un silo...

— Un silo ? Ce n'est pas un silo.

— Ah bon ? Qu'est-ce donc, dans ce cas ?

— Je n'en sais rien, mais ce n'est certainement pas un silo. On cultive les fraises, par ici.

— C'est quoi, ce bâtiment, alors ?

L'édifice ressemblait à une tour attachée à une sorte de hangar.

— Peut-être une tour avec une fenêtre par laquelle le fermier regarde pousser ses fraises, fit David en soupirant. Je n'en sais rien. Il faudrait qu'on puisse entrer. On jette un coup d'œil ?

— Nous n'avons pas le droit de pénétrer sur une propriété sans y être invités, David.

Il la regarda et sourit.

— Je suis journaliste. Je suis censé ne pas me préoccuper des lois.

— David...

— Regardez, l'interrompit-il. Là-bas, plus près de la maison, on dirait un jardin potager. C'est grand. On y fait pousser beaucoup de choses, semble-t-il.

— David, les fermiers font pousser beaucoup de choses. C'est comme ça qu'ils gagnent leur vie ! reprit la jeune femme, agacée.

— La majeure partie du terrain est cultivée, mais regardez, à l'extrémité des champs, ce sont surtout des fourrés d'arbres et de buissons.

— Stupéfiant, railla Ashley. Ils n'arrivent pas à empêcher les buissons de pousser sur ce qui n'est peut-être même plus leur terrain.

— Hum... On dirait vraiment une ferme. Ils ont tout fait pour que cela en ait l'apparence.

— *C'est une* ferme ! Nous avons résolu le mystère et le moment est venu d'arrêter les propriétaires. David, voyons ! Nous ne sommes même pas sûrs qu'il s'agit de l'adresse que vous cherchez. Que voulez-vous faire, maintenant

?

— On descend de voiture et on jette un coup d'œil.

— On ne peut pas se promener sur la propriété d'autrui comme ça, répéta Ashley.

— Je le peux, moi.

— Nous avons besoin de plus d'informations.

— Exactement. Et j'ai bien l'intention de les obtenir.

Sur ce, il ouvrit sa portière et sortit.

Ashley hésita un instant. Puis elle ouvrit la boîte à gants, prit son revolver et le fourra dans son sac, songeant qu'après tout, il y avait au moins un point sur lequel David et elle étaient tombés d'accord : si Stuart avait atterri à moitié mort sur la route nationale, ce n'était pas de son plein gré.

David longeait déjà la propriété et Ashley fureta autour d'elle. Ils étaient complètement à découvert et parfaitement visibles, à travers l'étendue basse des champs cultivés.

— David, où allez-vous ?

— Vers la rangée d'arbres, là-bas.

— Vous voulez vous introduire sur la propriété sans être vu, n'est-ce pas ? Nous ne sommes pas très discrets.

— Baissez-vous.

— La voiture est visible de partout.

Il se figea.

— Vous avez raison. Allez la chercher et garez-la sous les arbres. Vite.

— Vous êtes fou à lier ! Je comprends pourquoi la police ne vous écoute pas. Je devrais vous planter là et m'en aller.

— Mais vous ne le ferez pas. Vous ne me laisserez pas ici — parce que vous savez, comme moi, que Stuart avait déniché quelque chose.

Il hâta le pas en direction du rideau d'arbres et Ashley, étouffant un juron, retourna vers son véhicule. Si quelqu'un les observait, leur comportement ne pourrait qu'éveiller les soupçons...

Elle déplaça rapidement la voiture. Les limites de ce côté de la propriété étaient bordées par une clôture qui longeait la ligne des arbres. Ashley redescendit de voiture.

— David ? fit-elle.

Elle s'avisa qu'elle chuchotait. Il n'y avait pas âme qui vive alentour, pourtant.

— David ! reprit-elle plus haut, presque en colère.

Les dents serrées, elle marcha le long du rideau d'arbres. La clôture était en fil barbelé, mais elle ne paraissait pas électrifiée. Sans doute l'avait-on installée pour délimiter la propriété bien plus qu'autre chose.

Ashley continua d'avancer vers le sud et, soudain, le terrain bifurqua vers la droite et les champs soigneusement cultivés firent place à une véritable jungle. Un moustique bourdonna à son oreille et elle le chassa d'un revers de main, jurant à voix basse.

— Crétin de David, siffla-t-elle, avant de pivoter sur ses talons pour retourner vers sa voiture.

Elle allait le planter là sans autre forme de procès. Il n'était pas question qu'elle continue à perdre son temps en suivant un maniaque qui, de plus, s'était volatilisé.

Elle repartit dans la direction qu'elle pensait avoir suivie pour arriver jusque-là mais, au bout d'un moment, elle se retrouva au beau milieu d'un champ de tomates.

Un homme était penché sur un plan, vêtu d'un jean et d'une chemise aux manches coupées. Il avait un bandana autour du cou et une casquette pour se protéger du soleil.

Il se redressa comme Ashley allait plonger derrière le rideau d'arbres et souleva sa casquette pour s'éponger le front. Il était jeune, blond, avec des cheveux coupés très court.

— Bonjour, dit-il avec un sourire. D'où sortez-vous ?

— Je... je suis désolée, répondit Ashley. Je me suis perdue.

Le jeune homme arqua les sourcils d'un air sceptique.

— Vous êtes perdue dans un champ de tomates ?

Il se dirigea vers elle, souriant toujours. Il n'avait pas l'air menaçant. Un panier rempli de tomates bien rouges était posé à l'endroit qu'il venait de quitter et un énorme couteau pendait à sa ceinture, dans un étui de cuir.

Il faisait grand jour. Le soleil inondait de sa lumière un morceau de terre cultivée et un jeune homme qui pouvait avoir son âge marchait vers elle en souriant, l'air bien plus amusé qu'agacé ou inquiet par l'intrusion d'une inconnue.

Malgré tout, Ashley se félicita d'avoir pris son revolver.

— Alors vous êtes perdue, reprit le jeune homme. Soyez la bienvenue quand même. Vous voulez utiliser le téléphone ? Vous devez avoir soif, aussi.

— Merci, j'ai mon portable, répondit Ashley.

Il hocha la tête.

— Puis-je vous offrir un verre d'eau ? Le soleil tape fort, par ici.

Ashley hésita. Tout son être lui criait de prendre ses jambes à son cou. Mais c'était ridicule. Cet homme était aimable et visiblement désireux de rendre service. Si vraiment il se passait des choses louches, par ici, il ne l'aurait pas invitée chez lui. En même temps, c'était l'occasion rêvée d'en apprendre davantage...

— Je suis désolée de vous avoir dérangé, dit-elle finalement. Je cherchais une propriété, mais trouver une adresse dans le coin n'est pas chose facile. Je me suis dit qu'en suivant la clôture, je déboucherais peut-être sur le terrain qu'on m'a indiqué.

— J'en doute, dit le jeune homme en tendant la main. Mon nom est Caleb. Caleb Harrison. Suivez-moi jusqu'à la maison. Elle a l'air d'être beaucoup plus loin qu'elle ne l'est en réalité.

— Je ne veux pas vous déranger.

— Pensez-vous ! C'est bien agréable, au contraire. Nous avons rarement de la visite, par ici. Et puis, même si nous travaillons beaucoup, nous autres, nous avons toujours le temps de nous arrêter pour respirer le parfum des roses, si vous voyez ce que je veux dire.

Ashley opina et serra la main tendue. Elle ne risquait rien ; elle était armée et savait se servir de son revolver. Et elle serait bien sotte de manquer cette occasion de voir la propriété.

— Je m'appelle Monica Shipping, dit-elle — ce fut le premier nom qui lui passa par la tête. Et je veux bien un verre d'eau. Merci beaucoup.

Ils se mirent en route et Caleb lui montra ses tomates et ses fraises.

— Nous cultivons toutes sortes de légumes. Ça pousse drôlement bien, par ici. Nos voisins ont planté des arbres fruitiers ; des orangers, des citronniers... Le terrain n'est pas idéal pour ce genre de culture, mais ils ont l'air déterminé.

Comme ils approchaient de la maison, Ashley remarqua plusieurs bâtiments invisibles depuis la route.

— Vous voyez ? reprit Caleb. Des choux, des carottes, etc. Nous sommes totalement autonomes. Nous sommes tous végétariens, alors ça facilite les choses, forcément.

— Tous ? fit Ashley avec un sourire. Vous êtes nombreux ?

— En ce moment, huit.

— C'est une grande famille.

— Plutôt un groupe d'amis.

— Oh ! Un groupe religieux ?

Il eut un rire.

— Non. Plutôt une sorte de communauté — des gens qui aiment cultiver la terre et être ensemble, loin de l'agitation du monde moderne.

— Intéressant, commenta Ashley.

— Vous êtes intéressée ?

Elle eut un sourire prudent.

— Je ne sais pas... Je dois avouer que je ne me suis jamais posé ce genre de questions.

— Eh bien, entrez et voyez.

Il gravit une marche menant à un petit porche et ouvrit une porte moustiquaire. Derrière, une seconde porte de bois était grande ouverte. Si l'intérieur n'était pas climatisé, il y faisait bon, les températures n'étant pas encore aussi chaudes qu'au plus fort de l'été.

Ashley eut l'impression d'entrer dans une maison de ferme de la Nouvelle-Angleterre. Un gros tapis tricoté couvrait le sol, devant une cheminée, avec, tout autour, de vieux canapés de cuir, tout patinés. Deux rocking-chairs, un panier plein de pelotes de laine et d'aiguilles à tricoter et une table basse couverte de magazines de bricolage et de jardinage complétaient le décor.

— Allons dans la cuisine, dit Caleb.

Là, des légumes s'amoncelaient sur le comptoir. Quelqu'un se préparait de toute évidence à cuisiner un grand repas végétarien.

Ils étaient peut-être autonomes et se passaient de climatisation, mais ils avaient l'électricité. Caleb ouvrit le réfrigérateur.

— On a de l'eau, des tas de jus de fruits.

— De l'eau, ce sera très bien, merci, répondit Ashley, qui aurait préféré un bon espresso.

Il lui remplit un verre et l'invita à s'asseoir sur une chaise, autour de la table de la cuisine. Ce qu'elle fit. L'endroit était vraiment agréable. Des casseroles et des poêles en cuivre pendaient à des crochets, au plafond, et des pots de verre remplis de conserves et de confitures étaient alignés sur les rebords des fenêtres. Les chaises étaient tapissées de coussins faits à la main, dans un joli tissu bleu vif.

— Merci, dit-elle en prenant le verre qu'il lui tendait.

— Je vous en prie, répondit-il avec un sourire. Je vois des tomates à longueur de journée, dans ce champ. C'est la première fois que j'y vois

apparaître une jolie femme. J'ai encore du mal à le croire.

Ashley sourit et il enchaîna :

- Et vous alors, que faites-vous, dans la vie ?
- Artiste peintre. Je fais des portraits, surtout.
- Pour les touristes ?
- Entre autres.
- Et vous cherchez une propriété dans le coin ?
- Oui, repartit Ashley avec un rire. Pas pour des raisons aussi idéalistes que vous, cependant. J'ai envie d'avoir un morceau de terre à moi et je me suis dit que ce serait un bon investissement.

Il hocha la tête.

- Vous n'êtes ni la première ni la dernière. Vous devez bien gagner votre vie, en tout cas. Les terrains sont immenses, par ici, et ils ne sont pas donnés.
- C'est l'avantage de travailler pour des touristes ! Tout est question de chance. Une personne bien placée décide brusquement que tel artiste est doué pour les portraits, et, d'un seul coup, tout le monde s'arrache votre travail.
- Vous ne faites pas de natures mortes ? Je pourrais vous fournir autant de modèles que vous voulez.
- En effet...

Ashley posa son verre sur la table.

- Il faut que j'y aille.
- Bien sûr. Ce fut un plaisir. J'espère que vous reviendrez. Vous savez, Maggie — notre guitariste à demeure — joue pour nous tous les samedis soir. C'est très sympa. Passez donc, une fois. C'est gratuit.
- Merci. Je le ferai peut-être.

Il l'accompagna dehors. Lorsqu'elle lui assura pouvoir retrouver sa voiture toute seule, il n'insista pas et s'éloigna en direction de ses tomates. La jeune femme marcha vers la route. Elle avait la sensation qu'on la regardait et dut faire un effort pour ne pas se retourner. Elle trouvait étrange de n'avoir croisé personne, si, véritablement, huit personnes vivaient sur la propriété... Elle longea la clôture de fil barbelé jusqu'à sa voiture. Pas la moindre trace de David.

Elle s'engouffra dans l'habitable et mit le contact. Où diable était-il passé ? Elle le vit alors surgir d'un groupe d'arbres, à une vingtaine de mètres devant elle. Elle s'approcha et coupa le moteur, tandis qu'il traversait l'épaisse végétation couvrant le terrain.

— J'étais sur le point d'appeler des renforts, dit-il en s'installant à côté d'elle.

— Des renforts ?

— Les flics, quoi.

— J'aurais dû vous planter là, vous savez. J'ai été surprise en train de rôder sur la propriété.

— Ouais, je sais : je vous ai vue avec un type.

— Je suis tombée sur lui dans un champ de tomates. Il a été tout à fait charmant.

— Racontez.

— C'est une jolie maison, bien propre. Il dit habiter là avec sept autres personnes. Ils se débrouillent pour vivre de ce qu'ils cultivent. C'est une sorte de communauté.

— Comment sont les autres ?

— Je n'ai vu personne d'autre.

— Où étaient-ils ?

— Je n'en sais rien. Ils bossent peut-être dans la journée, avant de se transformer en hippies, le soir. Il n'a pas été menaçant du tout et je n'ai pas vu de plants de marijuana, au milieu des tomates. Bref, tout ça pour rien...

— Il nous faut apprendre qui est le propriétaire de l'endroit.

— Le type que j'ai vu m'a dit s'appeler Caleb Harrison.

— Un prénom biblique...

— Leur communauté n'a rien de religieux. Je connais des tas de gens qui s'appellent Jésus ; c'est un prénom très populaire, dans la culture hispanique. Ce ne sont pas des fanatiques pour autant.

— N'empêche. Je pense qu'on devrait fouiner un peu plus.

— Et moi, je pense qu'on devrait commencer par quitter cette route et discuter ensuite de ce qu'on va faire, répliqua Ashley avec fermeté en remettant le contact.

David n'eut pas le loisir de répondre, car, au même instant, ils entendirent un bruit sourd, à l'arrière de la voiture.

Ashley se retourna sur son siège et découvrit, par la lunette arrière, un homme vêtu d'une salopette et coiffé d'un chapeau de paille.

Il tenait un fusil.

## 16.

Jake et Marty ne découvrirent pas grand-chose au dernier domicile connu de Cassie Sewell. Une famille louait ses trois chambres ; avant qu'ils emménagent, les lieux avaient été repeints et la moquette changée.

Jake fit tout de même venir une équipe pour examiner chaque recoin du logement. C'était le seul moyen de savoir si la victime avait trouvé la mort chez elle.

Il en doutait, d'ailleurs. Cassie avait certainement donné sa démission à l'agence immobilière et vidé son appartement, avant de partir et d'être fauchée par son fatal destin.

Les deux hommes laissèrent œuvrer les spécialistes et sortirent dans le soleil.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda Marty.

— On remonte toutes les pistes. Je voudrais que tu rentres au poste et que tu découvres à quel ordre était libellé son dernier chèque, où elle a utilisé ses cartes de crédit pour la dernière fois, etc. Elle avait une voiture aussi — une BMW, qui semble avoir disparu. Il faut la retrouver.

— Et toi, que vas-tu faire ?

— Je vais me rendre sur toutes les propriétés qu'elle était chargée de vendre. Au fait, rien à voir, mais je te remercie d'avoir organisé le tour de garde devant la chambre de Stuart Fresia.

— Pas de problème. Personnellement, je pense que c'est une précaution inutile, mais après tout, on ne sait jamais.

— En tout cas, merci.

— Ouais ! Appelle-moi, si tu déniches quelque chose d'intéressant.

— Même chose pour toi, répondit Jake.

Avant de partir pour les Everglades, Jake fit un détour par la marina. En passant devant le restaurant, il vit plusieurs voitures garées sur le parking et des clients installés sur la terrasse. Il longea le ponton et salua Sandy, installé sur le pont de son bateau, les jambes allongées devant lui. Il avait encore hère allure, avec son bronzage et son corps d'athlète. Une vie passée à pêcher et à faire de la voile pouvait vous boucaner la peau comme un vieux parchemin, mais elle vous maintenait aussi en forme.

Sandy répondit à son signe de main et enfonça son chapeau sur ses yeux.



Jake grimpa à bord du *Gwendolyn*, agacé d'éprouver de l'appréhension. Mais il trouva les lieux tels qu'il les avait laissés — y compris le désordre : un mug de café vide oublié dans l'évier, le lit défait, et une pièce de lingerie féminine dépassant de sous l'oreiller...

Il prit le minuscule slip de soie et de dentelle rouge entre ses doigts et des effluves du parfum de la jeune femme chatouillèrent ses narines. Aussitôt, une vague de désir le submergea, et les souvenirs de la nuit précédente assaillirent sa mémoire. Il remit le slip sous l'oreiller, revoyant le visage d'Ashley, ce matin-là, lorsqu'elle avait dû affronter tous les regards, en plus des reproches de son oncle. Elle avait pâli, mais elle était restée digne et n'avait cherché ni à s'excuser ni à se rétracter. N'empêche. Aurait-elle encore envie de le voir, ce soir ?

De son côté, il n'attendait que cela. Forcément. Ce qu'il ressentait, auprès d'Ashley, était tellement nouveau, tellement intense. Quand elle était dans ses bras, la terre aurait bien pu entrer en collision avec le soleil, il ne se serait sans doute même pas rendu compte qu'il était en train de mourir. Elle était si sensuelle, instinctive — une amante merveilleuse. Elle avait une manière unique de le mettre au défi, aussi, le secouant jusqu'au tréfonds de son corps et de son âme. Il ne voulait pas seulement coucher avec elle, mais aussi se réveiller près d'elle. Et ça, c'était complètement inédit. Jusqu'alors, il se sentait toujours envahi, lorsqu'une femme restait trop longtemps. Pas avec Ashley. Elle était capable d'être froide et efficace, tendue vers le but qu'elle s'était fixé ; elle pouvait se montrer distante, se mettre en colère et lui dire carrément ce qu'elle pensait de lui. Mais, qu'elle le veuille ou non, elle demeurerait toujours irrésistible.

Jake hésita, se demandant si le besoin grandissant qu'il avait d'elle ne l'influencerait pas, au moment d'accéder à ses requêtes. Eh ! Elle avait fait irruption dans sa vie avec la force d'un ouragan et, comme un ouragan, elle avait tout transformé sur son passage — y compris lui-même.

Comme il pensait à elle, Jake décida de passer un coup de fil à Carnegie. Ce dernier lui assura qu'il ne voyait aucun inconvénient à ce que la famille assure la garde de Stuart Fresia.

— Rien de neuf, sinon ?

— Rien de rien, répondit Carnegie. Les seules personnes qui continuent de croire à l'existence d'un mystère sont les parents, la jeune femme qui vous a embarqué là-dedans, et ce cinglé de journaliste qui nous a lancés sur des tas de fausses pistes. Mais nous ne renonçons pas.

— Bon, écoutez, j'ai une montagne de choses à faire, aujourd'hui, mais j'aimerais essayer de parler avec les gens qui bossent dans ce tabloïd, si ça ne vous gêne pas.

— Absolument pas. Comme je vous l'ai dit, je suis dans le métier depuis

trop longtemps pour laisser des histoires de fierté se mettre en travers de notre poursuite de la vérité. Si vous trouvez quelque chose, je n'en serai que trop content.

Jake raccrocha et consulta sa montre. Le temps filait. Il se frotta les tempes. Puis il prit de l'aspirine pour combattre le mal de tête qui l'importunait depuis le matin et, se calant devant son ordinateur, se mit à ouvrir des fichiers.

Il était sûr que la personne qui s'était introduite sur son bateau ne l'avait pas fait pour le cambrioler : on cherchait quelque chose de précis. Autrement dit, il détenait une information assez importante pour justifier le risque d'entrer chez lui par effraction. Mais laquelle ?

Des mots, des chiffres et des noms se bousculaient devant ses yeux. *Fumée et jeux de miroirs*. Les descriptions des blessures infligées aux corps des victimes. L'élément commun le plus frappant était le fait que toutes les femmes avaient eu les oreilles coupées.

Un culte religieux.

Les oreilles coupées — comme celles du général Custer, lors de la bataille de Little Big Horn, parce qu'il n'avait pas *entendu* le message des Sioux, qu'il ne les avait pas écoutés.

C'était clair.

Mais l'était-ce vraiment ?

Et si les oreilles des victimes avaient été coupées à cause de ce que ces femmes avaient entendu, au contraire ?

Jake repensa à la liste des propriétés que Cassie Sewell avait fait visiter, dans le but de les vendre. Il décrocha son téléphone et composa un numéro, sans cesser de réfléchir.

*Fumée et jeux de miroirs*.

Retour à ce qui paraissait le plus évident. Les victimes avaient été liées à une secte. Étaient-elles mortes de n'avoir pas satisfait son chef? S'étaient-elles rebellées ? Avaient-elles refusé d'obéir à ses commandements ?

Et si la secte elle-même n'était qu'un écran de fumée ?

— Sharon ? Sharon, tu es là ?

Nick Montague jeta un coup d'œil à l'intérieur du restaurant. Le bar était tranquille et Katie s'occupait des quelques clients présents. Pas de Sharon. Sa voiture était garée dehors, cependant.

Nick la trouvait un peu bizarre, ces derniers temps. Jusqu'alors, elle allait et venait en fonction des exigences de son travail, mais elle veillait toujours à lui dire où elle se trouvait, si elle allait faire visiter une maison, emmener tel ou

tel client déjeuner, ou encore signer un contrat de vente.

Récemment, elle était devenue plus secrète, et d'humeur changeante.

Peut-être était-ce sa faute à lui. Il passait beaucoup trop de temps au restaurant. Ces derniers mois, ils avaient fait le plein presque tous les jours. Le moment était peut-être venu de ralentir le rythme et de se consacrer un peu plus aux gens qui comptaient réellement dans sa vie.

A commencer par Ashley. Il était encore déçu et un peu fâché que la jeune femme ne l'ait pas mis immédiatement au courant de sa décision d'accepter le poste d'artiste légiste. Mais peut-être devait-il ne s'en prendre qu'à lui-même, aussi ? Il passait si peu de temps avec sa nièce. Comme avec Sharon... Il était un peu trop désinvolte au sujet de leur relation. Eh ! la désinvolture avait toujours fait partie intégrante de sa vie — du moins jusqu'à l'accident qui avait coûté la vie à son frère et à sa belle-sœur, le rendant brusquement tuteur officiel d'Ashley. Le bar-restaurant lui avait permis de rester dans l'univers des bateaux, qui était toute sa vie jusqu'à cette tragédie — la mer, la pêche, les voyages à la voile d'île en île, le soleil, l'existence au jour le jour. Le monde était bien trop vaste et rempli de jolies femmes en Bikini pour qu'il ressente l'envie de se lancer dans une relation stable...

Puis l'impensable était arrivé : son frère et sa belle-sœur étaient morts. Un instant, il était un homme libre et sans attaches, et l'instant d'après, il était l'oncle responsable d'une orpheline qu'il avait dû récupérer chez la voisine qui la gardait, avant de lui expliquer que ses parents ne reviendraient plus jamais. La petite l'avait regardé avec ses grands yeux verts pleins de larmes et, quand il l'avait prise dans ses bras, elle s'était accrochée à lui — si fort que son univers avait basculé. Pendant des années, son souci principal avait été de faire tourner son établissement et, surtout, de remplir du mieux qu'il pouvait le rôle de père de substitut pour Ashley.

Son amour pour elle n'avait pas été vain. Il était convaincu d'avoir élevé une jeune femme intelligente et capable de se débrouiller seule dans la vie. Elle occupait une aile de la maison parce qu'il jugeait bon et nécessaire qu'elle jouisse d'une certaine indépendance, tout en pouvant compter sur les conseils et la protection de son oncle, quand elle le désirait. Bien sûr, il respectait le fait qu'elle était une adulte, maintenant.

Du moins le croyait-il, jusqu'à ce matin.

Cette liaison avec Jake Dileasio l'inquiétait. Certes, il aimait bien Jake — du moment que ce dernier ne couchait pas avec sa nièce. Jake accumulait les conquêtes sans lendemain, depuis son histoire avec Nancy Lassiter, des années plus tôt. Un type pareil ne serait jamais marié qu'avec son boulot. Nick le comprenait d'autant mieux qu'il avait été pareil.

Il se rendit dans la cuisine, puis dans la chambre à coucher, avant de retourner dans le living-room.

— Sharon ?

— Oui, j'arrive ! répondit celle-ci en sortant de la chambre d'Ashley.

Nick fronça les sourcils, étonné de la trouver là. Il n'y avait pas de barrière et Ashley ne verrouillait jamais sa porte, mais Nick lui-même n'entrait jamais chez sa nièce sans une raison, ou même sans frapper.

Sharon dut remarquer son étonnement, car elle dit aussitôt :

— Des affaires d'Ashley s'étaient mêlées aux nôtres, quand j'ai fait la lessive. Je les ai rapportées dans sa chambre.

— Ah.

— Ça va ?

— Oui, oui.

— Tu me cherchais ?

Nick cligna des yeux.

— Hein ? Euh, oui... En fait, j'ai eu une idée. Katie maîtrise le bar et il n'y a pas beaucoup de monde, aujourd'hui. Que dirais-tu d'aller faire un petit tour en bateau ? Juste toi et moi. Ou alors, on pourrait s'habiller et aller dîner dans un restaurant sympathique, dans les Keys ou même à Fort Lauderdale. Un endroit avec des jolies nappes blanches et une bonne carte des vins.

— Il y a d'excellents alcools, chez toi.

Nick eut un rire.

— Disons plutôt que je sers un bon choix de bonnes vieilles bières locales. Tu n'as pas envie de sortir dans un endroit un peu plus élégant ?

— Si, j'aimerais beaucoup. Mais j'ai un problème. Je vais peut-être devoir faire visiter une maison, aux environs de 20 heures. Je ne savais pas que tu allais te résoudre à abandonner ton deuxième enfant, ce soir — je veux parler du restaurant. Si l'acheteur décide qu'il veut voir la maison aujourd'hui, je ne pourrai pas me décommander.

— Alors profitons du temps qui nous reste, fit Nick avec un sourire coquin.

— Mm, bonne idée, répondit Sharon en enroulant les bras autour du cou de son compagnon.

Le type armé du fusil fit le tour de la voiture et s'arrêta devant la portière d'Ashley. Celle-ci l'avait pris pour un vieil homme, à première vue, à cause de son accoutrement très « fermier du Midwest. » Mais il n'était pas vieux du tout. Trente, quarante ans tout au plus. Il était maigre, avec un visage très bronzé sous son chapeau de paille.

— Puis-je vous aider ? s'enquit-il sur un ton d'une extrême politesse.

Sans laisser à Ashley le temps de parler, David se pencha pour répondre :

— Je crois que nous sommes un peu perdus. Ma femme et moi cherchons une maison, enchaîna-t-il en glissant un bras autour des épaules d'Ashley. On nous a donné cette adresse.

Il prit le papier et donna une tout autre adresse.

— Ce n'est pas ici, reparti l'homme, avant de tapoter son fusil. Désolé, je ne voulais pas vous faire peur, mais on croise de drôles de gens par ici, parfois. J'ai un permis. Il y a une prison d'Etat pas très loin, vous comprenez. Il vous faut retourner sur la route et prendre la direction de l'est.

— J'étais sûr que tu avais pris le mauvais chemin, dit David à Ashley. Ma femme vient juste de passer son permis de conduire. Vous imaginez ?

— Pas de problème, dit l'homme. Vous pouvez faire demi-tour un peu plus haut.

— Merci, dit Ashley.

Lorsqu'elle rejoignit la route, elle jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. L'homme les suivait du regard.

— Espèce d'idiot, lança-t-elle à David.

— Voyons, chérie, tous les hommes de la Terre savent que les femmes sont incapables de conduire.

Ashley lui jeta un regard noir.

— Ben voyons ! En attendant, vous m'avez fait perdre ma matinée. Je me suis paumée dans un champ de tomates, j'ai rencontré un hippie, puis un fermier armé d'un fusil... Je parie qu'on va tomber sur un taureau, maintenant. Et tout ça pourquoi ? Pour découvrir que Stuart en avait après des producteurs de fraises.

— Vous avez tort. Il se passe quelque chose, par ici, et nous le savons très bien tous les deux.

— Pardon, mais moi, je ne sais rien du tout.

— Il faut absolument que nous retournions sur cette propriété. Il faudrait aussi aller voir les champs avoisinants.

— Très bien, monsieur le journaliste. Vous n'avez qu'à y aller et vous faire trouer la peau, si ça vous chante. Moi, je me charge de découvrir qui est le propriétaire du terrain.

David garda le silence.

— Alors ? reprit-elle sur un ton de défi.

— Excellente idée, répondit-il en souriant.

Jesse Crâne avait, autrefois, fait partie de la police de Miami- Dade. Il était encore dans le métier, mais après la mort de sa femme, il était retourné vers ses racines.

Le long du Tamiami Trail, les Indiens Miccosukee possédaient une grande partie des terres du comté ; ils s'étalaient aussi sur le no man's land du comté voisin. Les Miccosukees avaient leur propre police. Il arrivait qu'il y ait des conflits entre les droits souverains des Indiens et les lois du comté, de l'Etat et même les lois fédérales du pays. Mais Jesse avait l'art de gérer ces disputes de manière efficace et satisfaisante pour toutes les parties concernées. Il savait ce qu'il pouvait régler lui-même et à quel moment il était préférable de faire appel aux moyens plus étendus de la police du comté.

De haute taille, souple comme de l'acier fondu, il exsudait l'expérience et la force tranquille. Il connaissait toutes les créatures dangereuses qui peuplent les Everglades et pouvait composer une mixture qui éloignait véritablement les moustiques. Surtout, il connaissait les voies d'eau et les canaux de la zone comme sa poche. C'était un homme qui frappait par son charisme et son physique, où se mêlaient des origines amérindiennes et européennes.

Pendant un long moment, le rugissement de l'air-boat les empêcha de se parler. Puis Jesse coupa le moteur et l'embarcation à fond plat suivit le courant, dans le silence retrouvé. Ils semblaient flotter sur la terre, mais ce n'était pas du tout le cas. Les herbes rasoir étaient tellement hautes qu'elles se dressaient loin au-dessus de la surface de l'eau, laquelle pouvait atteindre trois mètres de profondeur.

Jesse pointa son doigt devant lui.

— Voilà votre « zone résidentielle », dit-il à Jake.

— On peut pousser les bateaux jusqu'à une cinquantaine de mètres du fond de la propriété, n'est-ce pas ?

— Un bateau comme celui-ci, oui. Ou un canoë. Rien de plus gros. Cela dit...

Jesse eut un haussement d'épaules.

— On transporte des tas de trucs illégaux dans cette zone, que ce soit dans des air-boats ou des petites embarcations. Quand on sait où on va, on peut voyager sur des kilomètres sans croiser personne, et si ça arrive, c'est purement accidentel. Que cherchez-vous, exactement ? Je suis au courant, au sujet de la nouvelle victime qui vient d'être découverte, mais je pensais que vous orienteriez votre enquête du côté des sectes religieuses, comme la dernière fois.

— C'était le cas.

Jesse garda le silence et l'air-boat continua à dériver.

— Que font les gens avec des propriétés aussi loin à l'ouest et au sud de cette zone ? reprit Jake, au bout de quelques instants.

— L'élevage de bétail n'est pas très indiqué, répondit Jesse. Le terrain est trop boueux. Quand on essuie un ouragan comme Andrew, ou même un gros orage, on patauge dans la boue pendant des semaines, voire des mois. Cela n'empêche pas certaines personnes d'acquérir quelques chevaux, des vaches, des poulets et même des cochons. La terre est exceptionnellement fertile, par ici. Mes ancêtres y faisaient pousser des potirons, vous savez. Je n'ai pas vu de champs de potirons, mais il y a beaucoup de fraises et autres baies. On peut même essayer les agrumes. Et puis il y a les gens qui achètent des terrains juste pour le plaisir d'avoir une grosse propriété. C'est moins cher par ici que du côté de Miami, forcément. Et on peut construire une grosse maison, avec piscine, court de tennis et tout le tralala. Il y a des gens qui aiment bien être au milieu de nulle part, aussi. On trouve des demeures assez dingues, dans le coin.

Jake hocha la tête et étudia le paysage. Il voyait loin, depuis ce point de vue. Les maisons étaient installées à une bonne distance du bord de l'eau, même si les limites des propriétés se situaient probablement quelque part en dessous. Les canaux pouvaient conduire un homme très loin et même facilement le sortir des marais et le ramener vers la civilisation.

— Les deux activités illégales les plus courantes, dans la zone, sont la drogue et les meurtres. Parfois, les deux sont liés.

Jake hocha la tête de nouveau, sans faire de commentaire.

— Ces femmes qui ont été assassinées..., reprit Jesse. On leur a coupé les oreilles, n'est-ce pas ? Et elles appartenaient à une secte.

— Oui.

— Les oreilles coupées peuvent signifier qu'elles n'avaient pas écouté les paroles de leur maître, ou au contraire qu'elles en avaient trop entendu. La loi du talion. Ou bien c'est juste un subterfuge pour lancer la police sur une fausse piste.

Jake considéra son interlocuteur avec intérêt.

— C'est exactement ce que je pense.

— Et comment êtes-vous parvenu à ce genre de conclusion ?

— Je suis allé rendre une petite visite à Peter Bordon, le patron de la secte.

— Vraiment ? Et il vous a dit quelque chose ?

— Il m'a parlé de fumée et de jeux de miroirs. Je sais que quelque chose m'échappe. Une chose qui est peut-être sous mon nez. L'arbre qui cache la forêt, vous voyez.

— Eh bien, vous avez des tas d'arbres, par ici, plaisanta Jesse. J'espère que vous trouverez vite votre forêt. J'ai entendu dire que Peter Bordon allait bientôt sortir de prison.

Ahsley reconduisit David Wharton jusqu'au parking où il avait laissé sa voiture. Celui-ci voulait se rendre à la mairie pour y enquêter sur la propriété.

Drôle de coïncidence, songea-t-elle en se rappelant que la dernière victime dans l'enquête de Jake travaillait dans l'immobilier et qu'elle représentait, justement, une propriété dans la zone où ils venaient de se rendre. Mais bien sûr, cela n'avait rien à voir.

— Appelez-moi sur mon portable, si vous avez du nouveau, dit-elle à David. Je me rends à l'hôpital.

— Je croyais que Nathan Fresia ne voulait pas de vous, là- bas.

— Je veux quand même y faire un saut, ne serait-ce que pour voir Lucy.

— D'accord. A plus tard.

En se garant dans le parking de l'hôpital, un moment plus tard, la jeune femme sentit renaître son malaise. Bah ! il faisait jour et beaucoup de monde allait et venait. Avant de s'engouffrer dans l'ascenseur, elle appela le restaurant pour parler à Nick — n'était-il pas question qu'ils dînent ensemble, tous les deux ?

Katie lui répondit que son oncle était parti avec Sharon.

— Allons bon, j'ai été abandonnée pour une autre femme, fit Ashley.

— Pff ! Nick ne t'abandonnera jamais pour personne. Pourquoi, vous aviez fixé un rendez-vous ?

— Non. On a juste parlé de le faire. Si tu as le moindre problème, Katie, appelle-moi. Je suis à l'hôpital.

Elle se rendit directement à la réception et demanda le numéro de la chambre de Lucy Fresia. Puis elle acheta un bouquet de fleurs à la boutique de l'hôpital.

Lucy l'accueillit avec une chaleur qui contrastait fortement avec la relative froideur de son mari, quelques heures plus tôt. Elle était impatiente de se lever pour aller voir son fils, mais Nathan avait insisté pour qu'elle reste couchée à se reposer — *ensuite*, il pourrait se permettre de s'écrouler à son tour.

— Lucy, je suis sûre que ni moi, ni Karen, ni Jan n'avons débranché quoi que ce soit, dans la chambre de Stuart, lui dit Ashley avec ferveur.

Lucy eut un sourire sans joie.

— Ma chère, si Nathan croit encore au mauvais sort, ce n'est pas mon cas. Stuart n'a pas atterri ici par accident, quoi qu'en pense la police. Et je ne crois pas non plus un seul instant que cette prise a été débranchée par accident. En tout cas, je te remercie infiniment d'avoir pensé à engager des policiers pour



monter la garde devant sa porte. Je n'y aurais jamais songé. Je suis sûre que tu as promis de les payer, mais nous avons tout à fait les moyens d'assumer un tel coût. J'espère que tu le sais.

— Nous aurons bien le temps de nous préoccuper de cela, plus tard, répondit Ashley. Prions simplement pour que Stuart reprenne conscience. Cela résoudra tout.

— C'est vrai. Ecoute, ils ne vont pas me libérer avant demain matin, alors, si tu as le temps, j'aimerais que tu ailles trouver Nathan pour moi. Dis-lui de passer me voir au moins quelques minutes, le temps de m'embrasser et de me convaincre que l'état de Stuart n'a pas empiré.

— J'y vais de ce pas.

Ashley embrassa Lucy, quitta la chambre et prit l'ascenseur pour se rendre au service de réanimation, tout en se disant qu'elle commençait à connaître cet hôpital un peu trop bien.

La salle d'attente était vide et elle se dirigea vers la chambre de Stuart, d'un pas un peu hésitant, espérant que les rideaux seraient ouverts et que Nathan la verrait et sortirait pour lui parler. Soudain, elle se figea, clouée sur place par la surprise. Une chaise était posée devant la porte et l'officier de police installé là n'était autre que Len Green.

— Len ? s'exclama-t-elle.

— Salut, Ashley, répondit-il en se levant.

Il sourit et marcha vers elle.

— Qu'est-ce que tu fais là ? s'enquit la jeune femme.

— Eh bien, j'ai entendu l'appel radio de Marty et je me suis aussitôt porté volontaire. Je me suis douté que l'initiative venait de toi, et comme j'ignore l'état des finances de ces gens, j'ai décidé d'offrir quelques heures de mon temps, bénévolement.

— Len, c'est vraiment gentil de ta part !

— Mais non, c'est normal. Il faut savoir s'aider, entre amis.

— Les Fresia ont les moyens de payer, tu sais. Et à moins que tu n'aies gagné à la loterie, dernièrement, je suis sûre qu'un peu de beurre dans les épinards ne te fera pas de mal.

Au même moment, la porte de la chambre de Stuart s'ouvrit et Nathan en sortit, le cheveu hirsute et les vêtements tristement froissés. Il parut se raidir, en apercevant la jeune femme.

— Comment va-t-il ? lui demanda Ashley.

— Ni mieux ni moins bien, dit-il, l'air presque soulagé. Ashley, je ne

voulais pas être impoli ou ingrat, ce matin. Les médecins étaient persuadés que nous avions permis à trop de gens d'entrer dans la chambre et que quelqu'un avait trébuché sur un cordon sans s'en apercevoir. Evidemment, la bonne nouvelle, dans tout ça, c'est qu'il a survécu en dépit du fait que le respirateur ne fonctionnait pas. C'est plutôt encourageant.

— En effet, dit Ashley. Au fait, je viens de rendre visite à votre femme. Elle voudrait vous voir. Si vous me faites confiance, je peux rester auprès de Stuart pendant que vous montez l'embrasser.

Nathan la prit par les épaules et déposa un baiser sur son front.

— J'y vais, fit-il. Je croiserai peut-être des amis en chemin, ajouta-t-il avec un petit sourire maussade. Je commence à me sentir comme chez moi, ici.

Ashley et Len le suivirent du regard, tandis qu'il s'éloignait. Puis la jeune femme sourit à Len.

— Merci encore d'être venu, Len. Bon, je vais faire la causette à Stuart.

— Je ne bouge pas.

Ashley prit son portable et coupa la sonnerie pour le mettre sur le mode vibreur. Puis elle s'assit au chevet de Stuart, lui prit la main et se mit à lui parler, lui racontant notamment son expédition du côté des Everglades, avec David Wharton.

Comme elle levait les yeux, elle vit que Len se tenait de l'autre côté de la vitre, les bras croisés, la regardant. Elle se tut aussitôt, se sentant un peu bête d'avoir été surprise en train de parler à quelqu'un dans le coma. Len avait l'air grave mais, la voyant lever la tête, il sourit, porta sa main en visière à son front et regarda à droite et à gauche, comme s'il surveillait l'arrivée d'un bateau. Ashley sourit à son tour.

Nathan fut absent un long moment. Lorsqu'il revint, Ashley comprit pourquoi. Sa femme avait dû le convaincre de rentrer prendre une douche. Ses cheveux étaient coiffés et il avait changé de vêtements. Il lui fit signe de sortir et s'excusa d'emblée d'avoir été aussi long.

— Je voulais te prévenir, mais Lucy m'a dissuadé de le faire, disant que j'aurais aussi vite fait d'aller et venir.

— Nathan, je passerais la nuit ici, si cela pouvait vous rendre service, répondit la jeune femme.

— Merci. Mais je suis là, maintenant. Tu es libre. Merci à vous aussi, jeune homme, ajouta-t-il à l'intention de Len.

Il entra dans la chambre de son fils et referma la porte derrière lui.

Ashley poussa un soupir.

— Tu crois qu'il va s'en sortir ? fit Len.

— Je suis *sûre* qu'il va s'en sortir, répliqua la jeune femme, un peu rudement.

Len hocha simplement la tête et Ashley reprit :

— Désolée, je ne voulais pas me montrer agressive.

— Pas de problème. On se voit toujours demain ?

— Demain ?

— On doit se retrouver pour célébrer ton nouveau poste, tu as oublié ?

— Oh ! Oui, cela m'était sorti de la tête, en effet. Au fait, tout allait bien, quand tu as déposé Karen, hier soir ?

Len fronça les sourcils, presque imperceptiblement, et la jeune femme crut voir passer une ombre dans son regard.

— Que veux-tu dire ? fit-il sur un ton un peu trop neutre.

— Eh bien, Karen n'est pas allée travailler, aujourd'hui. Je l'ai appelée à son école et on m'a dit qu'elle était malade.

Len haussa les épaules.

— Elle avait peut-être envie de prendre une journée de congé. Elle ne m'a pas eu l'air d'être malade, en tout cas, ajouta-t-il avec un sourire qui parut à Ashley étrangement artificiel.

— Tu as sûrement raison. Bon, je vais rentrer. Tu penses rester tard ?

— Non. Une collègue va venir prendre la relève. Son mari travaille de nuit et elle est en congé, demain. Elle va monter la garde jusqu'au matin.

— Très bien. Vraiment, Len, merci encore d'être venu. C'est supersympa de ta part.

Elle se dressa sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur la joue, mais ce dernier bougea légèrement et leurs lèvres se frôlèrent. Ashley recula vivement et ce fut son tour d'arborer un sourire artificiel.

— Bon, à demain, dit-elle, avant de s'éloigner.

En arrivant devant l'ascenseur, elle se rappela qu'elle avait coupé la sonnerie de son portable. Elle avait fourré l'appareil

dans son sac, sans réfléchir. Elle le prit et vit qu'en effet, elle avait manqué un appel de David Wharton.

Elle entra dans l'ascenseur, appuya sur la touche du niveau du parking, et suivit les instructions pour consulter ses messages. La voix de David Wharton résonna à ses oreilles à l'instant où elle sortait de la cabine pour se diriger vers

sa voiture.

— Ashley ! Où êtes-vous, bon sang ? Vous devriez être pendue au téléphone. Enfin ! La propriété est au nom de Caleb Harrison. Mais ce n'est pas tout. Vous ne devinerez jamais qui la lui a vendue ! Tenez-vous bien...

## 17.

Ashley s'immobilisa, au comble de la stupéfaction. Au même instant, elle entendit des bruits de pas, derrière elle.

Un frisson d'effroi parcourut sa colonne vertébrale et elle se tourna lentement. Il y avait beaucoup de voitures, dans le parking ; leurs ombres formaient des zones d'obscurité.

Une portière claqua et elle vit une infirmière en uniforme se diriger vers l'ascenseur. Passant près d'elle, la jeune femme lui offrit un sourire.

Ashley secoua la tête et se remit à marcher. Elle entendit alors un écho de pas. Pas un bruit de pas normal, non, un écho, comme si la personne s'efforçait d'avancer le plus discrètement possible.

Ashley s'arrêta, scruta l'ombre autour d'elle et fourra la main dans son sac. Elle avait encore son revolver.

— Qui est là ? s'écria-t-elle.

Rien. Elle se remit à marcher. Et, de nouveau, elle entendit un bruit de pas.

Elle était presque arrivée à sa voiture. Le bruit se rapprochait de plus en plus...

Elle se figea brusquement, sortit son arme et fit volte-face, à l'instant même où une voiture débouchait dans l'allée. La conductrice écarquilla les yeux et poussa un cri. Ashley baissa aussitôt son revolver.

— Ne vous inquiétez pas, cria-t-elle. Police !

Elle fit la grimace. Police, vraiment ! Elle était une artiste légiste, pas un officier de police assermenté. Mais, déjà, la voiture avait disparu du côté de la rampe de sortie.

Dès que le bruit du moteur se fut perdu au loin, les bruits de pas derrière elle reprirent. Cette fois, la personne ne paraissait pas chercher à se cacher.

Ashley se retourna, arme toujours au poing, mais baissée.

— Len ! Tu m'as fait une peur bleue ! Que fais-tu là ?

— C'est toi qui tiens un revolver et c'est moi qui t'ai fait peur ? répondit ce dernier. Est-ce que tu n'aurais pas déjà dû rendre ton arme ?

— Si, admit la jeune femme.

— Que se passe-t-il ? Tu es blanche comme un linge.

— J'ai entendu des pas derrière moi, comme si quelqu'un me suivait

sournoisement. C'est la deuxième fois que cela m'arrive, ici.

Elle respira profondément, tenta de réguler les battements de son cœur.

— Tu as laissé Stuart ?

— Ma remplaçante est arrivée plus tôt que prévu et je me suis précipité pour voir si je pouvais te rattraper avant que tu ne partes. Je me suis fait déposer par une voiture de patrouille, tout à l'heure, et j'ai pensé que tu pourrais peut-être me reconduire chez moi. Comment cela, c'est la deuxième fois que cela t'arrive ?

— Je suis certaine que quelqu'un m'a suivie, l'autre soir, dans ce parking. J'ai réussi à m'échapper...

— Tu as fait un rapport ?

— Oui, j'ai prévenu la police. Ils ne m'ont pas prise au sérieux, je le crains. La personne qui me suivait portait un pyjama de bloc...

Elle soupira.

— Qu'on me traite ou non de paranoïaque, je n'aime pas ce qui se passe par ici. Je suis persuadée que Stuart est en danger de mort. Et à mon avis, quelqu'un ne souhaite pas que je fourre mon nez dans cette histoire.

Len la considéra gravement, avant de hausser les sourcils.

— Je vois. Tout de même, Ashley, fais gaffe avec ce flingue. Il y a beaucoup d'allées et venues, dans ce parking.

— Justement pas. En tout cas, pas le soir. C'est surtout un énorme espace rempli de coins sombres et il n'y a aucun moyen de savoir ce qui se cache derrière les voitures.

Len hocha la tête et Ashley enchaîna :

— Allons, je vais te déposer chez toi.

Ils furent bientôt dans la voiture.

— Tu as l'air épouvantablement tendue, dit Len en attachant sa ceinture de sécurité. Si on allait boire un verre ?

— Je ne bois pas quand je conduis, repartit Ashley.

— Tu n'auras qu'à boire et je conduirai.

Ashley ne put s'empêcher de sourire.

— Et après, comment ferais-tu pour rentrer ? Je vais avoir besoin de ma voiture, demain. Tu serais coincé chez Nick.

— Cela ne me dérangerait pas plus que ça, répondit Len en regardant droit devant lui.

— Len, fit Ashley, ravalant une grimace.

— Ouais, je sais. Tu étais trop occupée, à l'académie. Pas le temps de t'investir dans une relation. Mais tu n'es plus à l'académie, que je sache.

— Je vais commencer un nouveau travail. La formation va me prendre beaucoup de temps et autant d'énergie.

— Oui, et tu vas te frotter à des inspecteurs de police un peu mieux placés qu'un petit flic de patrouille comme moi, hein ?

Ces dernières paroles avaient été prononcées sur un ton chargé d'amertume et Ashley demeura silencieuse, un moment, ne sachant que répondre.

— Len, que veux-tu que je te dise ? murmura-t-elle enfin. Je n'ai jamais voulu te faire de la peine ou te donner de fausses idées. J'ai toujours été très claire, me semble-t-il. Je t'aime beaucoup, et je pense que tu es un type très chouette, mais...

— Je ne suis pas assez viril pour toi, hein ?

— Len, qu'est-ce qui te prend ?

— Désolé, fit-il, les yeux toujours fixés droit devant lui. Je me comporte vraiment comme le dernier des crétins, ce soir.

Un ange passa.

— Où dois-je te déposer ? reprit Ashley.

— Va chez Nick. De toute façon, j'ai besoin d'un verre.

— Comment feras-tu pour rentrer chez toi ?

— Il y a des trucs qui s'appellent des taxis, tu sais. Ne t'inquiète pas. Je ne viendrai pas t'importuner pour que tu me raccompagnes chez moi.

— Cela ne m'importunerait pas, en temps normal, mais je suis vraiment fatiguée, ce soir...

— Pas de problème. Je te dis que je peux prendre un taxi.

— D'accord.

Devant chez Nick, Ashley se gara à sa place réservée et ils descendirent de voiture. Len était encore crispé et Ashley le précéda dans le restaurant. Katie était derrière le bar.

— Nick et Sharon sont-ils rentrés ? demanda Ashley.

— Non, pas encore, répondit Katie.

Ashley réprima un soupir déçu et se glissa derrière le bar pour y prendre une bière pour Len. Ce dernier s'était déjà installé au comptoir, entre Sandy et Curtis, et les trois hommes parlaient d'un accident qui s'était produit l'après-

midi même, sur la voie express de Palmetto.

Elle posa la bière devant lui et Len la remercia. Puis, après avoir échangé quelques paroles avec les trois hommes, elle s'assura auprès de Katie que celle-ci n'avait pas besoin d'elle et gagna la maison, tout en réfléchissant à ce que David Wharton lui avait dit, dans son message.

Sharon, Sharon Dupré, la compagne de Nick, était l'agent immobilier qui avait vendu la propriété à Caleb Harrison. C'était peut-être un simple hasard. Pour autant, la nouvelle ne manquait pas d'être troublante.

Ashley se rendit dans sa chambre. A peine entrée, elle fronça les sourcils. L'oreiller sur son lit n'était pas à sa place habituelle et un tiroir de sa table de chevet était légèrement entrouvert.

Elle s'appuya contre le battant de la porte. Était-elle en train de perdre l'esprit ? Toute cette histoire avec Stuart était-elle en train de la rendre complètement paranoïaque ?

Elle soupira encore, s'assit sur son lit et prit son portable pour appeler David Wharton. Elle n'obtint que la boîte vocale et raccrocha d'un geste agacé, sans laisser de message. Puis elle essaya d'appeler Karen. Là aussi, elle tomba sur le répondeur. Elle venait de raccrocher lorsque la sonnerie du portable retentit. C'était Jan.

— Jan, tu tombes bien. Sais-tu où est Karen ?

— Non, justement. C'est pour ça que je t'appelle. J'ai essayé de la joindre toute la journée. A l'école, on m'a dit qu'elle était malade, mais elle n'est pas chez elle.

— Je sais. J'ai tenté de la joindre aussi.

— Elle a peut-être fait une fugue amoureuse avec son flic, dit Jan en riant.

— Ça m'étonnerait. Len est au bar, chez Nick. Je l'ai retrouvé à l'hôpital. Parce que, attends, ce n'est pas tout, figure-toi. La prise du respirateur qui maintient Stuart en vie a été débranchée, hier soir. Le personnel de l'hôpital pense que c'est à cause de l'inadvertance de l'une d'entre nous. Nathan a eu l'air de le croire, aussi. Mais je me suis débrouillée pour que des flics montent la garde devant la porte de la chambre vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— C'est une histoire de fous ! s'indigna Jan. Il faudrait être bien bête, tout de même, pour débrancher une machine et ne même pas s'en apercevoir.

— C'est ce que j'ai essayé d'expliquer à Nathan. Lucy, elle, n'a jamais cru à la thèse de l'accident malencontreux. Quant aux flics, je crois qu'ils ne savent pas quoi penser. Personne n'a rien vu, tu sais : juste un type en caleçon qui se matérialise brusquement au beau milieu du flot de la circulation, sur une route nationale. Et il y a tellement d'accidents, chaque jour, sur cette route.



— Pas des accidents avec un mec en sous-vêtement, tout de même, répliqua Jan. Et ils devraient se rendre compte, maintenant, si on a pris le risque de l'attaquer dans sa chambre d'hôpital, qu'il sait quelque chose qui dérange beaucoup quelqu'un.

— Malheureusement, comme je te le disais, les toubibs sont persuadés qu'il s'agit d'une négligence.

— Karen n'est pas au courant, alors ?

— Non, puisque je n'ai jamais réussi à la joindre.

— On devrait peut-être faire un saut chez elle.

— Tu crois ? Après tout, nous n'avons pas de nouvelles depuis hier soir, seulement.

— Justement. Ce n'est pas normal. Karen me rappelle toujours.

— Oui, tu as raison. Moi aussi, elle me rappelle toujours très vite.

— Ecoute, je ne peux pas rester beaucoup plus longtemps au téléphone. Je bosse, ce soir.

Elle parut hésiter une fraction de seconde, avant de reprendre :

— Tu crois qu'on a des raisons de s'inquiéter ?

— Non, je ne pense pas, répondit Ashley sur un ton qui se voulait rassurant. Mais je vais tout de même passer chez elle, au cas où elle serait trop malade pour répondre au téléphone. Avant ça, on devrait appeler chez ses parents, non ? Elle est peut-être avec eux.

— C'est déjà fait. J'ai joué la décontraction. Je ne voulais pas inquiéter sa mère.

— Bon, je passe chez elle, alors.

— Tu as toujours la clé ?

— Oui.

— D'accord. Appelle-moi dès que tu en sauras davantage. Je ne pourrai peut-être pas répondre, mais je consulterai mes messages régulièrement.

— C'est promis. A plus.

Ashley raccrocha et regarda autour d'elle, préoccupée par sa conversation avec Jan, mais également envahie de nouveau par l'impression étrange qu'on était entré chez elle, que les choses n'étaient pas exactement à leur place...

Bah ! N'accordait-elle pas de l'importance à ce qui n'en avait pas ? Rien ne paraissait manquer. Nick avait très bien pu entrer pour une raison ou pour une autre. Elle ne fermait jamais sa porte.

Nick ou bien Sharon...

Sharon qui avait vendu la propriété à l'adresse que Stuart avait griffonnée sur un papier — Stuart qui se trouvait à l'hôpital, à cet instant, luttant entre la vie et la mort.

Mm... Pour l'heure, elle devait s'occuper de Karen.

Elle prit son sac, tâta le revolver à l'intérieur et sortit.

Jesse accepta volontiers de guider Jake à travers le labyrinthe de canaux et de voies d'eau des Everglades, en dépit du fait que ce dernier opérait purement à l'instinct et qu'il s'agissait peut-être d'une totale perte de temps. Ils passèrent des heures sur l'air-boat, avant de retourner chez Jesse. Un passage privé que rien n'indiquait menait à sa maison, de sorte que seuls ses invités pouvaient deviner qu'il y avait là une habitation, perdue au milieu des arbres.

Jesse lui proposa de manger quelque chose.

— Qu'avez-vous ? demanda Jake.

— A quoi vous attendez-vous ? répliqua Jesse dans un rire. Une soupe de racines ? Désolé, je n'ai rien d'aussi folklorique. Il y a du jambon, du fromage, du salami, ou des céréales, si vous préférez. Je dois avoir des fruits, aussi.

Jake opta pour les céréales et se servit lui-même un bol, pendant que Jesse sortait des cartes de la zone.

— Alors, si je comprends bien, votre entretien avec Peter Bordon vous a amené à penser que la secte était une fausse piste ?

— C'est une possibilité. Après tout, nous avons enquêté sur tous les groupes religieux de la région, sans exception. Les plus bizarres sont les Santeria, mais nous cherchons des meurtriers, et les groupes de Santeria ne sacrifient jamais que des poulets ou des coqs. Rien ne ressemble à la secte de Bordon. Et nous n'avons jamais pu produire la moindre preuve de sa responsabilité dans ces meurtres.

— N'empêche que la plupart des gens étaient convaincus qu'il les avait commandités.

— Je l'ai cru, moi aussi.

— Et ce n'est plus le cas ?

— Je pense qu'il y est mêlé, d'une manière ou d'une autre. En est-il pour autant le cerveau ? Je n'en suis plus si sûr. La dernière victime était agent immobilier et toutes les propriétés qu'elle représentait se trouvaient dans cette zone. Bordon aussi était par ici. Or, tous ces terrains sont bordés par des voies d'eau atteignables par les Everglades. Nous savons que des contrebandiers, des meurtriers, des voleurs et pire opèrent par ici. Après tout, il y a des kilomètres carrés de marais et de terres vierges que nul n'a jamais pu

patrouiller totalement. De là à penser qu'il s'agit peut-être d'une affaire de contrebande...

— De la drogue ? Des émigrés que l'on ferait pénétrer illégalement par ici ? Ou bien des armes ? Le trafic d'armes est une grosse industrie.

Jake secoua la tête.

— Pour transporter des armes, il faut de grosses embarcations. Même chose pour des hommes. J'aurais plutôt tendance à pencher pour la drogue ; héroïne ou cocaïne — le genre de came qui ne prend pas de place, mais dont chaque petit paquet vaut une fortune.

Jesse opina.

— Je vais demander à mes hommes d'ouvrir l'œil plus que jamais.

Jake prit congé un moment plus tard. En montant dans sa voiture, il sortit son portable de sa poche. L'engin n'avait pas sonné depuis des heures, et pour cause : les appels ne passaient pas dans les marais. Il dut rouler pendant une bonne demi-heure, en direction de l'est, avant de pouvoir consulter ses messages.

Franklin et Marty avaient appelé, mais ils n'avaient rien de particulier à signaler. Des officiers de police en uniforme passaient la zone au peigne fin, munis du portrait de la dernière victime, dans l'espoir de glaner des informations.

Le troisième message, en revanche, était tellement inattendu que Jake rangea sa voiture sur le bas-côté pour l'écouter une deuxième fois. C'était un homme, qui ne se présentait pas. Il parlait très vite, sur un ton nerveux.

— J'appelle de la part de Peter Bordon. Il veut vous voir. Sans fanfare, si vous voyez ce que je veux dire. Amenez les poulets, et vous n'apprendrez rien du tout. Il veut vous parler à vous, et rien qu'à vous.

En sortant, Ashley tomba sur Len, dans le parking du restaurant. Il attendait un taxi.

— Je croyais que tu étais fatiguée, remarqua-t-il.

— Je le suis, répondit Ashley, vaguement ennuyée. Mais je suis inquiète au sujet de Karen. Elle ne m'a pas rappelée et cela ne lui ressemble pas du tout. Jan a essayé de la joindre, aussi, sans plus de succès. Je vais passer chez elle.

Len hocha simplement la tête.

— Tu veux que je te dépose, en chemin ? proposa Ashley par politesse, bien qu'elle fût pressée d'arriver chez son amie.

— Non, c'est inutile. Mon taxi va arriver d'une minute à l'autre.

— Bon. A plus tard.

La ville illuminée se découpait contre le ciel noir. Ashley, tout en roulant, se dit que Miami était vraiment belle, la nuit. L'obscurité dissimulait les quartiers les moins rutilants et l'eau réfléchissait le clair de lune, créant une sorte d'aura un peu mystique...

Pourtant, c'était précisément sous le couvert de cette obscurité qu'étaient perpétrés la plupart des crimes.

En arrivant devant la petite maison de Karen, elle trouva la Toyota de cette dernière garée dans l'allée. Le terrain était bordé de chaque côté par une haie de cerisiers et un vaste flamboyant trônait au milieu de la pelouse. Karen avait planté des bougainvillées sur les treillis qui grimpaient le long de la façade avant de la maisonnette. Tout avait l'air normal. Pourquoi, dans ce cas, Karen ne répondait-elle pas au téléphone ?

Ashley scruta la maison, avant de descendre de voiture. Il y avait de la lumière, à l'intérieur, mais une lumière diffuse. Et la lampe qui éclairait l'entrée, habituellement, était éteinte. Ashley hésita un instant, puis longea l'allée jusqu'à la porte, se répétant qu'elle n'était pas une mauviette ; elle était presque flic, et, surtout, elle était armée.

Elle commença par sonner, puis fit retomber le heurtoir sur le panneau de bois, plusieurs fois. Enfin, elle appela son amie à voix haute. N'obtenant aucune réponse, elle glissa la clé que Karen lui avait confiée dans la serrure et ouvrit la porte, appela encore. Toujours rien.

Elle alla vite désactiver l'alarme, dont elle connaissait le code, et referma sur elle, en verrouillant soigneusement. Tous ses sens étaient en alerte. Si on avait attaqué Karen, l'assaillant se trouvait peut-être encore dans la maison...

— Karen !

Le living-room était impeccablement rangé, comme toujours. Depuis l'entrée, Ashley apercevait la cuisine et la petite pièce au sol carrelé qui servait de salon de télévision, de l'autre côté de la salle à manger. Plusieurs photos encadrées couronnaient un groupe d'étagères chargées de livres : des portraits de Karen avec ses parents, de son frère et de sa sœur, un autre de la jeune femme avec l'énorme chien de la famille, Otter, mort depuis, et une dernière montrant Karen, Jan et Ashley sur le point de sauter à l'élastique, dans une fête foraine, quelques années plus tôt.

Ashley gagna la cuisine.

— Karen !

Là aussi, tout était propre et à sa place, la vaisselle lavée et rangée. Karen était décidément la plus ordonnée de leur petit trio.

Ashley passa la tête à l'intérieur des toilettes, dans le couloir. Vides. La petite chambre d'amis où Karen avait mis son ordinateur ? Toujours rien. Les

papiers étaient classés et les enveloppes timbrées, empilées et prêtes à partir.

Sa propre chambre ? La porte était fermée.

— Karen ?

Toujours pas de réponse.

Elle posa la main sur la poignée et s'apprêtait à la tourner lorsque des coups violents frappés à la porte d'entrée la firent sursauter. Elle acheva son mouvement et recula, le cœur battant.

La chambre était plongée dans l'obscurité.

Dehors, on frappait toujours...

Ashley ignore le bruit et ouvrit la lumière.

Les couchers de soleil sur la route étaient souvent spectaculaires. Le ciel prenait des teintes pastel striées de fils d'or, à mesure que disparaissaient les derniers rayons... Lorsque la nuit tombait, on avait l'impression d'être perdu au cœur de l'infini, surtout dans les Everglades. Seuls les phares des voitures perçaient les ténèbres.

Soudain, l'horizon explosa de lumières, comme si la ville venait de jaillir de terre et de la mer, d'un seul coup. Jake dépassa le casino Miccosukee et traversa une zone de plus en plus habitée. S'il continuait tout droit, il déboucherait sur la longue rue où, à une époque, des femmes en petite tenue exerçaient le plus vieux métier du monde. Bon nombre d'entre elles avaient été étranglées, leurs corps mutilés découverts dans les jours qui avaient suivi. Mais leur assassin n'était pas aussi malin qu'il le croyait ; il avait commis trop d'erreurs. Il avait fini par se trahir et la police l'avait arrêté. Encore plus loin, du côté du centre-ville, la rue devenait la fameuse Calle Ocho, grand fief de la communauté cubaine de Miami. Par là-bas, les crimes étaient souvent passionnels ou le résultat de contrats ou d'affaires qui avaient mal tourné. La violence éclatait souvent dans la rue, et ne manquaient ni les témoins, ni les indices permettant de retrouver les coupables.

Il y avait toujours des indices. Le crime parfait n'existait pas. Malgré tout — malgré les efforts de la police et les techniques de plus en plus sophistiquées de la science médico-légale, certains crimes demeuraient irrésolus.

Pas celui-ci, cependant, décida Jake. Il détenait toutes les pièces du puzzle. Il ne lui restait plus qu'à les assembler.

Pour commencer, il irait voir Bordon, demain. L'appel téléphonique qu'il avait reçu était peut-être un canular, mais une chose était sûre : il avait été passé depuis la prison.

Et son instinct lui soufflait que ce n'était *pas* un canular. Bordon avait demandé à quelqu'un de passer ce coup de fil pour lui. Il avait toujours connu

les tenants et les aboutissants de l'affaire. Simplement, il avait toujours refusé de parler.

Avait-il changé d'avis ? Et, le cas échéant, pourquoi ? La peur ? De quelqu'un qui se trouvait dehors, peut-être ? Ou bien de quelqu'un à l'intérieur de la prison ?

D'un autre côté, Bordon était le roi de la manipulation. On n'était jamais sûr de rien, avec lui. Il pouvait très bien ne se réjouir que d'exercer le pouvoir de lui faire faire le long trajet depuis Miami, une fois de plus, comme si Jake n'était qu'un Yo-Yo, entre ses mains.

Enfin, il ne servait à rien de se torturer l'esprit, pour l'heure. Il n'apprendrait rien de plus, ce soir.

Arrivé en ville, Jake ne prit ni la direction du département de police, ni celle de la marina. Il était tard, et il n'avait pas prévenu, mais il avait décidé de rendre une autre visite à Mary Simmons.

Le bâtiment qui abritait les Hare Krishna était joli et tout près d'un petit parc à la végétation luxuriante. Si les buissons et les arbres n'étaient pas aussi soignés que du côté de Coral

Gables, cela notait rien à leur charme, bien au contraire. Le soir, tout le quartier alentour se réveillait, avec ses nombreuses boutiques, ses restaurants et ses boîtes de nuit. Les Krishna longeaient souvent ces artères grouillantes de monde en chantant, quêtant sur leur passage.

Mais tout était tranquille, ce soir. Jake sonna et un jeune homme vint lui ouvrir. Sa tête était entièrement rasée, avec juste une longue mèche au sommet de son crâne. La douceur de son regard et de ses gestes était celle d'une personne qui a résolu d'être en paix avec le monde, qu'il comprenne ou non la doctrine qu'il servait. Il se montra poli et soucieux d'aider Jake avant même que ce dernier ne lui montre son badge.

Puis il disparut pour aller chercher Mary.

Celle-ci n'eut pas l'air autrement surprise de cette visite tardive. Elle proposa qu'ils aillent parler dans le jardin. A peine dehors, Jake alla droit au but.

— Mary, d'après ce que j'ai compris, Bordon pouvait choisir, chaque soir, la femme avec laquelle il souhaitait passer la nuit, et il n'y avait pas de jalousie. Les femmes pouvaient d'ailleurs coucher avec d'autres hommes, si elles le souhaitaient.

Mary opina, un petit sourire un peu triste aux lèvres.

— Nous voulions toutes Peter, bien sûr. Il n'est pas facile d'expliquer comment un homme pouvait se faire désirer à ce point par des femmes qui savaient devoir se le partager. Il y avait d'autres hommes, aussi. John Mast, par exemple.

Elle soupira et lissa les plis de sa longue tunique orange.

— John est mort, maintenant. Je suis au courant.

Elle leva vivement la tête, et reprit, presque avec véhémence :

— Et n'allez pas imaginer que John Mast a fait tuer ces femmes parce qu'il était jaloux de Peter. John avait vraiment la foi. Il croyait sincèrement dans la nécessité et la beauté de partager les richesses de la terre et de s'aimer les uns les autres. C'était quelqu'un de bien. Quelqu'un d'intelligent. Je pense qu'il avait compris, avant Peter, que les finances de la communauté finiraient par lui causer des ennuis. Je les ai entendus se disputer, plusieurs fois. Mais Peter ne l'écoutait pas. Et John n'était pas autorisé à participer aux réunions, qui se tenaient derrière des portes closes. J'ai toujours éprouvé un terrible sentiment de gâchis, au sujet de John. Il s'est fait jeter en prison sans dire un mot simplement parce qu'il avait suivi les ordres qu'on lui donnait. Et puis il est mort.

— Je comprends, Mary. Mais je ne suis pas venu vous parler de ça. Je crois qu'il se passait autre chose, des choses qu'aucun de vous ne soupçonnait.

Mary eut un haussement d'épaules.

— C'est bien possible. Peter, en revanche, était forcément au courant. C'est lui qui nous disait à quel moment nous devions entrer, et à quel moment nous pouvions sortir pour travailler.

— Est-ce que des bateaux arrivaient par le canal ?

— Bien sûr. Chaque jour.

Elle sourit.

— Je suis sûre que c'est toujours le cas ; des petits bateaux, des canoës, des bateaux à rames, des bateaux à moteur. C'est une des raisons pour lesquelles les gens aiment vivre au bord de l'eau, inspecteur.

Jake sourit à son tour.

— Oui, bien sûr. Est-ce que ces bateaux s'arrêtaient le long du canal qui borde la propriété ? Peter Bordon recevait-il des livraisons de cette manière ?

Elle haussa de nouveau les épaules.

— Possible. Je n'en sais rien. On ne m'a jamais demandé de décharger un bateau. Qu'auraient-ils pu livrer, de toute façon ? Seules de petites embarcations peuvent longer ces voies d'eau — ça et les air-boats, bien sûr. Mais ils sont si bruyants... S'il m'arrivait d'en entendre, évidemment, ils ne s'arrêtaient pas. En tout cas, je ne m'en souviens pas.

— Et les canoës ?

Elle hésita.

— Peut-être. Parfois... tard le soir, quand j'étais dans la salle commune, j'entendais des bruits. Mais nous ne bougions pas. Nous nous tenions tranquilles, à notre place. C'était comme ça.

— Peut-être que vous ne vous teniez pas toutes tranquilles, Mary. Peut-être est-ce précisément la raison pour laquelle ces filles sont mortes.

Mary eut une grimace douloureuse.

— Peut-être.

— Vous aviez des drogues, sur place, n'est-ce pas ? Beaucoup de drogues ?

— Des aphrodisiaques, répondit-elle dans un murmure.

Elle croisa le regard de Jake.

— Oui, il y avait beaucoup de drogues. Nous ne nous piquions pas, toutefois. *Je* ne me piquais pas. Je n'ai jamais touché aux drogues dures, Jake. Même chose pour tous ceux qui vivent ici.

— Je n'attaque pas les Krishna, Mary. Je cherche un assassin récidiviste.

Elle hocha la tête et reprit :

— Nous avons toujours des drogues à disposition.

— Merci, Mary. Si jamais quelque chose vous revient...

— Je vous appellerai, inspecteur. J'aimerais vraiment vous aider. Sans mentir.

— Je vous crois.

Il s'engagea vers la sortie et elle le suivit.

— Inspecteur ?

— Oui ?

Elle hésita.

— Je sais que vous avez toujours été convaincu que Peter était responsable, d'une manière ou d'une autre. Cela dit, je ne pense pas qu'il ait jamais tranché la gorge d'une femme.

— Merci, Mary. Pour être franc, je n'ai jamais pensé qu'il avait commis ces meurtres lui-même. Mais il connaît le responsable. J'en suis sûr. Et je finirai par le découvrir.



## 18.

Rien.

La chambre de Karen était comme le reste de la maison : propre comme un sou neuf et parfaitement rangée. Le lit était fait et les oreillers disposés contre le dossier.

Les coups frappés à la porte cessèrent et Ashley gagna l'entrée, regarda par l'œil-de-bœuf. Il n'y avait personne. Puis elle entendit un bruit sur le côté de la maison, suivi d'un silence, et de nouveau du bruit près de la fenêtre du living-room.

Ashley sortit son revolver de son sac et ouvrit la porte d'entrée. A l'instant où elle sortait, quelqu'un tourna le coin de la maison.

— Ne bougez plus ! cria-t-elle.

— Ashley, c'est moi !

La jeune femme exhala un long souffle et baissa son arme.

— Len ? Mais enfin, que fais-tu là ?

— Et toi, que fabriques-tu encore avec ce revolver ? Tu as décidé de m'abattre, ce soir, ou quoi ?

Il la rejoignit en secouant la tête.

— J'ai frappé, frappé à la porte et tu ne répondais pas.

— Je voulais d'abord faire le tour de la maison.

— Et alors ?

— Alors, rien, murmura-t-elle, avant de froncer les sourcils comme elle remarquait le taxi garé au bout de l'allée. Pourquoi es-tu venu ?

— J'étais inquiet. Tu avais l'air tellement angoissée au sujet de Karen...

Ashley hocha la tête.

— Eh bien, entre. Je veux encore faire le tour des lieux.

Len la suivit à l'intérieur et Ashley retourna dans la chambre d'amis, puis dans celle de Karen. Arrivée là, elle hésita, s'avisant qu'elle n'était pas entrée dans la salle de bains. Elle s'y rendit, Len toujours sur les talons.

A première vue, la salle de bains était aussi impeccable que le reste de la maison. Avant de sortir, Ashley obéit à une impulsion de dernière minute et tira le rideau de douche qui protégeait la baignoire. Les carreaux étaient

propres, comme le reste. Puis elle aperçut comme de petites gouttes, au fond de la cuve. Elle s'agenouilla. Oui, trois petites gouttes qui ressemblaient à de la rouille.

De la rouille — ou du sang.

Le cœur d'Ashley battit la chamade. Elle avait trop d'imagination. Il s'agissait de trois gouttes à peine visibles. Ce n'était pas comme si la salle de bains était maculée de sang. Elle n'était même pas sûre que ce soit du sang. Le cas échéant, Karen avait pu se couper en se rasant les jambes, par exemple.

N'empêche...

Elle se redressa et se rendit dans la cuisine, où elle fouilla dans les tiroirs à la recherche d'un sachet de congélation. Puis elle prit un couteau en plastique dans le tiroir où Karen rangeait ses affaires de pique-nique.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Len.

— Sans doute rien, répondit-elle.

Elle retourna dans la salle de bains, s'agenouilla devant la baignoire et décolla les trois gouttes de sang à l'aide du couteau, avant de les glisser dans le sachet en plastique et de fourrer le tout dans son sac. Len se tenait dans l'embrasure de la porte et la regardait fixement.

— Mais enfin, qu'est-ce que tu fous ?

— Je vérifie quelque chose.

Les idées les plus folles traversèrent l'esprit d'Ashley. Pourquoi Len l'avait-il suivie jusqu'ici ? Et si ses intentions n'étaient pas aussi bonnes qu'il le proclamait ? Il y avait, dans la police, des flics qui tournaient mal. Et par ailleurs, il était fort grand, et large d'épaules...

Elle secoua la tête, comme pour chasser de telles pensées.

— Allons-nous-en, reprit-elle. Karen n'est pas là.

L'espace d'un instant, Len demeura immobile, comme s'il allait l'empêcher de sortir. Puis il secoua la tête, à son tour, et s'effaça pour la laisser passer.

— Je sais que tu connais ton amie bien mieux que moi, mais tu ne crois pas que tu exagères un peu ? Après tout, elle a le droit d'avoir quelques secrets, dit-il en la suivant dans le couloir.

— Oui, sans doute, répondit Ashley.

— Elle doit avoir d'autres amis que toi et Jan, non ?

— Oui, forcément.

— Elle a pu aller dîner avec l'un ou l'une d'entre eux et ne pas avoir le temps de vous rappeler.

— Tu as raison. C'est tout à fait possible.

Au même instant, le portable d'Ashley sonna dans son sac. C'était Jan.

— Alors ? fit cette dernière.

— Alors, elle n'est pas chez elle, la voiture est garée dans l'allée et la maison est propre comme un sou neuf, répondit Ashley, avant d'ajouter intérieurement : *Et j'ai trouvé des gouttes de sang au fond de sa baignoire.*

Inutile d'inquiéter Jan davantage. Du moins tant qu'elle ne saurait pas ce qu'elle avait trouvé. Or, elle le découvrirait très vite. Dès demain matin, elle expliquerait la situation à Mandy Nightingale et elle ne doutait pas que celle-ci lui viendrait en aide. Et puis, il y avait Jake, aussi.

— Est-ce que ça va ? demanda Jan, à l'autre bout du fil. Je n'aurais pas dû te laisser aller là-bas toute seule.

— Je ne suis pas seule.

— Ah bon ?

— Len Green est avec moi.

— Oh, super ! Un flic, en plus.

*Un flic qui a peut-être mal tourné*, songea Ashley... Non. Décidément, elle devenait vraiment paranoïaque.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? reprit Jan.

— On attend de voir si elle va rentrer chez elle, ce soir. Si nous n'avons toujours pas de nouvelles, demain, nous signalerons sa disparition à la police.

— Il faut attendre quarante-huit heures, normalement, lui rappela Len, gentiment.

Ashley l'ignore.

— Continuons d'essayer de la joindre, ce soir, dit-elle à l'adresse de Jan.

Les deux amies raccrochèrent et Ashley et Len sortirent de la maison. La jeune femme avait réactivé l'alarme et elle verrouilla la porte. Le taxi de Len l'attendait toujours, garé derrière la voiture d'Ashley.

— Bon, je rentre, dit-il.

— Oui, fit-elle, balançant toujours entre les soupçons à son égard et un sentiment de culpabilité. Merci d'être venu.

— De rien. Tiens-moi au courant. Je... je l'aime bien aussi, tu sais. Elle est sympa, ta copine.

Ashley acquiesça de la tête et s'engouffra dans sa voiture.

Elle regarda s'éloigner les feux arrière du taxi, sourcils froncés, ne sachant

toujours pas quoi penser. Len avait peut-être raison. Karen avait pu sortir de manière impromptue ; son téléphone portable était peut-être en panne. Oui, mais il y avait ces gouttes de sang, au fond de sa baignoire...

Jake rejoignait sa voiture lorsque son portable sonna. C'était Carnegie.

— Jake, je voulais vous remercier d'avoir organisé ce tour de garde, à l'hôpital.

— Il y a du nouveau ?

— Pas vraiment. Mais j'ai décidé de reparler à ce type qui écrit dans le même torchon que le jeune Fresia, et devinez ce que j'ai découvert ? Il n'existe pas.

— Comment ça, il n'existe pas ? Je croyais qu'il avait remué ciel et terre en soutenant que Fresia n'a pas été victime d'un accident, mais d'un complot.

— Oui, en effet. Mais quand j'ai essayé de l'appeler, aujourd'hui, j'ai découvert que le numéro qu'il m'avait donné était celui d'une pizzeria. Je me suis rendu au canard où il lui arrive de travailler et j'ai demandé son numéro de sécurité sociale. C'est celui d'un type qui a été tué pendant la Seconde Guerre mondiale. Je suis retourné à l'hôpital, où il passait le plus clair de son temps depuis que Stuart Fresia y avait été admis, et il a disparu. Je ne sais pas ce que cela signifie, exactement. Mais j'ai assigné une nouvelle équipe pour monter la garde jour et nuit devant la chambre du jeune Fresia. Et nous paierons ceux qui ont bossé aujourd'hui. Je voulais juste vous avertir.

— Merci, Carnegie. Je serai en déplacement au moins jusqu'à demain après-midi. Vous pouvez toujours me joindre sur mon portable, s'il y a du nouveau.

— Ça roule.

— Dites donc, vous travaillez drôlement tard.

— Bah, pas si tard que ça. Et je parie que vous n'avez pas décroché depuis longtemps, vous-même...

— On mourra jeunes, vous croyez ?

— Trop tard, pour moi, répliqua Carnegie dans un rire. Mais vous feriez peut-être bien de faire gaffe...

— Je n'y manquerai pas.

Ils raccrochèrent et Jake envisagea un instant d'appeler Marty pour l'avertir qu'il comptait retourner à la prison de Bordon, le lendemain matin. Mm... Non. Marty était sûrement rentré chez lui. Après tout, il avait une vie en dehors du boulot, lui.

Une vie...

D'un seul coup, il avait très envie de regagner la marina. Cela d'autant plus qu'il avait une excellente raison de voir Ashley, maintenant.

En chemin, il appela Blake, afin de l'avertir de sa décision de se rendre à la prison. Ce dernier lui rappela qu'il n'était pas seul à travailler sur l'affaire et exigea, une fois de plus, que chaque étape de l'enquête soit dûment consignée dans des rapports. Jake admit qu'il était possible que l'appel de Bordon soit un canular, bien que, dans ce cas, il n'en restât pas moins qu'il avait été lancé du sein même de la prison. Dans le cas contraire,

Bordon paraissait avoir peur de tout le monde, à l'exception de l'inconnu à qui il avait demandé de passer cet appel. Dans un cas comme dans l'autre, Blake convint que Jake avait intérêt à faire le voyage.

Jake coupa la communication et joignit la prison pour prévenir de son arrivée et demander l'autorisation de voir Peter Bordon en privé, le lendemain matin.

Bordon détenait la clé du mystère. Il en était sûr.

Des heures d'interrogatoire n'avaient pas réussi à le faire parler ; la menace de la peine de mort ou d'années d'incarcération pas davantage. Mais voilà que la perspective de se retrouver dehors semblait lui délier la langue.

Jake avait les mains moites, sur le volant. Aurait-il la force de ne pas étrangler Bordon, si ce dernier reconnaissait sa complicité dans les meurtres des jeunes femmes ?

Et dans celui de Nancy ?

Ashley pensait s'écrouler de fatigue à peine arrivée dans sa chambre. Au lieu de cela, elle se mit à tourner en rond, tourmentée par les soucis et les questions.

Pour commencer, elle n'avait pas pu parler à Sharon. Comme par hasard, Nick et sa compagne avaient décidé de sortir en amoureux, ce soir.

David Wharton ne répondait pas à ses appels.

Et Karen non plus.

Elle s'arrêta devant sa fenêtre et regarda du côté du ponton. Il y avait de la lumière, sur le bateau de Jake. Elle résolut d'aller le voir. Il avait peut-être appris quelque chose de nouveau, au sujet de Stuart. Et puis, sa compagne lui ferait sûrement du bien.

Elle sortit et franchit la courte distance la séparant du *Gwendolyn*. La porte de la cabine était entrouverte.

— Jake ? appela-t-elle sur un ton un peu incertain.

La porte s'ouvrit complètement et un homme sortit, que la jeune femme reconnut pour l'avoir rencontré brièvement, quand elle avait fait le tour du

département légiste, la veille. C'était l'expert en empreintes digitales.

— Bonsoir ! s'exclama-t-il, visiblement surpris de la trouver là. Vous... vous habitez par ici, vous aussi ?

Ashley eut un geste en direction du bar-restaurant.

— Juste en face. Nick est mon oncle.

— Vraiment ? Je l'ignorais.

— Vous êtes venu relever les empreintes ? Je sais que Jake est persuadé que quelqu'un s'est introduit chez lui.

— Oui. A titre officieux. Jake est toujours le premier à aider les copains, alors je pouvais bien lui renvoyer l'ascenseur, pour une fois.

Il eut un haussement d'épaules.

— Je doute que cela donne grand-chose, cela dit. Tout m'a l'air d'avoir été soigneusement essuyé. Ou alors, l'intrus portait des gants. J'ai relevé quelques empreintes, mais je suis prêt à parier que ce sont celles de Jake.

Il hésita.

— Je peux peut-être vous laisser la clé, si vous habitez là. Cela me fera gagner du temps.

— Si vous voulez.

— Merci. Au fait, félicitations. Tout le département parlait de vous, aujourd'hui. Il paraît que nous venons d'engager Rembrandt.

— N'exagérons rien, dit la jeune femme en rougissant légèrement.

— Quoi qu'il en soit, nous sommes contents de vous compter dans notre équipe. Allez, je rentre chez moi. A bientôt.

Il fit un geste de la main et, une fois descendu du bateau, prit le chemin du parking du restaurant.

Ashley glissa la clé dans la serrure, prête à verrouiller la porte. Ayant jeté un coup d'œil machinal à l'intérieur, elle hésita. L'opération consistant à relever des empreintes était drôlement salissante. Si elle nettoyait un peu ? Jake lui en voudrait-il d'avoir pénétré dans son antre sans y avoir été invitée ? Ne ferait-elle pas mieux de fermer le bateau et de retourner dans sa chambre ?

Bah ! Une petite séance de ménage la distrairait de ses soucis. Elle entra, gagna la cuisine, et fouilla dans les placards jusqu'à ce qu'elle trouve une éponge et un produit détergent. Après la cuisine, elle nettoya le living et les deux chambres. Puis elle prit un jus de fruits dans le réfrigérateur et s'appuya contre le comptoir de la cuisine. Il y avait un carnet et un crayon à papier, près du téléphone. Sans réfléchir, elle se mit à dessiner.

Elle fit d'abord un portrait de Karen.

Puis, tournant la page, elle en fit un autre de Len.

Elle tourna encore la page, et, cette fois, elle dessina la scène de l'accident, s'efforçant d'inclure tous les détails qu'elle se rappelait. Cela fait, elle contempla le croquis. C'était le meilleur de tous ceux qu'elle avait réalisés, jusqu'à maintenant. Avec le recul, ses souvenirs étaient devenus plus clairs.

Sur la page suivante, elle brossa les traits de David Wharton.

En soupirant, elle reposa le crayon, et regarda autour d'elle. Elle avait fait du bon boulot. Seule la moquette trahissait encore le passage de Skip Conrad... Eh, tant qu'elle y était ! Elle se mit en quête d'un aspirateur. Elle le trouva dans un placard et brancha l'appareil. Un moment plus tard, elle le rangeait à sa place. Soudain, elle entendit des bruits de pas, sur le pont.

— Jake?

Pas de réponse.

Elle fronça les sourcils et secoua la tête. Elle avait dû imaginer le bruit. Elle n'avait plus rien à faire ici, de toute façon. Et cette séance de grand nettoyage lui avait donné chaud. Elle sortit sur le pont, ferma la porte et tourna la clé dans la serrure, avant de la fourrer dans sa poche.

Dehors, tout était calme. Encore un peu de bruit s'échappait du côté du bar. Le juke-box déversait un air de country. Les bateaux se balançaient faiblement, l'eau clapotant contre les coques.

Sans trop savoir pourquoi, Ashley longea le pont étroit autour de la cabine, pour revenir à son point de départ. La terrasse du restaurant était encore éclairée, mais les tables étaient vides.

Tout à coup, elle entendit un nouveau bruit.

Comme elle faisait volte-face, elle sentit un genre de courant d'air...

Quelque chose de lourd s'abattit alors sur son dos, en même temps qu'elle était soulevée et projetée par-dessus bord.

Le souffle coupé par la violence de l'attaque, la jeune femme s'abîma dans l'eau noire.

## 19.

Vers la fin du dîner, juste avant l'extinction des feux, moment où tout paraît fonctionner sur pilotage automatique, Peter Bordon succomba à une attaque de panique. Des hommes allaient et venaient, se préparant à retourner dans leurs cellules, lorsque quelque chose changea brusquement au fond de lui. Sa fourchette s'immobilisa à mi-chemin entre son assiette et sa bouche. A sa gauche, Carson et Byers se disputaient pour une histoire de cigarettes. A sa droite, Sanders, ancien comptable d'une grosse entreprise, se vantait d'avoir réussi des paniers exceptionnels, au basket, durant la session d'exercices. Tout avait l'air normal. Comment expliquer, alors, le sentiment de terreur qui le submergeait, d'un seul coup ?

Il reposa sa fourchette. Tous ses muscles étaient tendus et douloureux et il lui semblait que ses poumons allaient se bloquer, son cœur geler et cesser de battre. Jamais de sa vie il n'avait ressenti une peur aussi irraisonnée.

Bordon n'était pas du genre craintif. Au contraire, il avait toujours eu une foi inébranlable dans sa propre invincibilité, son charisme, sa capacité à manipuler son prochain. Il n'éprouvait pas la peur : il la créait chez les autres.

Hélas, comme le reste, ce n'était qu'une illusion.

Et voilà qu'à quelques jours d'être libéré, il découvrait non pas la peur, mais, bien pire, la terreur. La liberté qu'il avait tant appelée de ses vœux, qu'il avait tant travaillé à regagner, cette liberté ne lui paraissait plus aussi désirable.

La sueur perlait à son front.

Sanders, à côté de lui, s'interrompit et le regarda.

— Hé, ça va ?

— Oui, oui, répondit-il, non sans mal. Cette mixture infâme me donne la nausée, ce soir, ajouta-t-il en repoussant son plateau.

Chacun des prisonniers, autour de lui, lui apparaissait sous les traits d'un tueur potentiel. Le sourire de Sanders donnait à ce dernier l'air d'un psychopathe, et celui de Carson, l'air d'un loup sur le point de dévorer sa proie.

Bordon s'efforça de recouvrer son sang-froid. La police ne savait rien, n'avait jamais pu dénicher la moindre preuve. Il avait toujours su couvrir ses traces.

Mais ce n'était pas la police qui lui faisait peur.

Après tout ce temps...

Après toutes ces années...



Ashley donna de furieux coups de pied pour remonter à la surface, les poumons sur le point d'exploser.

Elle retrouva l'air à tribord et en avala un grand bol tout en poussant un gémissement rauque. Une tête apparut alors sur le pont du bateau, au-dessus d'elle.

— Ashley ? s'exclama Jake d'un air éberlué.

La jeune femme cracha de l'eau, avant de s'écrier :

— C'est toi qui m'as jetée par-dessus bord ?

Jake regarda autour de lui.

— Tu es folle ? Je viens d'arriver, et j'ai entendu un bruit. Je suis venu voir ce que c'était et je t'ai vue émerger. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Quelqu'un m'a jetée à l'eau, répondit Ashley en nageant vers l'échelle à l'arrière du bateau.

Jake la rejoignit et lui tendit la main pour l'aider à sortir.

— Comment ça, quelqu'un t'a jetée à l'eau ?

Ashley s'affaissa contre la rambarde du *Gwendolyn*, s'évertuant à reprendre son souffle.

— J'étais venue te voir et je suis tombée sur Skip Conrad au moment où il sortait. Quand j'ai vu la pagaille qu'il avait laissée, j'ai décidé de nettoyer un peu. Je n'arrivais pas à dormir, de toute façon. Puis j'ai entendu un bruit. Je suis sortie sur le pont et, d'un seul coup, quelqu'un m'est tombé dessus et m'a propulsée par-dessus bord.

Jake la considéra un instant, le front plissé.

— Merde ! murmura-t-il.

Il regarda encore autour de lui.

— Si quelqu'un était ici, il n'est pas parti par le ponton, puisque j'arrivais précisément à ce moment-là. Il a donc dû s'en aller à la nage.

— Que cherche-t-on, à ton avis ?

— Je n'en sais rien. Sans doute une chose que je détiens sans même le savoir. Ou bien croient-ils que je détiens quelque chose que je n'ai pas.

Son regard se perdit du côté des bateaux alignés le long de la marina.

— Si ce type est reparti à la nage, il a très bien pu arriver à la nage aussi. Sans compter tous les bateaux qu'il y a par ici.

Rien n'est plus facile que d'aller de l'un à l'autre en passant par l'eau, si l'on ne tient pas à être vu.

Il soupira et secoua la tête.

— Bon, tu ne vas pas rester là à dégouliner toute la nuit. Viens prendre une douche, pendant que je mets tes affaires dans le séchoir.

Ashley hésita.

— Tu sais vraiment parler aux femmes, toi, hein ?

Jake se tourna, un demi-sourire aux lèvres.

— Je pourrais te dire l'effet bœuf que tu me fais, dans cette chemise mouillée qui te colle au corps, mais je préfère t'en faire la démonstration. Et dans un endroit un peu moins public, si tu vois ce que je veux dire...

Il la prit par la main et Ashley se laissa entraîner, le cœur battant.

— Je suppose que la douche est toute petite, dit-elle.

— Ouais, plutôt. Petite, c'est bien, non ? répondit Jake.

— Et très étroite.

— Etroite, c'est très bien aussi. Mais si c'est une façon détournée de me demander si nous y tiendrons à deux, il n'y a qu'un seul moyen de le découvrir : il faut investiguer.

— Et, bien sûr, tu es connu pour ton art et ta maîtrise de l'investigation.

— Merci, madame.

— De rien.

La douche n'était pas si petite. Après tout, le *Gwendolyn* était un bateau de belle taille. Etroite, oui, mais il y avait bien assez de place pour deux personnes — tant qu'elles se tenaient tout près l'une de l'autre, peau contre peau.

Jake s'empara du savon et se mit à le passer doucement sur les épaules et la gorge de la jeune femme.

— Nous autres enquêteurs aimons faire les choses de manière méthodique, sans rien laisser au hasard...

— L'enquête tout entière risquerait d'échouer, sinon, renchérit Ashley, sur le même ton pince-sans-rire.

— Je m'efforce d'aller au fond des choses...

Entre ses doigts habiles, le savon voyageait le long du corps de la jeune femme, éveillant en elle des sensations qui la faisaient trembler tout entière. L'eau ruisselait autour d'eux et entre eux, les enveloppant d'un nuage de buée. A chaque nouvelle caresse de Jake, plus audacieuse, plus ciblée, Ashley se sentait défaillir ; si l'exiguïté des lieux ne l'en avait pas empêchée, elle serait sans doute tombée. Soudain, le savon glissa entre eux. Ils se penchèrent en

même temps pour le ramasser et se cognèrent l'un à l'autre... Dans un éclat de rire, oubliant le savon, ils s'enlacèrent et mêlèrent leurs lèvres.

Ashley s'accrocha à lui, un moment, avant de laisser ses mains courir le long de son robuste corps. Lorsqu'elle s'arrêta sur son sexe érigé, Jake eut un grognement rauque et il ouvrit la porte de la cabine de douche d'un coup de pied, avant de soulever la jeune femme dans ses bras et de l'emporter vers le lit. Ils y tombèrent au milieu des rires, mais à la seconde où Jake se dressa au-dessus elle, leurs regards se croisèrent et l'hilarité fit place à la passion.

Jake parcourut tout son corps de ses mains, tandis qu'il pénétrait en elle en un mouvement lent et puissant qui la fit presque basculer. Ashley s'agrippa à lui, humant l'humidité de sa peau, dans la fraîcheur des draps et la légère oscillation du bateau. Puis, fermant les yeux, elle ne sentit plus que la force brute et brûlante qui la transperçait, la vigueur des bras qui l'encerclaient, la puissance des hanches et des cuisses qui la couvraient, et, finalement, la fièvre qui montait en elle...

L'explosion qui l'éblouit fut suivie de délicieux petits chocs électriques, comme Jake atteignait la jouissance à son tour. Il la garda serrée contre lui et Ashley s'arrima à ses épaules, encore toute secouée de tremblements. L'intensité de ce qu'elle ressentait, la force de l'attraction et des sentiments qu'elle éprouvait pour Jake l'emplissaient d'un mélange de stupeur et d'affolement. Elle avait l'impression d'être à la place que le destin lui réservait depuis toujours — comme si elle connaissait cet homme depuis des années, comme s'ils étaient faits pour être éternellement unis...

La voix de Jake interrompit le cours de ses pensées.

— J'ai du neuf au sujet de ton ami, dit-il.

Ashley releva vivement la tête.

— Vraiment ?

— Carnegie a demandé que l'on monte officiellement la garde devant sa chambre, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Il a fait ça pour toi ? s'exclama Ashley.

Jake eut un sourire.

— Cela me ferait-il monter très haut dans ton estime ?

— Tu n'es déjà pas si mal placé.

Jake la considéra un instant, sérieusement, avant de reprendre :

— Je dois m'en aller très tôt, demain matin. Je vais être sur la route à 4 heures. J'ai reçu un appel d'un des compagnons de prison de Peter Bordon. Je crois que ce dernier a peur de quelqu'un. A moins qu'il ne s'amuse à me faire tourner en bourrique. En tout cas, il a demandé à me parler et je dois y aller.

Je serai de retour demain soir, et j'essaierai alors de me pencher un peu sur l'histoire de ton ami. Carnegie a certaines informations et je voudrais voir ce qu'il en est.

— Quelles informations ? fit Ashley, se soulevant sur un coude.

Jake hésita.

— Ecoute, je préfère ne pas t'en parler, pour le moment. Il s'agit peut-être d'une fausse piste et je ne veux pas que tu commences à fouiner toute seule.

Ashley serra les dents.

— Tu me prends pour une idiote ? Tu ne le sais peut-être pas, mais j'étais une des meilleures élèves de ma promotion, à l'académie.

— Ashley, je suis sûr que tu es très intelligente. Mais plonger la tête la première dans une affaire dont tu ne connais ni les tenants ni les aboutissants peut se révéler extrêmement dangereux.

— Parce que je suis une femme.

— Parce que tu n'as ni l'expérience ni l'entraînement nécessaires.

— Foutaises ! Je suis une femme, comme Nancy. Et tu as peur pour moi parce que Nancy est morte.

Jake se rembrunit.

— Nancy n'a rien à voir là-dedans, dit-il avec impatience.

— Jake, je ne suis pas entrée à l'académie simplement parce que je n'avais pas les fonds nécessaires pour m'inscrire à une école des beaux-arts. Je voulais vraiment devenir flic.

— Comme ton père.

— Pas seulement à cause de mon père. L'ordre et la loi sont des valeurs auxquelles je crois. J'aime aussi l'idée de protéger et de servir mes concitoyens. O.K., les choses viennent de prendre un tour inattendu et j'ai interrompu ma formation. Je ne suis pas flic. Mais je travaille encore pour la police. Et le boulot qu'on me demande de faire exige d'avoir l'estomac drôlement bien accroché, tu le sais aussi bien que moi. J'ai tout ce qu'il faut pour ce job, Jake.

— Y compris le bon sens ? fit-il rudement.

— Je n'apprécie pas beaucoup ce que tu as l'air d'insinuer, riposta la jeune femme.

— Peut-être, mais la question a le mérite d'être importante. Tu plantes tes dents dans un os et tu fonces tête baissée, sans te préoccuper un seul instant des conséquences.

- C'est faux ! Qu'est-ce qui te permet de porter un jugement pareil ?
- Tu jauges les situations en fonction de ton cœur, pas en fonction de ce que tu vois, de ce que tu sens, de ce que tu touches, et surtout, en t'appuyant sur des preuves tangibles.
- C'est précisément ce que tu fais toi-même à longueur de temps. C'est même pour ça que tu excelles dans ton boulot.
- Ce que je fais est différent.
- Ah oui ? Et pourquoi ?
- Pourquoi ?

Jake passa une main dans ses cheveux.

— Ashley, j'ai été formé par un des meilleurs flics de toute l'histoire de la police et j'ai gravi les échelons un à un. Toi, tu dessines et tu es vraiment douée. Contente-toi de ça, si tu ne veux pas te faire tuer, et laisse bosser les pros.

Ashley roula sur lit, prête à se lever. Jake lui prit la main.

- Et voilà. Tu n'aimes pas ce que tu entends, alors tu t'en vas.
- Si tu crois que je vais me laisser insulter sans réagir !
- Je ne t'insulte pas. J'essaie juste de te faire prendre conscience de certaines réalités. Et je ne te laisserai pas partir tant que tu ne m'auras pas écouté.
- Tu sais ce que j'ai envie de faire, là ? répliqua Ashley, au comble de la fureur. Te coller un bon coup de pied là où je pense, histoire de t'entendre hurler pendant un paquet d'années.

La menace tomba à plat, car, d'un simple mouvement, Jake bondit sur elle et l'immobilisa.

- Eh bien ? dit-il doucement.
- Laisse-moi me lever, Dilessio. Je m'en vais. J'ai des trucs à faire.
- Tu n'avais pas du tout l'intention de t'en aller, il y a seulement quelques minutes.
- Jake, je ne peux pas rester si tu penses pouvoir me manipuler et me traiter comme une évaporée, juste parce que tu es déjà tombé amoureux d'une femme flic. Peu importe que tu aies couché avec elle ou non, s'empressa-t-elle d'ajouter comme il ouvrait la bouche pour parler. Le fait est que tu étais amoureux d'elle. Et tu viens peut-être de passer les cinq dernières années à essayer de l'oublier, mais tu n'y es jamais vraiment arrivé. Je peux le comprendre, mais tu ne peux pas appréhender l'avenir en fonction de ce qui

s'est passé autrefois.

Jake crispa les mâchoires et se leva brusquement.

— Tu peux rester ou t'en aller, au choix. Moi, il faut que je file.

Il n'était pas tenu de s'en aller tout de suite, bien sûr. Il avait parlé de prendre la route vers 4 heures du matin. Ashley se redressa, furieuse, prête à discuter encore, mais il n'était plus là. Il était retourné sous la douche. Seul.

Ashley se leva et ramassa ses vêtements mouillés, les enfilant tant bien que mal, à la hâte. Elle devait sortir d'ici ; surtout, elle devait sortir de la vie de Jake — et vite. Elle ne pourrait jamais devenir ce qu'il voulait ou ce dont il avait besoin. C'était impossible.

Devait-elle l'attendre pour le lui dire de vive voix ? En serait-elle capable ? Et si elle lui laissait un mot...

Elle marcha vers le comptoir de la cuisine et prit le bloc-notes sur lequel elle avait crayonné des croquis, un moment plus tôt. Elle se mit à écrire :

« Cher Jake... »

Elle s'arrêta, cherchant les mots, ne les trouvant pas. Elle entendait couler l'eau, dans la douche. Il allait bientôt ressortir.

« Ça ne peut pas marcher entre nous. »

Elle s'interrompit de nouveau. Comment formuler tout ce qu'elle voulait lui dire ? *Je ne peux pas ne pas me mêler de ce qui me regarde personnellement.*

Non, ça n'allait pas. *Je comprends ce que tu ressens. Peut-être pas complètement, mais j'en sais assez. Je suis désolée de ce qui est arrivé à Nancy. En même temps, je suis sûre qu'elle a agi en connaissance de cause, parce que c'était important pour elle, parce que c'était ce qu'elle devait faire. Je ne peux pas me transformer en une fleur de serre et tu ne peux pas passer ta vie à tenter de me protéger parce qu'il se trouve que tu tiens à moi.*

Elle s'arrêta et secoua la tête. Trop présomptueux. N'accordait-elle pas trop d'importance à une relation qu'il ne considérait peut-être que comme une liaison, si torride fût-elle ?

Non. Il tenait à elle. Elle en était sûre. Et elle aussi tenait à lui. Beaucoup trop. Oserait-elle écrire la vérité ? *Je suis en train de tomber amoureuse de toi, suffisamment pour vendre mon âme, mon avenir, ma foi en moi et mes capacités... Non, pas question d'écrire une chose pareille. Elle griffonna à la hâte :*

« Je ne peux plus te voir. »

L'eau de la douche cessa de couler. Ashley lâcha le crayon sur le comptoir et prit la fuite sans demander son reste. Avant qu'il n'essaie de l'arrêter.

## 20.

Tout commença par une bataille de nourriture — un incident qui n'attira même pas l'attention de Peter Bordon, au début, puisque les hostilités débutèrent à l'autre extrémité de la table du petit déjeuner.

Les manifestations violentes n'étaient guère coutumières, dans la section où il était incarcéré. Les criminels, ici, étaient surtout des cols blancs. Ils voulaient sortir de là, et le plus vite possible. Ils avaient des familles. Certains rêvaient de se racheter une conduite.

Pour la plupart, ils étaient disciplinés et tranquilles.

Des œufs se mirent à voler, et, en l'espace de quelques secondes, la bataille se transforma en une véritable mêlée. Bordon n'avait pas du tout l'intention d'y participer. Tant pis s'il se retrouvait couvert d'œufs.

Mais, d'un seul coup, quelqu'un l'attrapa par le col de sa chemise et le traîna à travers la table. L'instant d'après, il était plaqué au sol, écrasé par une bonne douzaine d'hommes. S'il entendit les cris et les coups de sifflet des gardiens qui se précipitaient pour rétablir l'ordre, son souci le plus pressant était d'écarter le coude qui s'était logé en travers de sa gorge. Les coups pleuvaient sur tout son corps. Il étouffait. Il se mit à crier, tentant de se dégager, de rendre coup pour coup.

Il ne sentit pas tout de suite la lame lui trancher la chair...

Puis il comprit.

Cette bataille n'était qu'une mise en scène. Quelqu'un était au courant, au sujet de l'appel téléphonique. N'importe lequel de ces hommes avait pu le trahir. Il suffisait d'offrir beaucoup d'argent.

La lame pivota dans sa chair et il hurla. Hélas, sa voix et ses poumons le trahissaient. Lorsque les gardiens écartèrent enfin les prisonniers qui s'étaient amoncelés sur lui, Bordon avait perdu connaissance.

Quelques minutes avaient suffi.

— Le café est prêt, dit Nick, comme Ashley faisait irruption dans la cuisine. Tu n'es pas en retard ?

— Je commence à 8 heures, maintenant.

— Ah. Tant mieux. Tu as une sale tête, dis donc... Enfin, pour une femme aussi jeune et aussi jolie, tu as vraiment une sale tête.

— Merci.

— Ecoute, Ashley, ne pense pas que je veuille te dicter ta conduite, mais tu ne crois pas que tu devrais y aller un peu plus lentement, avec Dilessio ?

— Si, fit la jeune femme.

Elle regrettait déjà son mot. Consciemment ou pas, elle avait espéré qu'il viendrait cogner à sa porte pour lui parler. La belle illusion ! Il était sans doute déjà arrivé à la prison de Bordon, peut-être sur le point d'élucider enfin le mystère qui l'obsédait depuis si longtemps. Elle l'espérait sincèrement — pour lui. Mais changerait-il pour autant ? Elle en doutait. Ce qu'il ressentait pour la femme qu'il avait jadis aimée était bien plus fort que les sentiments qu'elle-même pouvait lui inspirer.

— Comment était votre soirée ? demanda-t-elle à Nick, désireuse de penser à autre chose.

— Super. Le rendez-vous de Sharon a été annulé, alors nous avons mangé du crabe dans un restaurant de South Beach, puis nous sommes allés au cinéma, et nous avons fini la soirée par une balade sur la plage.

— Comme c'est romantique !

— Ouais ! admit Nick dans un haussement d'épaules. Sharon est... plus que géniale. Au fait, tu as récupéré ton linge ?

— Mon linge ?

— Sharon m'a dit qu'elle avait déposé des affaires à toi, dans ta chambre.

— Ah bon ? marmonna Ashley. Elle est réveillée ?

— Elle n'a rien de prévu avant midi. Je crois qu'elle a l'intention de paresser au lit, ce matin.

Ashley sourit à son oncle.

— Je vais aller frapper à la porte, voir si elle est encore endormie.

Et elle sortit vivement, avant que Nick ne lui pose des questions. Il avait laissé la porte de leur chambre entrouverte et Sharon ne s'était pas levée pour la refermer. Ashley frappa deux coups discrets.

— Nick ? fit la voix de Sharon, lourde de sommeil, mais avec une pointe de curiosité.

Forcément. Pourquoi Nick frapperait-il à la porte ?

— Sharon, c'est moi, Ashley. Je peux te parler ?

— Une seconde.

Un moment plus tard, Sharon ouvrait la porte entièrement, finissant de nouer la ceinture de son peignoir. C'était vraiment une belle femme. Même au réveil, le visage vierge de tout maquillage et les cheveux en bataille, elle était



superbe. Pas étonnant que Nick se considère comme un homme chanceux.

— Ashley ? dit-elle, l'air étonné.

— Deux choses, fit celle-ci, allant droit au but. D'abord, que faisais-tu réellement dans ma chambre, hier ? Je savais que quelqu'un était entré, et Nick vient de me dire que tu avais déposé du linge pour moi, mais... ce n'est pas vrai.

Sharon devint écarlate.

— Je lui ai menti.

— Pourquoi ?

— C'est un peu bizarre à expliquer. J'avais envie de te connaître un peu mieux.

— On aurait pu aller faire des courses ensemble, ou déjeuner.

Sharon secoua la tête.

— Ashley... j'ai un rendez-vous, demain matin. Si tu pouvais me faire confiance, d'ici là, je promets de tout t'expliquer ensuite. Je pense que tu comprendras mieux.

— Tu es drôlement mystérieuse.

— Non, pas mystérieuse, juste... vraiment, tu comprendras mieux une fois que je t'aurai parlé. Quelle est la deuxième chose ?

— J'ai besoin de renseignements au sujet d'une propriété que tu as vendue.

Sharon fronça les sourcils.

— Une propriété ?

— Au sud-ouest de Miami. Pratiquement dans les Everglades.

— J'en ai vendu plusieurs, dans cette zone. Laquelle ?

Ashley lui donna l'adresse et Sharon la considéra avec perplexité.

— Une grande maison avec plusieurs bâtiments, sur un énorme terrain, précisa Ashley.

— Oui, cela peut correspondre à au moins deux propriétés que j'ai vendues, dans ce coin. Je n'ai pas accès à mes vieux dossiers, ici, mais je peux aller voir à l'agence, si tu veux.

— Nick vient de me dire que tu ne travaillais pas, ce matin.

— Non, en effet, mais si tu as besoin de cette information, j'irai la chercher pour toi.

— Merci.

— Que veux-tu savoir, exactement ?

— Tout ce que tu pourras trouver.

Sharon hocha la tête.

— Je te donnerai ça ce soir.

— Je vais sans doute rentrer tard. Tu n'auras qu'à poser ce que tu auras pu trouver sur mon lit.

— D'accord.

Elles se dévisagèrent, un moment, puis Sharon reprit :

— Ashley, je n'aurais pas dû violer ton intimité. Je suis sincèrement désolée. J'espère vraiment que tu comprendras, quand je t'aurai expliqué... ce qui se passe.

— Je l'espère aussi, repartit Ashley, avant de pivoter sur ses talons et de s'éloigner.

— Ashley ? dit encore Sharon.

La jeune femme se retourna.

— Tu sais que Nick t'adore, n'est-ce pas ? Il ne t'aimerait pas davantage et ne serait pas plus fier de toi si tu étais son enfant.

— Pour moi aussi, il compte plus que tout, fit Ashley, se demandant pourquoi Sharon avait éprouvé le besoin de lui dire cela. J'espère que tu vas retrouver l'information que je t'ai demandée. Je t'en serais très reconnaissante.

— Je m'en occupe.

Ashley revint dans la cuisine et Nick la regarda entrer d'un air un peu décontenancé.

— Ça va ?

— Ça va. Je voulais juste la remercier pour le linge.

— Oh. Dis donc, c'est ton portable qu'on entend, là ?

Ashley tendit l'oreille et reconnut la sonnerie de son téléphone

cellulaire, au loin. Elle cria vivement « merci » et courut vers sa chambre. Là, prenant l'appareil dans son sac, elle consulta l'écran lumineux et reconnut le numéro de Jan.

— Allô ?!

— Hé, on était bêtes de s'affoler, tout compte fait. Je continue de ne pas comprendre pourquoi elle ne nous a pas rappelées, mais bon, elle a sûrement une raison.

— Que veux-tu dire ?

— Elle a de nouveau téléphoné à l'école, ce matin, pour les prévenir qu'elle ne viendrait encore pas, aujourd'hui. Elle est toujours malade.

— Si elle est malade, comment se fait-il qu'elle ne soit pas chez elle ? Et pourquoi sa voiture est-elle garée dans l'allée ?

— Ça, je n'en sais rien. Mais on pourra toujours lui poser la question la prochaine fois qu'on la verra.

— Je crois que je vais repasser chez elle, après le boulot.

— Je ne pense pas que ce soit nécessaire, tu sais. On doit se retrouver ce soir, pour ta fête, de toute façon. Si elle ne vient pas ou n'appelle pas d'ici là, il sera toujours temps d'ameuter les troupes.

— Tu as peut-être raison. D'accord.

Ashley ne mentionna pas les gouttes de sang qu'elle avait raclées, au fond de la baignoire de Karen. A quoi bon inquiéter Jan ? Après tout, si leur amie avait appelé l'école pour prévenir de son absence, elle ne pouvait pas être si mal.

A moins, bien sûr, qu'une personne ne se soit fait passer pour Karen.

— Bon, à ce soir, conclut-elle avant de raccrocher.

Elle se doucha rapidement et s'habilla. C'était un peu bizarre de n'avoir pas à enfiler son uniforme de l'académie de police. Quand elle retourna dans la cuisine, elle trouva Sharon appuyée contre Nick. Ils lisaient le journal ensemble.

— Bonne journée, lui dit Nick.

— A vous aussi, répondit Ashley.

Jake avait sans doute battu des records de vitesse. Malgré cela, le trajet jusqu'à la prison lui avait paru durer une éternité.

Pendant le premier tronçon, il avait passé son temps à ruminer sa colère contre Ashley. Quelle tête de mule ! Lui ferait-il jamais entendre raison ?

Puis il avait commencé à se poser des questions. Etait-il vraiment obsédé, ou ses soucis étaient-ils fondés ? Difficile de rester neutre, quand on se surprend à penser constamment à une femme manifestement déterminée à risquer sa vie...

Il arriva bien avant l'ouverture de la prison et dut chercher un restaurant ouvert jour et nuit afin d'y attendre — en rongeant son frein — l'heure de son rendez-vous.

Il commanda des œufs et un café et nota, pour passer le temps, les idées qui

lui traversaient l'esprit. Puis il esquissa un plan de la zone dans laquelle on avait retrouvé les corps des victimes. Toutes les victimes.

Bordon détenait la clé du mystère — depuis toujours.

Il revint aux faits. D'abord, la secte : trois femmes y appartenant avaient trouvé la mort. Aucune enquête n'avait permis de découvrir une autre secte ressemblant de près ou de loin à celle de Bordon. La plupart de ses membres paraissaient avoir ignoré sincèrement qu'il s'y passait des choses illicites — a fortiori qu'on y commettait des meurtres. Tous avaient été humiliés et bouleversés d'apprendre qu'ils avaient été manipulés et trompés. Leur seul désir, dès lors, avait été de reconstruire leur avenir en laissant le passé derrière eux.

Fait nouveau : une autre femme était morte.

Encore un fait : Nancy Lassiter, sa coéquipière, chargée avec lui de faire la lumière sur cette affaire, était morte au cours de l'investigation. Pourtant, autant qu'il sache, elle n'avait jamais mis les pieds sur la propriété. Sa voiture avait été retrouvée dans un canal, des semaines plus tard — un canal non loin de là où vivaient Bordon et ses adeptes.

Jake poussa un soupir et reposa son crayon. De tous les membres de cette secte de malheur, il avait toujours eu le sentiment que John Mast était le seul susceptible d'avoir une petite idée de ce qui s'était passé — Bordon mis à part, bien sûr. Pourtant, John Mast avait nié avec véhémence être au courant de quoi que ce soit ; il avait admis, en revanche, ne pas comprendre grand-chose à la gestion financière de la secte. Néanmoins, il en était le comptable. Mast devait savoir quelque chose. Et Mast avait péri dans un accident d'avion...

Jake prit son portable et appela le département de police. Marty dormait sans doute encore, mais il était pratiquement sûr de trouver au moins un des éléments de leur détachement spécial. En effet, Belk était là, et il promit d'enquêter sur l'accident d'avion qui avait coûté la vie à John Mast, afin de découvrir si tous les corps avaient bel et bien été identifiés.

Puis, comme il coupait la communication, Jake tourna la page du bloc-notes sur lequel il venait de griffonner ses idées et relut le mot qu'Ashley lui avait laissé, avant de partir.

Elle avait raison. Ils avaient besoin de reprendre un peu leurs distances. Il ne voulait pas qu'elle soit flic. Or, elle avait clairement l'intention de retourner à l'académie, un jour ou l'autre, afin d'achever sa formation. Quelles étaient les statistiques exactes, déjà ? Toutes les cinquante-huit heures, environ, quelque part aux Etats-Unis, un policier se faisait tuer dans l'exercice de ses fonctions. Cela faisait partie des risques du métier — un métier qu'il ne voulait pas la voir exercer. Même s'il était flic, lui-même.

Il tourna une autre page du bloc-notes et découvrit un croquis représentant une

scène d'accident de la route — l'accident qui avait laissé Stuart Fresia dans le coma, sans doute. Jake fronça les sourcils et étudia le dessin. Il y avait une silhouette en noir, de l'autre côté de la route.

Une silhouette en noir...

Le noir était la couleur que portaient les membres de la secte de Bordon...

Au même instant, son portable sonna. C'était le directeur de la prison.

— Il est mort ? s'enquit Jake, après l'avoir écouté gravement.

— Non, mais sa vie ne tient qu'à un fil. Il vient d'être transporté de toute urgence à l'hôpital. Vous pouvez nous y retrouver. Les médecins ne sont pas optimistes. Il a perdu connaissance et ils ne sont pas sûrs qu'il revienne à lui. Mais je puis vous laisser à son chevet, une fois qu'il sera sorti du bloc opératoire. Au cas où...

— Merci.

Jake coupa la communication, paya l'addition et sortit de la cafétéria, l'estomac noué.

Ashley traversa la matinée comme dans un brouillard. D'abord, elle avait rendu son badge et son revolver. La mort dans l'âme. Mais elle n'avait pas le choix. Elle ne faisait plus partie de l'académie de police.

Puis elle avait dû signer des papiers, au service du personnel, et on l'avait envoyée étudier des comparaisons de stries laissées sur des balles, sur un ordinateur. Elle avait tout de même réussi à voir Mandy Nightingale et lui avait expliqué la situation. Mandy l'avait écoutée attentivement, puis lui avait conseillé de ne pas céder à la panique, surtout compte tenu du fait que Karen avait encore appelé l'école pour les prévenir de son absence, ce matin-là. Malgré tout, elle avait accepté de tester discrètement ce qu'Ashley avait trouvé dans la baignoire de son amie, afin de déterminer s'il s'agissait ou non de sang.

— Si Karen ne vient pas ce soir, cependant..., commença cette dernière.

— Je serai forcée d'admettre que j'ai déjà testé la substance pour vous, répondit Mandy.

Ashley sourit et la remercia.

A l'heure du déjeuner, Mandy vint la trouver et lui dit que la substance était du sang, mais qu'il ne fallait pas s'affoler pour autant. Karen avait très bien pu se couper en se rasant les jambes. Après tout, il n'y avait pas d'éclaboussures.

— Cela dit, certains tueurs font un ménage tellement soigné que même avec des produits chimiques et un éclairage spécial, on a du mal à détecter quoi que ce soit. Eh, pas la peine de pâlir comme ça ! ajouta-t-elle aussitôt. Il ne sert à rien de se faire du souci à l'avance.

— Oui, fit Ashley sans conviction.

Mandy hésita un instant, puis ajouta, avec compassion :

— Ashley, vous pouvez aller déclarer la disparition de votre amie, si vous le voulez. Je suis sûre que pour vous, on acceptera de modifier un peu la règle des quarante-huit heures. Mais si vous le faites, ses parents seront alertés et la police devra se rendre sur son lieu de travail. Toute personne ayant eu le moindre contact avec elle, dernièrement, sera soumise à une enquête.

— Attendons jusqu'à ce soir, dit Ashley.

Jan l'appella un court moment plus tard.

— Alors, tu as des nouvelles ?

— Aucune.

— Moi non plus. Je te jure, je vais l'étrangler !

Ashley déglutit péniblement. Et si leur amie était déjà morte ?

— Ecoute, reprit Jan, je sais que je t'ai dit de ne pas le faire, mais je crois que je vais passer chez elle avant de vous rejoindre au restaurant, ce soir. Si je la trouve, je te promets de lui coller la fessée du siècle, avant de la traîner dans la voiture.

— Bonne idée. Parce que si elle ne vient pas...

— Si elle ne vient pas, nous n'aurons plus envie de célébrer quoi que ce soit, de toute façon.

Un bip à l'oreille d'Ashley la prévint que quelqu'un d'autre essayait de la joindre. La jeune femme interrompit la conversation et répondit.

— Ashley ?

C'était David Wharton.

— David ! Vous en avez mis du temps pour me rappeler !

— J'étais occupé. Vous avez parlé à Sharon Dupré ?

— Oui. Elle a promis de chercher le dossier pour moi.

— Bon. On se voit ce soir ?

— Impossible. Je dois dîner avec des amis. On va fêter mon nouveau boulot.

— Ashley, il faut qu'on se voie ! J'ai des choses à vous raconter.

— Je ne sais pas à quelle heure je vais rentrer. Sûrement assez tard.

— Invitez-moi à venir dîner avec vous, dans ce cas. Je serai content de fêter votre succès, moi aussi.

— Nous risquons de ne rien fêter du tout. Une de mes meilleures amies a disparu.

— Ah bon ? Pas une de celles qui étaient à l'hôpital avec vous, si ?

— Je préfère ne pas en parler pour l'instant.

— Soit. Mais il faut tout de même qu'on se voie. C'est important. Laissez-moi vous rejoindre, ce soir.

Ashley soupira et lui donna l'adresse du restaurant et l'heure à laquelle ils devaient tous se retrouver. Après tout, il n'y avait pas de mal à cela. D'autant plus qu'elle serait entourée d'amis.

Après le déjeuner, elle retrouva Mandy qui lui montra comment photographier un corps sous tous les angles possibles et imaginables. Puis Mandy la laissa s'entraîner à prendre des photos d'un mannequin mutilé. Ashley passa plusieurs heures sur ce projet. Elle venait de terminer une énième pellicule lorsque Mandy passa la tête par la porte entrouverte.

— Un appel pour vous, dit-elle avec un sourire. Une bonne nouvelle.

Ashley se précipita, espérant entendre la voix de Karen. Ce n'était pas elle, mais Nathan Fresia, et il était porteur d'une bonne nouvelle, en effet. Stuart n'était pas sorti du coma, mais le scanner chargé du monitoring de son cerveau avait décelé une activité. Les médecins espéraient le voir reprendre conscience dans les heures ou les jours à venir. Ashley se réjouit un instant avec Nathan, jusqu'à ce qu'une pensée lui traverse l'esprit et la fasse se rembrunir.

— Nathan, la nouvelle a-t-elle circulé, déjà ?

— Que veux-tu dire ? Le personnel de l'hôpital est au courant, bien sûr. Et aussi les flics qui montaient la garde devant la chambre.

— Je crois qu'il serait sage de ne rien ébruiter. Après tout, même la police a fini par admettre qu'il court peut-être un danger. Il vaudrait mieux que les gens continuent à croire qu'il n'y a guère d'espoir.

— Oui, tu as raison, repartit Nathan. De toute façon, je ne vais pas le quitter une seule minute.

— Je passerai demain sans faute, promit Ashley.

A 17 heures, elle n'avait toujours aucune nouvelle de Karen. Elle tenta de joindre Jan ; celle-ci ne répondit pas.

Len Green, arborant pantalon de toile et polo à la place de son uniforme, vint la retrouver dans le petit espace qui lui avait été alloué en guise de bureau.

— Prête ? demanda-t-il.

— J'ai ma voiture, Len, répondit la jeune femme.

— Je sais. Je vais te suivre chez toi et nous prendrons ma voiture pour aller retrouver les autres au restaurant. Tu es la reine de la soirée ; pas question que tu restreignes ta consommation d'alcool parce que tu dois prendre le volant pour rentrer.

— Je n'ai pas du tout l'intention de me soûler. La soirée risque même de tourner court très vite, si Karen ne réapparaît pas.

— Tu n'as toujours pas de nouvelles ? Je suis sûre qu'elle va bien. Ne t'inquiète pas tant.

— Je suis contente de te trouver aussi optimiste.

Len haussa les épaules.

— Allez, viens. Je vais te suivre en voiture.

— Soit. Mais tu devras patienter un peu au bar. Je veux prendre une douche et me changer.

— Je suis prêt à patienter une éternité, répondit-il.

La nuit tombait et Bordon n'avait toujours pas repris connaissance. Jake n'avait pas quitté son chevet depuis la seconde où le blessé était sorti du bloc opératoire. Le chirurgien lui avait dressé une liste exhaustive des blessures de son patient : le foie, le pancréas, l'estomac et les intestins étaient tous sérieusement endommagés. Bordon avait perdu beaucoup de sang, sans compter une hémorragie interne... Ils avaient fait ce qu'ils avaient pu, mais le prisonnier n'avait que peu de chances de survivre au cours des prochaines quarante-huit heures. Il pouvait revenir à lui ou partir sans jamais reprendre conscience.

De son côté, Jake ne pouvait qu'attendre et espérer.

Les autres prisonniers avaient été interrogés tout au long de la journée et tous avaient nié avoir voulu faire du mal à Bordon. Les fouilles n'avaient rien donné et nul n'avait retrouvé l'arme du crime.

Pendant ce temps, Jake était resté en contact téléphonique avec ses confrères, à Miami-Dade, notamment avec Marty.

Skip Conrad avait rendu son rapport, aussi : les empreintes qu'il avait trouvées sur le bateau étaient celles de Jake, Marty, Nick et Ashley— autant de personnes qui avaient toutes des raisons d'être montées à bord, à un moment ou à un autre. Il y avait, cependant, plusieurs endroits sur le bateau où Skip n'avait pas relevé une seule empreinte, ce qui pouvait signifier que quelqu'un s'y était livré à un nettoyage minutieux, sans doute pour ne laisser aucune trace de son passage, justement. Comme par hasard, les zones vierges de toute empreinte étaient celles de l'ordinateur, du téléphone et du répondeur.

Quant aux informations recueillies au sujet de l'accident d'avion au cours



duquel John Mast avait péri, elles ne manquaient pas d'être intéressantes : l'appareil s'était écrasé en mer au large d'Haïti et, d'après le rapport, il n'y avait pas eu un seul survivant. Du moins était-ce la version officiellement retenue, puisque seuls les corps de quatre-vingts des quatre-vingt-huit passagers avaient été repêchés. John Mast ne se trouvait pas parmi les victimes identifiées ; compte tenu des circonstances de l'accident, lui et les sept autres passagers manquants n'en avaient pas moins été déclarés morts.

— Autrement dit, il est peut-être tout à fait vivant, commenta Jake.

— Possible, fit Marty. Que comptes-tu faire ? Attendre jusqu'à ce que Bordon passe l'arme à gauche ?

— Oui. Je veux être là, si jamais il revient à lui.

— Très bien. Je continue de fouiller du côté des propriétés que Cassie Sewell représentait pour l'agence immobilière. Je te tiens au courant.

— Ça roule, fit Jake, avant de couper la communication.

Il appela alors Franklin et ce dernier lui promit de lancer des recherches pour retrouver John Mast. Ensuite, il joignit Blake pour lui faire son rapport. Finalement, après moult hésitations, il tenta d'appeler Ashley. Celle-ci ne répondit pas. Au bar, il tomba sur Katie. Nick et Sharon étaient sortis, et Ashley aussi.

— Ses amis ont organisé une fête pour célébrer sa promotion, lui expliqua la serveuse.

— O.K.

— Je lui dirai que vous avez appelé.

— Inutile. Je l'appellerai plus tard.

Durant les longues heures qu'il passa encore au chevet de Bordon, le prêtre de la prison le rejoignit afin de prier pour le salut de l'âme du blessé. Il confirma que ce dernier avait réellement trouvé la foi, au cours des derniers mois, et qu'il assistait régulièrement aux services religieux.

— Vous a-t-il... ?

Le prêtre secoua la tête.

— La confession demeurerait un sujet sur lequel nous ne nous entendions guère. Il ne voulait pas en entendre parler. Cela dit, même s'il m'avait confié quelque chose, je ne pourrais pas vous le répéter.

— Bien sûr, murmura Jake.

— Priez pour lui, inspecteur. C'est ce que je fais. Il a vraiment embrassé la lumière de Dieu, sur la fin.

Jake hocha la tête. Mais sa prière à lui était différente de celle du prêtre. Il voulait juste que Peter Bordon vive assez longtemps pour donner enfin quelques réponses à la justice.

A 19 heures, Ashley s'éclipsa un moment du bar, où ses amis s'étaient réunis en attendant de passer à table, et sortit du restaurant. Jan et Karen n'étaient pas encore arrivées et elle se faisait un sang d'encre.

Elle allait et venait, dehors, lorsque Len la retrouva. En le voyant, la jeune femme explosa brusquement :

— Tu sais où elle est, pas vrai ? Tu es le dernier à l'avoir vue. Tu l'as raccompagnée chez elle. Je suis même prête à parier que tu es *entrée* chez elle. Est-ce pour cela que tu m'as rejointe là-bas, hier soir ? continua-t-elle, suivant le fil du scénario de cauchemar qui se faisait jour dans son esprit. Tu as touché à plein de choses, dans la maison. Était-ce pour justifier la présence de tes empreintes, lorsqu'on enquêterait sur sa disparition ? Où est-elle, Len ?

— Mais enfin, qu'est-ce que tu racontes ? s'exclama Len, le visage crispé par l'incrédulité et la colère.

— Où est mon amie, Len ? Où est Karen ?

Au même instant, Ashley sentit une tape sur son épaule. Elle fit volte-face et se trouva nez à nez avec Karen, le visage aussi rouge que celui de Len.

— Ashley, je suis là.

\* \* \*

Il était presque 21 heures et Bordon était toujours inconscient. Jake se frotta la nuque. Un nouveau gardien de prison vint remplacer le précédent. Le chirurgien venait de passer pour constater l'état de son patient : il respirait toujours et son cœur continuait de battre.

Le directeur de la prison, M. Thompson, se présenta à son tour.

— Inspecteur, si vous preniez une chambre d'hôtel pour la nuit ? Vous avez besoin de dormir un peu. S'il y a le moindre mieux, on vous alertera.

— Le temps que je revienne, il serait peut-être trop tard, répondit Jake. Je ne peux pas courir ce risque.

Thompson opina.

— Je comprends. Bien... On laisse un gardien à la porte. Si vous avez besoin de quoi que ce soit...

— Merci.

Jake voulut s'installer un peu plus confortablement dans le fauteuil de l'hôpital, mais c'était chose impossible. Il avait beau avoir l'habitude des nuits blanches, les heures, cette fois-ci, lui paraissaient interminables. La fatigue

accumulée au cours des derniers jours se faisait sentir, aussi. Eh ! il avait passé la majeure partie de la nuit précédente sur la route, et celle d'avant, certes dans son lit — mais avec Ashley...

La jeune femme était comme une flamme nouvelle qui avait embrasé sa vie. Il tenait trop à elle. Il se faisait trop de souci pour elle. Et pourquoi ? Elle ne voulait même plus le voir !

Il sortit de nouveau son bloc-notes de sa poche et chercha le dessin de l'accident, avec la route, les voitures, le corps, et surtout la silhouette en noir.

Ce n'était qu'un croquis. Mais c'était là, justement, que résidait le talent d'Ashley. Il lui suffisait de tracer quelques traits de crayon pour donner vie à un visage ou à une scène. Jake n'était jamais allé sur les lieux de l'accident, et pourtant il voyait la scène aussi clairement que s'il y avait assisté : la position des voitures, celle du pauvre corps brisé sur l'asphalte, et la silhouette en noir qui lui rappelait tant ce qu'il avait vu, des années plus tôt, lorsqu'il avait visité la propriété de la secte *Des Hommes pour des Principes*.

Il se leva, s'étira et fit signe au gardien d'entrer dans la pièce.

— Je sors un instant dans le couloir, lui dit-il. Prévenez-moi immédiatement, s'il y a le moindre changement.

Il était très tard, mais Carnegie ne lui en voudrait pas.

— Alors, encore sur le terrain ? fit-il quand le vieux flic lui répondit.

— Et vous, alors ! s'écria Carnegie. Toujours au chevet de Bordon ? La nouvelle est sur toutes les ondes. Papa Peter, condamné pour fraude et évasion fiscales, soupçonné d'avoir trempé dans les meurtres de trois femmes, peut-être davantage, a été victime d'une attaque au sein même de la prison... Il est toujours en vie ?

— A peine.

— Vous êtes peut-être en train de perdre votre temps.

— Possible.

— Enfin ! J'ai des bonnes nouvelles, de mon côté.

— Ah bon ?

— Les médecins pensent que Fresia va peut-être sortir du coma.

— C'est super. Ashley Montague est-elle au courant ?

— Oui. Nathan Fresia l'a appelée. Quelques personnes ont appris la nouvelle avant que j'aie eu le temps de passer des ordres pour qu'on ne l'ébruïté pas. J'étais furieux, parce que, bien sûr, il suffit d'une personne pour... Bref, on continue de garder sa chambre vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et j'ai lancé un message à toutes les patrouilles pour qu'on me retrouve le type

qui se fait appeler David Wharton.

— Justement, à ce sujet, j'ai quelque chose pour vous, moi aussi. J'ai sous les yeux un croquis de la scène de l'accident. Quelqu'un se tient sur le bord de la route. Quelqu'un qui porte une espèce de robe noire avec une capuche.

— Une robe noire avec une capuche ? répéta Carnegie. Ce n'est pas comme ça que s'habillaient les gens de la secte de Bordon, justement ?

— Si. Or, j'ai des raisons de croire qu'un de leurs membres, présumé mort, est en réalité tout à fait vivant. Il s'appelle John Mast et il est censé avoir péri dans un accident d'avion au large d'Haïti. Seulement voilà, personne n'a jamais retrouvé son corps. Si ça se trouve, c'est lui, votre David Wharton.

— Mm, intéressant. Mais j'ai encore un peu de mal à voir le rapport entre les deux affaires. Les victimes qui faisaient partie de la secte ont été retrouvées la gorge et les oreilles tranchées. Le jeune Fresia a été renversé par une voiture.

— Je sais, ça paraît tiré par les cheveux, mais la présence de cette silhouette en robe noire, sur le bord de la route, et le fait qu'on n'a jamais retrouvé le corps de John Mast me font penser qu'on a peut-être intérêt à fouiller dans ce sens. J'ai mis le FBI sur le coup, pour essayer de retrouver ce type. S'il est vivant et par ici, on le dénichera. Je ne sais pas pourquoi, mais quelque chose me dit que lui et Wharton pourraient bien n'être qu'une seule et même personne.

— L'instinct ? fit Carnegie.

— Ouais. L'instinct.

Ils mirent fin à leur conversation et Jake retourna au chevet de Peter Bordon. A une époque, regarder cet homme mourir lentement lui aurait donné un sentiment de justice. S'il avait su qu'un jour il prierait pour qu'il survive !

La soirée d'Ashley fut un succès, en dépit du fait que la jeune femme aurait voulu disparaître à six pieds sous terre chaque fois qu'elle croisait le regard de Len. Pas un seul de ses camarades de promotion ne manqua à l'appel et ils la régalerent tous de toasts et d'anecdotes plus drôles les unes que les autres. Arne fit exploser l'applaudimètre lorsqu'il déclara, en imitant la voix geignarde de Calimero :

— Si l'un de nous avait été surpris en train de dessiner pendant les cours, il aurait été renvoyé manu militari. Ashley, elle, est devenue l'héroïne de l'année ! C'est vraiment trop injuste !

Vers la fin de la soirée, quand les uns et les autres commencèrent à prendre congé et que ne restèrent plus que les intimes, Karen remit le sujet sur le tapis :

— Tout de même, Len, tu savais que j'allais venir, ce soir.

— Oui, je le savais, mais tu m'avais demandé de ne pas parler de tes projets, alors j'ai gardé le silence, répondit ce dernier.

— Et on peut savoir où tu étais, alors ? demanda Ashley.

— Pff, il n'y a plus moyen d'avoir des secrets, ma parole, grommela Karen en levant les yeux au plafond. Tu veux que j'annonce ça à tout le restaurant ?

— Karen, j'ai trouvé des traces de sang dans ta baignoire. Je le sais parce que je les ai fait analyser.

Len écarquilla les yeux.

— J'ai vraiment été à deux doigts de me retrouver en garde à vue, si je comprends bien.

— Mais non, dit Karen. Il aurait suffi que tu dises la vérité.

— Justement, on l'attend toujours, cette fameuse vérité, s'impatienta Ashley.

— Liposuccion.

— Pardon ? fit Ashley, qui n'en croyait pas ses oreilles.

— Tu sais bien que j'ai toujours trouvé mes fesses trop grosses. Or, si je vous en avais parlé, à toi et à Jan, vous auriez tout fait pour me dissuader de sauter le pas en me servant des tas d'histoires d'opérations de chirurgie esthétique qui ont mal tourné. Alors j'ai gardé ça pour moi. Et cela n'a pas été facile, croyez-moi.

— Mais enfin, c'est une intervention qui ne dure pas longtemps, si ? Où étais-tu, la nuit dernière ?

— Chez moi. Simplement, je suis rentrée tard. Et je n'ai pas répondu au téléphone parce que je m'étais bourrée d'analgésiques. Je n'aime pas beaucoup souffrir, tu sais. J'ai passé la journée au lit, avant l'arrivée de Jan.

— Et toi, pourquoi ne m'as-tu pas appelée, à la seconde où tu as connu toute l'histoire ? maugréa Ashley, coulant un regard accusateur vers Jan.

— Je suis désolée, Ashley, repartit celle-ci. Vraiment. J'étais tellement contente de la trouver chez elle. Et après, j'étais complètement éberluée d'apprendre ce qu'elle venait de faire... Et puis, tu connais Karen, elle a commencé à tout me raconter dans le moindre détail, on est montées en voiture et on s'est retrouvées coincées dans les embouteillages...

Elle s'interrompit et haussa les épaules.

— C'est un mauvais concours de circonstances. Mais tu as raison, j'aurais dû t'appeler immédiatement.

Ashley secoua la tête, encore sous le choc.

— Si je comprends bien, tu as dit à Len que tu allais subir une opération de chirurgie esthétique, et tu ne nous as rien dit à nous ?

— Je n'avais pas l'intention de lui en parler, expliqua Karen. Mais bon, on a commencé à papoter, et c'est venu dans la conversation sans que je sache trop comment.

Elle eut un petit sourire piteux, avant de conclure :

— Et maintenant, la terre entière le sait, ou presque. J'aurais carrément dû mettre une annonce dans le journal. En tout cas, c'est cool d'avoir des amies qui s'inquiètent autant pour moi.

— Ouais, t'as intérêt à fayoter, maintenant, grommela Jan.

Ils commandèrent une dernière tournée de Margarita et

Ashley sirota son cocktail en regardant Karen et Len. Ce dernier paraissait avoir totalement oublié qu'il avait eu le béguin pour Ashley ; il avait posé un bras sur le dossier de la chaise de Karen et n'avait d'yeux que pour elle. Quant à Karen, elle était radieuse.

Ashley se réjouissait sincèrement pour eux. Elle se sentait juste un peu seule... Elle ne pouvait s'empêcher de penser à Jake. L'attaque dont Peter Bordon avait été victime, en prison, avait été largement développée à la radio et à la télévision. Aux dernières nouvelles, Bordon se débattait entre la vie et la mort. Jake était sûrement à son chevet.

Finalement, ils se levèrent, prêts à quitter le restaurant. Len s'éclipsa un instant aux toilettes et Karen en profita pour se pencher vers ses deux amies.

— Vous vous rendez compte que je viens de me faire opérer, *maintenant*, au moment où je tombe sur un type comme lui ? Il est fan-tas-tique ! J'ai jamais fait autant de bruit de toute ma vie. Je vous jure, il est monté comme un poney. Pour vous dire, quand je l'ai vu, j'ai poussé un cri.

— Epargne-nous les détails, je t'en prie, grogna Ashley en ravalant un rire.

Ledit poney revenait, de toute façon. On échangea des au revoir, et Len et Karen quittèrent le restaurant, main dans la main.

— Décidément, on aura tout vu, murmura Jan en secouant la tête. Bon, je te dépose ?

— Oui, fit Ashley, étouffant un bâillement.

Elles sortirent et tombèrent sur David Wharton, qui s'appêtait à entrer.

— Hé ! Salut. Je suis en retard, on dirait. La fête est finie ?

Ashley le présenta à Jan, qui le considéra avec un intérêt non dissimulé.

— Votre amie a réapparu, alors ? demanda-t-il.

- Oui, répondit Ashley.
- Tant mieux. Où elle était ?
- Eh bien, bredouilla Ashley, c'est une longue his...
- En train de se faire raboter les fesses, la coupa Jan.

David arqua les sourcils et sourit.

- C'est original.

Puis il se tourna vers Ashley, reprenant son sérieux.

- Je vous raccompagne chez vous ? On pourra parler.

Ashley hésita, mais il insista.

- J'ai vraiment des choses à vous dire.
- D'accord, acquiesça la jeune femme. Jan, je rentre avec David. Tu seras chez toi plus vite.
- Pas de problème, fit Jan.

Puis, comme elles s'embrassaient sur la joue, Jan ajouta à son oreille :

- D'abord Len, maintenant lui. Tu me diras ton secret, un jour?
- Ce n'est pas ce que tu penses, dit Ashley sur le même ton.
- Comment sais-tu ce que je pense ? rétorqua Jan avec un clin d'œil.

Puis elle serra la main de David et s'éloigna en direction de sa voiture, pendant qu'Ashley suivait ce dernier jusqu'à la sienne. Elle s'installa sur le siège du passager, boucla sa ceinture, puis se tourna vers lui, les sourcils froncés.

- Bon, alors, que se passe-t-il ?
- Des tas de choses. Vous savez que l'état de Stuart a l'air de s'améliorer ?
- Oui. Mais comment le savez-vous, vous ?
- J'ai mes contacts. Et Peter Bordon a été gravement blessé lors d'une rixe dans sa prison.
- Oui, j'ai entendu la nouvelle à la radio. Mais je ne vois pas le rapport avec Stuart.
- Attendons d'arriver chez vous et je vous expliquerai. Et vous, de votre côté, vous avez pu obtenir des informations au sujet de la propriété ?
- Pas encore. Sharon n'était pas rentrée, quand je suis passée chez moi. Je lui ai demandé de laisser le dossier dans ma chambre.
- Attendons de le voir.

— David, je commence à en avoir assez de tous ces mystères.

— Allons, un peu de patience. Nous sommes presque arrivés.

Ils se garèrent dans le parking du restaurant — qui était plein, comme souvent le vendredi soir. Wharton regarda autour de lui et parut hésiter.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Ashley.

— J'aimerais mieux qu'on ne me voie pas.

Ashley plissa les yeux d'un air soupçonneux.

— Ah bon ? Et pourquoi ?

— Parce qu'il y a toujours des tas de flics, chez Nick. Vous savez bien qu'ils ne m'apprécient pas beaucoup.

Ashley poussa un soupir.

— Très bien. Nous allons passer par la maison.

Comme prévu, le dossier concernant la vente de la propriété était sur le lit, dans la chambre d'Ashley. David le prit, sans voir qu'il y en avait un deuxième, dessous. Il s'assit sur le lit et se mit à le feuilleter.

— C'est Caleb Harrison qui l'a achetée, fit-il finalement, d'un air perplexe.

Pendant ce temps, Ashley parcourait les papiers de la deuxième chemise. Soudain, un frisson vrilla sa colonne vertébrale. Elle regarda David Wharton et ce dernier dut sentir la colère qui émanait d'elle, car il leva la tête. Aussitôt, une expression dure et implacable se peignit sur ses traits.

— Espèce de salopard ! s'indigna la jeune femme. Vous êtes propriétaire du terrain voisin !

Si elle était furieuse, quelque chose dans le regard de David Wharton fit retentir une sonnette d'alarme dans son esprit. Elle pivota sur ses talons pour quitter la pièce — mais n'atteignit pas la porte. Il s'était jeté sur elle, l'attrapant par la taille et plaquant une main sur sa bouche.



## 21.

Minuit. Jake luttait contre le sommeil, piquant parfois du nez et se réveillant presque aussitôt en sursaut. Tout son corps lui faisait mal. Et toujours Peter Bordon s'accrochait à la vie.

Jake regarda la pendule au-dessus du lit, puis se concentra de nouveau sur le visage de Bordon. Des petits tubes dans le nez du blessé faisaient circuler l'oxygène jusqu'à ses poumons mais ni ces tubes, ni l'intraveineuse reliée à son bras ne le sauveraient. Son teint grisâtre le prouvait assez.

Minuit et demi. Jake alla se dégourdir les jambes dans le couloir. Il n'aimait pas s'éloigner du chevet du blessé, craignant que ce dernier ne revienne à lui pendant son absence, fût-elle ultrabrève. Mais après des heures passées sur ce fauteuil inconfortable, il avait besoin de bouger un peu.

Il avait eu le temps de réfléchir, aussi, et il était de plus en plus convaincu que des événements qui ne paraissaient avoir aucun lien entre eux — à savoir l'affaire des meurtres et celle de Stuart Fresia — étaient peut-être connectés. S'il arrivait à trouver le point commun, il tiendrait peut-être enfin la clé des deux mystères.

Jake s'arrêta devant une fenêtre, dans le couloir, et tergiversa

un moment. Finalement, il prit son portable dans sa poche et appela le restaurant de Nick. Ce dernier répondit.

— *Chez Nick, bonsoir !*

— Salut, Nick. Jake Dileccio, à l'appareil.

— Oui ? fit Nick, sur un ton vaguement circonspect. Si tu veux parler à Ashley, appelle-la sur son portable. Mais je ne t'apprends rien.

Jake hésita. Pour commencer, il n'était pas sûr que la jeune femme répondrait au téléphone, si elle voyait s'afficher son nom sur l'écran de son cellulaire. Ensuite, il n'était pas certain de vouloir lui parler, du moins pour l'heure. Il ressentait encore de la frustration et de la colère, à son sujet. En même temps, il se demandait s'il n'était pas fou d'éprouver ainsi le besoin de la protéger, contre son gré, comme s'il avait le droit d'être au courant de tout ce qu'elle faisait, comme s'il était responsable d'elle.

— Je n'ai pas besoin de lui parler, Nick, répondit-il enfin. Je voulais juste m'assurer qu'elle était rentrée. Qu'elle va bien.

— C'est une grande fille, Jake. Elle peut sortir et rentrer aussi tard qu'elle le désire. Ce n'est pas à toi que je vais l'apprendre.

— Nick...

— Elle est rentrée, Jake. Je l'ai entendue, il y a moins de dix minutes.

— Bien... Merci.

Il ne savait pas quoi dire à Nick. A quoi bon l'inquiéter pour rien ?

— Ecoute, voilà ce qui se passe, reprit-il cependant au bout de quelques secondes. J'ai dû m'absenter de Miami, la nuit dernière.

— Ouais, je m'en doute. La rixe à la prison de Bordon a fait la une, toute la journée. Il paraît qu'il est dans un état critique.

— Il est en train de mourir. Je reste quand même parce que je continue d'espérer qu'il va reprendre connaissance et parler, avant de s'en aller pour de bon. Une chose est sûre : cette rixe a été provoquée afin de couvrir le meurtre de Peter Bordon. Or, j'ai trouvé un croquis qu'Ashley a fait de l'accident qui a envoyé Stuart Fresia à l'hosto. Il y a une silhouette, au bord de la route — quelqu'un affublé d'une espèce de cape noire avec une capuche. C'était l'uniforme des membres de la secte de Bordon. J'ai aussi découvert qu'un des membres de cette secte que l'on croyait mort a peut-être survécu à l'accident d'avion qui était censé l'avoir tué. Alors, je sais que c'est tiré par les cheveux, mais il y avait un journaliste qui traînait à l'hôpital, les premiers jours qui ont suivi l'accident de Stuart. D'après Carnegie, l'inspecteur chargé de l'enquête, il n'est pas celui qu'il prétend être. Je me demande si ce journaliste et l'ancien membre de la secte supposé mort ne seraient pas une seule et même personne. Bref, je me fais du souci pour Ashley.

— Elle est rentrée. J'en suis sûr. Mais je lui parlerai demain matin. Je peux lui répéter ce que tu viens de me dire ?

— Oui.

— Très bien. Je vais faire attention.

Nick se tut et Jake attendit, pensant qu'il allait ajouter quelque chose. Comme le silence s'appesantissait, il reprit :

— Je rentrerai à Miami dès que je le pourrai. S'il arrive quoi que ce soit... note le numéro direct de Carnegie. Tu sais aussi comment joindre Marty... Et je vais te donner d'autres noms, pour le cas où tu ne le trouverais pas. Tu as un stylo ?

— Hein ? Non, attends. Un stylo. Mince... Sharon ? Où est-elle passée ? Sandy, tu n'as pas un stylo ? Non... ? Hé, Curtis, un stylo ? Ah, voilà. Bon, je t'écoute.

Nick nota les noms et les numéros de téléphone que Jake lui donna, et ils coupèrent la communication.

Jake retourna dans la chambre de Bordon et s'effondra dans le fauteuil à côté

du lit. Le gardien retourna à son poste, devant la porte. Un moment plus tard, un médecin entra. Il examina les pupilles du patient et prit son pouls.

— Comment va-t-il ? fit Jake.

— Je crois que ça se voit, reparti le médecin. A mon avis, il n'a pas dix heures à vivre.

Ce mouvement n'était pas quelque chose qu'Ashley avait appris à l'académie de police, mais en suivant des cours d'autodéfense, avec Jan.

La manœuvre était efficace : un coup de pied bien placé vers l'arrière et David Wharton se plia en deux en poussant un hurlement de douleur. L'instant d'après, il s'écroulait sur le sol.

— Pourquoi vous avez fait ça ? s'exclama-t-il, le visage déformé par la souffrance.

— Comment ça, pourquoi ? riposta Ashley. Vous m'avez attaquée.

— Je ne vous ai pas attaquée. Je voulais juste vous empêcher de sortir. Il faut que vous m'écoutez.

— Eh bien, parlez !

— Je ne peux pas parler. Je suis en train de mourir, là.

— Mais non. Vous avez juste un peu mal.

— Un peu mal ? Je suis à l'agonie, oui.

— D'accord, vous êtes à l'agonie. Ça va passer.

— Et puis quoi encore ! Je ne pourrai plus jamais avoir des enfants.

— Mais si — en admettant que vous viviez assez longtemps. Et maintenant, si vous avez quelque chose à me dire, faites-le vite ou j'appelle la police.

— C'est vous, la police.

— Je ne peux pas vous embarquer en prison. Si j'appelle police secours, ils enverront quelqu'un habilité à le faire.

— Ashley, pour l'amour du ciel !

— Je vous écoute.

— Oui, oui, j'essaie. Vous savez à quel point ça fait mal ? On ne vous a jamais donné un coup de pied dans les couilles.

— David !

— O.K. Vous avez raison, je suis propriétaire du terrain voisin de la communauté où nous nous sommes rendus, hier. Je l'ai acheté avec Stuart.

— Pardon ?

— Il était sûr d'avoir découvert quelque chose de louche et il ne voulait pas que son nom apparaisse. Alors on a utilisé le mien. Mais je n'avais pas l'argent. Stuart, si.

— Pourquoi voulait-il ce terrain ?

— Pour mieux enquêter sur la communauté.

— Enfin, si vraiment vous avez des raisons de croire que ces gens font des trucs illégaux, pourquoi ne pas l'avoir dit à la police ?

David parvint à se redresser assez pour s'appuyer contre le lit.

— Si la police s'en mêle, elle ne trouvera rien, dit-il avec une grimace de douleur.

— Peut-être parce qu'il n'y a rien à trouver.

David ferma les yeux et secoua la tête.

— Cela n'arrive que certains soirs.

— Quoi donc ?

— Je l'ignore. Mais Stuart sait quelque chose, lui. C'est pour ça qu'on l'a drogué, avant de le pousser sur la nationale.

Ashley s'était adossée contre la porte, les bras croisés. Quelque chose, dans le ton de David, dans l'expression de son visage, aussi, lui soufflait qu'il était sincère.

— Enfin, David, il faut mettre la police dans le coup. Ils ne sont pas forcés de faire irruption sur la propriété comme une bande de gangsters.

— Je ne peux pas m'adresser à la police, Ashley.

— Pourquoi ?

Il la regarda fixement, un moment, et poussa un soupir.

— Parce qu'il y a au moins un flic pourri qui est mouillé jusqu'au cou, dans toute cette histoire.

Il était presque 1 h 30 du matin ; à cette heure-là, le bar commençait à se vider, généralement. Nick annonçait la fermeture quelques minutes avant 2 heures et fermait tout entre 2 h 30 et 3 heures.

Ce soir, cependant, il y avait encore beaucoup de monde.

Il savait qu'Ashley était rentrée. Il l'avait entendue passer par la maison. Sharon était montée se coucher, aussi, se disant épuisée. Elle était souvent fatiguée, ces temps-ci.

Nick n'aurait pas dû s'inquiéter. La zone avait son quota de crimes, bien sûr, mais cela se passait rarement dans la marina. Les propriétaires des bateaux

gardaient l'œil ouvert les uns pour les autres. Quant à la clientèle du bar-restaurant, elle était composée en grande partie de vieux habitués. L'endroit était pratiquement un monument historique.

Malgré tout, l'appel de Jake l'avait perturbé. Il prit son trousseau de clés, dans sa poche, et ouvrit le coffre-fort derrière le bar. Sous des liasses de dollars, il y serrait un revolver — qui n'avait encore jamais servi, d'ailleurs. Nick préférerait mille fois être cambriolé que risquer la vie d'un de ses employés en défendant son établissement.

Katie était partie tôt, sur son ordre. La serveuse avait géré le bar, seule, plusieurs soirs de suite ; elle avait mérité un peu de repos. Curtis et Sandy, eux, n'avaient pas quitté le comptoir. S'ils avaient descendu plusieurs bières, ils n'étaient pas encore soûls au point de rouler sous la table.

— Hé, les gars, je vous confie le bar un moment, d'accord ? leur dit Nick.

Et il se dirigea vers les quartiers privés du bâtiment. Il monta d'abord dans sa chambre et y trouva Sharon, endormie. Il se rendit ensuite dans l'aile qu'occupait Ashley et frappa à sa porte.

— Ashley ?

Elle lui ouvrit presque aussitôt, arborant un large sourire.

— Salut, Nick.

Ce dernier se sentit tout bête.

— Je voulais juste m'assurer que tu allais bien.

— Ça va. Juste un peu fatiguée... Le troisième Margarita m'a assommée. Je vais me coucher.

La jeune femme étouffa un bâillement.

— On se voit demain matin ?

— Bien sûr, oncle Nick.

Il l'embrassa sur le front et Ashley lui prit l'épaule et déposa un baiser sur sa joue.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit, chérie. Fais de beaux rêves.

Ashley sourit. Il ne lui avait pas dit cela depuis des années.

Elle referma la porte et Nick entendit la clé tourner dans la serrure.

Etrange, se dit-il. Ashley ne verrouillait jamais sa porte.

Ashley attendit un moment, l'oreille collée contre la porte. Quand elle fut certaine que Nick était reparti, elle se tourna vers David Wharton. Il était

toujours par terre, mais il avait repris des couleurs.

— Vous racontez vraiment n'importe quoi ! déclara-t-elle. Je vais vous faire arrêter.

— Ashley, pensez à Stuart.

— Je ne fais que ça.

— On a essayé de le tuer deux fois. Il court vraiment un danger.

— Et c'est un flic pourri qui est responsable, c'est ça ? Vous croyez vraiment que je vais avaler une histoire aussi tordue ?

— Pourquoi pas ? Ce ne serait pas la première fois dans l'histoire de la police. Je suis sûr de ce que j'avance. Hélas, je n'ai pas encore trouvé le moyen de le prouver.

— C'est bien dommage, parce que je ne vous crois pas.

— Ecoutez, Ashley, je sais que quatre-vingt-dix-neuf pour cent des flics sont des gens honnêtes. Mais bon, ils sont avant tout des êtres humains et les tentations existent. D'autant qu'il y a aussi des malfrats drôlement malins qui savent exploiter les esprits faibles. Vous connaissez une meilleure couverture que celle de policier, vous ?

— Vous passez votre temps à faire des suppositions. Je veux des preuves.

David hésita un instant.

— Si je pouvais vous en fournir, l'affaire serait déjà réglée. Mais je peux essayer de vous expliquer la situation un peu mieux. Stuart n'enquêtait pas seulement sur les grosses entreprises, mais aussi sur les sectes religieuses. Il voulait découvrir combien de gens sacrifient réellement des poulets et pourquoi les cultes établis semblent donner naissance à de si nombreuses ramifications.

— Caleb Harrison m'a dit qu'ils n'étaient pas une secte.

— Secte ou pas, ils pratiquent un genre de religion, croyez- moi. Il y a quelques autres hommes, sur la propriété, mais la majorité des membres de la communauté sont des femmes.

— David, il est chez lui et il veut vivre et travailler dans sa propriété. Je ne vois rien d'illégal, là-dedans.

— Je n'en serais pas si sûr, à votre place. Stuart a infiltré leur communauté. Quelqu'un la lui avait recommandée en la dépeignant comme un retour à une vie à l'ancienne. Apparemment, il a vite été convaincu du fait que Caleb Harrison n'avait pas acheté la propriété avec son propre argent et, surtout, que ce dernier ne savait pas vraiment ce qui s'y passait.

— Et que s'y passe-t-il ?

- Des bateaux vont et viennent... la nuit. On ne sait jamais quand.
- Se promener en bateau sur les canaux n'est pas illégal non plus, déclara Ashley.
- Ça l'est si les bateaux sont utilisés pour se livrer à des pratiques illégales.
- Genre ?

David secoua la tête.

— C'est bien la question. Il ne peut pas s'agir de marijuana. Les paquets livrés sont trop petits. Je pencherais plutôt pour de l'héroïne. Je suis certain qu'il s'agit d'une très grosse opération, et parfaitement huilée. De petits avions volant assez bas pour échapper aux radars arrivent depuis l'Amérique du Sud et larguent leurs marchandises dans les Everglades. Quelqu'un se charge alors de les récupérer et on les livre petit à petit en passant par les canaux.

— Il faut raconter ça à la police.

— Vous allez m'écouter, à la fin ? Si les flics débarquent dans la propriété, Harrison leur montrera ses plants de tomates. Ils rencontreront peut-être quelques-unes des personnes qui vivent là-bas, mais ils ne découvriront rien d'autre, simplement parce que Harrison lui-même ne se doute probablement pas de ce qui se trame chez lui. Après tout, il mène la vie qui lui plaît. Pourquoi irait-il poser des questions à un bienfaiteur qui ne lui a rien demandé d'autre que de vivre sur sa propriété et de faire pousser des légumes et des fruits ?

— Les flics...

— Je vous dis qu'on ne peut pas appeler les flics ! L'un d'eux trempe dans l'histoire.

— Mais enfin, comment en êtes-vous aussi sûr ?

— J'ai entendu quelqu'un parler.

— Très bien. Que proposez-vous, dans ce cas ?

— Il faut les prendre la main dans le sac.

— Ah oui ? Et comment ? En admettant que vous ayez raison et que des bateaux fassent véritablement des livraisons de drogue, la nuit, vous ne savez même pas à quel moment on peut les surprendre. Pourquoi ne pas alerter la police et s'arranger pour qu'ils arrêtent ces gens avant même que les embarcations n'atteignent la propriété ?

— Parce que cela ne résoudrait rien du tout. Si on intercepte les bateaux avant qu'ils aient livré la drogue, on ne réussira qu'à arrêter des petits malfrats qui ne savent rien, ou presque rien, et certainement pas le cerveau qui dirige toute l'opération — une personne qui a assez de pouvoir et d'influence pour

avoir pu enlever Stuart, avant de le bourrer d'héroïne et de le larguer sur une route nationale en pleine heure de pointe.

— David, il faut bien qu'on s'adresse à quelqu'un. Nous n'arriverons jamais à rien, sinon. Après tout, vous m'avez impliquée dans l'affaire, moi.

— Parce que vous étiez la seule, avec les Fresia, à ne pas croire que Stuart avait mal tourné. Le plus important, maintenant, c'est de trouver un moyen de le sortir de cet hôpital avant qu'il ne se fasse tuer.

— Il est gardé vingt-quatre heures sur vingt-quatre et ses parents ne le quittent pas des yeux.

— Il est gardé par des flics !

— Enfin, il doit bien y avoir une personne, au moins, en qui nous pouvons avoir confiance !

— Mais qui ? Comment le savoir à l'avance ? Même si on s'adresse à quelqu'un tout en haut de la hiérarchie, rien ne garantit que cela ne s'ébruitera pas. Non, nous devons découvrir ce qui se passe avant que Stuart ne meure. Il a déjà échappé à deux tentatives de meurtre. La troisième pourrait être la bonne.

Il se tut brusquement, puis se leva et marcha vers la porte qui donnait sur l'extérieur.

— Il y a quelqu'un dehors, dit-il à voix basse.

— David, mon oncle tient un bar-restaurant et nous sommes vendredi soir, repartit Ashley avec impatience. Forcément qu'il y a du monde dehors.

David secoua la tête.

— Non. Il y avait quelqu'un en train de nous écouter.

Ashley réprima un soupir.

— Très bien, allons voir. Il y a toujours des flics dans le bar.

— Pas de flics !

— Parfait. Je vais aller chercher mon oncle.

Elle se tourna vers la porte. David la prit par l'épaule.

— Attendez. Il faut que je m'en aille d'ici. Allez trouver votre oncle, faites le tour des lieux et enfermez-vous à double tour, avant de vous coucher. Moi, je file. Et pour l'amour du ciel, ne faites confiance à personne.

— Je ne dois pas faire confiance à des officiers de police assermentés, mais il faut que je vous fasse confiance à vous, c'est ça ?

— Je veux juste que Stuart reste en vie. Ecoutez, je vais essayer d'en apprendre davantage. Je ne sais pas encore comment, mais je vais faire tout



mon possible. Donnez-moi encore vingt-quatre heures. Si je ne trouve rien de tangible, vous ferez appel à quelqu'un en qui vous avez confiance et que Dieu nous vienne en aide.

— Entendu. Ne bougez pas. Je reviens dans un moment.

Elle laissa David dans sa chambre. N'était-elle pas folle de lui faire confiance ? En même temps, elle avait le sentiment qu'il disait la vérité — en tout cas, la vérité telle qu'il la percevait.

Tout de même, un flic pourri...

Mais pourquoi pas ? Les flics ne sont pas infaillibles. Et les ripoux existent, même s'ils sont rares.

Elle traversa la maison et entra dans le bar.

— Ashley ? s'étonna Nick. Tu es encore debout ?

— Ouais, à peine. Dis-moi, tu veux bien faire le tour du propriétaire avec moi ?

— Pour quoi faire ?

— Je ne sais pas. J'ai entendu du bruit.

— Un vendredi soir ? Comme c'est bizarre !

— S'il te plaît, Nick.

— Bon, bon, d'accord.

Nick ouvrit le coffre-fort et prit son revolver. Il le pressa contre sa cuisse, afin de ne pas attirer l'attention, et sortit sur la terrasse avec Ashley, avant de faire le tour du bâtiment. Ils ne virent rien et ne croisèrent personne.

— Qu'as-tu entendu, exactement ? demanda Nick.

Ashley eut un haussement d'épaules.

— Je ne sais pas. Un bruit qui m'a paru bizarre. Je suis désolée de t'avoir dérangé pour rien.

— Tu ne m'as pas dérangé. Tu ne m'as jamais dérangé. Mais je crois qu'on a besoin de parler, tous les deux — une vraie conversation.

La jeune femme acquiesça d'un signe de tête. Elle sentait poindre une migraine et ne savait plus qui croire ou que penser. La raison lui dictait d'alerter la police, mais son instinct lui soufflait le contraire, et notamment que David Wharton ne mentait pas. Le cas échéant, elle mettrait la vie de Stuart en danger, si elle s'adressait aux flics.

Ils arrivèrent devant la porte de la chambre d'Ashley donnant sur l'extérieur. Nick l'ouvrit. D'abord surprise, Ashley comprit bien vite que David s'était éclipsé. Comme elle, il était déchiré — il lui faisait confiance, et, en même

temps, il se méfiait.

— Ash, tu as peur que quelqu'un rôde autour de chez nous et tu laisses ta porte ouverte ?

— Je ne m'en suis pas rendu compte, répondit-elle d'un air piteux.

Nick entra, revolver au poing, faisant signe à sa nièce de se tenir derrière lui. Une fouille rapide de la pièce ne donna rien : la chambre, la salle de bains et les placards étaient vides. Il regarda même sous le lit.

— Rien ? fit Ashley.

— Si. Des moutons.

Ashley grimaça.

— Il faut que je passe l'aspirateur.

— Bon, je vais faire le tour de la maison, maintenant, reprit Nick.

— Je viens avec toi.

— Ashley, je suis armé et il y a encore trois ou quatre flics accoudés au bar. Je ne risque rien. Verrouille bien tes deux portes et va te coucher.

— Je ne dormirai pas tant que je n'aurai pas fait le tour de la maison avec toi.

— Comme Mademoiselle voudra !

Ils se rendirent dans toutes les pièces, ouvrirent tous les placards, inspectèrent chaque recoin. Nick regarda même sous son propre lit, ce qui réveilla Sharon.

— Quelque chose ne va pas ? s'enquit-elle d'une voix ensommeillée.

— Non, chérie. Rendors-toi.

Elle sourit à son compagnon et referma les yeux.

Nick ressortit.

— Personne, dit-il.

— Merci, murmura Ashley. Bon. Je vais me coucher.

Elle l'embrassa et revint dans sa chambre. Puis, une fois les deux portes verrouillées, elle hésita. Sa fatigue était telle qu'elle n'arrivait plus à réfléchir ; elle avait désespérément besoin de dormir. Mais avant de s'allonger, elle décrocha le téléphone, sur sa table de chevet, et composa un numéro.

La voix de Nathan Fresia lui répondit, très lasse.

— Nathan, bonsoir, c'est Ashley.

— Ashley... tu sais l'heure qu'il est ?

— Oui. Je suis désolée. Vous êtes avec Stuart ?

— Oui. Lucy va beaucoup mieux, tu sais. Je pense qu'elle pourra me rejoindre dès demain matin.

— Tant mieux. Nathan, ce que je vais vous dire va sans doute vous paraître bizarre, mais... je vous en prie, ne laissez pas Stuart tout seul, même une seule seconde..., même quand les policiers sont à sa porte. D'accord ?

— Ashley, que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas, au juste. Mais restez près de lui. Tout le temps. D'accord ? Je passerai demain.

— D'accord. Il va peut-être revenir à lui, demain. Ce serait bien, si tu étais là.

— Oui, ce serait merveilleux. Vous êtes sûr qu'il va bien ?

— Il est sous mes yeux, Ashley. Il a bonne mine, je t'assure. Prions pour que tout se passe bien...

— Oui, prions. Bonne nuit, Nathan. A demain.

Ashley raccrocha et respira profondément. Stuart allait bien. Ses parents ne quitteraient pas son chevet. Même un policier ne réussirait pas à se glisser dans sa chambre pour lui faire du mal.

En admettant que, vraiment, un policier soit mouillé dans l'affaire. Elle avait encore du mal à accepter une telle idée...

Demain matin, elle se rendrait à l'hôpital à la première heure. Mais avant, elle devait se reposer.

Elle s'allongea sur son lit, tout habillée, et s'assoupit dans la seconde qui suivit.

Mary Simmons était de corvée de petit déjeuner — même si elle ne considérait pas cela comme une corvée. Bien au contraire. Elle adorait faire du pain. Tandis qu'elle pétrissait la pâte, elle réfléchissait — à la vie, à la sérénité à laquelle elle aspirait.

Elle se sentait bien, ici. Une existence simple et paisible...

Soudain, Ross, un jeune membre des Krishnas, entra dans la cuisine.

— Quelqu'un demande à te voir, Mary. Il dit que c'est urgent.

— L'inspecteur de police ? demanda la jeune femme.

Ross secoua la tête.

— Non. Il est...

Il s'interrompit. Le visiteur l'avait suivi dans la cuisine et Mary le regarda

comme on regarde un fantôme, avant de pousser un petit cri.

— Mary, quelque chose ne va pas ? fit Ross, vaguement inquiet.

— Non, non, répondit celle-ci.

— Je peux te parler en privé ? demanda le nouveau venu.

— Oui, bien sûr, dit Mary. Ross, tu peux nous laisser ?

Le jeune homme s'éclipsa.

— John ! s'exclama Mary, un sanglot dans la voix, dès que la porte fut refermée.

L'homme marcha vers elle et posa un genou à terre, avant de prendre les deux mains de la jeune femme entre les siennes.

— Mary, chère, chère Mary, je suis désolé de venir te déranger jusqu'ici. Tu as trouvé ce que tu cherchais ?

— Je crois, repartit-elle en passant ses doigts dans les cheveux de l'homme. Je te croyais mort...

— Je l'étais quasiment. Ensuite, laisser croire que je l'étais vraiment m'a paru une bonne idée.

— Mais...

— Mary, j'ai besoin de ton aide.

— Je ne peux pas t'aider. Je ne peux aider personne.

— Au contraire, Mary. Tu es la seule à pouvoir quelque chose.

— John, j'ai une vie, ici.

— Mais tu as aussi besoin de trouver la paix, et tu n'y arriveras jamais si tu ne m'aides pas. Je touche au but, Mary. Je suis tout près de démasquer enfin les salopards qui ont failli détruire nos vies. Il faut que tu m'aides.

— John... Je ne peux pas !

— Mary, pour l'amour de Dieu ! Tu ne veux donc pas que justice soit faite ? Tu ne veux pas te venger de ces gens qui nous ont utilisés et manipulés, tous ?

— Je ne veux pas aller en prison. Que veux-tu faire ? C'est illégal ?

— Oui. Illégal, mais nécessaire.

La jeune femme soupira et baissa les paupières. Puis elle dénoua le tablier qui lui ceignait la taille.

— Tu es en voiture ?

— Mieux encore, dit-il en retrouvant son sémillant sourire.

— J'ai trouvé Dieu.

Jake leva la tête. Avait-il imaginé ces mots ? Peter Bordon n'avait pas bougé. Il avait toujours les yeux clos.

Puis ses lèvres bougèrent.

— J'ai trouvé Dieu... J'ai trouvé Dieu...

Jake se pencha en avant. Les mots étaient chuchotés. Bordon ouvrit les yeux. Son regard était fixe, comme s'il ne voyait rien.

— J'ai trouvé Dieu, cria-t-il brusquement. Mon Dieu, m'acceptez-vous ? Pardonnez-moi !

Jake se tourna vers le médecin, qui fit la moue.

— Il est en train de mourir, dit-il à voix basse. Il délire. Je doute que vous obteniez quoi que ce soit, mais allez-y, posez vos questions.

Jake s'assit au bord du fauteuil et approcha son visage de celui du mourant.

— Peter, c'est Jake Dilessio. Vous vouliez me parler.

Un sourire passa sur les lèvres de Bordon.

— Jake.

Il tenta de tourner la tête, n'y parvint pas.

— J'ai mal... les cachets... je ne peux pas penser. Seigneur... Dieu me pardonne.

— Peter, il faut que vous m'aidiez.

— Je n'ai pas tué... je n'ai pas tué... mais... je savais.

— Peter, qui a tué ? Il faut qu'on l'arrête. Peter, on dit que le Seigneur pardonne, en effet. Aidez-nous. En Son nom.

— J'ai mal... les cachets... non, pas de cachets... je ne peux pas les avaler... oh, j'ai si mal... Seigneur, ce sera tellement bon de ne plus avoir mal... Mon Dieu, voulez-vous de moi ?

— Peter, aidez-moi, supplia Jake.

Bordon déglutit péniblement. Puis il parvint presque à se tourner vers Jake et ce dernier fut stupéfait de voir que ses yeux étaient pleins de larmes.

— Votre partenaire... Jake. Je ne savais pas... Nancy... elle est venue... elle était avec moi... non, non, je ne l'ai pas tuée... mais je savais...

— Peter, je vois votre peine, je sens vos remords. Aidez-moi. Donnez-moi des noms. Nancy est venue vous voir. Vous ne la connaissiez pas, parce qu'elle n'était jamais venue avec moi. Mais quelqu'un savait qui elle était et ce qu'elle faisait. Qui ? Qui était-ce ?

Bordon prononça quelques mots inintelligibles.

— Quoi ? Pour l'amour du ciel, Peter...

Le mourant referma les yeux et Jake dut se retenir pour ne pas l'attraper par les épaules et le secouer.

— Peter, donnez-moi un nom. J'ai besoin d'un nom.

Les lèvres de Bordon remuèrent de nouveau.

— Si belle... Je lui ai dit que j'étais désolé...

— Je sais que vous êtes désolé, Peter. Aidez-moi à retrouver son meurtrier... et le vôtre.

— Les flics ! hurla Bordon.

— Peter, donnez-moi un nom ! s'écria Jake, au comble du désespoir et de la frustration. D'autres personnes risquent encore de mourir.

— Jake... votre partenaire... pardon... pardon... Seigneur, pardon...

— Il délire, intervint posément le médecin.

— Il avait dit qu'il me ferait tuer... il l'a prouvé... mort... mort...

Si les lèvres de Bordon bougeaient toujours, plus aucun son ne s'en échappait.

— Jake, dit-il encore, dans un souffle.

Jake avait pratiquement collé son oreille contre la bouche de Bordon. Soudain, ce dernier se figea.

Un moment plus tard, le médecin s'approcha du lit et examina le blessé.

— Il est mort, dit-il. Désolé, inspecteur. Vous n'obtiendrez plus rien de lui.

## 22.

Le restaurant venait d'ouvrir, lorsque Katie appela Nick. Sharon le demandait au téléphone.

Nick s'excusa auprès des clients qu'il était en train de servir et alla prendre le combiné.

- Salut, ma belle.
- Nick, j'ai besoin que tu viennes me retrouver, s'il te plaît.
- Maintenant ? On est samedi après-midi, Sharon, et...
- S'il te plaît, c'est important.
- Que se passe-t-il ? Quelque chose ne va pas ?
- Je ne veux pas en parler au téléphone.

Nick fronça les sourcils. Sharon se comportait de façon bien étrange, depuis quelque temps... Il regarda autour de lui. Les clients ne cessaient d'arriver et ils venaient à peine d'ouvrir les portes. Katie était là, cependant, et le reste de l'équipe était au complet. Ashley dormait encore, mais si Katie était débordée, elle pourrait toujours la réveiller.

- Nick, insista Sharon, j'ai vraiment besoin de toi. J'ai peur. J'ai même peur de te parler, une fois que tu seras en face de moi. Mais il le faut. C'est nécessaire. Aujourd'hui. Quelles que soient les conséquences.
- Bon, bon... si tu as besoin de moi, j'arrive, répondit Nick. Où veux-tu que je te retrouve ?

Sharon lui donna une adresse.

- Je cherche quoi, exactement ?
- Tu comprendras, quand tu arriveras, repartit Sharon, avant de raccrocher.
- John, tu es complètement fou, murmura Mary. L'hôpital grouille de monde.
- Tant mieux. On a besoin de tous ces gens.

Il ajusta le masque chirurgical qu'il venait de voler dans la pièce où l'on stockait le matériel et regarda Mary, comme elle poussait une mèche de cheveux blonds sous son bonnet. Bien. On ne voyait que ses yeux — de jolis yeux bleu pâle, assortis au pyjama de bloc qu'elle portait.

Personne ne le reconnaîtrait, non plus : il avait mis des lentilles de contact. Il était doué pour le maquillage, et avec ses faux sourcils gris et broussailleux, on ne pouvait le prendre que pour un homme d'une cinquantaine d'années, au moins.

— Tu es fou, répéta Mary.

— Je ne suis pas fou, répondit John Mast. Je suis désespéré. Allons-y.

Jake se mit en chemin vers 14 heures.

Il s'arrêta à la cafétéria du péage d'entrée de l'autoroute afin d'avaler rapidement un café et un sandwich, puis il reprit la route, pressé d'arriver à Miami. L'étrange pressentiment le taraudait qu'il n'arriverait jamais assez vite ou assez tôt.

Les quelques mots qu'il avait arrachés à Bordon tourbillonnaient dans son esprit, valsant avec sa liste de faits...

Il en avait le tournis.

Bordon ne lui avait pas livré de noms, mais il avait admis sa complicité. Il avait nié, en revanche, avoir commis les meurtres lui-même. Ce n'était pas vraiment étonnant ; Jake avait longtemps cru que Bordon était le cerveau de toute l'opération, celui qui donnait les ordres.

Manifestement, ce n'était pas le cas.

Bordon avait été assassiné. L'enquête au sein de la prison permettrait peut-être d'identifier celui qui avait initié la rixe, mais cela prendrait du temps. Or, Jake n'avait pas de temps à perdre.

Alors... Peter Bordon avait vu Nancy Lassiter. Peut-être même était-il l'homme avec lequel elle avait couché, la nuit de sa mort. Elle avait sans doute découvert quelque chose et décidé de violer les règlements pour qu'enfin la vérité éclate. C'était un bon policier et Jake imaginait sans peine les dilemmes qu'elle avait dû affronter, au fil des heures, lors de cette nuit qui lui avait été fatale...

En arrivant au péage de sortie, il fut pris dans des embouteillages et, tandis qu'il avançait au pas, il jeta un coup d'œil sur le bloc-notes qu'il avait posé près de lui, sur le siège du passager. Il le prit et tourna les pages, parcourant ses notes pour la énième fois, regardant longuement le croquis de la scène de l'accident qui lui avait fait penser que les deux affaires étaient peut-être liées. Soudain, il fronça les sourcils, s'avisant pour la première fois que deux pages étaient collées l'une à l'autre.

Il les détacha et son cœur eut un raté.

Ashley avait fait un autre croquis — un portrait, cette fois — et l'homme qu'elle avait dessiné n'était autre que John Mast. John Mast qui se faisait peut-



être passer pour mort, qui avait peut-être revêtu l'identité de David Wharton, ce même David Wharton qui avait traîné à l'hôpital et aiguillé les flics sur des fausses pistes.

Jake sentit ses cheveux se hérissier sur sa tête et il fourra la main dans sa poche pour attraper son portable. Il appela d'abord le cellulaire d'Ashley, pour tomber sur le répondeur.

— Ashley, c'est Jake. Quoi que tu fasses, ne laisse pas David Wharton t'approcher, tu m'entends ? Ne le suis pas, ne l'écoute pas, fais très attention. Je ne suis plus très loin de Miami.

Il hésita, avant d'ajouter :

— Quels que soient tes sentiments vis-à-vis de moi, Ashley, je t'en supplie, écoute-moi. J'ai des raisons de croire que cet homme est impliqué dans les meurtres de quatre femmes, et peut-être aussi dans l'attaque dont ton ami a été victime.

Il raccrocha et appela le bar, espérant que Nick répondrait. Ce fut Katie qui décrocha. Nick était sorti ; elle ne savait pas où il s'était rendu.

— Et Ashley ?

— Ashley a dormi jusqu'à midi, vous vous rendez compte ? Après ça, j'avais un monde fou, ici, et...

— Katie, est-elle encore là ou pas ? Il faut absolument que je lui parle.

— Non, non, elle est partie pour l'hôpital, il y a une heure environ.

— D'accord. Merci.

Tout en continuant d'avancer au pas, il appela l'hôpital et tomba sur un message enregistré lui conseillant de composer différents numéros qui ne le menèrent nulle part. Il finit par raccrocher en jurant et joignit Carnegie.

— Carnegie, c'est Dilessio. Ecoutez, j'ai de plus en plus de raisons de penser que John Mast et David Wharton ne sont qu'une seule et même personne. Ashley a dû être en contact avec lui, car je viens de trouver un portrait qu'elle a fait. John Mast est bel et bien vivant. Elle doit être à l'hôpital, là. Pouvez-vous vous y rendre et lui dire de faire attention ? Il faut appréhender ce type le plus rapidement possible.

Il coupa la communication au moment où il franchissait enfin le péage. Il lui restait une quarantaine de kilomètres à parcourir avant d'arriver à l'hôpital.

Quelques minutes plus tard, Carnegie le rappela.

— Jake, je suis à l'hosto. On devrait avoir du nouveau assez vite. Les médecins sont persuadés que Stuart Fresia est en train de sortir du coma — toutes sortes d'activités cérébrales et d'autres trucs auxquels je ne comprends

rien. Quoi qu'il en soit, on vient de l'emmener pour lui faire un scanner, je crois. Ils espèrent qu'il pourra parler d'ici à ce soir.

— Et Ashley Montague ? demanda Jake.

— Elle était là, il y a quelques minutes à peine. Elle a accompagné Stuart et ses parents, pour le scanner.

— Vous lui avez répété ce que je vous avais dit ?

— Oui. Elle m'a promis de rester là jusqu'à votre arrivée.

Jake eut un soupir de soulagement.

— Bravo. Quoi qu'il arrive, veuillez bien à ce qu'elle ne s'en aille pas. Je n'en ai plus pour très longtemps.

Les yeux fixés sur la route, le front plissé, Jake ressassa les dernières paroles de Bordon et tourna les pièces du puzzle en tous sens. Il franchit un long tunnel, et, en sortant, vit clignoter le signal d'appel. C'était Ashley et elle lui avait laissé un message. Maudit tunnel !

— Jake, je viens de parler à Carnegie, disait-elle sur un ton un peu crispé. Je suis désolée, j'ai perdu mon portable. J'ai eu des conversations très étranges avec David Wharton. Je sais que tu penses qu'il est quelqu'un d'autre — un certain John Mast, m'a dit Carnegie. Je ne sais pas. Wharton m'a paru sincère. Tu vas encore dire que je suis une idiote sans expérience, mais il est absolument convaincu qu'un flic pourri est impliqué dans l'affaire — un ou plusieurs. Je suis à l'hôpital. Je... je dois reconnaître que je ne sais plus à qui faire confiance. Si... si, pour une raison ou pour une autre, tu ne me vois pas, j'ai laissé quelque chose pour toi. Dans un endroit petit et étroit. Je... je te verrai à ton arrivée.

Jake sentit son estomac se soulever et manqua faire une sortie de route.

Il venait d'entendre la voix de Bordon criant : « Des flics ! »

Non. C'était impossible. Mast essayait encore de les lancer sur une fausse piste. Et pourtant...

Il regarda le compteur de vitesse. Bordon avait vu Nancy. Il savait qu'elle avait été assassinée ; peut-être même était-il présent, au moment des faits. Mais il n'était pas le meurtrier ; sa main n'était pas celle qui avait porté le coup fatal. *Votre partenaire... si belle...*

« Au diable la limitation de vitesse ! » décida brusquement Jake. Il actionna la sirène et écrasa le champignon.

John Mast connaissait l'agencement de l'hôpital comme sa poche. Non seulement il avait su comment aborder le flic qui gardait l'entrée de la chambre de Stuart Fresia, mais il avait aussi convaincu les parents du jeune homme, et même Ashley Montague. Il détenait la feuille de température du

patient et il avait donné tous les papiers nécessaires aux infirmières. Il avait imité la signature du Dr Ontkean à la perfection et il était calme, enjoué, parfaitement naturel. Il proposa au policier de garde de les accompagner et encouragea M. et Mme Fresia à faire une petite pause à la cafétéria.

Lorsqu'ils s'engagèrent dans le couloir, néanmoins, Ashley fronça les sourcils.

— Le panneau indiquant la salle des scanners pointait dans l'autre direction, celle du service des urgences, remarqua-t-elle d'un air soupçonneux.

Aussitôt, le gardien qui les suivait se rapprocha, la main sur son revolver.

John jeta un regard à Mary, priant pour qu'elle se montre à la hauteur de la tâche. Il fallait absolument qu'il quitte l'hôpital avec Stuart, et pour cela, ils devaient attirer le flic et Ashley dans un endroit tranquille, avant de s'occuper d'eux.

Ouf ! Mary ne cilla pas.

— Nous prenons des précautions particulières, avec ce patient, expliqua-t-elle calmement.

— Par ici, dit John, levant les yeux vers le policier, tandis qu'il faisait signe à Ashley d'entrer dans la pièce devant laquelle ils venaient de s'arrêter. Si vous voulez bien m'aider à pousser le lit dans le coin, là...

Il hocha la tête à l'intention de Mary et celle-ci tira une seringue hypodermique de sa poche et l'enfonça dans le bras du policier en un mouvement aussi bref que fluide.

L'homme s'écroula avant même qu'Ashley remarque quoi que ce soit : elle regardait John avec défiance. Déjà, Mary était près d'elle et lui enfonçait une deuxième seringue dans le bras. Ashley s'écroula à son tour à côté du policier.

— Bon boulot, Mary, déclara John. Nous avons accompli la moitié du travail. Hissons-les sur la civière et tu couvriras leur visage avec le drap.

— Pourquoi faut-il couvrir leur visage ? fit Mary.

— Le chemin le plus sûr et le plus court pour sortir d'ici passe par la morgue, répondit-il.

Mary baissa la tête.

— Allons-y.

Ashley se réveilla avec l'impression d'avoir la tête dans le brouillard. Peu à peu, elle se rappela tous les événements qui avaient précédé l'instant où le monde avait brutalement basculé dans le noir — tous, depuis le début de la journée. D'abord, elle s'était réveillée incroyablement tard. Puis elle avait pris une douche, s'était habillée à la hâte et avait couru au restaurant dans l'espoir de parler à Nick. Mais ce dernier était sorti et Katie était débordée. Elle leur

avait donné un coup de main pendant le service du déjeuner.

Nick ne revenant pas, elle était partie pour l'hôpital. Là, elle avait vu Stuart et ses parents. Nathan et Lucy Fresia étaient heureux, pleins d'espoir. Carnegie était arrivé et lui avait transmis le message de Jake, au sujet de David Wharton. Elle avait essayé d'appeler Jake, mais il n'avait pas répondu et elle avait dû se contenter de laisser un message sur son portable.

Les techniciens étaient arrivés pour emmener Stuart dans la salle des scanners. Ils étaient aimables et avaient répondu à toutes les questions sans hésiter, même si leurs voix étaient étouffées par le masque chirurgical qui couvrait leurs visages.

L'homme avait même proposé que le policier de service les accompagne.

C'est là qu'elle était tombée dans le piège. Elle aurait dû reconnaître David Wharton, reconnaître son regard, en dépit des lentilles de contact et des faux sourcils — surtout après l'avertissement de Carnegie. Hélas, elle avait été trop lente.

Elle était consciente, maintenant, mais n'osait pas encore ouvrir les yeux. Petit à petit, elle souleva ses paupières.

— Ashley ?

La voix lui parvint de très loin. Cette voix...

Un visage était penché sur le sien. Elle finit d'ouvrir les yeux. Ni sa bouche ni son cerveau ne paraissaient vouloir lui obéir.

— Stuart ? parvint-elle enfin à murmurer, incrédule.

— Oui. C'est moi.

Jake était à moins de cinq minutes de l'hôpital lorsque Carnegie l'appela de nouveau. Il l'écouta, au comble de la stupéfaction, tandis que ce dernier lui annonçait la nouvelle de l'enlèvement de Stuart Fresia. Il se mit à aboyer des questions, tel un sergent instructeur, et la pensée le traversa qu'il devrait des excuses à Carnegie, plus tard...

Tout avait l'air en règle, expliqua ce dernier. Les techniciens étaient arrivés avec le dossier de Stuart et une autorisation signée du médecin. Les infirmières avaient donné le feu vert. Ils avaient même invité le policier en faction à les accompagner.

On avait retrouvé ce dernier dans une ancienne salle d'examen désaffectée. Il commençait à peine à revenir à lui. Stuart et Ashley avaient disparu, en revanche. L'hôpital grouillait de policiers qui fouillaient les lieux jusque dans les moindres recoins, mais ils n'avaient encore rien trouvé.

— Forcément, déclara Jake sur un ton sec. Ils ne sont plus

là.

— Jake, les kidnappeurs étaient un homme d'une cinquantaine d'années au moins, et une femme entre trente-cinq et quarante ans. M. et Mme Fresia me les ont décrits, et les infirmières aussi. Il ne peut pas s'agir de John Mast.

Jake avait des doutes, à ce sujet, mais il les garda pour lui. Il y avait encore trop de zones d'ombre, trop de questions qui restaient sans réponse.

— Vous venez quand même ? reprit Carnegie.

— Non. Je vais les chercher.

— Jake, tenez-moi au courant, d'accord ?

Ashley eut un violent mouvement de recul et se cogna la tête. Elle était allongée à côté de Stuart et ce dernier, blanc comme un linge, ressemblait à un réfugié échappé d'un camp de prisonniers de guerre. Il lui sourit, cependant, avant de demander :

— Ça va ?

Elle le regarda, les yeux mi-clos, et secoua la tête. Elle voulut se redresser, mais retomba aussitôt sur la civière, la tête lourde. David Wharton — ou John Mast — se tenait devant eux, à côté d'une femme qu'elle ne connaissait pas, mais quelle reconnut : c'était la technicienne qui lui avait enfoncé la seringue dans le bras. Elle était mince, avec de grands yeux bleus et des cheveux blonds.

— Que se passe-t-il ? fit Ashley sur un ton péremptoire.

— C'est un sacré flic, hein ? dit Stuart d'une voix faible. On pourrait très bien être des criminels endurcis, cela ne l'empêcherait pas d'essayer de nous intimider avec ses grands airs autoritaires.

— Ashley, je suis désolé, dit John Mast.

Il avait ôté ses lentilles de contact et ses faux sourcils.

— Bonjour, dit la jeune femme. Je suis Mary.

— Vous savez ce dont vous venez de vous rendre coupables ? reprit Ashley. Double kidnapping, et... et tout ce que j'ignore encore. Vous n'êtes pas David Wharton, n'est-ce pas ? Ce type n'a peut-être même jamais existé. Votre nom est John Mast.

— Ashley, je n'ai pas beaucoup de forces, mais je vais essayer de t'expliquer, commença Stuart.

— Non, intervint John. Ménage-toi. Elle est encore trop assommée pour pouvoir me faire du mal. J'ai quelques minutes pour tout lui raconter.

— Vous m'avez menti ! s'emporta Ashley.

— Oui, mais j'avais de bonnes raisons. Il le fallait. Il fallait que je sois sûr de vous, sûr de pouvoir vous faire confiance. Oui, je suis John Mast. Et j'ai fait de la prison, comme Bordon, pour une histoire de fraude. Mais je n'ai jamais trempé dans tout ce merdier. A l'époque, j'ai gardé le silence parce que Peter Bordon m'avait prévenu qu'on nous tuerait, si nous n'allions pas en prison purger notre peine et si nous ne nous taisions pas jusqu'au jour de notre mort. Vous n'allez peut-être pas me croire, mais je n'ai jamais su et je ne sais toujours pas qui a tué ces femmes. Je sais seulement que l'un d'eux est un flic. J'étais dans la maison, la nuit où Nancy Lassiter est venue. Je l'ai aperçue, avec Peter. Peter aimait les femmes et j'ai pensé qu'il l'avait rencontrée quelque part et séduite. Je ne savais pas ce qui se passait exactement. J'étais dans ma chambre. Puis, tard cette nuit-là, j'ai entendu la porte, j'ai entendu quelqu'un entrer et engueuler Peter, lui dire qu'il était un crétin, qu'il avait ramassé un flic et qu'il avait intérêt à s'assurer qu'elle ne leur échapperait pas. D'autant plus qu'elle pouvait le reconnaître, car ils travaillaient ensemble. C'est comme ça que j'ai compris qu'il y avait au moins un flic qui trempait dans l'affaire.

Ashley secoua la tête.

— Qu'essayez-vous de me dire ? Que c'est un policier qui a tué Nancy Lassiter ?

— J'en ai bien peur, répondit John. Mais il n'était pas seul. Il y avait un autre homme, cette nuit-là. Je ne les ai vus ni l'un ni l'autre. Je n'ai jamais ouvert ma porte. J'étais terrifié. Mais j'ai entendu une troisième voix et j'ai cru comprendre qu'il s'agissait de l'homme que Peter appelait le « parrain » de la secte. Je savais qu'il se passait des choses, certaines nuits, mais je ne le savais jamais à l'avance. Tout le monde se retrouvait enfermé, ces soirs-là.

Il s'interrompit un instant et respira profondément.

— Je ne crois pas que Peter a tué ces femmes, non plus. Mais il était au courant, et il savait aussi pourquoi. Il savait que les meurtres étaient déguisés en crimes rituels — un genre de punition pour une transgression religieuse. Une belle foutaise. Ces femmes avaient dû surprendre des choses qu'elles n'auraient pas dû voir, et on les a tuées.

Il se tut de nouveau, et, cette fois, il garda le silence un moment, avant de reprendre :

— Tout le monde a cru que j'avais péri dans un accident d'avion, peu de temps après ma sortie de prison. Je me suis dit que ce n'était pas plus mal. La mer m'a rejeté sur une plage et je me suis débrouillé pour obtenir une nouvelle identité — celle d'un type qui est mort pendant la Seconde Guerre mondiale. Voilà.

Ashley sentait revenir ses forces et elle leva la main pour se frotter le crâne.

— Désolée, dit Mary. On vous a un peu cogné la tête, quand on vous a hissée dans l'ambulance.

— Super, marmonna Ashley.

Puis elle se tourna vers Stuart. Ce dernier avait fermé les yeux et semblait inconscient.

— Stuart ?

Aussitôt, il ouvrit les paupières.

— Désolé, j'essaie de me reposer. Je ne me sens pas encore bien solide.

— Justement, ce kidnapping, c'est de la folie ! s'exclama Ashley. Tu as besoin d'être suivi par des médecins, au sein d'un hôpital.

— Et de continuer à prendre le risque que quelqu'un s'introduise dans sa chambre et réussisse à l'assassiner ? intervint John.

Ashley hésita et regarda Stuart, qui acquiesça simplement d'un signe de tête.

— Et vous, Mary, qui êtes-vous ? fit alors la jeune femme.

— Je faisais partie de la secte, répondit Mary. Les femmes qui ont été tuées étaient mes amies.

Ashley digéra cette information.

— Désolée, dit-elle au bout d'un moment.

Puis elle secoua la tête.

— Où sommes-nous ? Et pourquoi m'avez-vous kidnappée, moi aussi ?

— Parce que vous avez insisté pour accompagner Stuart. Parce que vous êtes Hic, aussi.

— Je ne suis pas Hic, dit Ashley avec lassitude. Je travaille seulement pour eux.

— Peu importe. Vous connaissez du monde.

— Où sommes-nous ?

— Chez nous, bien sûr. Dans la propriété voisine de celle de la communauté.

— Vous savez qu'on va finir par nous retrouver.

— Sans doute. Mais avec un peu de chance, pas avant que nous ayons réussi à réunir des preuves.

— Des preuves de quoi ? Et comment comptez-vous les réunir, ces preuves ?

— Il va se passer quelque chose, ce soir.

— Comment le savez-vous ?

— Nos voisins se réunissent pour une de leurs soirées de chansons. Ils seront tous à l'avant, du côté de la maison, pendant que ce qui nous intéresse se déroulera au fond de la propriété, du côté du canal. Vous ne comprenez donc pas ? Ils se font manipuler. Je suis prêt à parier que le même « parrain » a financé Caleb Harrison. On lui demande simplement de ne pas faire attention à ce qui se passe du côté du canal, de temps à autre. Si nous arrivons à le prouver, je suis sûr que nous pourrions aussi lier cette affaire à celle des meurtres.

Ashley fit la moue.

— Hum... Comment avez-vous rencontré Stuart ?

John eut un haussement d'épaules un peu gêné.

— J'ai vraiment écrit des articles pour ce tabloïd.

— On a fait connaissance au canard, confirma Stuart.

La jeune femme se redressa.

— Bon, admettons que je vous croie. Nous avons besoin d'aide. Nous savons qu'il y a au moins deux hommes, au-dehors, qui sont prêts à tuer sans sourciller. Il faut alerter la police.

— Ashley, vous n'avez rien entendu, ma parole ! se récria John. Je vous ai dit qu'il y a au moins un flic qui est mouillé dans cette affaire. Et nous ignorons qui.

— Un flic pourri ne signifie pas que tout le département est pourri aussi. Il doit y avoir quelqu'un en qui nous pouvons avoir confiance.

— Qui ?

— Dilessio, répondit-elle sur un ton posé. Jake Dilessio. Il n'est pas pourri.

— Possible. En tout cas, il ne m'a pas lâché d'une semelle, surtout après la mort de sa coéquipière. C'est à cause de lui que j'ai atterri en taule.

— Pourquoi ne pas lui avoir dit que Nancy Lassiter était avec Bordon, la nuit où elle a été tuée ?

— J'avais peur, répondit John, simplement. J'avais à peine vingt et un ans. Bordon m'avait répété maintes fois que si j'ouvrais la bouche, je signais mon arrêt de mort.

— Pourquoi maintenant, dans ce cas ? Qu'est-ce qui a changé, par rapport à cette époque ?

— Je suis déjà mort lors d'un accident d'avion. Quand je me suis retrouvé sur cette plage, encore vivant, j'ai su que je devais absolument retrouver celui



ou ceux qui avaient détruit tant de vies.

— Alors appelons Dilessio.

— Cela ne servira à rien. J'ai déjà essayé. Je lui ai laissé un message anonyme sur son répondeur avec assez d'indices pour le mettre sur la voie. Il ne s'est rien passé du tout.

— Son répondeur... sur son bateau ? demanda Ashley.

— Oui.

— Je parie qu'il ne l'a jamais entendu. Il est convaincu que quelqu'un s'est introduit chez lui. Ce quelqu'un a très bien pu effacer votre message... Il a peut-être même cru que Bordon était celui qui vendait la mèche, ajouta Ashley, poursuivant son raisonnement à voix haute. Cela expliquerait la rixe à la prison et l'assassinat de Bordon. Ecoutez, je sais que Dilessio n'est pas un flic pourri. Et nous avons besoin d'aide.

— Ouais, c'est ça ! On l'appelle, il alerte le département et aussitôt, le meurtrier sait exactement où nous trouver. Il y a autre chose, en plus : il vit dans la marina.

— Et alors ? s'exclama Ashley. Moi aussi.

— Justement. Je suis sûr qu'il se passe quelque chose aux alentours du restaurant. Je ne racontais pas d'histoires, hier soir. Quelqu'un se trouvait derrière la porte, en train de nous écouter.

Ashley hésita. Jake était convaincu qu'on s'était introduit à l'intérieur de son bateau et qu'on avait fouillé dans ses affaires. Si John avait laissé un message sur son répondeur, l'intrus avait très bien pu l'écouter et l'effacer. Elle-même avait été poussée par-dessus bord. Et quelqu'un était entré dans sa chambre, aussi...

Sharon.

Sharon qui avait promis de lui parler, ce jour-là, mais qui n'était pas encore revenue, quand elle était partie pour l'hôpital...

— Il faut appeler Jake, répéta-t-elle avec entêtement.

John ouvrait la bouche, visiblement prêt à discuter encore, quand il se figea subitement et tourna la tête.

— Chut, fit-il.

Tous entendirent un léger bruit, alors, comme un frottement le long du mur extérieur.

— Ce sont peut-être les flics, chuchota Ashley.

— Il faut protéger Stuart, répondit John sur le même ton. Mary, reste avec

lui. Ashley, je vais voir ce que c'est. J'ai un revolver. Volé, mais je sais m'en servir.

Ashley commença à le suivre. Une inspiration la fit alors se tourner vers Mary :

— Poussez cette commode devant la porte, après notre départ, dit-elle à voix basse. En fait, poussez tout ce que vous pourrez devant la porte. Et bloquez la fenêtre avec cette armoire. Vous comprenez ?

— Bien sûr, répondit Mary, écarquillant les yeux comme si elle réalisait tout à coup le danger qu'ils couraient.

Sans compter qu'elle allait se retrouver seule à veiller sur un homme aussi faible qu'un chat affamé.

Ashley hocha la tête et sortit. Aussitôt, elle entendit le bruit d'un meuble qu'on pousse sur le parquet.

Elle rattrapa John Mast, prenant connaissance des lieux au fur et à mesure qu'elle avançait. La maison n'était pas grande et ressemblait plutôt à un pavillon de chasse. Il y avait la chambre à coucher dans laquelle ils avaient laissé Stuart et Mary, une autre chambre, juste à côté, un living-room qui faisait également office de salle à manger, et une cuisine attenante. Deux portes permettaient d'entrer dans la maison, l'une donnant sur le living, l'autre dans la cuisine.

Dehors, la nuit était tombée.

— La lumière, murmura Ashley. Il faut l'éteindre.

John acquiesça et se dirigea vers un interrupteur. Bientôt, l'obscurité les enveloppa.

Ils se tinrent dans le noir, l'oreille tendue, pendant un temps qui leur parut interminable. Puis Ashley commença à distinguer les contours des meubles et ceux de la silhouette de John, à côté d'elle. Il tenait un revolver.

La jeune femme retint son souffle et longea le mur qui séparait le coin salle à manger de la cuisine...

Soudain, la porte d'entrée vola dans un fracas assourdissant et des éclairs de poudre brillèrent dans le noir, en provenance de l'arme de John Mast.

Simultanément, des coups de feu éclatèrent du côté de l'entrée.

Jake arrêta sa voiture aussi près de son bateau qu'il le pouvait et bondit hors de l'habitacle, avant de courir sur le ponton et de faire irruption sur le *Gwendolyn*. Il se rua vers la douche et y trouva deux dossiers d'une agence immobilière avec, à l'intérieur, des contrats de vente et des plans de propriété. Il nota les adresses et s'apprêtait à repartir aussi vite qu'il était entré, quand il se ravisa et alluma son ordinateur. Il ouvrit plusieurs fichiers et parcourut en

diagonale des rapports et des articles de journaux. Puis il appuya sur la touche de son répondeur téléphonique lui permettant d'écouter tous les messages laissés au cours de la semaine écoulée. Il savait qu'un intrus avait effacé certains de ses messages.

Peu importait, d'ailleurs : il détenait enfin une des pièces manquantes du puzzle. Une pièce majeure.

Il lui fallait encore redoubler de prudence...

Il appela donc la seule personne sur qui il savait pouvoir compter, en qui il pouvait avoir confiance sans l'ombre d'un doute — la personne qui allait lui fournir précisément ce dont il avait désespérément besoin, à présent.

Il retournait vers sa voiture, un moment plus tard, lorsque Nick Montague sortit du restaurant et le rejoignit au pas de charge.

— Je viens avec toi, lança-t-il, comme il arrivait à hauteur de la portière du passager.

— Pardon ?

— J'ai fait le Viêt-nam, Jake. Je suis armé et je sais me servir de mon revolver. Je ne sais pas ce qui se passe, mais je sais qu'on a enlevé ma nièce. Surtout, je crois savoir où ils sont.

— Où ça ? demanda Jake.

— Dans les Everglades. Ashley a demandé à Sharon de lui sortir des dossiers concernant la vente de deux propriétés, dans le coin.

Jake hocha la tête.

— Ashley m'a laissé ces dossiers. Mais nous n'allons pas nous rendre là-bas directement.

— Pourquoi ? Elle est en danger !

— Un assaut à découvert ne ferait qu'accroître ce danger.

Nick le considéra un instant, puis il opina lentement.

— Tu n'as alerté personne, j'espère.

— Juste quelqu'un que je connais — pas à Miami-Dade.

— Alors, qui est pourri ?

— J'ai une petite idée, mais je ne suis pas sûr. Je pense aussi que nous n'avons pas seulement affaire à un ripoux. Quelqu'un d'autre est impliqué jusqu'au cou — quelqu'un qu'on voit par ici, tout le temps.

Nick accusa le coup, les mâchoires crispées.

— Bon, c'est quoi, le plan de bataille ?

\*

\* \*

Il y eut un cri. Ashley entendit le bruit sourd d'un corps qui s'écroule à terre et John s'élança en avant.

— Attendez ! hurla-t-elle.

Trop tard. Il y eut des coups de feu et John tomba à son tour avec un grognement de douleur, le corps désarticulé comme celui d'une poupée de chiffon.

Ashley tressaillit. En criant, elle avait trahi l'endroit où elle se trouvait ! Elle n'avait plus qu'une seule issue : la porte de la cuisine.

Elle se précipita hors de la maison, tâchant de s'orienter dans l'obscurité. Il y avait des arbres partout, rangée après rangée, une clôture sur sa droite, et, vers le fond de la propriété, les marais et l'eau.

Elle se mit à piquer un sprint le long des arbres. Son instinct lui soufflait que l'homme qui avait abattu John Mast était seul. Et, bien sûr, il allait la poursuivre. L'avantage était que Stuart et Mary seraient alors hors de danger — du moins tant qu'elle pourrait entraîner son poursuivant dans une chasse à travers les bosquets, vers l'intérieur des Everglades.

Elle entendait un bruit de course derrière elle et continua de s'enfoncer au milieu des arbres. Peu à peu, la végétation devenait plus dense, plus haute aussi. Elle serra les dents, priant pour ne pas se retrouver au milieu des herbes rasoir qui couvraient une partie des terres de la zone. Le cas échéant, elle serait rapidement déchiquetée et transformée en un paquet de chair en lambeaux.

Mais non. Elle était toujours sur la terre ferme et voyait se profiler d'autres rangées d'arbres, un peu plus loin. Soudain, elle se trouva prise au milieu d'une énorme toile d'araignée. Elle étouffa le hurlement qui avait presque jailli de sa gorge et se força à continuer, tout en écartant les morceaux de toile qui s'étaient accrochés à ses vêtements et ses cheveux.

Peu après, elle put voir plus nettement au-devant d'elle. Au-delà du rideau d'arbres, le terrain se transformait brusquement en une pente qui dévalait vers le canal.

Des hommes parlaient à voix basse, tout en déchargeant des boîtes en plastique de deux canoës hissés sur la berge boueuse. Entièrement vêtus de noir, ils se confondaient avec la nuit.

Ashley ralentit légèrement sa course. Que faire ? Ces hommes étaient devant elle et un type armé la pourchassait...

Tout à coup, l'un des hommes qui transportaient les boîtes en plastique poussa

un petit cri. Instinctivement, Ashley tendit le cou pour voir ce qui se passait. Au même instant, elle heurta un fil de détente accroché entre les arbres, sans doute pour marquer les limites de la propriété. Elle perdit l'équilibre et plongea tête la première, se vautrant dans la boue.

Elle se retint de crier. Son pied était encore pris dans le fil. Elle lutta silencieusement pour se libérer.

Elle distingua alors une ombre qui se penchait sur elle. L'homme qui la poursuivait était également vêtu de noir. Ashley leva les yeux, le cœur dans la gorge.

— Bonsoir, Ashley, dit l'homme d'une voix douce.

## 23.

La vie le quittait. John le sentait. Il n'était pas mort. Pas encore. Mais s'il ne recevait pas des soins rapidement, cela ne tarderait plus.

Il avait réussi à ne pas crier sa souffrance, lorsque la balle avait déchiré sa chair. Il espérait qu'aucun organe vital n'avait été touché. Il devait absolument retrouver le revolver qui lui avait glissé des mains, dans sa chute. Lentement, centimètre par centimètre, il rampait sur le sol, laissant une traînée de sang derrière lui. Où était ce fichu revolver ?

Le tueur allait revenir. Dès qu'il aurait retrouvé Ashley, il reviendrait.

John marqua une pause et étouffa un gémissement causé autant par la douleur physique que par la pensée de ce qui allait arriver à la jeune femme. Elle allait mourir et il serait responsable. Où diable était ce revolver ? S'il ne remettait pas la main dessus, Stuart et Mary périraient, eux aussi.

Soudain, il vit un objet sombre sur le sol. Le revolver... Encore quelques centimètres...

— Bonsoir, Marty, répondit Ashley, réfléchissant à toute vitesse. Dieu merci, c'est vous ! Jake est avec vous ?

— Bien joué, mademoiselle Montague. Si vous n'aviez pas été aussi déterminée à devenir flic, vous auriez pu tenter une carrière dans le cinéma.

Ashley hocha la tête. Sa ruse n'avait pas fonctionné, mais il aurait été idiot de ne pas tenter le coup.

— Si vous avez l'intention de me descendre, autant en finir tout de suite.

— Pas si vite, ma belle. D'abord, vous allez me faire entrer dans la pièce où se terre Stuart Fresia. Car l'endroit est barricadé, n'est-ce pas ?

— En effet, dit Ashley, stupéfaite de réussir à s'exprimer sur un ton si calme.

Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine. Tout était fini. Dans un moment, il la tuerait, sans l'ombre d'une hésitation. Elle savait à quoi ressemble une balle de revolver, lorsqu'elle quitte le corps humain qu'elle vient de déchirer. Elle saurait aussi, maintenant, ce que l'on ressent lorsqu'elle pénètre dans la chair.

— Allez, Ashley, levez-vous.

Il la prit par le bras et elle crispa les mâchoires. Il était fort, bien plus fort que son air décontracté, un rien nonchalant, ne le laissait supposer. Ses doigts

s'étaient refermés comme un étau sur le bras de la jeune femme, et lorsqu'il l'avait tirée en avant, elle avait eu la sensation que son épaule se disloquait.

— Le fil de détente, Marty, dit-elle en réprimant une plainte. Mon pied est pris dedans.

Il se pencha pour la libérer et Ashley saisit l'occasion sans réfléchir, obéissant purement à son instinct. Marty était armé. Elle n'avait que son désespoir. Mais ce désespoir lui donna la force et l'élan nécessaires. Elle leva le genou et le frappa en plein dans l'entrejambe. Le coup produisit l'effet désiré et Marty s'écroula en hurlant.

Ashley bondit alors, plus rapide que l'éclair. Sans trop savoir comment, elle libéra son pied et se mit à courir.

La première balle siffla à quelques centimètres à peine de son oreille, avant d'aller se fiche dans un tronc d'arbre. A l'agonie ou pas, Marty s'était relevé et la poursuivait de nouveau. Ashley avançait à l'aveuglette, ignorant totalement la direction qu'elle avait prise.

Très vite, les arbres devinrent plus rares, le terrain plus meuble. A chaque nouveau pas, ses pieds s'enfonçaient davantage. Ici et là, il y avait des plaques d'herbes rasoir et elle remercia le ciel d'être en jean et en baskets. Hélas, plus l'eau montait autour d'elle, plus elle risquait de se trouver nez à nez avec les nombreuses créatures qui peuplent les Everglades — mocassins d'eau, alligators... Et elle ne voyait strictement rien.

Soudain, elle trébucha, son pied heurtant la terre ferme d'un petit sentier descendant en pente jusque dans le canal.

Une nouvelle balle siffla à son oreille.

Presque au même instant, une main s'abattit sur son bras.

Ashley sentit son cœur bondir jusqu'à sa gorge et elle ouvrit la bouche, prête à pousser un hurlement de terreur.

— Chut ! fit une voix familière, tandis qu'une autre main la bâillonnait pour étouffer son cri.

Trempée et couverte de boue, elle cligna des yeux et regarda fixement l'homme qui venait d'apparaître.

— Jake ? chuchota-t-elle d'une voix incrédule.

— Viens derrière moi, répondit-il sur le même ton. Derrière ces arbres.

Elle obéit.

— Jake, c'est... c'est Marty.

— Je sais.

Puis, à sa grande stupéfaction, Jake s'avança à découvert.

— Marty !

Il y eut un long silence et Ashley déglutit péniblement. Marty pouvait descendre Jake sans mal.

— Jake ?

En dépit de l'obscurité, Ashley distingua la silhouette de Marty qui se dirigeait vers eux. Il avait ôté les vêtements noirs qu'il portait un moment plus tôt. Il était de nouveau en costume, comme d'habitude. Un costume sur lequel on ne voyait aucune trace de boue, comme par hasard.

— Jake, mon vieux, je suis vraiment désolé. C'est la nièce de Nick. Je ne sais pas ce qui s'est passé ou comment elle s'est retrouvée mêlée à cette histoire, mais c'est elle qui a organisé le kidnapping à l'hôpital. Elle est fourrée dans cette histoire jusqu'au cou...

— Marty, je vais te donner un avertissement et un seul, répondit posément Jake. Quand j'ai compris que tu étais l'assassin de Nancy, j'ai d'abord envisagé de te tirer une balle dans les genoux, avant de t'arracher le cœur de la poitrine. Mais pour tout dire, je ne suis pas encore sûr de savoir qui est ton complice. Car tu n'es pas l'homme qui s'est introduit sur mon bateau.

— Eh non, Jake ! Ce n'est pas moi. Et je te mets au défi de découvrir de qui il s'agit, toi, le flic qui marche à l'instinct, celui que tout le monde admire et adule. Je me suis bien amusé à t'observer, jour après jour, tandis que tu ramais, que tu tournais en rond. Tu n'as jamais rien deviné.

— Si, j'ai fini par comprendre. J'ai mis le temps, je le concède, mais je suis là. Tu veux m'entendre dire que j'ai l'impression d'être un imbécile ? Sois content, je le dis. Bordon m'a donné un indice, quand je suis retourné le voir, l'autre jour. Il a parlé de fumée et de jeux de miroirs. La secte n'était là que pour mieux cacher autre chose. Puis, au moment de mourir, il a répété sans cesse « votre partenaire ». Au début, j'ai cru qu'il parlait de Nancy, forcément. Puis, j'ai commencé à avoir des doutes. Je suis rentré chez moi et j'ai consulté certains fichiers. Tout s'est mis en place quand j'ai relu l'article de journal paru le lendemain du jour où on a retrouvé Nancy et la voiture dans le canal. Tu étais le premier flic sur les lieux. Or, tu étais à la brigade mondaine, à l'époque. Qu'est-ce que tu foutais là ? Alors, qui a tué toutes ces femmes, Marty ? Toi ou ton complice ?

Marty eut un mauvais sourire et haussa les épaules.

— Tu ne sais toujours pas de qui il s'agit, hein ?

— J'ai des soupçons.

— Tu n'en as pas la moindre idée.



— C'est toi qui as tué ces femmes, Marty.

— Ouais, Jake, c'est moi. Des emmerdeuses trop curieuses. Elles n'avaient qu'à ne pas fourrer leur nez là où il n'y avait que faire.

— Et Nancy ?

— Ah, Nancy ! Tu aurais dû voir sa tête, quand elle m'a vu dans la maison. Elle a vite compris, après. Elle était futée. Mais elle a commis une erreur fatale en jouant les enquêteurs solitaires. Oui, je l'ai tuée. Et quand j'en aurai fini avec toi, je m'occuperai de ta petite rousse, aussi. On lui aurait réglé son sort, de toute façon. Ce portrait de Cassie Sewell, c'était... effrayant. Et qui aurait pu deviner qu'elle était l'amie de ce crétin de journaliste que j'ai dû droguer et jeter sur la route ?

— J'espère que tu écoperas de la peine de mort, déclara Jake. C'est tout ce que tu mérites.

— Il faudra d'abord qu'on m'attrape.

— Tu es en état d'arrestation, Marty.

— Ah ouais ? J'ai un flingue et toi aussi. Comptons jusqu'à trois, si tu veux. Mais si tu me tues, tu resteras dans le brouillard; tu ne sauras jamais qui était derrière tout cela.

— Je ne vais pas te tuer, Marty.

— Tu as raison, c'est moi qui vais te tuer, s'exclama ce dernier avec un rire mauvais. Regarde-toi, tout seul encore une fois. Blake passe son temps à pester contre toi, à ce sujet. Je crois même qu'il me plaint de devoir travailler avec toi. On a toute une équipe sur l'affaire, mais il faut toujours que tu fasses cavalier seul. Tu as eu tort, cette fois.

— Marty, baisse ton arme.

— Jake, tu ne sortiras pas vivant d'ici.

— Lâche ton arme, Marty. Tu es en état d'arrestation. Tu as le droit de garder le silence...

Marty brandit son revolver. S'il était rapide, Jake l'était plus encore. Les coups de feu retentirent en même temps, assourdissants. Plusieurs secondes passèrent, des secondes atroces durant lesquelles Ashley s'agrippa à l'arbre derrière lequel elle s'était dissimulée. Puis la fumée se dissipa, révélant les deux hommes, toujours debout.

Soudain, Marty s'effondra, visage contre terre.

Le monde paraissait s'être figé. Ashley voulait courir vers Jake, mais elle entendit un mouvement dans les buissons derrière elle et se retourna vivement. Un homme était là, avec de longs cheveux noirs, le visage maculé

de boue. Seuls ses yeux noisette brillaient dans l'obscurité, la regardant calmement.

Saisie de panique, Ashley se préparait déjà à batailler, lorsque l'homme déclara, d'une voix douce :

— Ne craignez rien, mademoiselle Montague. Laissez Jake et venez plutôt par ici. Il y a quelqu'un qui est là pour vous.

Ashley regarda par-dessus l'épaule de l'homme et, l'espace d'un instant, elle eut l'impression d'être au beau milieu d'un film d'horreur. *La Nuit des hommes du marais...* Car d'autres silhouettes se dirigeaient vers elle d'un pas tranquille et assuré, se mouvant silencieusement à travers l'eau et le long de la berge. A sa grande stupéfaction, Ashley reconnut l'un d'eux.

— Oncle Nick.

— Un peu, ma nièce.

Elle s'élança, ou, plutôt, trébucha vers lui et se trouva prise dans l'étau chaleureux des bras de Nick, qui la serra contre lui en silence. Les autres continuaient de bouger dans la nuit — ils étaient cinq.

Une branche craqua derrière elle, et elle se retourna. Jake venait de s'approcher de Marty. Il s'accroupit et posa ses doigts contre la gorge de son partenaire. Puis il se redressa.

— Il est mort, dit-il d'un air sombre, avant de les rejoindre.

— J'ai vu des hommes qui débarquaient des paquets, dit Ashley. Peut-être de la drogue...

— Oui. On s'en charge, fit Jake d'une voix éteinte. Marty s'est trompé sur au moins un point. Je savais que je ne pouvais pas gérer la situation tout seul. Je te présente Jesse Crâne et ses hommes, de la police Miccosukee.

L'homme au regard noisette hocha gravement la tête et son attitude solennelle rassura instantanément la jeune femme, qui se mit à réfléchir à toute vitesse.

— Il faut appeler une ambulance. David... John Mast a été touché. Il est peut-être mort, je n'en sais rien. Et Stuart Fresia et une femme qui s'appelle Mary sont dans la maison ; ils se sont barricadés à l'intérieur.

— Je vais lancer un appel radio, dit Jesse Crâne.

Jake courait déjà en direction du bâtiment et Ashley s'élança derrière lui, aussitôt suivie par Nick et plusieurs des hommes de Jesse.

Quand elle parvint à l'arrière de la maison, elle vit que la porte de la cuisine était ouverte. Jake s'y était déjà engouffré et Ashley se rua derrière lui en criant :

— John, ne tirez pas, je suis là ! C'est Jake Dileccio. Et d'autres flics. Des

bons flics !

John Mast laissa tomber son bras ensanglanté le long de son corps, luttant pour rester assis. Jake s'accroupit près de lui.

— C'est moi qui ai kidnappé Stuart et Ashley, dit John d'une voix faible. Je vous jure que c'était pour les protéger.

— Ne parlez pas tant, repartit Jake. Ménagez plutôt vos forces.

John fit la grimace, tandis que Jake déchirait sa chemise, cherchant la blessure afin d'étancher le sang.

— Qu'allez-vous me faire, cette fois-ci ? s'enquit le blessé.

— Pas grand-chose, à part appeler une ambulance. Et peut-être vous emmener faire la fête en ville, un de ces soirs — en admettant que vous surviviez.

John le dévisagea et un sourire vint flotter sur ses lèvres.

— Je survivrai, inspecteur. Ne serait-ce que pour vous rappeler votre invitation.

— J'espérais que vous répondriez cela.

Soudain, John fronça les sourcils.

— Vous êtes sûr que je ne suis pas déjà mort ? J'entends de la musique. On dirait un hymne.

Ashley tendit l'oreille et sourit.

— Ce sont les membres de la communauté, à côté. Ils ont commencé à chanter.

Elle secoua la tête. Comme prévu, ils ne verraient rien, n'entendraient rien, ne rapporteraient rien non plus. Peut-être avaient-ils senti, ou compris, que c'était leur seule chance de rester en vie.

Mais les chants ne dureraient pas longtemps, ce soir. Bientôt, toute la zone grouillerait de policiers.

*4 heures du matin*

Les flics avaient envahi les lieux depuis des heures. Les sirènes avaient déchiré le silence de la nuit. Les gyrophares et les projecteurs avaient baigné la propriété dans des flots de lumière artificielle. Les véhicules de secours étaient arrivés et repartis. John et Stuart avaient été transportés de toute urgence à l'hôpital. Mary Simmons, encore secouée, avait répondu à toutes les questions qu'on lui posait, admettant son rôle dans le kidnapping. Elle savait qu'elle risquait la prison. Mais elle avait agi en accord avec sa conscience.

Finalement, elle fut autorisée à rentrer chez elle, non sans savoir toutefois que

le bureau du District Attorney pourrait encore engager des poursuites contre elle.

Jake fut tenu de fournir encore plus d'explications que Mary, son supérieur hiérarchique exigeant de savoir pourquoi il n'avait pas été informé de son initiative. Jake répéta encore et encore que le seul moyen d'être sûr qu'il n'alertait pas l'un des hommes qui, justement, cherchaient à éliminer Stuart Fresia avait été de s'adresser à des policiers en dehors du département de Miami-Dade. Compte tenu du résultat de l'opération, il s'en tira avec une réprimande verbale. Après tout, il avait permis la neutralisation d'un meurtrier récidiviste sans scrupule — un policier, qui plus était — et le démantèlement d'un réseau de drogue aussi puissant qu'il était actif.

A un moment, il rejoignit Ashley à l'arrière d'une des camionnettes de police.

— Quand je pense à toute la paperasserie qui m'attend, maintenant, fit-il avec un soupir de lassitude.

La jeune femme posa une main sur son genou.

— Je suis désolée, dit-elle simplement.

Il garda le silence, un instant, puis haussa les épaules.

— Je ne voulais pas le tuer. D'abord parce que nous ne savons toujours pas qui est derrière tout ça. Mais surtout parce que je voulais qu'il soit jugé et condamné dans les règles de l'art. Je voulais qu'il paie pour ses crimes. Quand je pense que j'ai travaillé avec ce type, jour et nuit, pendant des années, sans jamais voir ou deviner à qui j'avais affaire ! Un policier assermenté ! L'histoire va faire la une de tous les journaux du pays et l'honneur d'un tas de flics honnêtes va être remis en question — tout ça parce que l'un des nôtres était pourri jusqu'à la moelle.

Jake leva vers Ashley un visage tourmenté.

— Ce n'est pas la première fois qu'un policier tourne mal, et il y en aura d'autres. Mais ce sont des exceptions. Malgré tout, les gens vont penser le contraire. Ils croiront que c'est la norme.

Ashley l'écoutait sans rien dire. Elle savait qu'aucun argument n'aiderait Jake à se sentir mieux. Elle lui prit la main.

— Tu m'as sauvé la vie, murmura-t-elle. Tu es arrivé juste à temps.

Jake eut un demi-sourire.

— Je n'aime pas devoir l'admettre, mais tu te débrouillais drôlement bien.

— Je n'aurais pas pu lui échapper plus longtemps. Il était armé et je ne l'étais pas.

Jake garda le silence un long moment.

— Tu sais, je crois que tu devrais terminer ton cursus à l'académie, un de ces jours.

Ashley sourit, mais elle n'eut pas le temps de répondre. Blake revenait vers eux ; il voulait parler à Jake, de nouveau.

Une heure passa encore avant qu'ils puissent s'en aller. Le cadavre de Marty avait été transporté à la morgue et les passeurs de drogue conduits au département de police, où ils subiraient de longs, de très longs interrogatoires...

Ashley se réjouit de constater que Jake se montrait disposé à laisser ses collègues prendre la relève — surtout les membres de l'équipe spéciale.

Ils prirent donc le chemin de la marina, Nick assis sur la banquette arrière. Quand Jake se gara sur le parking du restaurant, Nick sortit le premier de voiture et, levant le nez vers le ciel, comme s'il parlait dans le vent, il déclara :

— Bon, ma requête va sûrement vous paraître bizarre, mais j'aimerais bien que vous dormiez à la maison, ce soir. J'aimerais vous savoir tout près, l'un et l'autre.

Puis il s'éloigna vers la porte de la cuisine, glissa la clé dans la serrure et disparut à l'intérieur.

Ashley sentit la brise jouer dans ses cheveux. Le soleil n'était pas encore près de se lever et elle le regretta. Elle aurait aimé voir poindre le jour. Mais elle était bien trop fatiguée.

— Alors, tu veux bien dormir à la maison ? fit-elle. Ce n'est pas que je sois du genre poltron, mais bon, c'est toujours bien de pouvoir compter sur des renforts.

— On a tous besoin de renforts, répondit doucement Jake. D'ailleurs, je ne vais pas refuser l'occasion de voir ta chambre. Est-ce que je peux prendre la première douche ?

— Mm, répondit-elle d'un air faussement songeur, je ne suis pas si généreuse. Si on la partageait, plutôt ?

— Ça fera l'affaire.

La douche d'Ashley était aussi une baignoire ; ils eurent donc toute la place qu'il fallait pour inspecter et se soigner mutuellement les bleus et autres coupures récoltés au cours de leur aventure nocturne...

Ils sortirent de la salle de bains. Les rires firent place au silence.

— Alors, voilà ton lit.

— Eh oui...

— Ashley ?

— Oui ?

Il la prit dans ses bras, enfouit son visage au creux du cou de la jeune femme et la serra contre lui, avant de l'embrasser.

Ashley s'était crue fatiguée, épuisée même, mais quelques secondes à peine suffirent à l'embraser...

Plus tard, ils se blottirent l'un contre l'autre.

— Je n'aime pas beaucoup devoir l'admettre, mais j'aurai sûrement un peu de mal à ne pas me comporter comme un sale macho, à ton égard.

— Ce n'est pas grave. Je continuerai à te remettre à ta place.

— Du moment que tu es prévenue...

Soudain, Ashley se redressa.

— Le soleil va se lever.

— Oui. C'est assez courant, le matin.

— Justement, j'aimerais bien le voir, ce matin.

Les vêtements de Jake étant maculés de boue, il dut enfiler un des peignoirs d'Ashley, ce qu'il fit sans trop de grimaces. Puis ils allèrent s'asseoir sur le banc à l'extérieur de la maison, devant la chambre d'Ashley. La jeune femme s'appuya contre l'épaule de son amant et ils se perdirent dans la contemplation du ciel qui rosissait.

— Comme c'est beau ! murmura-t-elle. Je n'avais encore jamais vu une couleur pareille, entre le doré et le rouge.

— Moi, si.

— Ah bon ?

— C'est la couleur de tes cheveux.

Ashley leva les yeux et lui sourit.

— C'est vraiment effrayant, mais..., commença Jake, avant de s'interrompre, hésitant.

— Allez, crache le morceau, inspecteur.

— Je suis en train de tomber amoureux de toi, Ashley.

Ashley reprit sa place contre l'épaule de son compagnon.

— Tu parles d'un scoop ! Je suis déjà amoureuse de toi, moi. Je crois que ça a commencé à la seconde où j'ai renversé mon café sur toi.

— Ashley, on a vu le lever du soleil. On peut rentrer ?

Elle sourit.

— Avec plaisir. Tu es superbe en costard ou en short, mais je vais te dire, dans mon peignoir rose...

Jake pouffa de rire, lui prit la main et l'aida à se lever.

Le soleil était déjà haut dans le ciel lorsque enfin ils s'endormirent.

Ils se réveillèrent tard, dimanche après-midi. En ouvrant les yeux, Ashley surprit Jake en train de regarder le plafond, l'air soucieux.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Jake croisa ses mains derrière sa tête.

— Je n'arrête pas de penser au mystérieux complice de Marty. J'essaie de raisonner comme Sherlock Holmes, tu sais, en éliminant tout ce qui est carrément impossible. Ce qui reste, pour invraisemblable que cela paraisse, devrait donc être la réponse que nous cherchons. Mais je n'arrive pas à éliminer qui que ce soit. Qui s'est introduit à l'intérieur du *Gwendolyn* ? Qui est le cerveau de toute l'opération — les meurtres, le trafic de drogue ?

Ashley hésita.

— Je vais peut-être dire une énormité, mais Sharon se comporte de manière étrange, ces derniers temps.

— Sharon ?

— Je sais, ça paraît complètement tiré par les cheveux. Mais elle a de l'argent. J'ignore combien, mais sa garde-robe à elle seule vaut une petite fortune. C'est elle qui a vendu ces propriétés et elle a tout de suite reconnu Cassie Sewell en voyant mon dessin... Pourquoi, tu ne penses pas qu'une femme soit capable de tels crimes ?

— Non, non, pas du tout. Les femmes peuvent se montrer tout aussi astucieuses et retorses que les hommes, dans le crime.

Il réfléchit un instant et se leva brusquement. Arrivé devant la porte de la salle de bains, il se retourna.

— Je t'interdis de me rejoindre. On a du pain sur la planche.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Ashley.

— Éliminer tous les impossibles.

Heureusement, Katie était de service, ce jour-là. Ashley put inviter Sharon et Nick à les rejoindre, elle et Jake, dans le living-room. Sharon lui demanda plusieurs fois si elle allait bien, répétant qu'elle avait à peine fermé l'œil de toute la nuit, tant elle s'était fait du souci.

Ashley la remercia et, après avoir pris une profonde inspiration, elle se jeta à l'eau.

— Sharon, que se passe-t-il exactement, de ton côté ?

Sharon la regarda, rougit et se tourna vers Nick.

— Sharon, pourquoi es-tu allée dans ma chambre ? insista Ashley. Tu as dit que tu m'expliquerais... Que tu avais un rendez-vous, hier matin... De quoi s'agit-il ?

— J'avais rendez-vous chez le médecin, Ashley. Je n'arrivais pas à le croire, au début, et j'avais tellement peur de la réaction de Nick...

Elle s'interrompit, respira à grands coups, comme pour se donner du courage, et enchaîna :

— Je... je suis enceinte.

Ashley cligna des yeux.

— Enceinte ? répéta-t-elle, incrédule.

— Nick et moi allons avoir un bébé, reprit Sharon, avant de regarder Nick, qui souriait d'une oreille à l'autre. Je sais que je n'aurais jamais dû m'introduire dans ta chambre sans ta permission. J'ai obéi à un élan stupide. Je me suis dit qu'en voyant le décor dans lequel tu vis, je te connaîtrais peut-être un peu mieux et que tu ne verrais peut-être pas trop d'inconvénient à ce que...

Ashley partit d'un brusque éclat de rire. Elle riait si fort que des larmes jaillirent de ses yeux.

— Tu vois, je te l'avais dit, reprit Sharon en se tournant vers Nick. Je savais qu'elle serait bouleversée. Ashley, je comprends tes sentiments, je t'assure. Nick a toujours été comme un père, pour toi, et tu étais comme sa petite fille, son enfant unique, mais...

— Je ne suis pas bouleversée du tout, l'interrompit Ashley. Je suis soula...

Jake lui jeta un regard et elle se corrigea aussitôt. Sharon n'avait pas besoin de savoir qu'on l'avait, fût-ce l'espace d'un instant, considérée comme une suspecte possible.

— Je suis stupéfaite et ravie pour vous deux, enchaîna Ashley. Ravie à l'idée que je vais avoir un petit cousin ou une petite cousine, aussi. C'est merveilleux !

Elle se leva et serra Sharon dans ses bras.

— Vraiment, je suis très, très heureuse pour vous.

Nick se leva et la prit à son tour dans ses bras.

— C'est un peu effrayant, murmura-t-il d'une voix émue. Je serai sûrement chauve et perclus d'arthrose, lorsque le pauvre gosse passera son baccalauréat. Mais... je suis content, aussi. Vraiment content. Et je suis heureux que tu sois



heureuse.

— Nous sommes tous heureux, déclara Jake en se levant à son tour. Sharon, Nick, toutes mes félicitations. J'espère que tu as du Champagne décent, dans ton bar, Nick. Il va falloir célébrer cela. Ma tournée.

Il enroula un bras autour de la taille d'Ashley, qui riait encore.

Sharon leur demanda de ne pas ébruiter la nouvelle. Elle voulait attendre d'avoir franchi la barre du premier trimestre. En tout cas, ils avaient décidé de se marier dans l'intimité, sur le ponton, trois semaines plus tard. Jake et Ashley promirent de garder le secret et acceptèrent avec joie d'être les témoins.

— Et maintenant ? s'enquit Ashley, quand elle fut seule avec Jake.

— Allons pêcher.

— C'est une des tactiques de Sherlock Holmes, aussi ?

— Non. C'est quand on jette un hameçon dans l'eau pour essayer d'attraper du poisson, répondit Jake avec un large sourire. J'ai besoin de faire le ménage dans ma tête. Pêcher est le meilleur moyen d'y arriver.

En arrivant au travail, lundi matin, Ashley fut accueillie par un concert d'applaudissements et tout le monde la félicita, non seulement d'être encore vivante, mais aussi pour la part active qu'elle avait eue dans les événements de la nuit de samedi à dimanche. Elle répondit modestement qu'elle n'avait rien résolu du tout : elle avait juste été kidnappée et endormie, tout comme Stuart Fresia.

Le capitaine Murray arriva sur ces entrefaites et ordonna aux uns et aux autres de reprendre le boulot, rappelant d'une voix de stentor qu'ils représentaient le département de police, et qu'en cette qualité, ils se devaient d'enquêter et d'élucider des crimes. Mais lorsque tout le monde se fut éparpillé, il posa un bras sur l'épaule d'Ashley et dit :

— Bon travail, Montague.

Plus tard, dans l'après-midi, elle travaillait dans la chambre noire lorsqu'elle entendit frapper à la porte. Toute la section légiste

se tenait dans le couloir, en compagnie de plusieurs membres de son ancienne classe. Ils lui avaient acheté un énorme gâteau et Gwyn avait fabriqué une petite bannière la déclarant membre honoraire de leur promotion.

La journée s'acheva en apothéose. Stuart était debout et capable de marcher un peu. Avec Jake, Karen, Jan, Len et même Mary — qui avait quitté l'uniforme des Krishna, pour l'occasion —, tous purent aller rendre visite à John.

— Seulement quelques minutes, prévint l'infirmière.

— Il fallait que je tombe sur l'équipe la plus stricte de l'hôpital, gémit John. Mais je ne vais pas me plaindre. Quand je sortirai d'ici, si toutefois on ne m'arrête pas, je serai vraiment libre, libre comme je ne l'ai pas été depuis des années.

— Et que ferez-vous ? demanda Jake.

— Je vais écrire l'article du siècle, répondit John.

Stuart se racla la gorge et John ajouta précipitamment :

— Bon, d'accord, on le signera ensemble.

— J'aime mieux ça, fit Stuart avec un clin d'œil.

Stuart retourna dans sa chambre et les autres allèrent tous dîner ensemble. Puis Ashley connut le bonheur sans partage de rentrer sur le *Gwendolyn* avec Jake, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

Le lendemain soir, vers 19 heures, ils se disputaient joyeusement au sujet de la meilleure façon de cuire le poisson péché l'avant-veille, lorsque Jake s'interrompit brusquement.

— Il y a quelqu'un dehors, dit-il à voix basse.

Ashley le suivit des yeux, sourcils froncés, tandis qu'il marchait doucement vers la porte et l'ouvrait à la volée.

Brian Lassiter était sur le seuil, la main levée comme s'il s'apprêtait à frapper.

— Ma parole, vous êtes doué de perception extrasensorielle, ou quoi ?

— Je vous ai entendu, c'est tout, dit Jake. Entrez. Il fit les présentations.

— Ashley est la nièce de Nick, conclut-il.

— Ah, voilà ! dit Brian. Je vous trouvais un air familier.

— Vous voulez une bière ? offrit Jake.

— Un soda fera l'affaire, répartit Brian. Je suis en voiture. Ashley alla prendre un Coca dans le réfrigérateur et le lui apporta. Brian la remercia d'un sourire et se tourna vers Jake.

— Je tenais à vous remercier.

— Pas besoin de me remercier, Brian. Je fais juste mon boulot.

— N'empêche. C'était ma femme et je l'aimais. Savoir que le salopard qui l'a tuée n'est plus de ce monde suffit à atténuer la souffrance, au moins un peu. Et puis, on ne croira plus qu'elle s'est suicidée, ou que sais-je. Je vous dois des excuses, aussi.

Il marqua une pause et reprit, d'un air résolu :

— Vous n'allez peut-être pas me croire, mais j'ai décidé de me racheter une

conduite. J'arrête de boire et je vais me remarier. J'espère que vous viendrez.

— Mes félicitations, Brian, dit Jake.

— Les miennes aussi, dit Ashley. Vous aimez le poisson ? Brian regarda Jake d'un air un peu gêné, puis haussa les épaules avec un petit sourire.

— Après tout, pourquoi pas ?

Il dîna donc avec eux. Jake se montra courtois, mais il ne parla pas beaucoup. Après le départ de Brian, Ashley lui demanda ce qui le tracassait.

— Il est riche, répondit-il simplement.

— Il est avocat, lui rappela-t-elle.

— Ouais.

— Tu lui en veux toujours d'avoir fait du mal à Nancy ?

— Non, admit-il après quelques instants. Nous avons tous fait du mal à Nancy.

Il se leva et quitta la pièce. Ashley débarrassa la table et remplit le lave-vaisselle. Quand elle le rejoignit dans la chambre, un moment plus tard, elle sentit une paire de bras solides la soulever de terre et l'emporter vers le lit...

Plus tard, ce soir-là, le téléphone sonna. Jake se leva pour aller répondre dans le living-room.

— C'était Franklin, le type du FBI qui bosse avec nous, dit-il en revenant. Il réunit des informations pour moi.

— Et alors ?

Jake se recoucha et l'attira contre lui.

— Les finances de Brian Lassiter sont nickel. C'est un requin, comme la plupart des avocats, mais un requin qui ne fait rien d'illégal.

Ashley sourit dans l'obscurité. Elle savait que, dans le fond, cette information réjouissait Jake.

Pour autant, l'affaire le hantait toujours. Les interrogatoires des hommes arrêtés lors du coup de filet de samedi soir n'avaient pas révélé grand-chose. Ils venaient tous d'Amérique du Sud, comme la drogue, et ils juraient ignorer qui avait payé pour la marchandise et pour les faire venir jusqu'aux Etats-Unis.

Autrement dit, l'identité de l'homme (ou de la femme) complice de Marty demeurerait un mystère.

— La réponse est sous mon nez, murmura Jake. J'en suis sûr. Comment peut-elle être si près et continuer à m'échapper ?

— Il ne faut pas que cela te rende chèvre, dit Ashley.

— C'est pourtant le cas.

Le lendemain matin, elle se leva tôt, embrassa Jake et s'éclipsa pour aller s'habiller chez elle, avant d'aller travailler. Au moment de quitter le bateau, elle brancha la cafetière électrique. Elle refermait la porte derrière elle lorsque le téléphone sonna. Elle entendit Jake décrocher, puis traversa en courant la distance la séparant de sa chambre. Après une douche rapide, elle enfila des vêtements et regarda l'heure.

Elle commençait plus tard, maintenant. Malgré tout, elle avait encore du mal à ne pas arriver avec quelques minutes de retard. Peut-être devraient-ils programmer le réveil pour qu'il sonne un tout petit peu plus tôt.

*Il/s...*

Le concept lui plaisait. C'était bien, d'être deux.

Elle se rendit dans la cuisine. Nick était-il déjà debout ? Mais non. Lui aussi dormait plus tard, ces jours-ci. La grossesse de Sharon devait les fatiguer tous les deux, songea-t-elle en souriant.

Elle mit la cafetière en marche, puis attendit avec impatience que le café commence à couler et déplaça le pot de verre, glissant son mug à la place. Plusieurs gouttes tombèrent sur la plaque chauffante et elle secoua la tête d'un air mécontent. Bah ! elle tenait trop à avaler un café avant de partir...

Soudain, la porte s'ouvrit et une silhouette sombre se profila sur le seuil, en contre-jour. L'espace d'un instant, cette vision lui rappela une autre silhouette, vêtue de noir — celle qu'elle avait entraperçue sur la route, le jour de l'accident de Stuart. Puis l'ombre bougea et elle reconnut Sandy. Il portait un pantalon, un polo et une veste.

— Salut, Sandy, dit-elle. Vous êtes drôlement élégant, ce matin. Je me sauve. Nick et Sharon dorment encore. Le café est presque prêt. Servez-vous et n'oubliez pas de fermer en repartant. Je suis en retard, comme d'habitude.

— C'est l'amour, commenta-t-il.

Ashley eut un haussement d'épaules. La vie dans une marina offrait des avantages et des inconvénients. Tout le monde se connaissait et s'entraidait. En contrepartie, tout le monde est au courant des moindres détails de la vie des uns et des autres.

— Dis donc, est-ce que le type qui est venu relever les empreintes chez Jake, l'autre soir, a découvert quelque chose d'intéressant ? reprit Sandy.

— Non. Seulement les empreintes de gens dont on savait déjà qu'ils étaient allés sur le bateau. Vous êtes vraiment au courant de tout ce qui se passe par ici, hein ? Vous étiez là, quand Skip est arrivé ?

— Non. Je l'ai vu depuis mon bateau. Dommage. Connaissant Jake, il doit être fou de frustration de voir lui échapper la toute dernière pièce du puzzle.

*La toute dernière pièce du puzzle.*

Comment savait-il cela aussi ? se demanda distraitement Ashley.

— En effet, répondit-elle. A plus tard, Sandy.

Elle se dirigea vers la porte, et, alors même qu'elle la refermait, elle tourna la tête du côté de l'eau. De là où elle se tenait, elle voyait le bateau de Sandy. Celui de Jake était beaucoup plus bas, juste en face de l'aile de la maison qu'elle occupait.

*Sandy ne pouvait pas voir la porte de la cabine du Gwendolyn, depuis le pont de son bateau.*

Elle fronça les sourcils. Hum... le vieil homme avait pu voir Skip au moment où ce dernier repartait avec sa grosse valise. Ou bien il était en train de fureter du côté de chez Jake, avec sa curiosité habituelle, lorsque Skip était arrivé ou reparti, et il ne voulait pas l'admettre.

Soudain, sa conversation avec Sandy, quelques jours plus tôt, lui revint à la mémoire. Qu'avait-il dit, exactement ? *J'écoute les flics qui fréquentent le bar et le restaurant de ton oncle.* Il les connaissait tous.

Jake Dilessio ne venait pas si souvent, jusqu'à ce qu'il s'installe dans la marina. Pourtant, Sandy paraissait tout connaître de sa vie, aussi.

*J'écoute les flics qui fréquentent le bar et le restaurant de ton oncle.*

En effet, il était presque toujours fourré avec l'un ou l'autre d'entre eux. Dès lors, personne n'aurait trouvé bizarre de le voir parler avec Marty Moore. Personne n'aurait deviné qu'ainsi, il se tenait au courant de tout ce qui se passait au sein des équipes de police de Miami-Dade — particulièrement celle chargée de l'enquête sur la secte de Bordon et les meurtres en série.

Juste comme cette dernière pensée lui traversait l'esprit, Ashley s'avisa que Sandy était venue se poster derrière elle. Elle se raidit et s'apprêtait à faire demi-tour lorsqu'elle sentit le canon d'un revolver contre ses côtes.

— C'est le pompon, déclara-t-il d'une voix étrangement calme. Je n'ai pas fait la moindre erreur pendant des années et voilà que je me trahis sur une brouille. Mais c'est préférable. En te laissant derrière, je prenais un risque. Tout est prêt, Ashley. Je m'en vais très loin. La source est tarie, ici, et rester plus longtemps devient trop risqué. J'ai gagné assez d'argent pour vivre comme un roi jusqu'à la fin de mes jours, de toute façon. L'heure est venue de changer d'air. Tout est allé à vau-l'eau à partir du moment où ton ami Stuart a eu la mauvaise idée de ne pas mourir sur cette route, comme prévu. Puis Bordon s'y est mis. J'aurais dû le faire tuer il y a bien longtemps. Je comptais sur Marty pour s'en occuper.

Il eut un rire.

— En voilà un qui a assuré jusqu'au bout. Il s'est fait descendre sans souffler un seul mot. Mais quelqu'un finira par découvrir le pot aux roses. Sans doute Dilessio. Allez, avance, Ashley. Si tu fais bien ce que je te dis, tu t'en tireras peut-être avec la vie sauve.

— On va se demander où je suis passée, dit la jeune femme. Si je ne me présente pas à mon travail, les gens vont appeler. On verra que ma voiture est encore là...

— Elle ne sera plus là, justement. C'est toi qui vas conduire. Allons-y.

Ashley ne protesta pas. Et dire qu'elle croyait bien connaître cet homme ! Sa voix était différente ; sa démarche et même sa manière de se tenir étaient différentes. A croire qu'il avait subitement rajeuni de plusieurs années.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

— Une piste d'atterrissage.

Elle se tourna, dans l'espoir d'apercevoir le revolver.

— C'est un Glock, déclara-t-il, devinant son intention. Miami-Dade n'aime pas beaucoup cette arme. Elle n'a pas de cran de sécurité. Moi j'aime bien. Elle est puissante et elle tue proprement.

— Vous voulez que j'appelle le département légiste pour les prévenir que je serai en retard ? fit Ashley, s'évertuant à combattre son choc et la vague de terreur qui menaçait de la submerger.

Si Marty était sans pitié, Sandy paraissait plus effrayant encore. Marty faisait le sale boulot. Peter Bordon était leur complice, même s'il ne se salissait pas les mains. Mais cet homme était celui qui tirait toutes les ficelles, celui qui donnait les ordres.

— Tu as un portable. On appellera en route. Dépêchons- nous, avant que Jake ou ton oncle ne se pointent. J'ai besoin d'un otage, pas de deux. Or, je n'hésiterai pas à descendre l'un ou l'autre. Je pense que tu le sais.

Ashley savait aussi qu'elle ne survivrait pas, si elle partait avec lui.

— Hé ! lança une voix, depuis le ponton.

Elle leva la tête et fut stupéfaite — et combien soulagée ! — de voir Jake marcher vers eux.

Le canon du revolver s'enfonça davantage dans son dos.

— Tu as deux secondes pour te débarrasser de lui, déclara Sandy. Un seul faux pas et je vous abats tous les deux comme des chiens. Crois-moi, il ne me faudra pas plus de deux secondes.

— Bonjour, Sandy, dit Jake en souriant. Ma cafetière est cassée. Que lui as-tu fait, Ashley ?

— Que lui ai-je fait ? répéta Ashley, sans comprendre.

— Tu as voulu faire du café ? Sandy, tu es drôlement chic, ce matin. Tu es venu prendre ton café, toi aussi ?

— Il est prêt, dit Ashley vivement.

— Super. Je vais m'en verser une tasse. Bonne journée, chérie.

Sandy avait réussi à pousser Ashley à l'écart de l'encadrement de la porte, se servant de son corps comme d'un rempart pour dissimuler le revolver. Jake souriait toujours, lorsqu'il passa devant eux.

— Sandy, tu viens me tenir compagnie ?

— Pas le temps, Jake. Je suis pressé, ce matin.

— Ah bon ?

— Ashley a proposé de me déposer à la banque. J'ai un rendez-vous.

— Ah ! Une autre fois, alors, dit Jake en faisant mine d'entrer dans la cuisine.

Ashley sentit le revolver s'éloigner quelque peu, tandis que Sandy bougeait encore légèrement pour ne pas se trahir.

Jake s'arrêta sur le seuil et se tourna vers eux.

— Oh, avant que j'oublie, je voulais te demander quelque chose, dit-il en s'adressant à Ashley. John Mast m'a parlé d'un de tes talents cachés, l'autre soir. En fait, tu l'as mentionné devant moi, un jour. Tu avais même proposé de me faire une démonstration.

Ashley fronça les sourcils un instant. Puis elle comprit subitement.

— J'en ai fait une spectaculaire à John, dit-elle.

— Je sais. Tu ne veux pas montrer ça à Sandy ?

— Jake, je n'ai pas le temps, s'impacienta Sandy.

— Maintenant ! cria Jake.

Ashley envoya son talon vers l'arrière, percutant Sandy en plein dans l'entrejambe. Au même moment, Jake se jetait sur lui, avec une telle force et à une telle vitesse que la jeune femme en poussa un cri de surprise.

Les deux hommes roulèrent dans le sable et le gravier.

Sandy, en dépit de sa douleur, essayait d'abattre Jake. Un coup partit et Jake frappa durement le poignet de Sandy contre terre. Un deuxième coup explosa.

— Lâche cette arme ! ordonna Jake.

— Va te faire foutre ! cracha Sandy, luttant de toutes ses forces contre son adversaire, manifestement déterminé à tirer jusqu'à épuisement des balles.

— Lâche-la ! répéta Jake. Ashley, entre dans la cuisine, avant que...

La troisième balle alla se ficher dans la porte, à quelques centimètres à peine de la tête de la jeune femme. Plutôt que de se mettre à l'abri, elle courut vers les deux hommes et se mit à donner des coups de pied dans le sable et le gravier, afin d'aveugler Sandy.

— Lâche ton arme ! hurla Jake.

Il frappa de nouveau le poignet de Sandy contre terre et le Glock glissa dans la poussière.

— Lève-toi, rugit Jake en se redressant et en attrapant durement Sandy par les revers de sa veste.

— Ouais, ouais, c'est bon, protesta ce dernier.

Il était presque levé quand il se plia soudain en deux, tandis qu'une quinte de toux le secouait de la tête aux pieds. Il avala un bol d'air et se remit à tousser de plus belle.

— Merde ! s'exclama Jake. Ashley, appelle police secours. Je ne veux pas que ce salopard crève sous ma responsabilité.

Ashley plongea une main dans son sac à la recherche de son portable. A la seconde où ses doigts se refermaient sur l'appareil, Sandy cessa de tousser, en même temps qu'il plongeait de côté, tant pour échapper à Jake que pour reprendre son Glock.

Jake jura. Sandy s'empara du revolver et se tourna. Jake le tenait déjà en joue, avec son petit 38, qu'il venait de tirer de la ceinture de son short.

— Sandy, arrête tes conneries ! cria-t-il avec colère, le doigt sur la détente.

Un coup de feu partit et Sandy s'écroula sur le sable.

Jake regarda son arme. Il n'avait pas tiré.

Il fit volte-face en même temps qu'Ashley, et ils découvrirent Nick sur le pas de la porte, son revolver de service tout fumant en main.

— Désolé, Jake, dit ce dernier. Je n'avais pas le choix. Il n'aurait pas hésité à te descendre, et après ça, il aurait abattu ma nièce. Je ne suis pas flic, moi. Et puis, ça fait des années qu'il se sert de moi et de mon bar pour conduire ses sales affaires. De toute façon, je crois qu'il est encore vivant. Sharon vient d'appeler police secours.

Il marcha vers Sandy et se pencha pour lui prendre le Glock des mains. Puis il



entra dans la maison.

— Le café est prêt, lança-t-il par-dessus son épaule.

Ashley regarda Jake et se gratta la tête, comme si elle essayait de comprendre ce qui venait de se passer.

— Comment as-tu su ?

— Le téléphone a sonné au moment où tu partais. C'était Franklin. Je lui avais demandé de fouiller dans la vie et dans les finances de Sandy et il a trouvé la preuve dont nous avons besoin.

Il va falloir que je lui envoie la meilleure bouteille de whisky que je pourrai trouver. On lui doit une fière chandelle.

Il s'accroupit et pressa deux doigts contre la gorge de Sandy, à la recherche de son pouls.

— Nick a raison. Il respire toujours.

Aussitôt, ils entendirent un bruit de sirènes.

— Allons prendre ce café, reprit-il. D'ici à quelques minutes, on va devoir répondre à des millions de questions et cela risque de durer des heures. Et je ne veux même pas penser à la tonne de paperasserie qui m'attend...

Ashley sourit.

— N'empêche, on a enfin trouvé la pièce manquante du puzzle, dit-elle. Tu sais ce que ça veut dire ? Cette fois-ci, tout est bel et bien fini.

# Épilogue

La cérémonie fut à la hauteur de l'attente d'Ashley. Jamais encore, le simple fait d'entendre prononcer son nom ne l'avait ainsi transportée de joie et de fierté. Et lorsqu'elle longea l'allée, entre les deux rangées d'invités, son cœur dansait littéralement dans sa poitrine.

Tous ceux qui comptaient dans sa vie étaient venus partager son bonheur. Nick, Sharon et l'adorable petit cousin nouveau-né, Justin Montague, étaient aux premières loges. Karen se trouvait là, aussi, en compagnie de Len. Tournez manège... Jan était avec John Mast ; ces deux derniers s'étaient revus et ils avaient éprouvé une antipathie réciproque tellement violente qu'ils avaient été forcés de prendre rendez-vous pour conclure leur dispute. Ils ne s'étaient plus jamais quittés. Stuart était là également, avec ses parents, ainsi que le père de Jake, qu'elle avait appris à connaître et pour qui elle éprouvait une réelle affection. Et pour finir, toute une brochette d'officiers de police, y compris Gwyn, Arne et le reste de sa première promotion.

Et puis il y avait Jake, bien sûr.

Il avait été le premier à la féliciter d'avoir réussi à prendre le temps de retourner à l'académie pour terminer son cursus, après une année passée à travailler comme artiste légiste. Son travail ne changeait pas pour autant. Le département légiste comptait autant de civils que d'officiers de police assermentés.

La séance de photos avait paru durer un temps fou. Ashley avait posé avec ses amis, avec sa famille, avec Jake... et seule, aussi. Nick tenait beaucoup à accrocher ce portrait à côté de celui du père de la jeune femme.

Tout le monde s'était retrouvé au restaurant *Chez Nick* : les vingt-huit nouveaux officiers de police et leur famille. Nick y avait mis un point d'honneur.

Finalement...

Finalement, Ashley et Jake étaient retournés sur le *Gwendolyn*, où une autre surprise attendait la jeune femme. Jake avait décoré l'intérieur avec des ballons et des fleurs. Et, sur la table, trônait une bouteille de Champagne.

— Oh, Jake ! s'exclama la jeune femme, se tournant vers lui avec un sourire radieux.

— Viens là, répondit-il. Tu n'as pas tout vu, encore.

Il la prit par la main et l'entraîna vers la table. A côté du seau à Champagne et

des deux coupes posées sur un plateau, Ashley découvrit un petit écrin en velours noir.

Elle leva les yeux vers Jake, et ce dernier prit l'écrin, l'ouvrit et en tira une bague.

— Je sais que ce n'est pas aussi excitant que ton insigne, mais j'espère tout de même que tu en voudras bien. Nick a suggéré le platine, au lieu de l'or, pour aller avec ton badge.

Ashley considéra longuement le solitaire, puis leva les yeux vers son amant et se jeta dans ses bras.

— Elle ira merveilleusement bien avec mon badge, en effet, murmura-t-elle, émue. Je commençais à me demander si je ne devrais pas faire la demande moi-même, ajouta-t-elle, taquine.

— Je savais que tu voulais finir tes études, d'abord.

— Oui, bien sûr. Mais... il y a une nouvelle donnée à prendre en considération, répondit Ashley, les yeux brillants.

— Ah bon ?

— Tu vois mon nouveau petit cousin, Justin... ?

— Oui.

Il la regarda sans comprendre, quelques instants. Puis, il écarquilla les yeux et sourit.

— Ça alors !

Il répéta encore ces deux mots et l'attira derechef dans ses bras.

— Quelle éloquence ! plaisanta Ashley.

Jake la regarda dans les yeux et dit :

— Dois-je préciser que je t'aime à la folie ? Et combien je suis fier et heureux que tu acceptes de passer le reste de tes jours avec moi ? Je suis fou de joie à l'idée que nous allons être parents. Un commentaire, agent Montague ?

Ashley se serra contre lui.

— Ça alors !

# REMERCIEMENTS

Mille mercis à tous les gens formidables de la police de Miami South : Pam Stack, avocate déléguée aux victimes ; Lillian Gilbert, chargée de communication ; et l'inspecteur Kathleen Sorensen.

Merci également aux gens merveilleux grâce à qui la vie demeure une partie de plaisir et un défi, malgré tout, à savoir le personnel talentueux et les instructeurs des Studios Arthur Murray, à Coral Gables, en Floride : Wayne Smith, Kene Bayliss, Ana Chacon-Bayliss, Mauricio Ferreira, Romney Reyes, Christina Davo, Adrian Persad (et Rhea I), Shaine Taylor, Liz Myers, Carolina Francesehi, et, plus que tout, à celle qui réussit à nous faire bouger et à nous garder en forme : Nelida Nunez. Merci aussi à bon nombre de camarades étudiants qui ont fait preuve de tolérance et de bonté et auprès de qui j'ai passé des soirées placées sous le signe du rire et de l'amitié : Adriana Alvarez, Carolina Alvarez, Dyann Alvarez, Sean Abreu, Silvia Curiati, Judith Camposano, Lauren Carroll, Larry Durham, Enrique Gonzalez, Majo Gomez, Stella Gomez, Denise Herrera, Yvette Herrera, Raymond King, Barbara Mishaan, Vanessa Monlina, Garry Norris, Kristy Pino, Susanna Robles, Samantha Rodriguez, David et Lynn Squillacote, Jim et Dee Bowers, Kim et Angie Wahlstrom, Sergio Alcantara, Brianne Grafton, Rosans Winarto, Jan Svenson, Merle Roe, Sean Lawrence, Ben Wysz, Miguel Sandoval, et enfin Kenda Avery, qui donne une nouvelle dimension au swing et que je sais être une grande lectrice.